A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVIII. — N° 2. DÉCEMBRE 1898.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Une Canonnière française dans le Fleuve Bleu (P. Lémour). 191
N.-D. de Lourdes à *Tsong-min* (P. Le Chevallier). 264
Persécutions subies par trois convertis (P. Le Chevallier). 283
Les débuts de la filature de la Ste Famille (P. Pierre). 287
Un Dimanche au *Siu-tcheou-fou* (P. Le Biboul). 297
Voyage d'exploration sur le *Yang-tse-kiang* (P. St. Chevalier). 301
Traits de mœurs (P. Bastard). 303
Mouvements de conversion. 304
Excursion à *Sou-tcheou* (P. J. M. Gautier). . 309
Travaux apostoliques à *Tsong-min* (P. Platel). . 323
Hommage à un sexagénaire (P. J. Frin). . . 327
En vacances à *Zo-sé* (P. Gilot). 328
La mort de Petit Brigand. 331
La famine au *Siu-tcheou-fou* (P. Boucher). . 333
En route pour le *Siu-tcheou-fou* (P. Bastard). 336
Les voleurs au *Hai-Men* (P. Vénel). 344
Épisode d'examen (P. Colvez). 347
Troubles au *Siu-tcheou-fou*. 350
Les Martyrs de *Sou-tcheou* (P. Armellini). . . 354
Les Protestants en Chine. 355
Une tournée au *Siao-hien* (P. Bastard). . . . 359
Ministère pendant les vacances (P. Bondon). . 364
Pillage de *Né-zié*. 366
Un jubilaire de Chine. 368
La famine à *Mao-kia* (P. Bastard). 370

Tcheu-li S.-E.

La résidence de *Fain-kia-kata* (P. Wetterwald). 373
Sacre de Mgr Favier (P. Wetterwald). . . . 376
Progrès de la foi (R. P. Maquet). 378
Proclamation du Sous-Préfet de *King-tcheou*. . 380
Troubles au *Tcheu-li*. 382

CEYLAN.

Les Wesleyens à *Batticaloa* (R. P. Royer). . . 387
La chrétienté de *Kalmunai* (P. Bury). . . . 390

FRANCE.

La mission de Vervins. 392
Une touchante conversion (P. Soenhlin). . . 396
Missions à *Plain-faing*. 398

BRÉSIL.

Traits de mœurs (P. Russell). 399
Une tournée à cheval (P. Russell). 403

GALICIE.

N.-D. des Novices (P. Tomniczak). 409

INDES ORIENTALES.

La mission catholique (P. Asselbergs). . . . 419

SICILE.

Mission à Pantellaria (P. Galea). 428

NÉCROLOGIE.

Mgr Garnier. 430
P. de Montenon. 436
P. Faller. 440

VARIA.

Départs de missionnaires. 441
Chine. 441
France. 441
Cantorbéry. 445
Belgique. 445

PUBLICATIONS NOUVELLES. . 445

APPENDICES.

Polygamie évangélique. 448
La division de la Chine. 449
La reprise de la Pagode de *Ning-Po*. 452
Une mission à *Nancy* en 1731. 457
Lettre de Mr Couturier. 464

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVIII. — N° 2. DÉCEMBRE 1898.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. DE BROGLIE, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Une Canonnière française dans le Fleuve Bleu.

Relation du P. Lémour.

LE récit qui va suivre est le compte rendu complet d'un événement qui aurait pu causer la ruine de nos œuvres dans une grande partie du Ngan-hoei, ou du moins stériliser pour longtemps les héroïques efforts de nombreux missionnaires dans l'évangélisation de ce pays. Dieu ne l'a pas permis. Il s'est servi de la marine française pour nous faire sortir honorablement d'une situation inextricable. C'est une pensée de reconnaissance qui me pousse aujourd'hui à relater les détails de la lutte et du triomphe.

Au commencement de 1896, le P. Twrdy réussissait, par une série de manœuvres heureuses, à acquérir une propriété dans la grande préfecture de Liu-tcheou, au cœur du Ngan-hoei. Implanter la religion dans ce centre d'hostilités, dans ce fief de *Li-hong-tchang*, c'était frapper au cœur. Sans doute il fallut y mettre le prix, mais ce fut néanmoins un succès qui devait provoquer le diable à des représailles. Elles eurent lieu quelque temps après sur un autre point de la section d'où relevait Liu-tcheou-fou.

Sou-kia-pou est un bourg de 40.000 âmes au moins, situé à 50 li (7 lieues) au sud de Lou-ngnan-tcheou,centre de la section, et résidence du ministre. Nous n'y comptions encore aucun chrétien baptisé ; mais une foule de gens se déclaraient catéchumènes, là et dans le village voisin de Han-pai-tou.

L'expérience prouve qu'au début on n'est guère amené à la religion par l'unique motif de sauver son âme, bien qu'on jure toujours que l'on n'a rien autre chose en vue. Après tout, Dieu se sert des moyens naturels, et pourvu qu'ils ne recouvrent aucune malhonnêteté,il serait peu sage de rejeter indistinctement de telles recrues. Il y faut de la prudence et de la discrétion. Il se mêla aux catéchumènes sincères de Sou-kia-pou force gens qui n'étaient point des modèles de pureté d'intention. Je donnerai volontiers une mention spéciale sous ce rapport à un certain *Pan-yu-yong* que ses intrigues mirent bientôt à la tête de la chrétienté naissante. Le mouvement de conversions prenait des proportions telles qu'il devenait inquiétant pour les fervents du pays. Ils se concertèrent afin d'enrayer le progrès et même de nous exclure du pays. Dans ce but on chargea les chrétiens de tous les méfaits : ils ouvraient des tripots ; ils exerçaient des vexations sur

les faibles ; achetaient des denrées dont ils refusaient de solder le prix, ou bien ne payaient qu'en mauvaise monnaie ; ils pressuraient le peuple ; abusaient de leur qualité de chrétien pour déférer au Père des innocents à qui on extorquait de l'argent par crainte de nous être dénoncés. Et mille odieuses accusations qui étaient colportées contre nous et acceptées par les gens simples et les notables. De là une grande surexcitation contre nous. Quelques-unes de ces accusations n'étaient pas sans fondement, soit de la part de quelques catéchumènes, soit de la part de faux frères qui sans jamais avoir été inscrits parmi les catéchumènes se donnaient et passaient pour tels.

Le Père Twrdy, absorbé par son achat de Liu-tcheou-fou, ne put suivre d'assez près toutes ces intrigues. Au commencement de février il se rendit à Sou-kia-pou pour faire une enquête. Il vit venir à sa rencontre une foule énorme amenée par Pan yu-yong qui voulait couvrir ses injustices de notre autorité. Les pétards et la musique firent rage. Jamais mandarin ne fut reçu avec tant d'ostentation.C'était une maladresse de nature à indisposer contre nous les autorités du bourg. Cela faisait bien en même temps le jeu de nos adversaires.

Le Père séjourna quelque temps dans la maison commune des gens du *Chan-si*, où il avait loué trois chambres pour y réunir ses catéchumènes. Il s'informa auprès des notables et des gardes-champêtres de la réalité des faits articulés contre les chrétiens. Tous se dérobèrent, sauf le principal notable, un licencié militaire de grande influence. Tout se bornait à de vagues rumeurs, à des « on dit » sans précision.Le Père le pria de s'informer et de le tenir au courant.

Trois semaines plus tard nouvelle visite, avec un nouveau catéchiste, exbonze nommé *Kiang*,être ignoble qui était parvenu à capter la confiance du Père. Nouvelle entrée triomphale. Le catéchiste qui m'en parlait la comparait à l'entrée de N.-S. à Jérusalem le jour des Rameaux. Un chrétien tenait des propos comme celui-ci : « Un jour viendra que la foule prosternée sur notre passage nous suppliera de la recevoir dans la religion. » L'empressement actuel semblait lui donner raison.

Le Père descendit chez Pan-yu-yong et trouva sa maison remplie d'emblèmes superstitieux qu'il fit lacérer. Le mandarin Ki-ta-jen l'accusa plus tard sur la foi des notables de faire de l'apostolat d'une étrange façon en déchirant à coups de cravache les génies protecteurs,en brisant les tablettes des ancêtres et en foulant aux pieds les mets offerts aux Poussahs.— Le Père fit une nouvelle enquête sur les agissements prétendus des chrétiens. Elle fut infructueuse comme les précédentes. Cependant sur les dénonciations de quelques chrétiens, plusieurs familles furent rayées de la liste des catéchumènes.

Les païens préparaient une revanche et quelques chrétiens des environs,

avertis du complot, suppliaient le Père de ne plus aller à Sou-kia-pou. Il s'y rendit pourtant le 14 mars, dans l'intention d'y séjourner quelque temps et d'élucider la situation. Les rumeurs étaient menaçantes. On ne cherchait qu'un prétexte pour provoquer l'explosion. Le 18 mars au matin, le Père infligeait un châtiment à un catéchumène infidèle : quelques pétards, selon la coutume, un dîner de réparation à des invités désignés, une prostration à l'église. Beaucoup de curieux assez mal intentionnés allaient et venaient pendant cette cérémonie de même que pendant l'office. Un bachelier nommé *Tchou-kia-tcheng* et un chef de brouettiers, *Yao-fong-i*, vinrent à leur tour et montrèrent plus d'insolence que les autres. On les pria de se retirer ; pour réponse, ils proférèrent de vilaines paroles et des injures. Il s'éleva à ce propos une dispute entre eux et le domestique du Père. Il y eut même échange de quelques coups. Le Père, entendant le tumulte, intervint et fit cesser la querelle. Le bachelier partit, mais on voulut exiger de Yao-fong-i une légère réparation. Devant son refus, Pan-yu-yong proposa de le conduire au mandarin militaire, Yao-fong-i s'exécuta alors et fit la prostration au Père. Il allait sortir. Mais Tchou-kia-tcheng, voyant le moment propice pour un soulèvement, était allé répandre la nouvelle de la dispute, et dire que le diable d'Europe attachait les gens pour les conduire au tribunal. Aussitôt les brouettiers de Yao-fong-i, accoururent en foule, armés de leur étai de brouette. Ils voulaient venger leur patron. Celui-ci, craignant pour lui-même, les arrêta, leur ordonnant de se retirer. C'était une affaire personnelle ; s'ils allaient l'aggraver en se portant à des voies de fait contre l'Européen, c'est lui qui en subirait les conséquences. Ils partirent donc, mais Tchou-kia-tcheng amenait à la rescousse les brouettiers de 7 ou 8 sociétés de Sou-kia-pou. Il y avait plusieurs centaines d'émeutiers, armés de bâtons, poussant des cris et proférant des menaces de mort. Ils enfoncèrent les portes, démolirent tout ce qui leur tombait sous la main et assommèrent de coups le Père et son catéchiste *Ho-cheng-pang*.

Le Père était blessé à la tête et par tout le corps. Le catéchiste avait le bras droit très endommagé. A l'arrivée du nouveau renfort on proposa de conduire le Père au syndicat des brouettiers pour le tuer. Il avait eu le temps de se cacher derrière la moustiquaire d'un chrétien. On finit par le découvrir. On le saisit par la barbe et par la queue, et on l'entraîna dans la rue où il fut renversé à terre, piétiné, frappé à coups redoublés. Plus d'un millier de personnes étaient accourues ; le tumulte était effrayant. L'un des principaux meneurs était *Yu-tchang-fa*, fils d'un aubergiste chez qui logeaient les brouettiers Emmené à travers champs, le Père allait être conduit au syndicat dont j'ai parlé, quand un notable, nommé *Wang*, intervint pour calmer l'émeute. Il fit conduire le Père à la pagode *Houo-sin-miao*, à l'extrémité est du bourg. On ferma les portes, mais elles furent vigoureusement secouées et mises en pièces. Le Père se vit de nouveau assailli dans

une cour intérieure, frappé encore avec une brutalité sauvage. Le grand notable arriva avec son fils et fit au Père un rempart de son corps, disant que si on voulait tuer l'Européen,il fallait commencer par le tuer lui-même et sa famille. Il parvint à faire monter son protégé à l'étage du gardien de la pagode. La foule vociférait toujours des cris de mort. Une diversion eut lieu un instant. Une troupe nouvelle arrivait, conduite par un individu du nom de *Pe.* Les assiégeants, pensant que des catéchumènes venaient au secours du Père, s'en prirent à eux et la lutte s'engagea. On reconnut bientôt l'erreur et tous s'unirent pour faire le siège de la pagode.

Pan-yong, qui avait été l'une des causes principales de l'émeute par ses exactions antérieures, était parti pour Lou-ngan. Il y arriva très tard, car les chemins étaient horribles.Il pleuvait et faisait un vent terrible. Il avertit l'économe du Père qui partit tout de suite avec l'ex bonze Kiang et le maître d'école pour le tribunal du mandarin. Il était à peu près 10^{h} du soir. Le mandarin jugeait. Il fit introduire les 3 messagers et Pan-yong blessé, écrivit leurs noms et leur déposition, les menaçant, s'ils ne disaient pas la vérité, de sévir plus tard contre eux. Le mandarin se montra très effrayé et fit venir les satellites, leur donnant l'ordre de se tenir prêts à partir avec une cinquantaine de soldats. Notre économe prit les devants. Le temps était toujours mauvais et les chemins défoncés. Ils arrivèrent le matin presque vers l'aurore à un village situé à 15 li (9 kilom.) de Sou-kia-pou. Le mandarin s'y arrêta avec sa suite. Un courrier arrivait de Sou-kia-pou portant une lettre signée par le P. Twrdy. Elle priait le préfet *Wang* de ne pas venir à Sou-kia-pou, l'affaire étant heureusement finie et le Père se trouvant tranquillement installé à la pagode, sans blessures. Que s'était-il donc passé ?

Les principaux meneurs, chefs des corporations du grand commerce, cachés derrière les brouettiers, et Yu tchang-fa, ce boutonné dont j'ai parlé plus haut, se sentant gravement compromis, imaginèrent un expédient. Ils suggérèrent aux brouettiers de contraindre le Père sous peine de mort, à signer une lettre pour prévenir l'intervention du mandarin. Le Père s'y prêta pour sauver sa vie et nos œuvres qui pouvaient être fort compromises. C'est cette pièce que le courrier apportait au mandarin. M^{r} *Wang* en parut fort satisfait, la montra à notre économe lui disant que la faute était aux catéchumènes. Le catéchiste partit aussitôt pour Sou-kia-pou et trouva le Père couché à terre incapable de se mouvoir. On lui avait arraché une partie de la barbe et des cheveux dont j'ai trouvé ici une bonne poignée à mon installation. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue, sa figure horriblement meurtrie. Le Père avait perdu ses lunettes et ses souliers et avait dû faire pieds nus le long trajet de sa résidence à la pagode dans l'horrible boue des rues. Sa très grande myopie aggravait la situation, car il était obligé de se laisser conduire et recevait force horions en échange du service. Il n'avait

plus ni bréviaire, ni montre ; pas d'habits de rechange, car on avait enlevé ses paniers qu'il retrouva du reste plus tard, à peu près intacts.

Le 19 mars, fête de S. Joseph, on lui faisait signer, toujours sous peine de mort, une pièce imaginée par Yu-tchang-fa, dans laquelle il promettait de ne pas poursuivre les « brouettiers » et de ne plus habiter la maison commune du Chan-si. D'autre part les émeutiers forçaient les notables et les marchands à signer un pacte de solidarité avec eux; au cas où ils refuseraient plus tard de les protéger, ils seraient égorgés avec leur famille. Le Père signa encore des pièces dont nous n'avons pas le texte. Enfin, on tenta de lui faire reconnaître par écrit qu'il avait brisé la tablette de Confucius à sa résidence qui était en même temps une pagode et que cet acte avait été l'origine de la bagarre. Comme preuve, on exigeait qu'il offrît une nouvelle tablette, ou du moins l'argent pour la payer. Le Père refusa de reconnaître le délit et de réparer un dommage qu'il n'avait point commis.

Enfin le 20 mars, après 56 heures de détention, le prisonnier fut mis en liberté et arriva le soir à Lou-ngan avec son catéchiste dans le plus piteux état. La nouvelle de l'attentat s'était répandue partout et partout régnait une grande effervescence. Le mandarin qui avait montré beaucoup de faiblesse dans ces trois journées et avait paru être de connivence avec les coupables, ne se donna aucune peine pour réprimer l'agitation. Le Père Twrdy lui demanda d'afficher une proclamation ; il la fit attendre indéfiniment et ne l'afficha qu'en un très petit nombre d'endroits. Il refusa en outre de faire la moindre enquête et de venir examiner les blessures, bien qu'il vînt à la résidence le 23 mars et les jours suivants, pour discuter les conditions d'un accommodement à l'amiable.

Chrétiens et catéchistes poussaient le Père à porter au tribunal une accusation en règle. Une dépêche ainsi conçue : « Révolte à Sou-kia-pou, Père, catéchiste et 7 chrétiens blessés, œuvres compromises, » avait immédiatement été expédiée à Monseigneur et aux Supérieurs. Le P. Twrdy se décida à accuser Mr *Pé*, *Tchou-kia tcheng*, *Yu-tchang-fa* et *Yao-fong-i*. Il demandait la tête de ces 4 coupables, n'exigeant aucune poursuite contre les brouettiers, seuls compris dans l'amnistie qu'il avait signée. Cependant il disait au mandarin qu'il était de son devoir de faire lui-même une enquête et de punir les coupables selon la loi.

Le P. Twrdy, dans une longue lettre écrite à Chang-hai, faisait le récit des événements et tenait au courant de sa procédure. La consulte de mission fut convoquée, et on tomba d'accord sur le libellé de la dépêche suivante : « *Sta promissis : amnistia cum domo et reparatione possibili.* »

Entretemps les négociations se poursuivaient à Lou-ngan : tous les Pères y étaient accourus et tous convinrent qu'il fallait exiger un châtiment très sévère ou un accommodement très honorable. Le préfet n'osait punir de peur des brouettiers. Tous les mandarins de la Préfecture le soutenaient,

quoi que pussent dire le Père et ses catéchistes. Le Père menaça d'une dépêche au consul, et comme on refusait d'admettre ses propositions, la fit porter à Liu-tcheou-fou le 25 mars. Le gouverneur de Ngan-king envoya de durs reproches au préfet et fit partir le délégué *Tso* qui arriva à Lou-ngan le 5 avril, pour arranger l'affaire. Les négociations pour l'accommodement se poursuivirent pendant les 10 jours que le délégué passa à Lou-ngan.

Le fils du préfet proposait de nous faire donner le terrain du héros de Formose, le général *Lieou*, à l'est de notre maison. Le Père refusa. La faute avait été commise à Sou-kia-pou, c'était à Sou-kia-pou qu'on devait nous indemniser. Le Père demandait un terrain de deux hectares, plus une maison de 4 bâtiments parallèles. Mais comme une maison déjà construite ne serait pas utilisable pour nous, il demandait à ce qu'on en versât le prix. On proposa 500, puis 800 taëls, environ 3000 fr. Les conditions étaient sur le point d'être acceptées. Sou-kia-pou y consentait. Le Père fit venir des maçons qui dirent qu'il fallait au moins 1500 taëls (environ 7000 fr.), pour bâtir une telle maison. Le P. Twrdy exigea ce prix plus 200 taëls pour objets volés ou détruits. Le juge de paix accusa le Père de manquer de parole, se mit en colère et poussa le Préfet à refuser cette indemnité. Le délégué lui-même se mit en colère, frappa la table, et donna des coups de talon sur le parquet. Le Père avertit les négociateurs que si l'on n'en finissait pas tout de suite, il partait à Ngan-king porter l'accusation devant le Gouverneur. Le juge de paix s'obstina et répondit : « Soit, partez. » Le délégué demandait d'attendre encore 3 ou 4 jours.

Le Père partit le 23 avril pour Ngan-king dans sa grande chaise accompagné de 16 hommes. Il coucha le soir dans une auberge, où la crainte des brigands fit hésiter à le recevoir. Les mandarins prirent peur et dépêchèrent des satellites pour supplier le Père de revenir, proposant 1000 taëls et le reste des conditions dont on était convenu. Les satellites arrivèrent seulement de nuit. Le Père, pensant que c'était une ruse pour lui faire perdre quelques jours et le devancer à Ngan-king, demanda une preuve écrite attestant que les mandarins acceptaient ces conditions. Ils n'en purent produire, et le Père refusa de revenir sur ses pas.

Il arriva à Ngan-king le 29 avril, suivi de près par le préfet et le délégué qui se rendirent tout droit à la mission. Le Père refusa de les recevoir. Ils revinrent une seconde fois, proposant encore un accommodement sans pouvoir aboutir. C'est alors que Monseigneur et le P. Havret, supérieur intérimaire, confièrent au P. Joret le soin de reprendre les pourparlers avec le tribunal des affaires étrangères Le gouverneur et le vice-roi saisis de l'accusation refusèrent de considérer l'attentat de Sou-kia pou comme un attentat prémédité. On ne peut douter cependant que ce ne fût un coup monté, car les chefs de corporations de Sou-kia-pou s'étaient préalablement concertés dans un banquet pour aviser au moyen de nuire à la religion et

d'empêcher sa diffusion; tout le temps qu'avait duré l'émeute, ils avaient soudoyé plusieurs centaines de brouettiers et leur avaient fourni le vin, le vivre et le couvert. Le tribunal des affaires étrangères, sous l'inspiration du gouvernement et du vice-roi, traita la chose de simple querelle entre païens et chrétiens, rejetant sur ceux-ci la provocation. Conséquemment il portait la sentence suivante :

1° Les boutons seraient enlevés temporairement à Tchou-kia-tcheng et Yu-tchang-fa; il n'y avait pas lieu de poursuivre Mr Pé, ni Yao-fong-i, ce dernier, comme chef de brouettiers, bénéficiant de l'amnistie signée par le missionnaire.

2° Les deux coupables susnommés recevraient 20 coups dans la main.

3° Des règlements seraient faits pour les brouettiers, afin d'empêcher par la suite toute reprise d'hostilités.

4° Une indemnité serait accordée pour les objets disparus, quoique nous n'y eussions aucun droit, la liste n'en ayant pas été remise dès le commencement (elle avait été refusée par les notables). Cette indemnité serait donnée à titre gracieux !

Quant aux chefs de corporations on ne pouvait les accuser en bloc; on les jugerait s'ils étaient désignés nommément.

Ainsi les mandarins s'obstinaient à considérer l'affaire comme une dispute ordinaire, et non comme tentative de meurtre.

Il y avait au moins brigandage, puisqu'il y avait eu bris de portes et fenêtres, objets disparus appartenant au locataire de la maison assiégée, blessures graves à plusieurs personnes, attaque par plusieurs centaines d'émeutiers. Or tout brigandage en Chine est passible des plus rigoureuses peines.

Cette sentence des affaires étrangères ayant été remise au P. Joret, il déclara qu'il n'y avait plus rien à faire devant les tribunaux de Ngan-king, qu'il fallait désormais l'intervention du consul auprès du vice-roi. — Les négociations étaient rompues; le P. Twrdy venait se reposer à Chang-hai pendant quelques jours, et puis allait se fixer à Ou-hou en attendant la fin.

Le préfet de Lou-ngan, assuré de la protection de ses supérieurs, retourna à son poste où il usa de tous les moyens pour se faire une popularité. On lui avait reproché de ne point s'occuper des affaires du peuple; il fit mettre une boîte à la porte de son tribunal pour qu'on pût y déposer les plaintes à toute heure; à côté, un tamtam pour l'appeler, le jour et la nuit. Il paraît que les réclamations pleuvaient dans la boîte, chacun se plaignant des méfaits du cher rejeton mandarinal. Cependant la mesure plut beaucoup aux faiseurs de procès, et peu à peu Mr Wang devint populaire.

J'étais pendant ce temps-là au 3e an à Zi-ka-wei, ainsi que le P. Rodet. Sans que j'en pusse comprendre la cause, le R. P. Instructeur m'entretenait beaucoup des affaires de Lou-ngan où je n'avais jamais été. Il me fit écrire

une relation des faits d'après les lettres du P. Twrdy, et un rapport officiel pour Monseigneur, en vue d'un recours à Pékin. Le R. P. Supérieur était allé en France pour la congrégation provinciale, et Monseigneur faisait sa visite au Siu-tchou-fou et au nord du Ngan-hoei. Le 3e an devait se clôturer le 8 juin. Quelques jours avant nous reçûmes communication de nos *status* provisoires laissés au départ du R. P. Supérieur entre les mains de son remplaçant le R. P. Havret. J'étais nommé ministre intérimaire de Loungan ! Le P. Rodet, ancien missionnaire de la section, me mettrait au courant jusqu'au *status* définitif. Je recevais donc la lourde tâche de reprendre les négociations de Sou-kia-pou, et en cas de nouvel insuccès, de remettre sur pied une section tout en désarroi où tout le monde rougissait sous le coup de l'humiliation.

Une petite canonnière française de 72 hommes d'équipage, commandant Prosper Simon, un Brestois, remontait le fleuve. Le commandant, petit-fils de 2 amiraux, frère d'un capitaine de frégate et d'un lieutenant de vaisseau, s'était préparé au Borda à Brest. Homme de foi, appartenant, je crois, à une bonne famille chrétienne, il n'allait pas jusqu'à la pratique de ses devoirs de chrétien, tout en gardant au fond du cœur ses sentiments religieux. Cependant il ne manquait jamais d'aller à la messe en uniforme, comprenant que, chargé de défendre ici les intérêts de l'Église, il devait cet exemple à ses hommes et aux étrangers. Il avait des sentiments, je ne dirais pas d'hostilité, mais d'aversion profonde pour deux ordres : Les Carmélites dont il trouve la vie absurde et qui lui ont volé une sœur qu'il ne put jamais revoir que derrière la grille et le long voile noir comme un drap mortuaire ; les Jésuites qu'il soupçonnait de menées ténébreuses même à l'étranger. Il fut atteint à Chang-hai d'une conjonctivite qui le fit beaucoup souffrir. Forcé de séjourner quelque temps à l'hôpital, il y recevait tous les jours la visite d'un Père de Yang-king-pang. Un peu remis de cette maladie il remonta le fleuve. Le P. Chevalier lui fit à Tcheng-kiang l'aimable accueil qu'il sait faire à tous. De là il mit un jour à gagner Nankin, où le P. Simon déploya ses charmes séducteurs pour gagner son homonyme. C'était facile à lui. Il n'eut aucune peine à décider le commandant à accepter sa gracieuse hospitalité pour guérir une rechute de conjonctivite. Le P. Simon le traita comme une maman, lui trouva du lait frais dans les vacheries protestantes. Il réussit même par suggestion à lui faire trouver exquise l'infusion de chicotin qu'il appelle sa bière, et que d'autres nomment Simonade ou Simoneau. Tissandier du reste en a fait l'éloge dans la *Nature*. Certains Pères lui reconnaissent une puissance purgative souveraine. Quoi qu'il en soit, il s'établit entre les deux Simon une véritable intimité, une affection presque fraternelle qui ébranla bien des préjugés contre ces Jésuites conspirateurs. Le commandant partit pour Ou-hou, bien décidé à revenir le plus vite et à rester le plus longtemps possible dans le nid charmant de Nankin. Une

demi-journée encore et il tombait à Ou-hou entre les bras du bon P. Debrix. Cette troisième étape n'était pas faite pour modifier l'impression des deux précédentes. La réputation de « maman » Debrix est légendaire. Le Père Twrdy était là. Il lui fit à ses heures de loisir et d'insomnie le récit de ses aventures à Sou-kia-pou et de tout ce qui s'était fait dans la suite. Le commandant fronçait les sourcils et tordait ses grosses moustaches. L'expression de son mâle visage semblait dire : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Il télégraphia tout de suite à l'amiral de Beaumont au Japon. L'amiral lui répondit qu'il pouvait voir avec le missionnaire s'il y avait moyen de régler cette affaire à Ngan-king. Le consul lui écrivait en même temps de s'arrêter devant la ville avec la canonnière et d'exercer une pression morale sur le gouverneur. Quand cette nouvelle arriva à Chang-hai, il fut convenu que les négociations seraient reprises par le nouveau ministre de Lou-ngan. J'avais pour instruction de ne point urger le châtiment des coupables et de réclamer un terrain, une maison et une réception honorable à Sou-kia-pou. L'insuccès des négociations précédentes et les ouvertures faites officieusement au nom de Monseigneur, disant au vice-roi que nous nous contenterions d'une permission d'acheter le susdit terrain de notre propre argent, rendait ma mission extrêmement difficile.

Je partis pour Ou-hou avec le P. Rodet le 11 juin. Là je me mis en relation épistolaire avec le commandant qui était remonté à Han-keou. Il me répondit brièvement, sur un ton sec. Rendez-vous m'était donné à Ngan-king pour le 17 juin. Le temps qui me restait fut employé à préparer mes batteries, tout mon système d'attaque et de défense auprès du gouverneur. C'était un gros événement pour moi, novice encore dans la connaissance de la langue et dans la procédure judiciaire. Un ordre de l'amiral enjoignit au commandant de ne lever l'ancre à Han-keou que le 30 juin. Le rendez-vous fut donc remis au 1er juillet dans les eaux de Ngan-king. Le commandant m'écrivit que la *Comète* mouillerait par le travers de la tour de Ngan-king le 1er juillet vers 1 ½ h. de l'après-midi. Je pourrais aussitôt prendre un sampan et accoster. Ce retard, tout en me contrariant, me donna quelques loisirs pour combiner plus parfaitement mes plans.

Le P. Rodet partit le 19 par le canal de Liu-kiang, les autres chemins, sillonnés sans cesse par les brouettiers, nous ayant paru peu sûrs. Après mille péripéties et un voyage de 10 jours, il arriva à Lou-ngan. Les Pères s'étaient relayés pour garder le poste qu'on ne pouvait abandonner à cause de l'état de surexcitation qui régnait partout. Le P. Mouton l'avait gardé jusqu'au 20 de la 4e lune, il avait été relevé par le P. Rich que l'arrivée du P. Rodet rendit à ses paroissiens. Les circonstances étaient bien pénibles pour le nouveau-venu, et il fit preuve de fermeté et de prudence, en attendant la solution du litige, tant pour maintenir les mutins, que pour remonter le courage de nos timides néophytes.

Le mandarin Wang apprit qu'il allait être changé. C'était une disgrâce. Il voulait partir avec les honneurs de la guerre et nous donner à la dernière heure le coup de pied de l'âne. Toute manifestation sympathique en sa faveur serait une insulte pour nous. Il sut exploiter ce système. Son fils servit bien ses projets et par ses manœuvres réussit au delà de toute espérance. Il inspira aux lettrés et aux marchands d'offrir à son père des inscriptions louangeuses, des bannières et des parasols d'honneur, pour le remercier des bienfaits de son administration. En versant habilement de l'argent il parvint à trouver des instruments de propagande. Les deux plus ardents étaient Tchou-kia-tchang et Yu-tchang-fa, les deux grands coupables de Sou-kia-pou et ses compagnons de débauches. Dès la fin de mars, le mandarin les avait mis en état d'arrestation ; mais au lieu de les emprisonner, il leur laissait la liberté d'aller et venir tout le jour, voire même de s'absenter plusieurs jours de suite. Ils étaient ses commensaux et payaient grassement les faveurs du fils du mandarin dont ils partageaient les folies. Les souscriptions se firent à Lou-ngan et à Sou-kia-pou.

Sou-kia-pou envoya d'abord une inscription horizontale, et des tablettes verticales, qui furent placées à la place d'honneur dans la salle d'audience, « Il a chassé les scélérats et nous a rendu la paix. » Tchou-kia-tcheng et Yu-tchang-fa offrirent les leurs : « Nous étions morts, il nous a rendu la vie. » Lou-ngan disait à son tour : « Nos regards fixent l'horizon, épiant son retour. » Et les deux localités offraient en commun une 4e inscription. La ruelle qui conduit de chez nous au *Yamen* vit se dresser un châssis qui existe encore et qui portait sur ses deux faces, afin qu'on pût la lire à l'entrée et à la sortie, une inscription injurieuse. Toutes les rues portaient des placards flatteurs pour le mandarin. En même temps on posait à l'entrée du tribunal des tables de pierre où était gravé son éloge. Lui-même en fit dresser une superbe de 3 m. de haut et 2 m. 50 de large à un li (600m.) de la ville, vers la porte de l'est. C'était son panégyrique qu'il léguait à la postérité. Le jour du départ venu, la foule accourut pour lui faire cortège, apportant 5 ou 6 parasols d'honneur et des bannières. Un étendard de plusieurs mètres de long flottait au carrefour des deux grandes rues fixé à un mât énorme. Et il devait rester là jusqu'à ce que le vent et la pluie le réduisissent en lambeaux. Les gens de la campagne, de Sou-kia-pou surtout, étaient accourus en foule. Un cortège de plusieurs milliers de personnes se forma à la porte de l'est,et fit exprès un détour par notre rue d'ordinaire si pacifique. La musique faisait rage, et les pétards assourdissaient les habitants. Après avoir passé devant notre porte, la foule rallia les grandes rues de la ville et se porta au tribunal. Au lieu de sortir par la porte de l'est qui est le chemin de Ngan-king où se rendait M. Wang, le cortège serpenta de nouveau dans la ville pour sortir par la porte sud, la porte triomphale. Le mandarin savourait le délire de la foule et les charmes de sa vengeance contre

nous. La ville était pavoisée. Sur le seuil des maisons on lui brûlait des milliers de pétards et des bâtonnets d'encens. C'était vraiment une apothéose ! Un repas somptueux lui était offert en adieu à la sortie de la ville. Après son départ des lettrés exercèrent leur pinceau à louer M. Wang et à nous insulter dans des épigrammes en vers, tandis que le peuple exhalait sa colère en vulgaire prose.

Le Père Rodet avait raison d'écrire la douleur dans l'âme : « Le départ du mandarin est un triomphe pour lui ; pour nous un affront qu'il est impossible de tolérer. Même après le départ de M. Wang, les inscriptions vont rester au tribunal, continuant à nous insulter. Le nouveau mandarin les verra à son arrivée ; il comprendra la leçon, celle que semble lui faire tout un peuple, et saura qu'on peut à loisir nous traiter ici en ennemis. Quand le missionnaire ira au Yamen, il devra lire ces injures si claires contre la religion. Personne ici ne s'y trompe. Le peuple de Lou-ngan qui est d'un naturel très doux, mais qui aime à porter hypocritement des coups de traître, comprend admirablement la tactique employée cette fois. Aujourd'hui il se rit de nous. Le mal que n'a pu nous faire la bagarre de Sou-kia-pou, ces démonstrations nous l'ont fait. Il n'y a qu'une voix pour proclamer que nous sommes outragés de la belle manière et, qui plus est, que ce traitement nous est dû. Jamais moment ne fut mieux choisi pour nous nuire. Voici que les candidats du ressort de Lou-ngan arrivent pour les examens. Ils assistent à ces scènes. Eux aussi vont protester à leur manière, ils iront ensuite reporter partout le récit de ce départ d'un mandarin fêté comme ne le fut jamais un de ses prédécesseurs, par la seule raison qu'il est victime de la religion. Avant lui nous avons eu le préfet *Kiu ;* il était adoré. A son départ les manifestations, que l'on disait enthousiastes, ne furent rien auprès de celles dont son successeur est accablé : Il faut un châtiment, sans cela nous restons la risée de tout le monde, et le coup porté à notre apostolat sera plus terrible que la persécution ouverte. Jusqu'ici nous avions été maltraités par des brigands, des étrangers (les brouettiers sont tous du nord), méprisés universellement; aujourd'hui c'est tout le pays que le mandarin a su habilement associer à sa haine. » — Il écrivait dans une autre lettre : « M. Wang, dit-on, part comme un homme qui se sent sur le chemin des honneurs. Ce serait joli si nous lui procurions de l'avancement. » Quand le nouveau mandarin, *Ki-heou*, un Mandchou, vint occuper son poste, il trouva une population montée qui ne lui ménagea pas les leçons. On affichait sur les murs des placards ainsi conçus : « Nous avions un mandarin, nous n'en avons plus ; nous avions le jour, nous avons la nuit; nous avions le soleil, nous avons les ténèbres, etc... » C'était peu flatteur pour le nouveau préfet ; mais on voulait l'amener par cette pression à suivre la politique du prédécesseur à notre égard.

« Quant à nos chrétiens, écrivait le Père, nous marchons dans le

découragement. Les adhérents n'adhèrent plus, les vrais catéchumènes paraissent peu, les chrétiens ont peur et le mouvement gagne les autres sections. »

Telle était la situation pendant les mois de juillet et d'août. On devine ce qu'elle présentait de difficultés au missionnaire chargé de tenir le poste. Que faisions-nous pour en sortir ?

Le 29 juin, après avoir dit la messe à Ou-hou, je m'embarquai sur le vapeur de Ngan-king. Le Père Joret me reçut avec son amabilité ordinaire; il me donna quelques bons conseils, mais ne me dissimula pas la difficulté de la situation. Le 1er juillet à 1 h. ½ précise, juste à l'heure indiquée par le commandant Simon, la *Comète* apparaissait devant Ngan-king. Je me rendis sur la berge du fleuve avec le P. Colvez, qui amenait le P. Goulven assez gravement malade. Le vent était fort, le fleuve agité et aucune barque ne voulait nous conduire à la canonnière ancrée à 400 mètres de la rive. Enfin les douaniers consentirent à nous y mener ; le trajet dura une demi-heure à peu près. Le commandant me reçut à la coupée; il avait l'air bourru, mécontent, ennuyé. Arrivé dans sa cabine, il s'assit nonchalamment, s'accouda sur la table et sans me regarder me dit : « Mon Père, vous avez là une affaire salement emmanchée. — Eh ! bien, commandant, à nous deux nous allons changer le manche. — Oui, oui, c'est facile à dire. — Commandant, ce ne sera pas difficile à faire. » Ces quelques mots le rassérénèrent un peu. Je voulus lui donner les détails. — Oh ! ce n'est pas la peine, me dit-il, le Père Twrdy m'a tout raconté. Mais comment pensez-vous procéder au palais du gouverneur ? » Je répondis qu'il s'agissait d'abord d'obtenir la visite. « Et si on refuse ? — Nous enfoncerons les portes du palais. » Je ne me dissimulais pas la difficulté de ce coup d'audace, car le P. Joret, qui connaît ses mandarins, m'avait prévenu qu'on ne nous recevrait pas. « Avez-vous une mission officielle, demandai-je au commandant. — Rien, toutes mes instructions se bornent à ceci: voyez avec le missionnaire si vous pouvez faire quelque chose. » C'était bien vague pour le pays le plus formaliste du monde. Si l'empereur est le fils du ciel, le gouverneur est bien un demi-dieu, et personne, surtout un officier étranger, ne peut franchir son sanctuaire sans délégation officielle, avec pièces à l'appui et consentement préalable.

J'avais apporté le boniment chinois préparé à Ou-hou. Je le lus au commandant. Il était ainsi conçu : « Le tribunal des affaires étrangères vient de nous envoyer son jugement en 4 articles sur l'attentat de Sou-kia-pou. Mgr Garnier et le consul général de France estiment que votre sentence est un outrage à la France et à ses missionnaires. Des brigands sont venus en armes assiéger le P. Twrdy pendant deux jours et deux nuits: ils ont volé et blessé 7 personnes, expulsé le Père du pays, lui défendant d'y reparaître pour prêcher la religion. Votre jugement est tel que 1° Il n'y a aucune proportion

entre la faute et le châtiment. 2° Il ne suffit pas à prévenir de nouveaux attentats. Vous avez agi contre la raison et la conscience. Les lois internationales ne sauraient le tolérer, et nous venons au nom de l'évêque et du consul de France protester et énergiquement demander justice.

Que réclamons-nous ? L'affaire de Sou-kia-pou a un double caractère. C'est une violation des traités, un attentat criminel dans lequel un missionnaire européen, un catéchiste et 7 chrétiens ont failli périr. Des bandits, un mois durant, ont assiégé notre résidence de Lou-ngan proférant des menaces de mort et d'incendie. Les chrétiens jusqu'à ce jour sont insultés et terrorisés. Vous devez d'abord pour réparer les traités violés nous donner à Sou-kia-pou une maison et un terrain où nous puissions nous établir pour évangéliser le pays. Cette condition exécutée, nous débattrons avec vous les 4 articles proposés par le tribunal des affaires étrangères comme réparation de l'attentat contre les personnes. » Cette page avait été rigoureusement traduite par mon catéchiste et constituait un document très dur pour des oreilles chinoises.

Le commandant l'écouta sans rien dire. Toute sa valeur dépendait de la signature. Le commandant y apposerait-il la sienne ? Si oui, c'était le drapeau engagé ; si non, toute la responsabilité retombait sur moi et le résultat était bien problématique. Je demandai au commandant : « Vos instructions vous permettent-elles de signer? » Il réfléchit un instant et me dit: « Pourquoi pas ? » Je fis mettre sa signature en chinois et le remerciai cordialement. Il ferait sa visite sans escorte, avec un officier et moi ; lui en chaise verte comme les mandarins supérieurs, et nous en chaise bleue. Je tenais beaucoup à ce que la visite eût lieu le lendemain, 2 juillet, fête de la Visitation. Je demandai au commandant qu'il me donnât son fourrier pour porter les cartes françaises et chinoises, afin que l'on vît bien que c'était sérieux.

Tout à coup éclata le plus affreux orage que j'aie vu. Nos bateliers avaient attendu 2 h. et avaient hâte de partir. Le commandant refusait d'exposer son fourrier à ce déluge. Le P. Colvez et moi ne pouvions attendre. M. Simon jeta par-dessus ma robe son imperméable ; le P. Colvez s'affubla d'une capote de marin fraîchement goudronnée qui ne fit bientôt qu'un avec sa robe blanche. Les officiers et l'équipage riaient bien de nous voir dans cet accoutrement. Cela en valait la peine, et je dis à ces messieurs en embarquant: « Si cette fois on ne nous appelle pas diables d'Europe, nous aurons de la chance. » Cela ne manqua pas ; à peine débarqués on nous salua de cette injure. Mal en prit à l'individu, qui apprit à ses dépens qu'un ancien enfant de troupe sait jouer du biceps et de la savate. Le P. Colvez se chargea de la leçon.

Le fourrier n'étant point descendu à terre, j'attendis au lendemain à remettre les cartes. Le 2 juillet à 10 h. le vaguemestre apporta un mot du commandant ainsi conçu : « Voici mon homme. Donnez-lui vos instructions;

mais avant de l'expédier, qu'il soit bien convenu qu'une fois ma carte portée, je ne peux pas ne pas être reçu. Décidément c'est une affaire bien mal emmanchée ! » Le vaguemestre partit en chaise avec mon catéchiste porteur des cartes des deux officiers. Je n'y joignis pas la mienne qui énumérait mes titres de ministre de Lou-ngan, Liu-tcheou-fou et autres lieux ; on aurait vu tout de suite qu'il s'agissait de Sou-kia-pou, et les portes nous étaient fermées d'avance. On devait annoncer deux officiers, un ami, et un interprète chinois. Le commandant voulait à son passage rendre au gouverneur une visite de politesse et lui faire une petite communication. Régulièrement la demande devait passer par le tribunal des affaires étrangères, à qui nous devions au préalable dire le sujet de notre entrevue. Mais celui-ci s'étant montré si hostile dans le jugement précédent, nous lui brûlâmes la politesse pour tomber comme des bombes chez le gouverneur. Mon catéchiste devait insister pour qu'on nous reçût, et, si on s'obstinait, indiquer notre arrivée pour 3 h.

Le mandarin qui gardait la porte du palais fut tout surpris de voir venir un européen. Il porta les cartes à l'intérieur. Refus. Mon catéchiste réplique qu'il serait impoli de refuser une visite de courtoisie de la part d'un officier. Nouveaux pourparlers avec le grand homme. Nouvelle sommation et nouveau refus ; après trois ou quatre allées et venues dans le palais, mon catéchiste finit par dire : « Eh bien, puisque vous ne voulez pas, ces messieurs seront ici à 3 h. ce soir. » Le mandarin fait une nouvelle entrée au palais et revient en disant qu'il essaiera de nous introduire. Je ne voulais que cela, et en donnai tout de suite avis au commandant. Il était à la résidence à 2 h. en grand uniforme, l'épée au côté et la poitrine couverte de décorations, parmi lesquelles la sapèque de l'Annam. Nos quatre chaises sortirent à 3 h. moins un quart. Sensation dans la ville à la vue des uniformes ; on nous regarde, on nous suit. Après avoir traversé toutes les cours désertes qui précèdent la grande porte d'honneur, nos chaises s'arrêtèrent à l'entrée. Toutes nos cartes furent remises à la fois. C'était le commencement de l'assaut. Elles furent portées au gouverneur, qui devina le motif de la visite en voyant mon nom. Nous attendîmes près d'un quart d'heure dans nos chaises, après quoi on nous vint dire que le grand homme n'était pas visible. Je répondis qu'il devait nous recevoir. On lui rapporta mes paroles. A partir de ce moment il se fit un grand mouvement dans le palais. Des courriers partaient dans toutes les directions. Un employé me dit que le grand homme avait des affaires. — La plus urgente, répliquai-je, est de recevoir ces messieurs. — Mais le gouverneur est malade. — Il ne l'était pas à 11 h. quand nos cartes vous ont été remises. — Ces paroles furent rapportées au gouverneur qui nous fit dire qu'il ne pouvait nous accorder cette entrevue. Je protestai énergiquement, l'avertissant que son obstination à nous fermer les portes serait considérée comme une insulte à la France, qu'il en prenait la respon-

sabilité. La foule était accourue nombreuse, et ces cours, tout-à-l'heure désertes, étaient remplies par plusieurs milliers d'individus qui serraient nos chaises de près. Il fit venir des satellites et des soldats pour nous garder. Nous attendions depuis une heure, et le commandant maugréait d'impatience. Tous les mandarins civils et militaires de Ngan-king se glissaient dans la foule et entraient au palais par des portes latérales. Le trésorier, le grand juge, nos deux ennemis, le tao-tai, les employés des affaires étrangères tenaient conseil et empêchaient le gouverneur de céder. On nous apporta une nouvelle réponse négative. Je la traduisis au commandant qui s'écria : « Tas de forbans, j'entrerai par la porte ou par la fenêtre, et si vous ne vous exécutez, je fais descendre la compagnie de débarquement. » Il voulut sortir de chaise et frapper la porte. Je l'arrêtai et allai moi-même prier un groupe de mandarins d'intervenir auprès de leur chef, car l'Européen ne saurait subir l'affront qu'on veut lui infliger. On nous a dit de venir à 3 h., nous sommes venus, on doit nous recevoir. Nous étions trois bretons, décidés à ne pas lâcher. Au bout d'une heure et demie on vint me demander si le grand homme européen consentirait à traiter avec le tao-tai et les mandarins des affaires étrangères dans le salon attenant au palais. « Qu'en pensez-vous ? me dit le commandant. — Je crois, répliquai-je, qu'il faut accepter sous toute réserve ; une fois un pied dans la maison, nous finirons bien par y mettre l'autre. — Soit, » dit le commandant ; et on nous fit entrer dans le salon où se donnent les audiences ordinaires. Nous nous asseyons ; on nous présente le thé. « Je meurs de soif, dit le commandant, mais je ne boirai pas, ils auraient l'air de croire que c'est fini et que je me contente de leur politesse. »

La salle était comble de mandarins en splendides uniformes. Je n'avais pas encore vu si beau spectacle, grands mandarins civils, général et officiers de tous grades. Le tao-tai Pen, préposé au tribunal des affaires étrangères, voulut traiter tout de suite. Je traduisis sa demande au commandant, en lui faisant observer que cet homme était celui qui avait jugé les affaires de Sou-kia-pou. M. Simon bondit : « Forban, lui dit-il, en lui agitant ses gants blancs sous le nez, je ne traite pas avec toi. Va prévenir ton maître que j'entrerai dans son salon d'honneur, dis-lui en même temps que vous êtes tous des animaux. » Le pauvre homme tremblait comme une feuille, devant cette figure martiale de l'officier en colère. Je traduisis de mon mieux les apostrophes du commandant; mais en Chine on n'appelle jamais un chat un chat. Il fit la commission au gouverneur. Dix minutes après il revint apportant encore un refus. Toute l'assistance me faisait des courbettes pour me prier de fléchir l'officier. Je m'interposais auprès du commandant en lui disant: « Tenez ferme. — Dites-leur, mon Père, qu'ils sont des animaux. Je viens faire une visite courtoise, on me ferme la porte au nez. On me doit une salve de trois coups de canon, de la musique ; et on me fait faire le pied de grue pendant

2 heures. Dites-leur que ça ne passera pas comme cela. J'ai vu ailleurs d'autres grands mandarins et j'avais conçu une plus haute idée de la politesse chinoise. Je coucherai ici, s'il le faut, mais on m'introduira au grand salon et on me fera les saluts que mon grade exige. » Il était lieutenant de vaisseau et sur sa carte nous l'avions appelé *Tong-ling*, c.-à-d. amiral. A défaut de galons, ses nombreuses décorations en imposaient. Seule la sapèque de l'Annam faisait mauvaise figure ; cette vile monnaie peut-elle signifier quelque chose ! J'entendis quelques-uns en faire la remarque. Le commandant éveilla alors un grand souvenir : « J'ai servi sous l'amiral Courbet et n'ai point appris de mon chef à fléchir devant des Chinois. » Le nom de Courbet inspire partout ici une terreur superstitieuse ; je m'en rendis compte sur les physionomies qui nous entouraient.

A ce moment un nouveau personnage entra en scène, c'était un petit homme maigre, jeune encore, mais visiblement ravagé par l'opium, dont la vapeur écœurante imprégnait encore ses habits. On me le présenta comme chef de bureau des affaires étrangères. Il est docteur et paraît aussi intelligent qu'hostile aux étrangers. Dans les négociations antérieures avec le P. Twrdy il s'était montré décidé à nous refuser toute réparation, il avait même dit : « Si vous voulez obtenir des têtes, commencez par prendre la mienne. » En entrant dans le salon, sa figure frappa le commandant qui vint à lui et lui fit aussi l'honneur de l'éventer avec ses gants. M. *Che*, c'était son nom, dit aux officiers qu'ils avaient violé l'étiquette, toute visite au gouverneur devant être sollicitée par le tribunal des affaires étrangères. « Je me fiche de votre tribunal, répliqua brusquement le commandant. Je ne parlemente pas avec des gens qui n'entendent pas raison. Je viens au nom de mes chefs et dois traiter d'égal à égal avec le gouverneur. — De qui tenez-vous votre mission ? demanda M. Che. — Du consul général de France et de l'Évêque, répondis-je. — Nous n'en avons pas été informés, fournissez-nous des preuves. » — C'était embarrassant, le commandant n'ayant aucun document officiel. Je répondis que la présence de la *Comète* à Ngan-king en était une, un vaisseau de guerre ne pouvant librement séjourner dans un port fermé et des officiers ne pouvant se permettre de débarquer en uniforme et en armes en tels endroits. « Y a-t-il parmi tous les grands hommes qui m'écoutent, un seul qui sache le français ? — Non. — Eh bien ! à quoi bon alors nous demander des témoignages écrits ? » J'exhibai des papiers quelconques que j'avais sur moi en leur disant : « Voici nos preuves ; trouvez un interprète français, puisque vous ne croyez pas à notre parole. » M. Che fut le bec dans l'eau. Il n'eut plus à faire valoir que les arguments des autres mandarins, savoir que la visite n'avait pas été accordée, que le Gouverneur était malade. Mais nous étions sourds ; et le commandant, irrité de cette longue attente, perdait patience. Cependant au milieu de paroles vives, il trouvait moyen de glisser quelques réflexions drôlatiques sur l'attitude em-

barrassée des mandarins. Il menaça un instant de dégaîner, mais je l'en empêchai. M. Kérhuel observait, calme comme un Terme, cette pittoresque assemblée. « Très chic, Père, disait-il, j'en apprends plus aujourd'hui qu'en plusieurs années de Chine, mais cela devient embêtant tout de même. Va-t-on nous laisser coucher ici ? — Patience, lieutenant, nous obtiendrons toujours quelque chose. » Les allées et venues continuaient vers l'intérieur, et le gouverneur eût fini par céder, s'il n'avait été retenu par ses deux mauvais génies, le trésorier et le grand juge. On vint une vingtième fois nous prier de traiter ou de partir. M. Simon bondit. « Tonnerre de Brest, je ne partirai pas, dit-il d'un ton furieux et frappant de la main sur le lit de camp où l'on s'assied dans les salons chinois, je couche ici et ne démarre pas ; mais vous me paierez ces insolences. » Il s'installe en même temps fort à son aise dans l'attitude d'un homme décidé à faire ce qu'il annonçait. Le ton et le geste qui accompagnèrent ces paroles me dispensèrent de les traduire.

Les grands hommes étaient terrifiés ; les curieux, grimpés aux fenêtres pour nous voir, ébabis. Il était 6 h. du soir à peu près quand un murmure s'éleva dans la foule stationnée au dehors. J'entendis ces mots : « *Ting tao dai lai liao* », M. *Ting* arrive. C'était un de nos amis, précédemment tao-tai de Ngan-king. Il était allé à Pékin pour obtenir de l'avancement et venait d'arriver dans la ville. On le savait en bons termes avec nous. Nous lui avions prêté un jour une somme de 2000 taëls qui n'a jamais été restituée ; nul du reste ne songe à la réclamer. Prêter en Chine, c'est donner. M. Ting avait eu des relations très suivies avec le P. Joret et le P. Twrdy. Celui-ci avait même enseigné l'anglais à ses fils. Il aimait la religion et les missionnaires. Il avait, disait-on, un tableau du Sacré-Cœur dans sa chambre et on avait presque espéré de le voir un jour se faire chrétien. On imagina de réinstaller à la hâte le bon vieillard dans son ancienne charge et de se servir de cet homme pour nous tirer les uns et les autres de l'impasse d'où nous ne pouvions plus reculer. On nous annonça que M. *Ting* venait de reprendre les sceaux des mains de M. *Pen*, et lui-même nous faisait prier de traiter avec lui, devant M. *Pen*, M. *Che* et M. *Hoang*. Nous serions introduits dans le salon d'honneur, salués de 3 coups de canon et de quelques petits airs de musique. Nous acceptâmes, avec des réserves sur l'entrevue du gouverneur en personne.

La grand'porte s'ouvrit, la poudre parla et les bombardes firent entendre leurs airs nasillards. Un mandarin nous précéda à travers une superbe cour intérieure carrelée. Les autres nous suivaient. Un tour à droite et nous sommes dans le grand salon vitré. Une table ronde avait été préparée pour l'entretien. Le commandant aussitôt entré pose son épée et sa frégate sur la table et dit: « Maintenant allez dire au gouverneur que j'ai un mot à lui dire. » Les deux intendants, le docteur Che, et l'interprète anglais M. Hoang,

parurent déconcertés. M. Ting surtout, bon vieillard de 70 ans et plus, avait une figure navrée. M. Pen fit une fausse sortie et revint nous dire que le gouverneur était auprès de sa mère — « Qu'elle vienne, la vieille, je veux la voir. — Mais lui-même est malade. — Qu'on le porte. — Il ne peut s'habiller... Qu'il vienne en chemise, » et tout un dialogue comique dans lequel je traduisais en chinois, à la chinoise, la partie du commandant.

Il se faisait tard, environ 6^h ½, et nous ne pouvions guère prolonger la séance, d'autant que nous avions épuisé tous les moyens d'obtenir l'entrevue. C'était même une question de face au gouverneur de ne pas paraître. Je dis au commandant de cesser nos instances et de commencer à négocier. Il prononça alors avec une forte articulation ces quelques paroles: «Je vous prie, MM., de faire savoir de ma part à Son Excellence que je ferai à mes supérieurs un rapport complet sur ses procédés à l'égard d'un officier de la marine française. Il a assumé une responsabilité qui lui pèsera peut-être bien lourd. Puisqu'il se dérobe, je consens à accomplir ma mission devant ses mandataires, en considération de M. Ting ici présent, dont je connais les sentiments et dont la politesse contraste avec la conduite de certains autres. En vous parlant, c'est au gouverneur que je parle et je veux que mes paroles lui soient rapportées fidèlement. » Je traduisais de mon mieux, besogne hélas! bien ingrate pour un pauvre diable qui ne comptait pas deux ans de ministère en Chine. Mais je ne devais compter que sur l'inspiration du Bon Dieu. Mon catéchiste, *Tchang-yao-sien*, un vieux roublard pourtant, tremblait comme la feuille de se trouver dans le guêpier où nous l'avions introduit, devant de gros mandarins qu'il n'osait regarder en face.

Je déployai sur la table la longue bande de papier qui portait le jugement du tribunal des affaires étrangères relatif à Sou-kia-pou. Je dis au commandant de protester contre ce factum; il le fit en abattant sa lourde main sur la table et en le froissant dans un mouvement de colère. Je jouai la comédie et arrachai le papier de ses mains, le suppliant de ne pas déchirer ce précieux document. Il y eut un mouvement de scandale dans la foule qui nous entourait. Je priai M. Ting de faire sortir ces messieurs; nous n'avions affaire qu'aux 4 représentants attitrés du gouverneur. Ils sortirent de mauvaise grâce, mais force fut de s'exécuter. Alors je prononçai en très bon chinois ma protestation préparée d'avance. Le docteur Che répliqua que cette protestation devait s'adresser non au gouverneur de Ngan-king, mais au vice-roi de Nankin qui se réservait cette cause. «Vous ne dites point la vérité, lui répliquai-je, en voici la preuve.» J'exhibai une lettre d'un délégué du vice-roi lui-même, que le P. Simon avait eu l'habileté de me procurer, et dans laquelle il était dit clairement que la cause ressortissait du gouverneur. La duplicité chinoise s'était toujours plu à nous renvoyer de Ngan-king à Nankin et de Nankin à Ngan-king. M. Che perdait encore la face. Il s'en tira en répliquant que le tribunal des affaires

étrangères n'avait pas prétendu clore le jugement par les quatre articles. Je ripostai par une autre lettre où il disait formellement le contraire et qu'il avait fait porter au P. Joret avec 80 piastres (200 fr.) de dédommagement accordées à titre d'aumône. Le Père les avait renvoyées avec indignation. « Une preuve, ajouta-t-il, que nous n'avons jamais considéré l'affaire comme définitivement conclue, c'est que les deux coupables sont encore en prison. — Allons, M. Che, repris-je, ne plaisantez pas, tout le monde sait à quoi s'en tenir à leur sujet. Leur détention est une farce, et ils sont aussi libres de leurs allures à Lou-ngan, que vous et moi dans les rues de Ngan-king. » Il voulut, comme dernier argument, alléguer le pardon accordé et signé par les missionnaires. Je lui demandai s'il n'avait pas honte de faire valoir une pièce extorquée sous menaces de mort et qui serait estimée nulle de plein droit même chez des peuples sauvages. Il chercha du moins à atténuer l'importance de l'attentat. « Mettez-vous à la place du Père, Monsieur, lui dis-je, et supposez qu'un millier de personnes furieuses viennent se ruer sur vous, vous accabler de coups, vous mettre à deux doigts de la mort, parleriez-vous comme vous faites ? Ne cherchez donc pas à amoindrir la gravité de l'attentat où a failli périr un missionnaire muni d'un passeport de l'empereur et couvert par les traités internationaux. » Il n'avait plus rien à répondre. M. Ting termina la discussion en homme habile. « Eh ! bien, dit-il au commandant, nous allons télégraphier au vice-roi pour lui demander si la cause relève de nous. Si oui, nous nous entendrons sur les bases que vous proposez. Si non, vous en référerez plus haut. — Soit nous attendons votre réponse et vos conclusions dans 24 heures, Messieurs, si rien n'arrive, nous agirons à notre guise. »

Restait un gros point à emporter. Il fallait nous rendre la visite, sinon, nous recevions un camouflet aux yeux de tout le monde. Je priai le commandant de faire un petit compliment à M. Ting; il le fit avec un sourire qui n'avait point paru sur ses lèvres de la soirée. « Le commandant, dis-je au tao-tai, regrette que l'affaire de Sou-kia-pou ne soit pas tombée entre vos mains dès le début, elle n'aurait jamais amené les difficultés qu'elle nous cause aujourd'hui. Avec vous on peut parler raison; on n'en peut pas dire autant de tout le monde. « Les autres mandarins baissèrent la tête sous le soufflet. » M. Ting fut flatté et repartit que lui-même regrettait infiniment son absence de plusieurs mois. Il aurait tenu à cœur de donner pleine satisfaction à son ami le P. Twrdy. « Je suis enchanté, répondit le commandant, d'avoir fait votre connaissance, et le serais encore davantage d'aller vous présenter mon respect chez vous. — Ne vous donnez pas cette peine, commandant, je me ferai moi-même un plaisir de vous rendre visite. Où pourrai-je voir le commandant, mon Père, à la mission peut-être? — Sur mon bateau, si vous voulez bien, répliqua M. Simon, je serai heureux de vous en faire les honneurs. » L'homme de bonne compagnie apparaissait sous l'écorce du loup de mer.

Nous nous retirâmes à travers la foule des mandarins ébahis. Dans la cour un régiment était au port d'armes. Il était venu là soit pour nous faire honneur, soit pour nous protéger, car la foule était si compacte au dehors que nous aurions eu peine à nous frayer un chemin. La musique et le canon nous salua au passage, et nous continuâmes à travers les rues de la ville où la foule nous accompagnait comme le flot de la mer. Il eût suffi d'un rien pour déterminer une catastrophe. Un moment j'eus peur. On nous avait insultés, et le domestique du P. Joret, un ardent, avait saisi le coupable par la queue et l'avait traîné par terre l'espace de plus de 10 mètres. La foule gronda. Je fis arrêter les chaises et descendis, mais on m'assura que notre homme avait repris la tête du cortège, et nous partîmes. De fait on m'avait trompé. Le pauvre *Siao-Wang* était en arrière et recevait une bonne raclée qui fut heureusement sans danger. Il faisait presque nuit quand nous entrâmes à la résidence, où le P. Joret et le P. Colvez nous attendaient dans l'angoisse.

Le 4 juillet la visite nous fut rendue à bord par M. Ting assisté du docteur Che, et d'un soi-disant interprète anglais qui sait dire « how do you do », et « good bye ». Une belle jonque pavoisée remorquée par un petit vapeur accosta la canonnière, et ces messieurs montèrent à bord peu rassurés sur le sort qui les attendait. Une chose contribua à accroître leur frayeur : le commandant se tenait sur l'avant-pont raide comme un mât, avec son casque des colonies sur la tête. Or, juste à ce moment un pigeon, donné autrefois par le P. Bizeul à la *Comète* venait se poser sur le casque et refusait de s'envoler. Quel augure! Les visiteurs interloqués faisaient le plus gauchement du monde le salut militaire européen à tous ceux qu'ils rencontraient, officiers ou simples marmitons, à la grande joie des matelots.

Les visiteurs furent introduits dans la cabine du commandant, où différents desserts, des vins européens et de la chartreuse leur étaient servis. Le commandant leur dit: « Vous pourrez rapporter à votre maître que je ne traite pas ses représentants, comme il a fait pour nous. »

Et M. Che, le porte-parole malheureux, de faire des excuses au commandant en disant d'une manière fort embarrassée qu'il y avait eu malentendu. Notre visite avait un double caractère, d'un côté le commandant, de l'autre le missionnaire. C'était peu aimable pour moi. Je répondis très vivement: «Vous vous trompez, M. Che, le commandant et moi ne faisions qu'un, car désormais l'affaire de Sou-kia-pou n'est plus seulement l'affaire de la mission, c'est celle de la France et vos insolences d'hier ont atteint le drapeau.» Je traduisis ma réponse au commandant, qui m'approuva vivement. A partir de ce moment, M. Che se contenta de tremper les lèvres dans son verre de chartreuse sans desserrer les dents. Il était visiblement démonté. Le bon vieux tao-t'ai réitéra l'expression de ses regrets, protesta de son affection pour le P. Twrdy. En bon vieux papa, il nous donna un

sage conseil: « Voyez, MM., vous êtes français, de caractère très droit, mais très vifs, trop vifs. Croyez-moi, possédez-vous davantage en parlant d'affaires. » Quand j'eus traduit le conseil, le commandant répondit avec son bon sourire: « Parbleu, vieux papa, avec toi c'est facile, mais avec les malotrus qui t'accompagnent c'est autre chose. » « Good bye, » lui, c'est ainsi que nous avions surnommé l'interprète, dégustait les petits gâteaux avec une sensualité d'enfant gourmand. Il fut convenu que réponse nous serait rendue dès que le télégramme du vice-roi serait arrivé. Et l'on se quitta. La visite avait duré une petite demi-heure. Ces messieurs s'en allèrent en refaisant leurs salamalecs à tout le monde. Je rentrai aussi à la résidence avec le P. Joret, qui avait dîné à bord. Les officiers devaient venir souper chez nous. Vers 5^h ½ le commandant arrive comme un coup de vent. « Eh! bien, Père, mauvaise nouvelle. — Quoi donc? — Nous partons demain dès l'aurore, rappelés par le consul, dépêche confidentielle. » Mon visage se décomposa, c'était la ruine de toutes mes espérances. La figure du commandant s'éclaira alors d'un bon rire: « Tenez, Père, lisez, mais silence, c'est confidentiel. » La dépêche était ainsi conçue: « Revenez Chang-hai, vice-roi promet arranger affaire vite et bien. Signé Dubail. » C'était un piège tendu par le renard de vice-roi au consul général qui y était tombé. Je le vis bien tout de suite, mais dissimulai mon impression pour ne pas ôter au brave officier l'illusion qu'il se faisait d'une victoire immédiate et complète. Je lui avais fait traverser une épreuve assez pénible pour ne pas me montrer trop difficile. Je le remerciai en lui serrant la main; mais au fond du cœur quelle déconvenue! Ngan-king avait pris peur et avait manœuvré auprès de *Lieou-koeu I* pour nous éloigner le plus tôt possible... « Vous partez avec nous, Père. — Trop aimable, commandant, mais cela ne dépend pas de moi, tout au plus puis-je vous promettre de vous accompagner jusqu'à Ou-hou. Monseigneur est là, je lui exposerai votre demande. — Je m'en charge, dit-il, c'est une affaire réglée. Ce soir vous couchez à bord, demain c'est dimanche, vous direz la messe militaire et nous levons l'ancre à 5h. ½.»

A 10 h. la baleinière nous déposait à bord ; tout dormait sauf l'officier de quart et les hommes de garde ! Il faisait une chaleur étouffante, et l'on avait transporté sur le pont du commandant les matelas des officiers et le mien. Je marchais à tâtons sur ce terrain inexploré et écrasai en passant la moustiquaire du docteur Meslé qui ne sut jamais qui avait fait le coup. — Une petite prière et nous prenons la position horizontale. Le commandant m'avait mis tout près de lui, il se leva pour voir s'il ne me manquait rien, me traita comme une bonne maman et passa les bords de ma moustiquaire sous le matelas, pour que les rusés cousins ne vinssent pas troubler mon sommeil. Le lendemain nous étions réveillés au son du clairon. La toilette faite, le maître timonier s'occupa de sortir tous les drapeaux et pavillons

pour dresser un reposoir à l'arrière, dans la partie réservée au commandant. Ce fut achevé en quelques tours de mains ; l'autel fut dressé au milieu de cette décoration d'un très joli effet. Je cherchai un ancien enfant de chœur dans la troupe. Un brave Bordelais se présenta en me disant dans son délicieux accent méridional. « Mon Père, à vos ordres. — Tu sais servir la messe ? — Pour dire vrai, je sais bien encore les gestes, mais j'ai oublié les mots.—Eh ! bien, je dirai les mots et tu feras les gestes.—A vos ordres,mon Père. »

La République respecte avant tout la liberté des consciences ; aussi de peur de paraître les tyranniser, dès qu'il s'agit d'exercices religieux, ses règlements imposent des formules où perce son athéisme. En un instant jusqu'au fin fond du bateau tous les sous-officiers portèrent l'ordre suivant: « Dans 5 minutes messe, ceux qui veulent y assister se rendent sur le pont.» Officiers en uniforme, marins en tenue y accoururent tous. Une garde d'honneur m'entourait, tandis que les clairons faisaient entendre leurs sonneries réglementaires aux divers moments du S. Sacrifice.

Le marin n'aime guère les longs offices ; je ne pus pourtant m'empêcher de donner à l'évangile une improvisation empruntée aux circonstances. La messe finie, on leva l'ancre et vers 2 h. nous stoppions à Ou-hou juste le temps de rendre compte à Monseigneur de notre mission. Et maintenant, dit le commandant, j'emmène le P. Lémour et je le ramènerai. C'était sa manière de demander une permission. Le mardi 7 nous étions dans la rivière de Chang-hai. Je me rendis tout de suite à Zi-ka-wei pour exposer la situation au R. P. Havret.

Le 8 juillet j'eus ma première entrevue avec M. Dubail, consul général de France à Chang-hai. Il me reçut poliment, mais ne laissa pas que de manifester un certain ennui d'avoir une nouvelle affaire sur les bras. Il voulut prétendre que M. Simon avait outrepassé ses instructions. C'était peut-être un peu vrai, mais je m'efforçai de lui prouver le contraire. Je fis mon possible pour lier intimement ma cause à celle de la marine, la sécurité de la mission et l'honneur du drapeau. Je montrai la perfidie du vice-roi qui nous faisait rappeler, alors que les autorités de Ngan-king étaient prêtes à traiter sur les bases que nous proposions, savoir: Maison, terrain, réception honorable et dégradation de deux coupables. Alors le consul d'un petit ton suffisant : « Soyez tranquille, mon Père, nous arrangerons cela comme il faut, j'ai du reste la promesse du vice-roi. Et puisque l'on s'est montré prêt à accepter vos propositions, je m'y tiendrai et en urgerai l'exécution, en faisant valoir cet argument. — Mais, ajoutai-je, M. le Consul, cette promesse des négociateurs de Ngan-king n'est pas un terrain assez solide. On nous demandera des preuves, or nous n'avons, le commandant et moi, que notre parole d'honneur. Vous savez ce qu'une parole d'honneur a de valeur aux yeux d'un chinois. Le fondement de nos droits est dans l'attentat lui-même

et dans l'insulte faite au drapeau. — Soyez tranquille, mon Père, répondit-il, je les amènerai bien à composition. Ce n'est pas la première affaire difficile que je traite avec eux. Dès ma prochaine séance avec le tao-tai *Hoang-kong-tou*, je parlerai de vous. » Quand j'appris quel délégué on nous donnait, je fus effrayé. C'était lui qui depuis près d'un an débattait avec M. Dubail toutes les causes litigieuses pendantes depuis plus de 10 ans, entre les missionnaires et les mandarins de cinq ou six provinces. A peine si quelques-unes sur une centaine de causes présentées avaient obtenu une solution satisfaisante. Le Ngan-hoei avait été spécialement malheureux, puisque sur six cas bien évidents choisis entre vingt, pas un n'avait abouti. Hoang-kong-tou s'était donc fait la main et avait montré comment on roule un consul général. Dans les négociations qui allaient s'ouvrir, la partie n'était pas égale. Je demandai d'assister aux discussions. M. Dubail parut presque froissé et me répondit : «Cela, mon Père, je ne puis le permettre. Vous pourrez vous tenir dans un appartement à côté, pour que je vous interroge au besoin. » Il ne tenait pas à avoir un témoin de la faiblesse de son argumentation. Je le quittai assez mécontent, mais cependant ses bonnes promesses, naïf que j'étais, me laissaient l'espoir d'arriver à un accommodement honorable.

Le lendemain je dînais à Zi-ka-wei avec les officiers de la *Comète*, quand le consul me demanda d'urgence par téléphone l'exposé succinct de l'affaire de Sou-kia-pou, de nos négociations à Ngan-king. Le délégué était venu prendre son homme au dépourvu et voulait traiter sans retard. Le consul à peine au courant des événements n'avait pas eu l'esprit d'ajourner le débat. J'envoyai bien vite un résumé, mais il arriva après la clôture de la séance. On n'avait eu du reste qu'un petit échange de vues. Cela avait lieu le 9 juillet, fête de N.-D. des Prodiges.

Le lendemain, seconde entrevue dans laquelle le consul urgea les conditions de Ngan-king. Le 11 juillet il m'annonça avec une satisfaction marquée que M. Hoang cédait sur presque toute la ligne et que la cession d'une maison dans le bourg faisait seule difficulté. Le rusé chinois, fidèle à sa diplomatie, accordait tout pour tout retirer point par point, comme il l'avait fait précédemment.

Il laissa trop tôt deviner sa tactique. Le matin du 12 juillet, lorsque je me rendis au consulat pour savoir le résultat de la troisième entrevue, M. Dubail m'apprit que le délégué, tout en donnant de bonnes promesses, revenait sur la question du terrain préalablement concédé. « Prenez garde, dis-je au consul, vous avez affaire à un fourbe qui retire d'une main ce qu'il accorde de l'autre. J'insinuai furtivement, pour ne pas froisser la vanité de M. Dubail, l'opportunité d'une prompte intervention à Pékin. — Pas besoin du ministre, mon Père, répliqua-t-il avec une sotte fatuité, j'ai M. Hoang-kong-tou dans la main ; j'en ai réduit d'autres que lui. — Je ne

doute pas, M. le Consul, de votre supériorité diplomatique ; mais enfin M. le délégué n'est pas libre, il a la direction et les ordres de ses chefs. — S'il me résiste, je lui déclare qu'on ne me berne pas, et que je porte immédiatement la cause à la légation. — Bravo, M. le Consul, je vais rapporter à Monseigneur la conduite que vous êtes décidé à suivre dans le débat. Et pour faire entrer davantage l'idée de recourir tout de suite au ministre, j'écrivis au consul le 13 au matin :

M. le Consul général,

Hier en sortant de votre bureau je me suis empressé de rapporter à Monseigneur Garnier les bonnes paroles que vous m'avez dites. Sa Grandeur a été vivement satisfaite de l'attitude énergique que vous comptez prendre dans la prochaine entrevue avec le délégué. Votre ultimatum : en finir immédiatement et pour le mieux selon le télégramme du vice-roi, ou rompre pour porter l'affaire à Son Excellence, M. Gérard, plaît beaucoup à Monseigneur. C'est clair, c'est digne, c'est français. Monseigneur voudrait vous remercier lui-même, mais arrêté par une indisposition, il me prie de me faire auprès de vous l'interprète de ses sentiments. Une intervention énergique du Ministre aura vite raison de toutes les résistances, et amènera peut-être dès demain une pleine solution.

Le vice-roi et son délégué ne sont animés d'aucun sentiment de sympathie à notre égard. Il est certain qu'ils nous feront toutes les oppositions possibles. Cependant on aurait peut-être pu s'entendre avec eux, s'il n'y avait dans la coulisse le gouverneur de Ngan-king, doublé du procureur-général et du grand juge, ennemis déclarés du vice-roi, qui s'affranchissent de son autorité et refusent de suivre ses décisions.

C'est à ce groupe de résistance que s'est heurté le commandant de la *Comète*, ainsi que l'habile diplomatie déployée dans vos négociations avec M. Hoang. Remarquez, M. le Consul, que la plupart des affaires du Kiang-sou que vous aviez mission de traiter avec M. Hoang ont obtenu une solution satisfaisante ; tandis que dans le Ngan-hoei, où dominent les 3 personnages dont j'ai fait mention, de 4 causes importantes pas une n'a abouti.

Pourquoi, en vous en prenant aux autorités de Ngan-king, n'élargiriez-vous pas le débat en reprenant en sous-œuvre les affaires importantes de Yng-tcheou-fou, Pao-tcheou, Hoai-yuen et Tchao-hien que le mauvais vouloir de 3 hommes a fait échouer ? La gravité de la cause de Sou-kia-pou réclame pour elle la priorité, car sans une rapide et énergique intervention, l'honneur de la marine et notre sécurité personnelle sont compromis.

Veuillez agréer, etc...

P. Lémour, S. J.

Cette lettre semble avoir eu une certaine influence sur les négociations qui suivirent. Le consul dut se montrer plus ferme. Hoang-kong-tou vit qu'il allait trop vite et eut un mouvement de recul. Il ne mit plus le terrain en discussion et se borna à faire baisser le prix de la maison. Il voulut implorer lui-même la miséricordieuse charité de Monseigneur.

J'insistai vivement auprès de Monseigneur et du consul pour qu'on s'en tînt au prix fixé sur les lieux par des experts. M. Dubail était prêt à lâcher sur toute la ligne. Monseigneur m'écrivit sur ma demande une lettre qui mérite d'être citée ; elle était faite pour passer sous les yeux du consul. En voici quelques extraits :

Mon Révérend et bien cher Père,

Je viens de recevoir votre lettre d'hier, m'annonçant la visite que M. le Consul a bien voulu vous faire et les explications qu'il vous a bienveillamment données pour m'être transmises. Avant tout je le remercie de sa bonne volonté qui m'est si connue, et je le prie de tenir ferme pour que ce qui est si bien commencé se termine d'une manière satisfaisante, claire et précise.

La question du terrain semblant réglée, je n'en dis rien... Quant à l'indemnité elle consistera ou dans une somme d'argent ou dans une maison qui nous sera offerte... Je serais d'avis que le chiffre de l'indemnité fût le plus fort possible, parce que les Chinois ne comprendront que par là la grandeur de leur faute. Si M. le Consul pouvait obtenir 2000 piastres (5.000 frs), je crois que ce serait le mieux et qu'avec cela nous pourrions bâtir une maison convenable.

La chose semblant difficile à M. le Consul, je le conjurerais, sauf impossibilité, de ne pas descendre au-dessous de 1500 piastres. Cette émeute a été accompagnée de circonstances si odieuses, que ne la punir autrement que par quelques sommes moins fortes semblerait de la faiblesse. Ceux qui l'ont suscitée n'en ayant aucun repentir, ne méritent aucune commisération. Leur pardonner serait encourager le mal, et poser le principe de nouveaux désordres.

Aussi suis-je d'avis que les deux grands coupables soient jugés selon toute la rigueur des lois, et cela, en me plaçant au seul point de vue du bien public.

M. le Délégué faisant appel à ma commisération et à ma générosité chrétienne, je crois pouvoir tout concilier, si par ailleurs les choses se passent d'une manière correcte, en demandant qu'ils soient graciés après leur juste condamnation. Je serais heureux de donner à M. le Délégué et à M. le Consul cette preuve de déférence à leur avis charitable. Le public saura ainsi qu'ils méritaient d'être dégradés et qu'ils le seraient sans un acte de clémence. »

En lisant cette lettre si ferme d'un évêque dont tout le monde connaît et loue la bonté, M. le consul vit bien que nous ne reculerions pas.

Hoang-kong-tou voulut tenter un assaut et écrivit en français à Monseigneur la lettre astucieuse que je transcris sans rien changer du style, ni de l'orthographe.

MONSEIGNEUR,

Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, je vous estime encore plus qu'auparavant; c'est pour attendre que les affaires de la Mission soient toute réglées puis je vous rendrai une visite, que je n'ai pas pus aller vous voir jusqu'à présent.

Les affaires du Kiang-nan sont déjà terminées, il n'y a qu'une affaire tout récement produit à Lou-ngan-tcheou qui est en suspens; c'est une petite affaire de querelle sans aucune importance, aussi le Père Twrdy avait écrit une convention pour constater que l'affaire a été finie, cela prouve bien que c'est une affaire qui ne vaut pas la peine de discuter.

Je sais que la cause de la querelle était parce que le missionnaire avait emprunté la maison des Société pour son logement ; s'il avait une maison pour demeurer, cet inconvénient n'aurait pas lieu. M. le Consul général de France m'avait fait voir votre lettre sur ce sujet il y a quelques mois, que vous désirez que l'autorité chinoise trouvera un terrain pour la mission, et il m'a raconté votre intention est que le terrain soit loué soit achété sera payé par la mission, mais arrangé par l'autorité locale. D'après ces conditions je me suis dit que le missionnaire aura de quoi à résider pour réjouir sa religion, aussi je les ai acceptées avec plaisir et j'ai promis de les communiquer à son excellence le Vice-roi de Nan-king, mais après l'entrevue que j'ai eu avec M. Dubail, des nouvelles arrivées m'annonçant que l'affaire était réglée à Ngan-king, dès lors je n'en ai pas parlé.

Mais je ne pense pas que les autorités du Ngan-hoei ne l'ont pas réglée jusqu'à présent ; par l'occasion d'une canonnière qui décendait de Han-kow. M. Dubail a ordonné le commandant d'aller voir le gouverneur de Ngan-hoei. Le commendant était bien fâché que le gouverneur lui-même ne l'a pas reçu, delà il vient alors qu'on force l'autorité locale de donner un terrain et un mille taëls d'argent à la Mission. Je compare cela comme un bateau qui marche dans l'eau, un orage arrive immédiatement, les vagues s'élevent çà et là et balancent le bateau, mais les vagues se calement naturellement quand les vagues cessent. Le vice-roi m'a fait communiquer à M. Dubail la politesse du gouverneur de Ngan-hoei envers le commendant pendant sa visite, M. Dubail s'est rendu compte de ce qui s'était passé et il est très satisfait, ainsi ce qui s'était produit relative au gouvernement français est fini par cette communication.

Maintenant pour l'affaire de Lou-ngan, nous n'avons qu'à la conclure

d'après les conditions convenues premièrement. Nous savons, Mgr, votre honnêteté envers tout le monde et votre justice en toutes les affaires, ainsi pour une affaire si petite, cela ne vous vaut pas la peine de faire une demande si forte ; j'ai entendu dire que votre mission agit sur la morale et n'estime pas la force, se dispose à faire des bienfaissance et ne cherche pas d'intérêts ; L'affaire de Lou-ngan est sans importance, mais les fonctionnaires les notables et les peuples des deux provinces Ngan-hoei et Kiang-nan élèvent leur tête pour voir ce que Mgr fera; si vous voulez absolument avoir des intérêts, vous l'aurez probablement, mais avec une réputation si estimée que vous avez depuis si longtemps, vous changerais ces petits intérêts, je vous prie donc, Mgr, d'y réfléchir, je suis sûr que vous aurez mon avis sur ce que j'ai dit.

Maintenant puisque M. le Consul général n'a plus l'intention de faire une demande si forte, mais seulement parce qu'il a déjà dit l'arrangement a la mission, il lui est difficil de l'annuler. Ainsi je serai heureux que vous lui direz un mot que vous préférez de régler cette affaire d'après les conditions convenues premièrement et les fonctionnaires et le peuple de notre pays seront encore ainsi plus reconnaissant à la bonté de Mgr l'évêque et votre religion sera encore plus developpée.

Veuillez agréer, Mgr, les assurances de ma haute consideration et de mes sentiments dévoués.

HOANG-KONG-TOU.

On remarquera l'habileté profonde de ce galimatias. Le délégué avait d'abord pris soin de dégager la cause de la marine, en faisant écrire un télégramme d'excuses au commandant par le gouverneur de Ngan-king. Il ne savait pas que le commandant avait juré fidélité. Le consul pouvait trouver suffisante cette tardive réparation; mais M. Simon m'avait dit en me serrant la main, à son départ pour Tien-tsin : « Père, courage, je vous reconduirai à Ngan-king, comptez sur moi. » Si le délégué avait vu alors l'expression de cette loyale figure de marin, il n'aurait jamais espéré séparer le missionnaire et le soldat.

Cette lettre montre déjà évidemment que le consul franc-maçon nous avait sacrifiés.

Le délégué tâcha aussi fort habilement de tirer parti d'une circonstance. Avant l'intervention de la *Comète*, Monseigneur, désespérant d'arriver à une solution honorable, avait fait dire officieusement au vice-roi qu'il payerait volontiers le terrain et la maison demandés, pourvu que les mandarins voulussent bien prêter leur concours pour en faciliter l'acquisition. Ces conditions étaient une défaite pour nous, après surtout les offres qui avaient été consenties dans les délibérations de Lou-ngan. C'était pourtant humainement le plus sage peut-être ; l'important pour nous étant de nous établir dans la place d'où on voulait nous exclure. Quelque bénignes que fussent

ces propositions de Monseigneur, les mandarins sûrs de la victoire avaient toujours refusé de les ratifier. Ils s'en repentaient trop tard, et Hoang-kong-tou évoluait vainement pour nous ramener à ce point à force de mensonges. Il s'attira de Monseigneur cette verte réponse qui lui ôta toute envie de recommencer ses tentatives de séduction.

MONSIEUR LE DÉLÉGUÉ,

Je commence par offrir à Votre Excellence mes respectueux hommages. Je la remercie de ce qu'elle a fait pour « quelques-unes » de nos affaires, et la prie d'activer la solution de tant d'autres qui restent pendantes ou inachevées.

Quant à celle de Lou-ngan au sujet de laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne puis à mon grand regret accéder à aucun des désirs que vous m'exprimez. Elle est portée en trop haut lieu par M. le Consul, et il ne m'appartient pas de suivre une autre voie que la sienne. Je ne puis qu'approuver les conclusions dont il urge l'exécution auprès des hautes autorités de Nankin et de Ngan-king. Votre Excellence sait, à n'en pas douter que, si la chose a pris de si grandes proportions, ce n'est point ma faute, mais bien celle d'hommes trop peu sincères qui, appelés par position à la traiter, ont joué misérablement le P. Twrdy pendant plus de 40 jours, feignant de vouloir s'arranger, et en réalité ne cherchant qu'à gagner du temps pour le devancer à Nankin et à Ngan-king par leurs rapports inexacts et même mensongers.

Nous avons eu le tort d'être trop confiants et trop crédules, voulant à tout prix tout arranger sur place, si nous avions trouvé des hommes de bonne volonté. Cette bonne volonté, nous ne l'avons rencontrée nulle part à Lou-ngan ; on n'y a cherché qu'à légitimer et à excuser un véritable attentat qui jusqu'ici ne s'est presque jamais produit avec un égal degré de perfidie et de malice. Aussi pardonner en cette circonstance, ce que nous voudrions faire, ne serait qu'encourager dans un avenir très prochain de pareils désordres et même de plus graves encore. Ce serait une imprudence et presque un crime au point de vue de la sécurité publique et de la paix générale du pays. Je ne puis donc admettre que ce soit une affaire petite et de peu d'importance. Elle aurait pu rester telle par un arrangement équitable que nous voulions ; mais aujourd'hui elle ne l'est plus. Elle menace de grandir tous les jours, si on ne se presse d'y apporter remède. Le seul convenable nous semble être ce que demande M. le Consul et ce que nous croyons devoir demander avec lui ; non par vengeance, mais par amour de l'équité, de la paix et de la justice. Il faut arrêter le mal, sans quoi, bientôt il ne sera plus temps de le faire, et la responsabilité en pèsera sur ceux qui n'auront pas voulu le faire en temps opportun.

Mes missionnaires m'écrivent que partout on les insulte, on ridiculise leur prétendue impuissance. Les malfaiteurs se vantent de leur impunité.

On joue partout maintenant une comédie dont le pauvre missionnaire si maltraité est le sujet. On y détaille son arrestation, sa prison pendant 56 h., son expulsion ignominieuse de Sou-kia-pou. Pour contenter la populace, on finit par le massacrer.

Voilà ce que l'audace donne chaque jour en pâture à ce peuple. Qu'en pensez-vous, M. le Délégué? n'est-ce pas chose très grave? et la sagesse des autorités ne doit-elle pas se prescrire de trouver un remède, dans une punition des coupables telle que la demandent M. le Consul et le Commandant de la *Comète*, auxquels nous ne pouvons pas ne pas nous associer, dans un but de pacification générale qui en sera la conséquence? Je crois en cela n'être ni dur, ni cruel, mais simplement juste et soucieux de l'avenir. Je pense que Votre Excellence saura me comprendre et m'approuver au moins dans son cœur.

Veuillez agréer, M. le Délégué, l'assurance de ma considération très distinguée.

✠ V. Garnier.

Il n'y avait pas un mot à ajouter ou à retrancher dans cette éloquente protestation. Désormais il fallait renoncer à l'espoir de nous faire admettre que Sou-kia-pou n'avait été qu'une petite bagarre, une dispute suivie de quelques horions entre païens et chrétiens, et qu'il suffirait par conséquent d'une légère amende honorable pour nous donner satisfaction. Les choses étaient mises à leur vrai point. Il ne s'agissait plus de faire appel à la miséricorde et au sentiment ; la justice devait suivre son cours. Le caractère de Monseigneur, bien connue des mandarins pour son esprit de douceur et de conciliation, donnait plus de force encore à la lettre que nous venons de citer. La leçon fut bonne ; Hoang-kong-tou s'était brûlé les doigts, il perdit l'envie d'y revenir.

Il est un détail de la lettre qui fait très bien dans le paysage et dont il nous faut parler. Quand j'étais à Chang-hai, j'avais prié les Pères de me tenir au courant de tous les événements concernant notre procès. Le 3 juillet le P. Rodet m'écrivait : « Le théâtre s'est emparé de l'affaire, et dans plusieurs communes on a eu l'audace de jouer et de laisser jouer la comédie en 4 actes :

1° Le Père à la maison commune du Chan-si.

2° Le Père traîné dans la rue.

3° Le Père gardé à vue dans la pagode.

4° Le principal catéchumène de Sou-kia-pou écrivant au mandarin.

« Je tiens le renseignement d'une source sûre. J'envoie aussitôt aux informations. Il paraît que le P. Twrdy est représenté la figure toute blanche

et qu'on fait entendre des paroles comme celle-ci : il faut le tuer, etc... et quantité de choses immondes. »

Le document était bon, et je courus tout de suite en faire part au consul qui s'en montra très ému. Or je sus quelque temps après que tout cela était pure invention des chrétiens qui voulaient urger à leur manière la solution des négociations. Le Père Rodet avait chargé de l'enquête ses hommes de confiance, et chacun revenait avec des détails plus précis. Le plus malin eût été pris au piège. Et les Chinois ne croyaient pas mentir.

Quoi qu'il en soit, le détail que nous citâmes de bonne foi, fit son petit effet, et nous le verrons plus tard reparaître dans le rapport qui sera envoyé à Péking.

Après le 14 juillet les négociations subirent un temps d'arrêt; on se reposait des fatigues de la fête de la République. Je crois surtout que le consul et le délégué, qui avaient secrètement compté sur des concessions de la part de Monseigneur, étaient désorientés par la fermeté de sa réponse à Hoang-kong-tou. Celui-ci pensait nous user par de perpétuels délais. Monsieur Dubail et lui voyaient du reste arriver le terme de leur mandat et durent convenir entre eux de gagner du temps, afin de passer à leurs successeurs une affaire dont ils craignaient l'un et l'autre de ne pas se tirer avec honneur.

Malgré cela, je ne cessais point mes visites au consulat, où on me donnait toujours de bonnes paroles. J'en profitais pour faire entrer peu à peu l'idée du recours à Péking. M. Dubail me le promettait toujours sans s'y résigner jamais. N'était-ce pas déclarer à ses supérieurs un échec de sa diplomatie ? Enfin, pressé par mes instances, il me dit de préparer un rapport qu'il enverrait au ministre. Pendant que nous piétinions sur place à Chang-hai, les calomnies allaient leur train à Lou-ngan et la persécution sourde sévissait partout. J'en avertis le consulat par la lettre suivante.

« Je reçois de Lou-ngan des nouvelles inquiétantes. On y colporte le bruit que trois vaisseaux de guerre français se sont rendus à Ngan-king, que nos officiers ont été ignominieusement traités par le gouverneur et chassés du palais avec mépris, sans que leurs plaintes aient été entendues. On nous représente comme des fantoches prompts à la menace, mais impuissants dans l'action. Ces rumeurs ont le double inconvénient de tourner nos officiers en ridicule et d'encourager l'audace de nos persécuteurs. Nos chrétiens tracassés partout ne s'expliquent pas les lenteurs des réparations et s'apprêtent à apostasier pour échapper à la ruine et aux mauvais procédés des notables et des mandarins.

« Je sais, M. le Consul général, que vous avez essayé de tout votre pouvoir de nous faire rendre justice; mais devant les malheurs qui menacent les Pères du Lou-ngan-tcheou et toutes nos chrétientés, je suis livré à toutes les angoisses pour le présent et l'avenir, et viens vous supplier d'activer la solution de cette affaire.

« L'honneur du commandant Simon, la sécurité de nos œuvres et même de nos vies ne seront assurés que par l'exécution rigoureuse et sans merci de toutes nos conditions. Si le vice-roi traîne en longueur avec cette hypocrisie qui lui est habituelle, j'ose vous prier d'agir promptement et énergiquement à Pékin. Quel dommage que tous nos vaisseaux soient absents; vous pourriez leur montrer qu'on ne se moque pas impunément de notre pavillon.

« En prévision d'un recours prochain à la légation, Mgr Garnier a déjà préparé le rapport que vous avez bien voulu me promettre d'appuyer auprès de Mr Gérard. » Agréez, etc...

Après un premier bon mouvement, le consul retomba dans ses hésitations. Hoang-kong-tou le harcelait sans se décourager. Un jour il en vint à me dire sur un ton presque suppliant : « Mais, mon Père, votre affaire est bien difficile, et je me trouve en face de la plus mauvaise volonté des mandarins. Voyons, vous qui connaissez les Chinois, tâchez donc de trouver un moyen de céder sans en avoir l'air. » J'essayai de dissimuler mon indignation devant une pareille proposition et je conçus la crainte qu'il ne signât en dehors de nous un arrangement déshonorant. « Je réfléchirai, M. le consul, lui dis-je, avant de vous donner une réponse »; mais j'étais bien décidé, à part moi, à le prier de cesser immédiatement les pourparlers. Il ne devait pas tarder à avoir un remplaçant avec qui j'aurais tout avantage à reprendre l'affaire en sous-œuvre. J'attendis deux jours avant de communiquer au consul ce que j'avais à lui dire. La plume est plus sûre que la langue et je préférai faire cette désagréable commission par lettre.

« 5 août 1896.

« M. le Consul général,

« Depuis que j'ai eu l'honneur de vous entretenir la dernière fois sur notre affaire de Sou-kia-pou, j'ai réfléchi longuement avec Mgr Garnier sur les moyens d'arriver à une transaction honorable. Nous n'en trouvons aucun en dehors de ce que le commandant Simon a proposé dès le début : exécution intégrale de nos conditions, terrain, maison ou indemnité de 1500 taëls, envoi d'un délégué à Lou-ngan et réception honorable à Sou-kia-pou. L'honneur de notre mission, l'honneur de la marine et notre sécurité exigent ce minimum. »

« Rappelez-vous, M. le Consul général, les risées dont on couvre nos missionnaires et nos officiers dans le Ngan-hoei. Elles seront pleinement justifiées si nous n'obtenons qu'une réparation insuffisante. On sait que la cause est entre les mains de la première autorité française du pays, et on attend la solution définitive, pour mesurer l'étendue de votre influence.

« M. Hoang montre dans les négociations, me semble-t-il, trop peu de bonne volonté pour que nous cherchions à dégager sa responsabilité. Si les

négociations n'aboutissent pas, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Il insinue après un mois de négociations qu'il n'a pas d'ordres explicites de son gouvernement. Nous ne lui demandons qu'une chose : s'il a des pouvoirs, qu'il traite loyalement ; s'il n'en a pas, pourquoi se moque-t-il de nous depuis si longtemps ?

« L'esprit sage et conciliant de Mgr Garnier est assez connu ; s'il refuse de rabattre de ses légitimes exigences, c'est qu'il ne voit aucun autre moyen de terminer la cause sans amoindrissement pour nous et pour la France. Nous ne demandons qu'à en finir tout de suite ; jamais au prix d'une faiblesse, et c'en serait une que de reculer après avoir persisté jusqu'ici dans nos propositions.

« Nous saurons attendre, M. le Consul général, que les autorités chinoises se montrent de meilleure composition. Mais elles doivent savoir que si vous avez fait agir la flotte et parlementé avec tant de patience et de longanimité, c'est que vous entendiez les faire passer par vos volontés et non subir leurs conditions déshonorantes.

« Nous aurions voulu, M. le Consul général, vous devoir l'heureuse solution de la question présente, comme nous vous devons celle de Tchang-tcheou, Tai-tcheou et Siu-tcheou. Mais si nous sommes forcés d'attendre une heure plus favorable, notre reconnaissance, pour les services signalés que vous nous avez rendus, n'en saurait être nullement amoindrie. Agréez, etc... »

Cette lettre dut paraître dure au consulat, aussi pour laisser tomber l'impression qu'elle avait sans doute produite, je m'abstins pendant deux jours d'y faire la moindre visite. J'évitais même de passer devant les bureaux. Le 3me jour je traversais le boulevard de la Concession française avec le P. Goulven à 6 h. du soir. Je me trouvai à dix pas du consul qui s'avançait vers moi. J'eus froid dans le dos ; mais sans rien laisser paraître, j'allai lui serrer la main. Et lui d'un air assez aimable : « Eh bien, mon Père, j'ai reçu votre lettre. Selon votre désir j'ai signifié à Mr Hoang qu'on ne pouvait poursuivre les négociations pour le moment. — Je vous remercie, M. le Consul. — Au revoir, mon Père. — Bonne promenade, M. le Consul. » J'avais évité un coup de foudre. Les diplomates étaient à l'eau, quel appui nous restait-il encore ? Le plus fidèle et le plus ferme, la marine.

Tant que le pavillon de la *Comète* avait flotté en face du consulat, Mr Hoang, qui l'apercevait dans ses délibérations, s'était montré réservé. Le svelte profil de la canonnière et les longues moustaches du commandant qui se promenait sans cesse sur le pont, le tenaient en respect. Il se mit à chinoiser dès le 16 juillet, jour où la *Comète* avait appareillé pour Tchefou. J'avais été bien triste de la voir partir ; mais le commandant m'avait dit dans l'étreinte d'une vigoureuse poignée de mains : « Courage, mon Père, je suis avec vous, et je vous en donne ma parole, je vous ramènerai à Ngan-king. Je vais voir l'amiral et j'aurai le ministre à mon bord pour le

conduire en Corée, soyez sûr que je m'en vais les secouer et que mon absence ne sera pas du temps perdu pour notre cause. — Merci, commandant, et à Dieu vat ! »

Rien n'était donc perdu, car nous avions pour nous la parole d'un vrai marin. Après le départ de la *Comète*, il se passa peu de semaines sans que j'écrivisse au commandant. Il était important de le mettre au courant de tout événement nouveau pour maintenir son ardeur à la température voulue. Mais où aller le chercher ? Dans ses courses vagabondes, la canonnière, vraie comète, allait de Tche-fou à Ta-kou, de Ta-kou à Tien-tsin, de Tien-tsin à Nagazaki, de là en Corée. Mes lettres se perdaient en route, ou devaient lui être remises à son retour à Chang-hai. Le jour même où je désespérais du consul, je me décidai à me mettre en correspondance directe avec l'amiral de Beaumont que je savais à Kobé, et lui écrivis la longue lettre suivante :

« 4 août.

« Amiral,

« Un mois s'est écoulé depuis que, sur vos ordres, la *Comète* a paru devant Ngan-king pour appuyer auprès du gouverneur les réclamations des missionnaires au sujet de l'attentat de Sou-kia-pou. Mgr Garnier attend l'issue des négociations engagées pour vous envoyer ses remercîments.

« Je ne puis tarder jusque-là, amiral, à vous dire ma reconnaissance. Le procès est loin d'être fini, à moins d'un acte d'énergie dont notre consul me paraît bien incapable, permettez-moi de vous en faire tout bas la confidence. Du moins n'est-il pas enterré, comme on le croit peut-être, en haut lieu. Le commandant Simon a montré le courage d'un vrai marin et une grande intelligence dans la manière de traiter ces perfides mandarins. Si l'affaire eût pu se terminer, il l'eût terminée sur place. Mais nous nous sommes trouvés en face de la plus insigne mauvaise foi de la part des autorités de Ngan-king et de Nankin. Le vice-roi nous adressait au gouverneur auquel il défendait de nous rendre justice, et le gouverneur nous renvoyait au vice-roi qu'il menaçait de dénoncer s'il statuait en notre faveur. C'est de cette façon que, malgré la justice évidente de notre cause, nous n'aboutissions à rien. Effrayé par la *Comète* dont le télégraphe lui annonçait l'intervention à Ngan-king, le vice-roi dut se découvrir et rappeler la cause à son propre tribunal. Il décida qu'elle serait traitée à Chang-hai entre le consul de France et son délégué Mr Hoang.

« M. Dubail envoyait en même temps à la *Comète* une dépêche l'invitant à revenir, et lui disant que le vice-roi ordonnait à son délégué d'en finir vite et bien. M. Simon, dans sa droiture, crut à la sincérité de ces avances où je devinai une chinoiserie nouvelle. On nous faisait recommencer le chassé-croisé qui nous était si funeste depuis 4 mois.

« Sur l'ordre de Monseigneur et de mes Supérieurs, je descendis avec la *Comète* pour suivre de près les négociations. Je remis au consul, pour qu'il en fît part au délégué, les conditions qui avaient été présentées au gouverneur par le commandant. Ce n'est que le minimum de ce que nous pouvons réclamer.

Or que se passe-t-il depuis un mois dans les salons du consulat ? Une comédie dont nous, missionnaires, seuls capables dans l'espèce d'en déjouer les méchantes intrigues, nous sommes soigneusement tenus à l'écart. Le délégué affirme, et M. le consul est bien près de faire chorus avec lui, que nous faisons valoir de trop fortes prétentions.

« Que demandons-nous donc ? On refuse la punition des coupables ; nous proposons un accommodement consistant dans la donation d'un terrain et d'une maison de 1500 taëls. Est-ce trop exiger quand il s'agit d'un attentat qui a mis un missionnaire entre la vie et la mort pendant 3 jours dans des conditions de cruauté inouïes, ruiné nos œuvres dans le Loungan-tcheou, compromis la sécurité de 50 Français et révolutionné toute une province contre nous ? L'insulte faite au commandant par le gouverneur qui refusa pendant 3 h. de le recevoir, nous donnait droit de nous montrer moins accommodants. Il ne s'agit plus en effet de réparer l'attentat dans lequel le P. Twrdy a failli périr, il s'agit de l'honneur du drapeau si noblement compromis pour une grande cause. Une lettre de banales excuses écrite, 15 jours après, par les scribes du gouverneur, et que probablement il n'a ni inspirée, ni lue, ni souscrite, ne saurait être une réparation adéquate vis-à-vis de la France, dont on veut perfidement dégager la cause de celle des missionnaires persécutés.

« Tant que le pavillon de la *Comète* a flotté dans le port de Chang-hai, le délégué s'est montré bon prince, il a tout promis. Puis quand la canonnière a quitté le Wang-pou, il nous a bernés pendant quelques jours encore et s'est déclaré sans pouvoirs. L'affaire fut renvoyée au vice-roi par une lettre dans laquelle le consul se montre soucieux avant tout de dégager la responsabilité du délégué. Cette lettre demeure sans réponse depuis 15 jours, et maintenant le délégué propose de reprendre les négociations pour nous amener à une solution absurde. On veut bien nous permettre d'acheter de nos deniers terrain et maison. Jamais nous ne consentirons à cette solution ridicule, car elle n'est qu'une reconnaissance pure et simple d'un droit garanti par les conventions internationales. L'accepter comme réparation d'un crime serait révoquer en doute le texte même des traités récemment affirmés par la convention Gérard Berthemy.

« Nous nous en tiendrons, sans en modifier un iota, au texte de nos revendications présentées par le commandant de la canonnière. On a eu et on a encore le tort de les discuter au consulat. Il n'y avait, comme disait justement M. Simon, qu'à les imposer et à en exiger l'exécution immédiate.

Les gens les mieux informés des choses chinoises disent que cette sanction est le seul moyen efficace de sauver l'honneur, et d'obtenir la pacification du pays.

« Les lenteurs de la réparation étonnent les coupables eux-mêmes qui s'enhardissent de leur impunité et se préparent à d'autres exploits. La fourberie des mandarins de tous grades qui entravent la justice, expose le pays aux plus imminentes calamités.

« Votre dépêche au commandant Simon disait : Si vous ne pouvez rester à Ngan-king jusqu'à conclusion de l'affaire, menacez de revenir. Je n'ai point la pensée, amiral, de vous demander une seconde intervention ; mais vous me permettrez, en vous remerciant de tout mon cœur de ce que vous avez si généreusement fait dans le passé, de vous dire que tout notre espoir repose dans la marine, et dans l'appui que vous voudrez bien nous prêter auprès de Son Excellence M. Gérard. Les Chinois, mandarins en tête, sont bien imprudents de se moquer, comme ils le font depuis un mois, de l'impuissance de nos vaisseaux, et de tourner nos officiers en ridicule.

« Veuillez agréer...

« P. Lémour, S. J.

Nous voilà au moment critique de ce long et ennuyeux procès ; nous étions engagés dans un remous qui nous entraînait bien loin en arrière, avec cette terrible incertitude de craindre que l'amiral ne trouvât que son lieutenant avait dépassé ses intentions. Dans cette hypothèse, rien ne l'obligeait à le soutenir. Dès lors nous étions perdus. J'eus pendant plusieurs semaines cette appréhension que je tâchais de dissimuler,et plus d'un disait tout bas que je perdais mon temps à poursuivre une cause désespérée. Les événements semblaient leur donner raison, puisque mon suprême appel à l'amiral restait sans réponse. Je priais, et l'on priait beaucoup dans les ferventes communautés de Chang-hai, au Carmel, chez les Auxiliatrices.

Enfin, le 30 août, on me remit une enveloppe portant le timbre de la *Comète*. Je l'ouvris d'une main fiévreuse et lus :

« Nagasaki, 19 août.

« Cher Père,

« Qu'avez-vous dû penser de moi ? Mon silence vous aura semblé inexplicable et vous aurez été douloureusement affecté à la pensée qu'après avoir combattu auprès de vous le bon combat à Ngan-king, je devenais de loin indifférent à la solution de cette affaire, je peux même dire de *notre* affaire, car la *Comète* est engagée autant que la mission. Mais c'est que j'ai reçu à Tche-fou votre lettre au moment même où j'appareillais pour aller à Ta-kou chercher l'amiral descendant de Péking. Depuis je n'ai fait que trotter à travers des pays impossibles qui ne sont pas encore en communications postales avec les centres civilisés. Je suis enfin arrivé hier à Nagasaki pour

y retrouver l'amiral. Un de ses premiers actes a été de me montrer la lettre que vous lui avez écrite, et il m'a chargé de vous répondre. J'ai vu avec un profond regret que le consul s'est trouvé incapable de mener à bien cette affaire si simple et que nous avions préparée pour une solution nette et rapide. Le retour de la canonnière s'impose à Ngan-king, et l'amiral me charge de vous dire que vous pouvez compter sur elle vers la fin de septembre. J'aurais voulu, et lui aussi, que ce fût plus tôt; mais vous savez combien notre division navale est réduite actuellement. Certains intérêts m'appellent dans le nord. Les missions que je vais remplir ne peuvent être menées à bonne fin que par une canonnière, les autres bâtiments de la station étant d'un tonnage trop fort pour aller là où on envoie la petite *Comète*. Mais si, comme je le crois, je vais à Ta-kou attendre le ministre de France qui descendrait de Péking, pour aller passer quelque temps au Japon, je ne me plaindrai pas de ce retard, car vous pouvez croire qu'il n'y aura pas un quart d'heure que M. Gérard sera à bord que je l'aurai mis au courant de *notre affaire de Sou-kia-pou* et fait ressortir à ses yeux la nécessité d'une démonstration énergique.

« J'ai dit à l'amiral, et il a absolument appuyé ma façon de voir, qu'il fallait que, cette fois, la *Comète* retourne avec des ordres fermes, et qu'elle stationne devant Ngan-king jusqu'à complète satisfaction. J'ai hâte d'arriver à ce moment : ce que nous allons les secouer tous ces coquins qui, d'après ce que vous dites à l'amiral, se moquent maintenant de nous de la façon la plus impudente ! Mais que c'est loin cette fin de septembre ! Je fais des vœux pour que d'ici-là, il ne se passe rien de grave dans le district de Lou-ngan. Je vous promets que cette fois ils se rappelleront la *Comète*.

« A bientôt, cher Père, patience et courage : nous réglerons cette affaire à notre honneur, ou j'y perdrai mon nom de Breton.

« Votre dévoué,
« P. Simon. »

Cette vigoureuse lettre rendit un peu d'espoir aux plus pessimistes et me donna, à moi, la certitude que nous aboutirions.

« Non, commandant, répondis-je aussitôt, je n'ai pas douté de vous. On ne doute pas d'un marin doublé d'un Breton. Cependant j'avoue que votre lettre m'a causé un soulagement immense, au milieu des alternatives d'espoir et de découragement par où j'ai passé au sujet de notre commune affaire. Si M. Dubail avait compris la situation comme vous, il y a beau temps que je serais installé triomphalement chez moi. Son manque d'intuition et sa faiblesse, ou son excessive complaisance pour nos ennemis ont compromis gravement notre avenir à Lou-ngan, où tout retard est un nouveau danger.

« La marine nous reste, et avec elle, nous gardons l'espérance. Elle ne

nous lâchera pas, d'autant que, noblement compromise pour nous, elle sait que son honneur est en jeu aussi bien que notre sécurité.

« Monseigneur prépare un rapport demandant à M. Gérard une action prompte et vigoureuse. Je souhaite que le ministre confie l'affaire à la marine. C'est le vœu ardent de tous nos supérieurs, et c'est le meilleur moyen d'en finir avec les bravades des mandarins.

« M. Dubail, joué par le délégué, aurait bien voulu nous jeter à l'eau ; mais la solidarité de la marine nous a sauvés. Le consul se voyant dans l'impossibilité de battre en retraite a cherché à se couvrir par un procédé inqualifiable. Il a dit : M. le commandant Simon a outrepassé ses instructions. Seul témoin de votre conduite, j'ai protesté avec force. Il n'est guère autorisé à porter un tel jugement, lui qui n'a jamais eu la patience d'entendre jusqu'au bout, de notre bouche, le récit complet de ce que nous avons fait ensemble, comme il n'a jamais jugé utile de se mettre au courant de toute l'affaire de Sou-kia-pou. Il tenait sans doute ses informations de la partie adverse, et cela lui suffisait !

« Donc cette fois, il faudrait partir muni d'instructions sans équivoque, et, si nous allions à Ngan-king, faire donner au nouveau gouverneur l'ordre formel de traiter directement avec nous, sans laisser au vice-roi de recours possible pour nous jouer encore.

« Le bruit court que deux vaisseaux français montent à la capitale et qu'on ne les laissera pas passer. La *Comète* seule saura bien se frayer un passage dans le grand fleuve, et si vous avez des ordres clairs et nets, les mandarins verront si, comme ils le prétendent avec plus de naïveté que de malice, les officiers français tremblent devant leurs fanfaronnades enfantines.

« J'ose vous demander, commandant, d'appuyer auprès de M. Gérard la nécessité d'une intervention de la *Comète* jusqu'à complète exécution de nos conditions.

« Agréez... « P. Lémour, S. J. »

M. le consul s'était presque entièrement désintéressé de notre cause et s'occupait, en attendant son départ prochain, à mettre l'ordre dans ses bureaux et à se préparer de longue main des ovations *spontanées* de la part de la colonie française. Je ne paraissais plus guère au consulat que pour urger l'expédition d'un rapport à Pékin. Un beau jour il me demande ce rapport. Il était prêt et lui fut remis tout de suite. Le voici presque en entier.

M. le Ministre,

« Je suis heureux de vous dire que, si j'ai l'honneur de vous écrire, je le fais d'après avis de M. Dubail qui va quitter le consulat général de Changhai. Ce n'est donc point pour me plaindre de sa gestion. Je dois recon-

naître au contraire qu'il a fait tout ce qui lui a été possible pour traiter nos affaires selon vos désirs, avec Son Excellence Hoang-kong-tou, délégué du vice-roi des deux Kiang.

« Après plus de six mois de négociations, deux affaires, celles de Tchang-tcheou et de Tai-tcheou ont été enfin arrangées ; une, celle de Siu-tcheou l'est en partie... Mon intention aujourd'hui est de me plaindre qu'aucune des affaires sérieuses, que nous avons au Ngan-hoei, n'a même commencé à être traitée d'une manière sérieuse, et que la plus importante de toutes ait été comme étouffée d'une manière qui me semble tout à fait inique.

« Je veux parler tout d'abord à Votre Excellence de cette affaire de Sou-kia-pou. »

Suit un résumé des faits que nous connaissons déjà, des manifestations hostiles dont nous étions l'objet jusque sur les théâtres de village, et des inutiles efforts pour arriver à un accommodement.

« Je dois vous dire, continue le rapport, que si, grâce à la protection dont nous couvre la France, nos vies sont généralement respectées en Chine, à ce point que l'ordre semble donné de ne pas attenter à nos jours, ce qui serait trop grave, il semble qu'il existe des ordres formels, ou au moins une permission générale d'attenter à nos personnes. Il apparaît ainsi aux yeux de tous que l'on voit avec grand plaisir que nous sommes maltraités et battus comme de vils scélérats, ce qui se fait régulièrement chaque fois que nous voulons, en vertu des traités, nous établir quelque part. Il y a eu sans doute dans bien des provinces une certaine accalmie à ce sujet ; mais j'ai le regret de dire que nous n'en avons guère profité au Kiang-sou, et surtout au Ngan-hoei, où toutes nos affaires sont plus ou moins dans le genre de celle de Sou-kia-pou, et n'ont pu jusqu'ici recevoir aucune solution. Il en résulte que partout dans cette province, on prend le parti de nous expulser plus ou moins violemment, de nous battre, et, pourvu que ce ne soit pas jusqu'à la mort, on s'écrie : ce n'est rien ; c'est une très petite affaire. On punira quelques coupables, et, s'il y a quelques dommages, on nous fera « une aumône, bien que rien ne nous soit dû. » C'est ainsi que pour Sou-kia-pou, on a eu le courage de nous offrir 80 piastres d'aumônes, dans un autre endroit 20 taels seulement, en disant : tout est fini. Il est clair que nous avons dû refuser un arrangement aussi indigne. Vraiment c'est mettre à bien bas prix nos santés et nos vies.

« Nous voulons bien ne pas réclamer des vengeances qui sentiraient plus ou moins des colères justes dans leurs causes. Nous voulons bien, comme notre religion nous le prescrit, pardonner au fond du cœur à nos ennemis ; mais nous ne pouvons consentir à approuver et encourager leurs actes continuels de persécution. Or, ce serait les encourager que de leur accorder en principe toute impunité.

« Voici par exemple qu'à Sou-kia-pou, de l'aveu des gens de ce gros bourg,

plus de 10000 taëls ont été dépensées à soudoyer une grande émeute qui a duré plusieurs semaines. On vient nous dire maintenant qu'il est impossible de nous accorder la très faible réparation morale demandée par M. le consul et par M. le commandant de la *Comète*. Cela ne signifie autre chose que ceci : nous ne voulons pas désapprouver notre peuple. Nous voulons faire en sorte qu'à l'avenir il agisse toujours de la même manière, avec la même certitude d'impunité.

« C'est là, me semble-t-il, une situation grave, d'autant qu'elle s'étend à toute une contrée, et peut-être à la Chine entière. Aussi ai-je cru de mon devoir de vous la signaler, en prenant pour terme de comparaison le fait caractéristique de Sou-kia-pou. Il importe extrêmement que l'on cesse de s'attaquer ainsi à nos personnes, et qu'on n'érige plus en principe que, battre un missionnaire que protège la France est une chose que tout chinois peut se permettre sans aucune conséquence grave.

« La peine réclamée par M. le consul n'a rien absolument de grave en soi : elle n'est ignominieuse pour personne ; mais elle vise directement et condamne cet esprit de haine aveugle dont nous sommes victimes. Elle a l'avantage de s'attaquer à cet esprit d'orgueil qui voudrait que tout lui fût permis contre nous, ce que Votre Excellence ne voudra pas tolérer, je l'espère. »

Monseigneur résume ensuite en quelques lignes les quatre autres principales affaires du Ngan-hoei et termine ainsi :

« Telles sont, M. le Ministre, les difficultés principales qui se dressent présentement en face de nous dans le Ngan-hoei. Il nous est impossible de les surmonter sans un changement de politique que nous ne pouvons attendre que de Votre Excellence par le moyen du Tsong-li-ya-men. Nous espérons que vous pourrez en obtenir des ordres qui les feront disparaître.

« Les autorités locales n'attendent la plupart qu'une direction claire de leurs supérieurs pour obéir. Ayant reçu la consigne de nous arrêter, on nous arrête ; si on reçoit celle de nous laisser aller de l'avant, on s'exécutera de même, comme on l'a fait tant de fois à la suite de vos justes réclamations.

« Après avoir confié ces graves intérêts à votre sollicitude, nous avons confiance que Votre Excellence voudra bien les prendre en mains, avec toute l'énergie tant de fois déployée pour d'autres causes, dont elle a su amener le triomphe. »

« Veuillez croire... « V. Garnier.

« Év. de Titopolis, etc. »

Monseigneur chargea le P. Colombel de remettre ce rappprt à M. Dubail. Que dut en penser le consul ? pas grand'chose de bien, j'imagine, car il

s'était vanté partout d'avoir terminé honorablement toutes les affaires des missions. Or, Mgr Garnier résumait ses succès à 2 et ½ sur plus de dix causes débattues. Il montrait en outre que la diplomatie du consulat n'avait pas réussi à entretenir la paix entre les mandarins et nous dans nos deux grandes provinces. M. Dubail aurait voulu un éloge sans réserve. Néanmoins il fit bonne contenance, loua le rapport et promit d'écrire dans le même sens à M. Gérard.

Nous étions à la fin du mois d'août. Dans les premiers jours de septembre arriva M. de Bezaure remplaçant de M. Dubail. C'était un bien petit homme, de chétive apparence ; mais lui au moins n'était pas divorcé ; sa femme et lui donnèrent dès le début l'exemple de l'assistance fidèle à la messe. C'était un chrétien, et à ce titre j'avais confiance en lui.

M. Dubail resta encore plus de 3 semaines à Chang-hai, battant la grosse caisse dans les journaux pour chanter sa louange et se faire décerner des « champagnes d'honneur, avec des cadeaux d'adieux. » Il expédiait certaines affaires, faisait disparaître les documents compromettants. Ainsi je sus plus tard par M. de Bezaure que tout le dossier de Sou-kia-pou avait été détruit. Il eut aussi plusieurs conférences secrètes avec le délégué pour les affaires religieuses. Son secrétaire qu'il emmenait en France y assistait seul. M. de Bezaure, lui ayant demandé expressément d'y prendre part, essuya un refus. Je m'abstins tout ce temps de paraître au consulat, me réservant pour reprendre les négociations que le nouveau titulaire fût entré en charge. Un mois se passa dans l'anxiété ; le ministre ne donnait pas signe de vie, et nous nous demandions avec inquiétude s'il allait aussi se désintéresser de notre cause.

Un jour on me rapporta, presque par hasard, une parole échappée à M. Dubail quand il vint présenter son successeur à la résidence de Yang-king-pang. Il avait, disait-il, expédié à Pékin, une lettre qui résumait le rapport de Monseigneur. Nous en conclûmes qu'il avait mis dans sa poche le rapport lui-même, parce que sans doute il ne le trouvait pas assez élogieux pour lui, et montrait que ses administrés ne jouissaient dans les deux provinces que d'une tranquillité tout à fait relative. Monseignenr trouva le soupçon bien légitime, confirmé qu'il était par le silence de la légation. Sa Grandeur eut un moment l'idée de demander une explication à M. Dubail à sa visite d'adieu. J'émis un avis contraire et proposai d'envoyer directement cette fois une copie identique du premier rapport, avec une lettre confidentielle au ministre expliquant les motifs de notre conduite. Monseigneur trouva la proposition bonne et voulut se séparer en bons termes de celui avec qui il n'avait eu jusque-là que de bonnes relations. C'était sage, et l'avenir qui nous réservait ce même homme comme ministre à Pékin, prouva combien c'était prudent.

Vers les derniers jours de septembre, M. de Bezaure entra en charge. Je

recommençai avec lui, dès le 24, une correspondance qui le mettait au courant de toutes nos vicissitudes. Il fallait reprendre la cause *ab ovo*, puisque tous les documents avaient disparu des archives du consulat. Ma première lettre, après un rapide aperçu des faits, insistait sur la gravité de la situation, qui ressortait des manifestations hostiles faites par le peuple à l'occasion du changement de mandarin. « Rien, disais-je, en dehors de la haine fomentée contre nous, ne justifie le triomphe inouï fait au mandarin sortant. Personne, jusqu'à ce jour, n'avait soupçonné que M. Wang, surnommé *Hia-ta*, « frappe à l'aveugle », eût aucun titre à la reconnaissance délirante de ses administrés. Ces ovations sont une provocation contre nous. Si l'on s'en tient aujourd'hui aux menaces sans en venir aux actes de persécution ouverte, c'est qu'on ne croit pas le procès clos avant le retour à Lou-ngan de l'administrateur de ces chrétientés. Qu'adviendrait-il, si j'y retournais sans une satisfaction pleine et entière due à l'énergique intervention de la France ? Ce serait le signal certain de nouveaux attentats plus terribles et plus généraux que le premier ; le meurtre peut-être et l'incendie que rien n'arrêterait. Et alors l'intervention de la *Comète*, loin de nous avoir été d'aucun secours, n'aurait servi qu'à augmenter le désastre, car le dessous infligé au drapeau passerait aux yeux des Chinois pour un aveu d'impuissance.

« Qu'est-ce qui me retient ici ? Ce n'est point la peur, M. le Consul général, car je ne tiens pas à ma tête. C'est l'unique souci d'arracher à la ruine tant de belles chrétientés, et de vous éviter les ennuis immenses qu'entraînerait un soulèvement général.

« Exilé de ma mission jusqu'au jour des réparations définitives, je compte, M. le Consul général, sur l'intervention prompte et efficace cette fois des autorités françaises qui nous protègent.

« Agréez... « P. Lémour, S. J. »

Le consul fut un peu surpris de ma lettre, il me manda chez lui et ses premières paroles furent les suivantes : « Mais enfin, mon Père, de quoi m'avez-vous écrit ? votre affaire a été classée par mon prédécesseur avant de partir; elle est finie, et je ne puis plus m'en occuper. Bezaure, m'a-t-il dit en me cédant la charge, je vous lègue une position claire et nette ; vous n'avez rien à faire pour le moment. Après de longs pourparlers, j'ai heureusement terminé toutes les affaires des missionnaires. « Trahison, m'écriai-je, je m'en doutais depuis longtemps, et vos paroles m'en donnent la preuve. M. Dubail n'a rien fini et s'est contenté de nous faire un enterrement civil. J'espère, M. le Consul, que vous ne laisserez pas les choses dans le piteux état où il les a mises. D'autant que je ne suis pas seul intéressé dans cette affaire. » Il me pria de lui faire un exposé écrit très bref de tout ce qui s'était passé dès l'origine. Je le lui remis le 4 octobre. C'était la bataille qui recommençait.

La *Comète* était revenue du Japon le 20 septembre. Depuis son départ de Chang-hai elle avait échappé au terrible typhon qui avait englouti la canonnière allemande *Iltis*. Dieu la gardait pour le bon combat. A peine avait-elle jeté l'ancre dans le Wang-poa que j'étais rendu à bord. Je trouvai le commandant triste. « Et Sou-kia-pou, mon Père, me dit-il vivement ? — Rien n'est fait, commandant; le *statu quo*. Et vous, avez-vous des instructions? Rien, on me dit de voir avec le consul. Je ne puis aller le voir maintenant, dans le brouhaha du changement de titulaire nous n'aboutirons à rien. Mais je vais écrire à l'amiral pour lui exposer la situation et lui demander des ordres. Soyez tranquille, mon Père, je vous ai donné ma parole que tout finirait bien. » L'amiral répondit par télégramme : « Observez le fleuve et veillez dans vos allées et venues à la sécurité des missionnaires. » Le commandant envoya tout de suite cette réponse : « La *Comète* ne peut remonter à Ngan-king que pour une solution définitive. » Ses dispositions n'avaient donc pas changé, et nous continuions l'un et l'autre à nous démener comme de beaux diables.

Au sortir du consulat le 3 octobre j'allai à bord et dis au commandant que Sou-kia-pou était classé. « Classé, sans solution ? ah ! mais non ! J'y perdrai mes épaulettes, s'il le faut, mais on en reparlera. » Et il se rendit immédiatement au consulat pour protester. Il écrivit aussi une vigoureuse lettre à M. de Beaumont pour le prier d'intervenir auprès du ministre.

Le 5 octobre je fis visite au consul avec le R. P. Havret. La conversation dura une heure, et malgré certaines paroles un peu vives, elle nous laissa l'espoir d'une sérieuse reprise des négociations. Nous en reçûmes même la promesse formelle. Une chose m'ennuyait beaucoup. M. de Bezaure, attribuant peut-être l'insuccès des précédents pourparlers à la nature des conditions d'accommodement, voulait s'en tenir à un châtiment exemplaire des coupables et des mandarins compromis. Cela ne nous souriait pas du tout, et nous préférions entrer à la faveur des événements dans un pays qui nous serait peut-être sans cela indéfiniment fermé. Je priai M^r^ Simon de soutenir ma demande et écrivis de mon côté le lendemain.

« Il ne m'appartient pas, M. le Consul, de modifier à ma guise les conditions présentées à Ngan-king par le commandant de la *Comète*. Elles ont été discutées et consenties de part et d'autre avant d'être soumises à l'acceptation des autorités chinoises. Nous avions demandé au début des châtiments sévères contre les coupables. On nous les a refusés. Nous avons dès lors modifié nos conditions. Nous voulons aujourd'hui nous en tenir à cette sanction comme étant plus conforme à notre caractère. Des missionnaires répugnent à des moyens de coercition qui pour être proportionnés à la faute devraient être extrêmement rigoureux. Nous y renonçons donc, sauf le cas d'un refus obstiné de conciliation.

« Nous espérons en Dieu, et en vous, M. le Consul général. La cause

simple au début, présente aujourd'hui, je le sais, de grosses difficultés. Elles seront dans l'espèce la mesure de votre mérite et de notre reconnaissance.

« Agréez... « P. L., S. J. »

Le commandant de son côté avait bondi au consulat et fait cette déclaration catégorique : Je m'oppose formellement à ce qu'on change les conditions que j'ai moi-même proposées à Ngan-king, sinon j'en réfère directement au ministre de la marine et je donne ma démission.

Monsieur de Bezaure prit immédiatement notre cause en mains, et fit savoir au vice-roi de Nankin par des intermédiaires qu'il s'étonnait de voir repousser depuis six mois nos justes réclamations. Lieou-koeu-i avait cru que tout était fini, avec le départ de M. Dubail. Le bruit courait partout à Lou-ngan que celui-ci avait palpé 30,000 taëls pour nous jeter à l'eau. Et voilà que son successeur vient à la rescousse. Le vice-roi feignit de n'avoir pas été tenu au courant des affaires, il ne demandait pas mieux, disait-il, que de traiter selon la justice.

« Mon cher et rév. Père, m'écrivait le consul, le 7 octobre, on n'a jamais donné au vice-roi le détail de l'affaire de Sou-kia-pou. Je vous serais reconnaissant de m'envoyer d'urgence les noms en chinois des lieux et des personnes, ou mieux peut-être un résumé très succinct en chinois de votre lettre du 4 octobre.

« J'ai déjà fait savoir au vice-roi indirectement que l'amiral, le ministre et moi, nous étions étonnés qu'une solution équitable n'ait pas encore été donnée à l'affaire importante de Sou-kia-pou. Je vais maintenant appuyer ma demande officieuse par une dépêche officielle. Veuillez agréer.....

« Bezaure..... »

Je fis observer à M. le consul que l'attitude du vice-roi était une comédie nouvelle. Néanmoins pour lui ôter à l'avenir cette excuse de l'ignorance, j'écrivis un nouveau rapport. Et comme, pour nous refuser toute réparation, on s'était toujours appuyé à Nankin et à Ngan-king, sur le pardon signé par le P. Twrdy, je me permis de leur dire : « On s'étonne ici de voir un peuple civilisé comme les Chinois recourir à de pareils documents qui seraient regardés comme nuls de plein droit, même chez des sauvages, et qui constituent à eux seuls un argument terrible contre les émeutiers. Le rapport fut immédiatement traduit par le Père Li, sans y rien changer.

Il ne nous restait plus qu'à prier et à prendre patience en attendant la réponse de Nankin. Je ne cessais point cependant de rallumer le feu sacré de M. Simon. Il se chargeait, lui, « d'émoustiller » l'amiral. Un jour il reçut de Kobé cette dépêche : « Remontez le fleuve et voyez ce qui se passe par là-bas. » Le commandant répondit : « La *Comète* ne peut passer sans déshonneur à Ngan-king avant la réparation obtenue. Si vous maintenez votre

ordre, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma démission. » M. de Beaumont ne tenait pas du tout à perdre un excellent officier, petit-fils de deux amiraux, frère de deux officiers qui sont peut-être en train de le devenir. L'ordre ne fut pas maintenu, et on se contenta de télégraphier : « Soyez calme, Simon, et attendez-moi. » Attendre, c'est facile à dire, plus difficile à faire surtout pour des français. Et cependant c'est le secret du succès, surtout chez un peuple à qui on pourrait donner comme devise nationale : « *Man-man-ti*, tout doucement ».

J'attendis trois semaines, charmant mes loisirs par l'étude distraite du chinois, et la visite fréquente de nos chers malades de Yang-king-pang. A la fin je n'y tins plus devant le silence décourageant de Nankin et de Pékin. Le 26 octobre j'écrivis à M. Bezaure :

« Voilà 19 jours que j'ai eu l'honneur de vous remettre le rapport que vous m'aviez demandé pour le vice-roi. Nous n'avons pas encore reçu la réponse qui aurait pu nous venir en 4 jours. Tout me porte à croire que nous attendrons encore longtemps.

« Pour dire franchement ma pensée, je trouve que ce haut personnage traite bien légèrement un consul général, la première autorité française de ces grandes provinces. Il alléguera sans doute qu'il a dû faire une enquête sur les détails de l'attentat. Cette enquête est inutile, car il y a beau temps que Lieou-koeu-i connaît l'affaire dans le menu. Ce vain prétexte ne suffit pas à nous cacher son mauvais vouloir si clairement manifesté par le passé, et ses lenteurs m'ont l'air d'une insolence, comme sa réponse à la communication officieuse que vous lui fîtes avant l'expédition du rapport.

« Si le vice-roi se décide enfin à sortir de son silence, il est facile de prévoir que ce sera pour nous opposer un démenti, ou une fin de non-recevoir. Il serait prudent et habile de prendre dès aujourd'hui l'initiative énergique qui s'imposera.

« Toute la Mission, et moi spécialement, M. le consul, nous avons la confiance que vous n'userez pas à notre endroit des procédés inouïs dont nous avons été victimes lors des précédentes négociations, et qui, livrés à la publicité, suffiraient à couvrir de honte la mémoire d'un homme. Nous espérons que vous saurez garantir par une action vigoureuse la sécurité de 50 missionnaires et de milliers de chrétiens, qui ont les regards tournés vers vous. Mais laissez-moi vous le dire, M. le consul général, tout délai est un grand malheur pour nous. Voilà 8 mois que l'attentat a eu lieu sans que justice soit faite.

« Si je n'écoutais que mon impatience, je partirais dès demain, sans souci des désastres qui pourraient s'ensuivre. Mais la raison et des conseillers prudents me retiennent. Un mandarin de nos amis, passant à Chang-hai, me suppliait hier de ne pas paraître à Lou-ngan que l'affaire ne soit conclue. Il y va peut-être de ma vie et de l'existence de nos chrétientés. Je ne puis

cependant m'éterniser ici à ne rien faire. Mes œuvres m'appellent, et aussi les Pères qui vivent là-bas dans de perpétuelles alarmes.

« Il me semble que l'intervention personnelle du Ministre est désormais nécessaire, et j'ose vous supplier de la demander sans retard, en vue d'une action prompte et ferme.

« Agréez..... « P. Lémour, S. J. »

Monsieur de Bezaure m'appela tout de suite et me dit : « Puisque vous le voulez, mon Père, je télégraphie dès aujourd'hui à Pékin, demandant l'intervention immédiate du Ministre. Je serrai la main du consul en le remerciant et partis pour en informer mes supérieurs.

Le lendemain, 27 octobre, nous recevions la lettre suivante écrite en anglais par l'interprète du tao-tai de Chang-hai :

« M. *Ts'ai* présente ses compliments à l'évêque de Titopolis, vicaire apostolique du Kiang-nan et à tout son état-major. Il se rendra, s'ils le jugent convenable, à la résidence St-Joseph vendredi 30 oct. à 3 h. p. m. pour avoir le plaisir de faire leur connaissance. »

Que signifiait cette visite et que venait faire chez nous ce gros mandarin de Nankin? N'était-ce point un nouveau délégué qui préparait les voies pour de nouvelles négociations ? Nous le pensâmes, et M. de Bezaure aussi, sans en avoir l'avis officiel... Monseigneur était absent, mais son état-major était là, et je répondis que nous serions heureux de recevoir M. Ts'ai à la date désignée. Le R. P. Havret vint à Chang-hai pour la circonstance. Nous convînmes de ne pas parler nous-mêmes les premiers de Sou-kia-pou. A lui de se démasquer.

Au jour dit, M. Ts'ai arriva avec son interprète anglais. Visite plate s'il en fut. Ces messieurs prirent un verre de vin, mangèrent quelques gâteaux, causèrent un peu dans toutes les langues. M. Ts'ai avait été deux ans ambassadeur en Espagne et parlait assez bien l'espagnol. Il essaya aussi de nous prouver que pour avoir été à Paris, il savait le français. Comme témoignage, il articulait de temps en temps un « ah ! oui, très bien, vous mon « kami » (ami) ». Il voulut nous montrer que le français et l'espagnol étaient deux dialectes d'une même langue, amitié se disant « sympathie » dans l'une, « sympathico » dans l'autre ». Il fit le lendemain une visite à nos divers établissements de Zi-ka-wei. On le reçut très bien, et il se montra enchanté. Il me força à prendre la première place dans sa voiture au retour de Tou-sè-wè, vanta beaucoup la tenue de nos orphelinats et de nos ateliers. Puis tirant de son portefeuille 3 billets de 50 piastres, il voulut me les faire accepter. Je refusai, malgré ses instances, de me lier les mains pour les négociations futures. Au dernier moment le P. Li accepta et bien il fit. Dans ces deux visites, pas un mot de sa mission, et pourtant nous avions la quasi certitude qu'il venait traiter. Même discrétion dans une visite qu'il fit au con-

sul. J'écrivis alors au P. Simon pour savoir s'il avait eu vent de quelque chose et obtenir sur le personnage quelques renseignements.

Sa réponse m'annonçait qu'un mandarin de ses amis, nommé Tchang, venait d'être appelé chez le vice-roi et devait partir sans retard pour Chang-hai, où il devait absolument voir Monseigneur. Il l'attendrait le temps nécessaire. C'est par lui que Monseigneur avait fait demander au vice-roi, quand les négociations du P. Twrdy prenaient une si mauvaise tournure à Ngan-king, de nous procurer pour toute satisfaction, la facilité d'acheter de notre propre bourse un terrain à Sou-kia-pou. Ne voulait-il pas rappeler cette parole et nous proposer d'en revenir à cette unique condition ? Il apprit en passant à Tchen-kiang que Monseigneur n'était pas de retour de son voyage au nord du Ngan-hoei. Il s'y arrêta, alla voir le P. Chevalier et lui dit : « Le vice-roi me donnait une mission à Chang-hai, mais en apprenant que l'Évêque est en voyage, il me dit de rester à Tchen-kiang. » J'écrivis bien vite à Sa Grandeur, pour lui faire savoir l'état actuel de nos affaires, et la prier de se refuser à tout pourparler à ce sujet. De fait l'entrevue n'eut pas lieu.

Quant aux renseignements que le P. Simon me fournit sur M. Ts'ai, ils n'étaient pas pour m'inspirer confiance. Cet homme avait en effet tenu une conduite pleine d'équivoque et d'hypocrisie dans l'affaire de Li-choei, se montrant en apparence favorable à notre établissement dans cette sous-préfecture, et cherchant à exciter la population contre nous, par une proclamation sournoise qui daubait sur les Anglais et les Américains, seuls mentionnés, et sur nous par ricochet, car le peuple ne nous distingue guère de ces messieurs. Ils ne voient dans les uns et les autres que des étrangers. Le même personnage s'était montré très hostile dans le règlement de l'affaire de Ou-hou après l'incendie de 1891. Il s'acharna à vouloir faire se livrer les deux innocentes vierges qu'il rendait responsables de l'émeute. On le voit, notre cause était en bien mauvaises mains.

Cependant les événements se précipitaient. L'amiral de Beaumont, sans cesse relancé par M. Simon, annonçait au commencement de novembre qu'au lieu de rentrer en France en filant tout droit de Nagazaki à Saïgon, il ferait le grand détour de Chang-hai pour nous appuyer de son mieux. Le 9 nov. M. Gérard envoyait au consulat la copie d'une dépêche de 4 grandes pages, papier ministre, qu'il venait d'expédier au vice-roi, lui disant qu'il s'étonnait de voir les lenteurs de la justice chinoise dans une cause aussi juste que la nôtre, et le priant d'avoir à la régler sans aucun délai. Il fixait les conditions à 1500 taëls d'indemnité, et à l'installation honorable du missionnaire par les mandarins à Sou-kia-pou. Rien du châtiment des coupables. Je dis à M. de Bezaure qu'il était bien regrettable que le Ministre ne s'en fût pas tenu exactement à nos conditions. « Voilà, mon Père, me répondit-il, vous avez voulu aller plus vite que les violons... J'aurais tout ob-

tenu ici moi-même et vous m'avez forcé à demander l'intervention immédiate de la Légation. — Mais, lui dis-je, c'est que les violons n'ont pas été vite du tout, et j'espère du reste, M. le consul, que vous pourrez continuer de négocier ici sur les anciennes bases. — J'essaierai, mon Père, mais je ne m'engage qu'à obtenir ce que demande le Ministre. »

Le lendemain 10 nov. arrivait à Chang-hai l'amiral de Beaumont, et le 11 devait avoir lieu au consulat le « dîner des missionnaires » auquel furent invités les Jésuites, les Lazaristes et les Pères des Missions Étrangères. C'était juste le jour du retour du R. P. Paris revenant de France avec les nouveaux. Le P. Havret et le P. Rouxel allaient à leur rencontre à Wou-sung, et je fus seul à représenter la Compagnie. Assistaient au dîner tout le personnel du consulat, l'amiral, son chef d'état-major, le commandant Simon, l'enseigne Rothiacob, ancien élève de Jersey, officier d'ordonnance de l'amiral, le procureur des Lazaristes, celui des Missions Étrangères et moi. Je fus placé à la droite de l'amiral avec lequel j'eus une conversation très intéressante dès le début. Il me dit qu'il avait l'affaire de Sou-kia-pou tout à fait à cœur et qu'il n'était venu que pour cela. « Soyez tranquille, mon Père, tout finira bien. Mais Simon s'emballe, figurez-vous qu'il m'a envoyé deux fois sa démission; on ne démissionne pas quand on est un officier de valeur comme lui. Je vais le faire changer d'avis en l'envoyant surveiller les opérations des insurgés aux Philippines, il a besoin de cela, car il s'est fait comme vous trop de mauvais sang. Nous avons ici l'*Alger*, croyez-vous que cela ferait bon effet de l'envoyer faire une petite démonstration à Nankin? — Excellent, amiral. Je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous voulez mon avis, je suis sûr que le vice-roi mettra les pouces dès qu'il verra la terrible silhouette de ce beau croiseur, à côté de la petite *Comète*. Ce complot s'était fait à voix basse entre nous deux. Le commandant Simon, assis auprès de moi, tâchait de surprendre quelques mots. « Eh! bien, Bezaure, dit l'amiral, faisant taire toutes les autres conversations, j'envoie l'*Alger* à Nankin. — Ah! — Oui; le Père Lémour me dit que ce sera d'un très bon coup de théâtre. — J'en suis sûr, repris-je. Mais je suis d'avis qu'il ne faut pas le séparer de la *Comète* et du commandant Simon. Ils ont été à la peine, il faut qu'ils soient à l'honneur. — Mais non, mon Père, clama la voix criarde du consul, vous vous faites illusion. La visite de Ngan-king a été une humiliation pour le drapeau, elle n'a rien de personnel pour le commandant Simon, il suffit qu'on fasse réparation au drapeau. — Permettez, M^r^ le Consul, ajoutai-je vivement, l'insulte a principalement atteint le drapeau; mais c'est le commandant Simon qui le portait, et à ce titre il a le droit de dire que l'insulte a rejailli sur lui. Je serais à sa place, je serais froissé de voir confier à d'autres le soin de recevoir les humbles excuses de ces orgueilleux mandarins. Pour moi, je vous avoue, Messieurs, que je ne puis songer sans peine à me séparer, avant le jour des réparations définiti-

ves, de la chère *Comète* et du commandant qui s'est montré pour moi et pour toute la mission d'un dévouement et d'une bonté incomparables. Je tiens à lui rendre ce témoignage devant tout le monde. J'espère donc que c'est à lui que je pourrai dire en toute joie et reconnaissance: je suis installé à Sou-kia-pou et c'est surtout à vous que je le dois. — Bien dit, mon Père, répliqua l'amiral, je vous comprends, vous aurez la *Comète*, et c'est Simon qui vous conduira à Ngan-king. » Le commandant était ému; il n'osait me regarder en face et me serra la main à me briser les phalanges. Tout le monde approuva, et Mr de Bezaure n'eut rien à répondre.

Monsieur de Beaumont passa trois jours à Chang-hai où j'eus l'occasion de l'entretenir plusieurs fois. C'est un chrétien qui comprend le rôle de la France en Chine et qui a bien mérité de la mission. Le 13, avant de partir, il assista à la messe de 6 h., puis il se rendit au consulat où il reçut les adieux du personnel et des missionnaires. Il eut un mot aimable pour chacun, à moi il me dit : « Soyez tranquille, Père, nous avons pris nos mesures, tout ira bien.» Et son dernier mot quand la baleinière se détacha du quai fut celui-ci: « Courage, Père, je ne vous oublie pas. » Les rameurs jouèrent vigoureusement des avirons, et en quelques minutes il montait la passerelle de la *Comète*. Il avait en effet pris les mesures, car le matin même il avait fait porter au télégraphe pour le vice-roi la dépêche suivante : « J'apprends avec surprise que le procès de Sou-kia-pou n'est pas encore terminé. Je n'entends point qu'une affaire dans laquelle a été mêlée une canonnière française reste plus longtemps sans solution.

« Amiral de Beaumont. »

Décidément nous touchions au dénouement. Mais il fallait encore patienter quelque temps: la *Comète* recevait une nouvelle mission à Ning-po dans le Tché-kiang, pour régler une affaire des Lazaristes. Le commandant m'écrivait le 18 novembre.

« Cher Père.

« Je ne reçois rien de vous, c'est donc que le délégué n'est pas encore arrivé. Je souhaite qu'il tarde encore, car je bous à la pensée que les conférences vont s'ouvrir sans que j'y puisse prendre part. Je suis retenu ici plus que je n'aurais dû. L'affaire n'était pas mûre, et on a envoyé la *Comète* trop tôt. J'ai l'espoir cependant qu'elle finira bien, mais je ne pourrai pas être à Chang-hai avant la fin du mois. Ah ! ces brigands de Chinois! Le tao-tai s'est remué comme un diable dans un bénitier pour m'emberlificoter, mais j'ai encore fait la constatation que toutes leurs subtilités viennent toujours se briser contre l'entêtement d'une idée bien arrêtée. Je lui ai dit pour finir que le ciel et la terre pourraient se retourner, mais que les conditions que je lui apportais ne changeraient jamais: que je n'étais pas venu pour discuter, mais pour imposer; qu'il était inutile d'écrire au consul, vu que, pour le moment, le consul c'était moi. — Du moment que Mr

de Bezaure a fait appel à la *Comète*, ceci ne le regarde plus et les conditions que je formule sont irrévocables ; ni lui, ni ses mandarins ne peuvent les changer, c'est comme pour Ngan-king. »

Sur ces entrefaites Mr Tsai était revenu de Nankin, avec la mission officielle de traiter l'affaire de Sou-kia-pou. Voici comment j'appris sa présence à Chang-hai. J'allais à Zo-sé avec le R. P. Supérieur et les nouveaux venus. Mr Robert, procureur des Missions Étrangères, était avec nous. Nous voyagions tous les deux seuls, quand il me dit: « Père, je vais vous confier sous le secret une chose qui vous fera de la peine, mais auparavant, promettez-moi de ne pas en user au consulat. Voici: hier, je suis allé voir le consul. Je l'ai trouvé avec Madame en extase devant de splendides étoffes de soie, des boîtes de thé merveilleuses et beaucoup d'autres objets vraiment admirables. Ce sont, m'ont-ils dit, des cadeaux que nous envoie Mr Tsai. — Et ils ont accepté? m'écriai-je. — Oui, Père.» On devine ce que ce oui me causa de douloureuse surprise. J'en demeurai triste pendant une semaine, évitant d'aller au consulat pour ne pas laisser échapper ce que je savais. Le 19 je fis pourtant une visite. « Eh! bien, mon Père, me dit le consul en m'introduisant dans son salon, vous savez que Mr Tsai est ici. — Ah! — Il m'a envoyé des cadeaux magnifiques ; il y en a bien pour 800 taëls. — Pas possible? — Je les lui ai renvoyés tout de suite. — Ah! merci, Mr le consul, voilà de la vraie politique, » et je lui serrai la main avec émotion.

« Aujourd'hui, continua-t-il, je me promenais en voiture avec ma femme sur la route américaine, quand je suis devancé par une autre voiture dans laquelle je reconnais notre délégué. J'ordonne au cocher de fouetter les chevaux pour le rattraper. Nous le rejoignons auprès de sa villa. Je descends, lui serre la main en lui disant : — Je vous remercie des présents que vous avez voulu m'offrir. Si je les ai refusés, ce n'est pas que je ne les ai pas trouvés beaux; ils sont superbes. Mais ce n'est pas à la veille d'entamer des négociations qu'on s'offre des cadeaux. Quand nous aurons fini, si vous me les offrez de nouveau, j'accepterai et vous en enverrai de même valeur. Au revoir, Monsieur, je vous attends au consulat le 21 novembre, si vous êtes libre. » C'était la fête de la Présentation.

Au jour dit Mr Tsai, arrivait en grand apparat, et Mr de Bezaure lui proposait les conditions suivantes que je lui avais dictées moi-même:

1. 1500 taëls pour achat d'un terrain à Sou-kia-pou. Les autorités locales aideront le Père à l'acquérir au prix normal des terres.

2. Installation honorable du missionnaire dans ce bourg par le mandarin et un délégué du gouverneur.

3. Dégradation à perpétuité des deux principaux coupables.

4. Règlements sévères pour la corporation des brouettiers.

5. Promesse écrite des notables d'empêcher tout trouble à l'avenir et de protéger efficacement le missionnaire.

6. Proclamation du gouverneur à afficher dans les principales localités de la Préfecture.

7. Réception du commandant de la *Comète* par le gouverneur de Ngan-king.

Du premier coup, sans discussion, le délégué acceptait tout, sauf l'indemnité. Il demande à Mr de Bezaure de fixer le jour pour une seconde conférence. Il désirait la remettre à quinzaine. «Non, répliqua le consul, ce sera le 27 novembre. » Jour providentiellement choisi, car c'était encore une fête de la Ste Vierge, la fête de la Médaille Miraculeuse.

On redoubla partout de prières et de sacrifices; le Carmel et les Auxiliatrices n'en pouvaient plus. Le délégué voulut aussi mettre à profit les quelques jours qui lui restaient. Il envoya un mandarin de ses amis et un interprète anglais supplier le R. P. Havret à Zi-ka-wei de remettre les 1500 taëls. « Cela ne dépend plus de nous, leur fut-il répondu; c'est le ministre de France lui-même qui a fixé la somme. Nous ne pouvons la diminuer d'une sapèque. — Au moins accordez-nous, supplièrent-ils, qu'on n'en fasse pas mention sur le contrat d'accommodement. — Encore moins. La faute a eu assez de retentissement pour exiger que la réparation ait une entière publicité. » Mr Tsai voulait ménager la susceptibilité de ses clients, et surtout se donner du relief en faisant croire qu'il nous avait fait rabattre de nos prétentions. — Les deux émissaires du délégué en quittant le P. Havret vinrent me voir à Yang-king-pang et firent auprès de moi les mêmes instances. Sans savoir un mot de leur précédente démarche, je fis des réponses identiques à toutes leurs supplications. Ils s'en retournèrent bredouilles.

A ce moment survint au sujet de l'affaire de Ning-po, un incident qui faillit nous être funeste. J'avais tenu le commandant au courant de l'état de nos affaires, mais mes lettres ne lui étaient pas parvenues. Il m'écrivait le 24 nov. :

« Cher Père,

« Encore un peu de patience : il n'y a que ça à faire pour le moment et j'aime mieux que le délégué de Nanking traîne encore en route. Nous ne gagnerions rien à ce qu'il arrivât avant le retour de la *Comète*. Mais je comprends votre ardeur et vous savez si je la partage. Je suis à Ning-po, mais je ne pense qu'à Ngan-king, et je vis ici depuis mon arrivée dans un état de rogne concentrée en voyant le retard fâcheux que j'éprouve. Encore une affaire mal emmanchée que celle que je suis venu traiter ici. Le tao-tai ni le gouverneur n'avaient encore répondu aux conditions qu'avait formulées notre consul. Ils m'ont déclaré que leur surprise était grande de voir venir un bateau si vite. J'ai profité de l'état d'esprit du tao-tai et de la surprise vraie ou feinte qu'il éprouvait, pour lui fermer le bec. Il est hors de combat et vient d'ailleurs de recevoir *illico* son changement par dépêche du bon gouverneur qui est navré de savoir la *Comète*

dans la bagarre. Il a donné l'ordre au tao-tai de ne plus se mêler de rien, si ce n'est de recevoir le délégué. — Ah! ces coquins de délégués! que le grand homme envoie. Malheureusement ce délégué passe par Chang-hai : il a dû voir le consul, car celui-ci m'a télégraphié que le gouverneur avait demandé le rappel de la *Comète*. — (Évidemment !) — et j'ai une peur énorme que Mr de Bezaure ne la retienne et ne veuille régler l'affaire lui-même; ce qui serait cependant absolument déplacé, puisque c'est à la *Comète* qu'on envoie ce délégué. Si le consul obtient tout, tant mieux: Je ne demande qu'une chose, c'est que l'affaire finisse bien. Mais s'il change quoi que ce soit aux conditions qu'après entente avec l'amiral, on m'a chargé d'obtenir, il ne l'emportera pas en paradis, — à supposer qu'il y aille jamais.

«J'ai télégraphié à Mr Meugniot pour faire presser le délégué qui aura sûrement été le voir. S'il pouvait partir ce soir par le vapeur! Je serai à Chang-hai au commencement de la semaine prochaine. Je suis comme le jeune homme de cette comédie de Labiche que les acteurs de la *Comète* jouaient l'autre jour: je bous, je fume — et vous aussi n'est-ce pas? Et quand on pense qu'il y a tant de gens empaillés!

«Allons! à bientôt: je voudrais vous serrer la main dans huit jours. — C'est possible.

« Votre dévoué, « P. Simon. »

Ce que le commandant redoutait se réalisa. Le chinois préfère la toge à l'épée et aime mieux traiter avec un diplomate qu'avec un marin. Le délégué négocia à Chang-hai et obtint du consul une réduction énorme, légitime d'ailleurs, des conditions premières. M. Simon l'apprit le 28 nov. au soir par un P. Lazariste venu de Chang-hai. Il bondit de rage, sans qu'on cherchât à le calmer, et lança au consul la dépêche suivante : « Je proteste énergiquement contre votre conduite dans l'affaire de Ning-po. Vous n'aviez pas le droit de modifier, sans me consulter, les conditions dont je suis porteur. »

Ce fut un coup de foudre pour M. de Bezaure, qui écrivit immédiatement à l'amiral pour se plaindre de son subordonné et demander son déplacement.

Ignorant ce qui s'était passé, je me rendis au consulat le 24 à 6 h. du soir, en compagnie du P. Le Gall. Nous trouvâmes le consul dans un état de surexcitation effrayante, gesticulant et criant comme un petit démon. Figurez-vous, mon Père, voilà ce que m'écrit M. Simon; et il me tendit la dépêche. « Pour qui se prend-il, ce petit lieutenant de vaisseau ? Ignore-t-il qu'il parle à un consul général et que ce grade me donne rang d'amiral? Je le ferai casser, mon Père. J'ai déjà porté plainte à l'amiral de Beaumont, je vais en référer à Péking et demander son changement au ministre de la marine. »

On devine mon embarras. J'étais entre l'enclume et le marteau. Je ne voulais ni excuser, ni condamner complètement le commandant; il y avait

des torts des deux côtés. Je tâchai d'atténuer les effets de la dépêche, attribuant les vivacités de langage à l'irritation causée par une trop longue attente et des luttes de six mois. « Simon est un mal équilibré, mon Père, et ces marins-là sont tous ainsi, bons tout au plus à mettre le désordre. Je le ferai casser ! Et puisqu'il se conduit de la sorte, je raie des clauses stipulées avec M. Tsai la réception de la *Comète* à Ngan-king. — Je vous en prie, Monsieur, répliquai-je, ne faites pas retomber les effets de votre mécontentement sur moi qui suis innocent de tout ce qui se passe. Si vous éliminez la *Comète*, vous pourrez peut-être régler d'une manière quelconque l'affaire de la mission, mais on pourra toujours vous accuser de laisser sans réparation un affront fait au drapeau. — La *Comète* n'ira pas. Et quand, à son retour de Ning-po, M. Simon se présentera chez moi et me demandera des nouvelles de Ngan-king, je lui répondrai : allez-vous-en, cela ne vous regarde pas. Je le fourrerai à la porte, mon Père, je le fourrerai à la porte. »

Après avoir traité l'affaire qui m'amenait au consulat, je me retirai désolé et penaud. Le soir je n'eus point d'appétit, et la nuit encore moins de sommeil. Le lendemain 25, j'offris le S. Sacrifice de la Messe pour demander à N.-S. d'aplanir encore cet obstacle. Je montai ensuite dans ma chambre et me mis à écrire d'urgence une lettre au commandant. A peine avais-je commencé que j'entendis dans l'escalier un bruit de pas européen qui faisait retentir la dalle. Je sors. C'était le commandant Simon qui arrivait par le vapeur de nuit. « Vous ici ? — Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein ? — Non, mais je suis bien aise de vous voir. » Il était agité et moi aussi. Je le pris par le bras et l'amenai dans ma chambre. Asseyez-vous et permettez-moi de vous dire la vérité en ami. Vous avez fait une sottise en envoyant votre télégramme d'hier. — Une sottise, une sottise, c'est facile à dire, mais lisez les instructions de l'amiral approuvées par Bezaure. Ces instructions étaient claires et condamnaient le consul. — Je ne nie point que vous ayez raison d'être froissé, mais rien ne vous excuse d'avoir parlé comme vous l'avez fait à un homme qui a grade d'amiral. C'est d'autant plus regrettable qu'il s'est mieux montré à l'égard de la *Comète*, en stipulant dans les négociations préliminaires qu'une réparation d'honneur lui sera faite par le gouverneur de Ngan-king. — Il a fait cela, Père ? — Il l'a fait. » Son visage se contracta. « Eh ! bien, commandant, il faut réparer votre vivacité en faisant des excuses. — Des excuses, j'en ferai, mon Père, la main dans la main, loyalement. Je ne serai pas en retard de générosité avec lui, d'autant plus que je ne suis point ici pour ma face et ma gloriole, mais pour servir la Mission. — Merci, commandant, » répondis-je, dans l'étreinte d'une vigoureuse poignée de mains.

Il y avait deux heures encore avant l'ouverture des bureaux, il m'emmena à travers la concession et dans le jardin anglais. Assis sous un kiosque il me conta qu'il avait quitté son bord la nuit du 24 en sortant du télégraphe,

et qu'il y rentrerait le 26 au point du jour, sans que personne en ville ait soupçonné sa disparition pendant 36 heures. Il a passé la nuit seul dans le salon des premières, chantant pour se calmer les nerfs les « *Tantum ergo; Verbum supernum* » entendus à notre église de Yang-king-pang, et, ajoutait-il, en fredonnant le *Regina Cœli* de Labat de Sérène, un tas de *Sacramento*, comme celui-ci, qui me trottent dans la tête. Le temps s'était écoulé, je le ramenai vers le consulat en faisant un détour. Quand je me séparai de lui, je lui serrai la main, lui rappelai sa promesse de faire des excuses et lui recommandai le calme. « Soyez tranquille, mon Père : voulez-vous parier qu'il m'invite à dîner ? Attendez-moi dans votre chambre, dans une heure vous aurez ma réponse. Une heure après je reconnus son pas, plus alerte cette fois dans l'escalier. « Eh ! bien, c'est fait, me cria-t-il, avec son bon rire franc, le consul nous invite tous les deux à dîner dans une heure. » Je m'excusai et le laissai partir seul. J'allai remercier le bon Dieu qui s'était chargé lui-même de réparer un contretemps qui eût pu devenir si grave. J'ai raconté cet événement dans ses détails, car il montre, me semble-t-il, dans son vrai jour, la franche et loyale nature du commandant. L'épisode n'eut qu'une conséquence, une dépêche chiffrée reçue quelques jours après de l'amiral. « Un tapin, » me dit-il, en prenant son dictionnaire. Il lut le 1er mot: « Soyez », puis il ajouta, sans chercher cette fois, « calme. » C'était bien cela, « soyez calme, mon ami. » Il pouvait lui arriver pire.

Le 27 nov. arriva. Je n'avais point oublié les fameuses inscriptions injurieuses pour nous qui s'étalaient dans les rues de Lou-ngan, et jusque dans la salle d'audience du mandarin, les inscriptions lapidaires fixées aux portes du Ya-men (Tribunal), et la grande pierre commémorative dressée à 5 li (3 kilom.) de la ville, célébrant la louange du mandarin qui nous avait refusé justice. J'avais demandé à M. de Bezaure deux mois auparavant de les faire disparaître. Il s'était fâché en me disant que j'en exagérais l'importance. Des Pères chinois m'avaient assuré que je n'obtiendrais jamais cela. Je pensais autrement. Si la Ste Vierge voulait faire un miracle, elle saurait bien le faire tout entier. J'écrivis donc au dernier moment au consul, un mot qui devait lui être remis au début de la séance. Je demandais de faire donner au mandarin de Lou-ngan un blâme énergique qui se formulerait par la suppression de toutes les inscriptions honorifiques que le peuple lui avait offertes.

Les délibérations étaient commencées, quand ma lettre fut remise d'urgence au consul. Il n'eut que le temps d'y jeter un coup-d'œil; et, sans réfléchir à la gravité de la nouvelle condition que j'inscrivais au programme, dans les idées chinoises c'était d'emblée la plus importante, il la proposa, et elle fut acceptée presque sans discussion. On débattit encore certains points pour la forme et finalement tout fut accordé, le contrat signé de part et d'autre et un délai de 20 jours fixé pour l'exécution à partir de notre en-

trevue avec le gouverneur de Ngan-king. La Ste Vierge, émue de toutes les prières faites pour nous, voulait sauver notre mission, et elle ne fait point les choses à demi. Gloire lui en soit rendue, et au « Petit-Grand » qu'on avait tant prié au Carmel et qui nous accordait gracieusement cette faveur par les mains de sa Mère.

Pendant la récréation qui suit le dîner, on me remit un mot du consul ainsi conçu : « Cher Père, venez vite, j'ai notre contrat en bonne et due forme, signé, paraphé. Nous avons tout obtenu. » Je partis immédiatement et trouvai M. de Bezaure dans son cabinet de travail, joyeux comme un pinson et justement fier de sa victoire. Il me serra affectueusement la main en me remettant le contrat pour le montrer à mes supérieurs. Je le remerciai les larmes aux yeux. Il comprit à mon émotion la grandeur de l'acte qu'il venait de conclure. Je voulus aussi remercier madame de Bezaure qui avait eu une part si active dans la lutte. Puis je partis montrer aux supérieurs le témoignage de notre victoire. Le R. P. Havret fut enchanté et me dit : « Bien, mon Père, voilà un bon contrat. » Le P. Hoang, prêtre séculier, intermédiaire obligé de tous les rapports avec les mandarins dans le Kiang-sou, me guettait dans le corridor de Zi-ka-wei. Il me fit entrer un instant chez lui et me demanda si j'avais vraiment obtenu la suppression de toutes les inscriptions. « Voyez, » lui répondis-je. Il lut et ne proféra que ces mots : « *Hoc est inauditum.* »

Les actions de grâces succédèrent aux supplications, et moi je commençai à respirer après une bataille de plusieurs mois mêlée de tant d'alternatives d'espérance et de découragement.

Il était juste que le commandant Simon, occupé dans le Tché-king à combattre le bon combat pour les Lazaristes, fût un des premiers à connaître la bonne nouvelle. Je lui écrivis le jour même. Il me répondit la lettre suivante :

« Cher Père,

« Et d'une ! voyez: je vous disais que ça finirait bien. Mais il s'agit maintenant de rallier Chang-hai pour aller recueillir à Ngan-king, avant la fin du délai, le fruit de notre entêtement. J'apprends que notre affaire de Ning-po se discute aujourd'hui au consulat. J'ai écrit hier à M. de Bezaure pour lui dire que tout le monde était à quia ici : les faits ne sont plus discutés, les conditions admises en principe, et, de toutes parts les individus mêlés à l'affaire envoient des amis intercéder auprès de l'évêque. Mgr Reynaud les engage à aller à bord de la canonnière ; mais je ne vois venir personne: elle est cependant bien engageante, la petite *Comète*, avec sa jolie coque blanche comme une toilette de jeune mariée. Mais il paraît qu'elle commence à avoir une réputation de croquemitaine bien amusante.

« On me dit que l'*Alger* vient demain. Je ne sais trop ce qu'il vient faire,

mais c'est probablement un argument que le consul a prié le commandant Boutet de lui fournir pour arriver à les amener à composition.

« Allons ! ça va bien ; mais je regrette qu'on ne règle pas ici : en plus que ce serait amusant, je crois que ça ne traînerait pas. Cependant j'ai bonne confiance. Le résultat obtenu hier et certainement connu des délégués ne peut manquer de les influencer.

« A bientôt et tout à vous. « Votre dévoué,

« P. Simon. »

Les discussions ne traînèrent pas non plus à Chang-hai,et pour se débarrasser de l'importune *Comète*, on fut trop heureux d'accepter les propositions mitigées du consul. M. Simon en reçut avis le 29 novembre. Il avait fièrement rempli son rôle à Ning-po et se mit en train d'appareiller pour Chang-hai. Le 2 décembre il ralliait le port où, de grand matin, la canonnière, légère et élégante comme une blanche mouette, glissait sous les fenêtres du consulat de France, lançant à la brise sa flamme victorieuse. Le commandant jubilait. Un dîner réunit à la table de M. de Bezaure. Mgr Garnier, les PP. des Missions Étrangères, le commandant Boutet de l'*Alger*, le commandant Simon, plusieurs officiers des 2 navires de guerre, le personnel du consulat et moi. On y arrêta le dispositif du départ. L'*Alger* ayant à bord M. et M^me^ de Bezaure, devait, à cause de son fort tirant d'eau, partir le 8 déc. au matin et monter lentement à Nan-King ; je prendrais le steamer le 8 au soir et la *Comète* partirait le 9 au matin.

Je n'ai point à raconter ici la visite faite au vice-roi par le consul et les officiers, et rendue le lendemain sur l'*Alger* avec une solennité extraordinaire. Il y aurait pourtant une jolie page à écrire là-dessus. Ce fut pour la France et, par ricochet, pour la religion un triomphe dont l'Angleterre se montra bien jalouse. Plusieurs fois elle avait sollicité pareille faveur et s'était toujours vue éconduite. De part et d'autre on s'efforça de donner à cette entrevue le caractère de simples rapports de politesse et de bonne amitié. Mais venant à l'occasion de Sou-kia-pou, après l'échange de dépêches dont nous avons parlé plus haut, personne ne se méprenait sur le vrai sens de cette démonstration. D'autant plus que le vice-roi, accompagné de M. Tsai qui avait conclu notre affaire, purent voir sur le pont deux missionnaires, le P. Gaillard et moi, qui semblaient leur dire : vous mettez les pouces, n'est-ce pas ? Quand, après l'inspection du bateau, des troupes en armes, et une séance d'une demi-heure au salon, les grands hommes descendirent sur leur jonque, ils levèrent les yeux pour admirer la masse imposante de ce qu'ils appelaient « le démon noir », ils virent encore le missionnaire appuyé sur le rebord du spardeck et lui firent comme dernière réparation, un double salut d'adieux. Leur jonque brillamment pavoisée se détacha des flancs du croiseur qui la dominait comme une majestueuse citadelle. Une volée de 21 coups de canon salua leur départ,et ils disparu-

rent bientôt dans la flottille de jonques aux drapeaux multicolores venues pour leur faire escorte. Les deux journées du 11 et du 12 avaient été bien consolantes pour moi. Le commandant Simon, retenu un jour de trop à Chang-hai, n'arrivait qu'à 5 h. ½, lorsque tout était terminé. Il perdait ainsi une part de la joie intime que lui eût procuré ce triomphe dont la gloire lui revenait. *Sic vos non vobis*...

Remarquons jusqu'au bout la main de la Ste Vierge dans ce procès où nous l'avons déjà vue intervenir si merveilleusement. C'est le jour de l'Immaculée Conception que je pus enfin quitter Chang-hai après un exil de six mois, et la visite du vice-roi sur l'*Alger* avait lieu le jour de la translation de la Ste Maison de Lorette. Ces coïncidences indépendantes de tout calcul humain, ne furent pas l'effet du hasard ; Marie nous conduisait dans cette pénible lutte et faisait coïncider avec ses fêtes chacune des étapes de notre marche en avant. Elle nous montrait ainsi avec évidence qu'elle seule nous faisait triompher des ennemis ligués contre nous. Gloire et amour lui en soient rendus.

Je passai la nuit du 12 décembre à bord de l'*Alger* dans la cabine d'un lieutenant qui me cédait sa couchette. Le lendemain, dimanche, il y eut messe militaire à bord, à laquelle assistèrent les états-majors des deux navires, et tout l'équipage que le service ne retenait pas ailleurs. M. Brochen, ancien de Jersey, avait dressé à l'avant un autel et improvisé une superbe décoration ; le piquet d'honneur était commandé par la voix mâle d'un autre de nos anciens élèves, l'aspirant Fortin.

On me pardonnera de noter en passant l'estime profonde que tous, officiers et matelots, portent à ce fier chrétien qu'est M. Brochen. Son éloge est dans toutes les bouches et un de ses camarades passablement libre penseur me disait : « Brochen, c'est un Jésuite, et il s'en fait gloire ; mais personne ne songe à lui en faire un crime, car il est difficile de trouver son pareil. » Il est consolant pour nous de constater ce même esprit, dans une mesure plus ou moins large, parmi nos anciens élèves. J'en ai rencontré un bon nombre en Chine, et je puis dire sans aucune partialité qu'ils sont partout les plus aimables, les plus distingués et les plus foncièrement bons de leurs états-majors.

Le 14 décembre à 7 h. du matin les deux navires appareillaient et filaient en sens inverse. L'*Alger* rentrait en France. Selon l'usage en pareille occurrence, la *Comète* devait lui faire de bruyants et sympathiques adieux. Les matelots montèrent aux vergues et s'échelonnèrent dans les cordages ; la garde était sous les armes ; le commandant, les officiers et moi sur la passerelle. Quand l'*Alger* passa par notre travers, le commandant poussa un triple « Vive l'*Alger* ! Vive la France ! » que nous répétâmes trois fois avec un entrain formidable. Les mouchoirs s'agitèrent longtemps, plus d'une paupière était humide et plus d'un cœur, parmi l'équipage entièrement

breton, se serra à la pensée des ajoncs et des bruyères de la friche natale. Reverront-ils, eux aussi, leurs beaux clochers à jour? Adieu, bel *Alger*, tu as eu ta part du bon combat, que Dieu te garde à travers les océans. Va dire à la France le merci de ses missionnaires qui prient pour elle et qui l'aiment toujours.

Nous remontions lentement le fleuve à cause du brouillard dont nous étions enveloppés et comptions être en vue de Ngan-king vers 3 h. de l'après-midi. Soudain un cri s'élève de la machinerie, une tige du tiroir à vapeur venait de se briser. Force nous fut de jeter l'ancre pour réparer l'avarie. Nous n'étions qu'à 8 milles de Nan-king et nous passâmes là toute la journée. Partis le lendemain à 5 h. du matin nous étions en vue de Wu-hu à 1 h. Un moment d'arrêt, juste le temps de saluer les Pères et de nous rembarquer. Contrairement à l'usage, la *Comète* marcha une partie de la nuit et ne stoppa que vers 10 h. Nous reprenions notre course à la vitesse maxima avant l'aurore le 16 décembre. Vers midi la tour de la pagode de Ngan-king laissa apercevoir sa flèche pointue et ses multiples étages à toits recourbés.

J'aperçus bientôt dans le lointain sur la route qui longe le fleuve des cavaliers courant de toute la vitesse de leurs chevaux. « Tenez, commandant, dis-je à M. Simon, voilà pour nous, nous sommes signalés. — Bah ! bah ! répliqua-t-il d'un ton bourru, vous rêvez, Père. — Mais non, pas autant que vous croyez. — Ce sont tout bonnement les courses. — Des courses en Chine, ô mon siècle ! cela se voit sur les concessions, mais pas ailleurs. » Et il ne daigna même pas prêter attention au fait que je lui signalais.

Nous approchions de plus en plus et déjà je voyais la citadelle et une armée de jonques couvertes d'une forêt de drapeaux. « Que vous disais-je, commandant, on nous attend, voyez. — Une revue, et voilà tout. » Cette manie de se croire à Longchamps ou dans la rade de Brest ! Plein du souvenir de notre premier assaut, M. Simon se refusait obstinément à l'espérance d'une réparation en règle. Il ne savait pas qu'en Chine on joue à pile ou face. Nous n'étions plus qu'à 500^{m} de la citadelle et nous pouvions apercevoir par-dessus les bastions des mandarins en tenue et de nombreuses troupes en armes. Soudain un éclair sort des embrasures, et un formidable coup de canon retentit, suivi de deux autres détonations.

« Est-ce possible ! » murmure le commandant, le « Père disait vrai. Canonniers, à vos pièces, rendez le salut, hissez le grand pavillon. » Ému, la lèvre tremblante, savourant l'ivresse du triomphe et de la vengeance qui lui montait au cerveau, il vint me serrer la main en me disant : « Vive la mission et vive la France ! » Jamais, j'en suis sûr, il n'oubliera, comme moi, la joie ineffable de ce court instant qui effaçait les tristesses, les ennuis, les fatigues et les découragements de six mois d'une lutte ingrate, qui avait paru sans issue honorable. Nos canons répondirent aux feux de la citadelle et aux

mortiers des jonques qui crachaient aussi la poudre en notre honneur. Il était 1 h. de l'après-midi.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, je descendis seul à terre pour m'enquérir auprès du Père Joret du moment de la réception. Il me dit que ce serait le soir même, tout de suite. Toutes les troupes de la ville nous attendaient l'arme au pied depuis la veille et avaient hâte d'en finir. Je fis préparer rapidement les habits de cérémonie et me dirigeai vers la *Comète*. Un officier chinois à cheval m'arrêta en me disant que le commandant arrivait avec son escorte. En effet deux chaises, l'une verte, l'autre bleue, arrivaient au pas accéléré des porteurs, flanquées de 4 hommes et d'un caporal. Les officiers étaient en grand uniforme. Je revêtis le mien précipitamment, et notre cortège se mit en marche vers le palais du gouverneur. Nous rejoignons bientôt la grande artère de la ville et la suivons lentement, entre deux haies de soldats armés de lances ou de fusils. Toute la garnison de Ngan-king était sur pied pour nous rendre les honneurs sur un parcours de deux bons kilomètres. Les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. Une foule silencieuse était massée derrière la haie de soldats, s'écarquillant les yeux pour voir passer ces redoutables diables d'Europe qui forçaient les plus gros mandarins de l'Empire à leur demander solennellement pardon.

Quand nous arrivâmes aux immenses cours qui précèdent le palais, un spectacle vraiment grandiose s'offrit à nous. Un fourmillement de têtes humaines remplissait les abords contenu par une double ligne de troupes au port d'arme. Les officiers en grand uniforme, chamarrés de colliers et de brillantes broderies multicolores, l'épée au clair, se détachaient sur le front des troupes. Au fond de la longue avenue se dressait la grande porte devant laquelle, six mois auparavant, nous avions attendu pendant une heure et demie. Que le spectacle était différent ! différentes aussi les pensées qui s'agitaient en nous !

Le canon lance une triple salve, et la musique nous déchire le tympan de ses accords criards. Nous passons devant le mur d'honneur faisant face à la grande porte d'entrée dans toute maison chinoise importante, il est orné de l'animal fabuleux qui darde ses yeux flamboyants sur l'image du soleil, et dilate ses énormes mâchoires pour l'engloutir. Symbole de ces mandarins dont la cupidité convoite les richesses du peuple, ne trouvant en fin de compte que la ruine et la mort, comme le monstre qui, poursuivant follement le soleil jusqu'au bout de sa course, finit par être enseveli dans les flots de l'Océan.

Nous voici devant le grand portail. Les deux battants s'ouvrent pour nous livrer passage. Nous descendons de chaise et entrons dans une salle quadrangulaire ressemblant beaucoup à un théâtre à ciel ouvert. A gauche et à droite du vaste parterre se déploient plusieurs files de soldats tenant

en mains leurs étendards longs de 5 ou 6 mètres, vraie forêt de mâts d'où flottent des centaines de drapeaux mêlant, suivant les caprices les plus bizarres, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En avant des soldats, alignés sur deux rangs, se tiennent immobiles une quarantaine de mandarins, les militaires d'un côté, les civils de l'autre. Le gouverneur est debout au fond sur une espèce de scène où l'on accède par un petit escalier de pierre. Derrière lui un interprète et les deux principaux mandarins préposés au tribunal des affaires étrangères. Arrivés devant son excellence, le commandant fait le salut militaire, que le gouverneur reproduit avec la plus ridicule maladresse. Il avait l'air de se gratter le front. Puis nous marchons par un chemin connu, à travers une galerie de superbes colonnes, jusqu'au grand salon, témoin jadis de nos orageux débats. Là, selon la coutume, les saluts recommencent et nous nous asseyons, le commandant à la première place, moi à la seconde, M. Kerhuel à la 3me et le gouverneur à la 4me. J'avais voulu céder ma place au mandarin; monsieur Simon s'y opposa; « Non, non, Père, dit-il, une humiliation de plus leur apprendra qu'on ne se moque pas de nous. » « Excellence, dit le commandant, votre courtoisie d'aujourd'hui efface un peu le souvenir des insolences de votre prédécesseur; je retrouve chez vous le savoir-vivre que j'ai été habitué à rencontrer dans les nombreuses relations que j'ai eues avec les autorités de votre noble pays. J'ai combattu autrefois sous les ordres de Courbet, et j'ai passé en Chine une grande partie de ma carrière. Depuis lors rien n'était venu troubler la bonne harmonie qui règne entre nous et les mandarins chinois. » L'évocation de l'amiral Courbet produisit une sensation d'autant plus profonde que le préposé des affaires étrangères présent à la séance était le frère du fameux *Tchang-pé-luen* qui avait été chargé en 1884 de défendre Fou-tcheou contre la flotte française et avait répondu par une folle bravade à l'ultimatum de l'amiral : « Tirez, nous ne vous craignons pas. » Courbet n'attendait que cette réponse, on sait le reste. Dès le premier coup de canon Tchang-pé-luen s'enfuit à 20 li (3 lieues) de là et envoya un parlementaire pour traiter. C'était trop tard. Il eut beau écrire à Pékin des rapports où il flétrissait la lâche agression des Français qui tiraient sans lui donner le temps de se préparer à la défense. Il eut beau se vanter d'avoir dirigé personnellement de son poste d'observation à 20 li du champ de bataille, la brillante défense de l'armée impériale, d'avoir coulé plusieurs vaisseaux français, entre autres la *Comète* elle-même, si j'ai bonne mémoire, il n'en était pas moins dégradé par l'empereur, et la *Comète*, à l'heure actuelle, arborait bravement son pavillon devant Ngan-king épouvanté.

Messieurs les Chinois, on le devine, n'étaient point à leur aise. Le pauvre gouverneur faisait force saluts de politesse, suppliant le commandant de ne pas rappeler le passé. Il protestait qu'il s'efforcerait toujours de vivre en bons rapports d'amitié avec les Français. — Je prends acte de vos promesses,

répliqua M. Simon, mais il me reste une communication à vous faire au nom de mon chef, l'amiral de Beaumont. Il a appris avec peine que depuis une dizaine d'années et plus, la population du Ngan-hoei, soutenue ou poussée par ses mandarins, ne cessait de susciter des ennuis de tous genres à nos missionnaires. On entrave leur ministère, au mépris des traités, on leur interdit l'accès de certaines contrées, on leur défend d'acheter des immeubles, on les insulte, on les frappe comme dernièrement à Sou-kia-pou. Il faut à tout prix que cela cesse et que toutes les causes pendantes soient rapidement traitées ; sinon l'amiral se verra forcé d'entretenir en permanence dans le fleuve une flottille de canonnières ! Cette menace fut prise au sérieux, et le pauvre petit vieux gouverneur eut un frisson qui le secoua comme une décharge électrique.

Il nous invita à nous asseoir à une table somptueusement servie. Le goûter s'ouvrit par un énorme bol de nouilles placé devant chacun de nous, puis les hâchis de viande sucrée, les pâtés aux fines herbes, les tranches de mortadelle, les bouchées à la reine, les croquettes de volaille, les fritures, les pâtisseries, les fruits secs et confits, les oranges et les pamplemousses, tout ce que la science d'un Vatel chinois peut inventer de plus exquis se succéda en feu roulant pendant une heure. Le tout arrosé de porto, de champagne, de chartreuse, d'eau-de-vie de riz, servis dans de superbes verres de cristal ou des coupes d'agate, grandes comme un dé à coudre. « Ma parole, disait le commandant sans rire, ils ont juré de nous empoisonner ou de nous faire rentrer chez nous à quatre pattes. » Mais malgré les provocations à boire, nous étions sobres comme des membres de la société de tempérance, et laissions passer le défilé de ces innombrables *allume-cœur*, en savourant le parfum de délicieux manilles.

Le gouverneur s'efforçait par ses amabilités de prévenir de nouvelles évocations de Courbet. Il entretenait une de ces conversations folichonnes que connaissent tous ceux qui ont eu quelques relations avec les grands hommes de l'empire du milieu : Fait-il chaud dans votre noble pays ? y construit-on des maisons comme en Chine ? y sème-t-on le riz, le blé ? De quoi s'y nourrit-on ? Une foule de sottes questions faites non pour s'instruire, mais pour tuer le temps ou cacher son embarras. Vainement cherchions-nous à donner à la conversation un cours plus sérieux en parlant sciences, écoles, chemins de fer, canons, armements en général. Le grand homme, poussant l'amabilité à l'extrême, faisait circuler un bijou de tabatière taillée dans une pierre précieuse, nous invitant à y puiser avec une petite spatule en or la fine poudre jaune dont il se délecte. « Merci, disait le commandant, je n'use pas de ce plaisir de roi, je préfère du reste le contenant au contenu. »

Nous partîmes enfin après une longue séance de plus d'une heure. On nous rendit les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. Mandarins et soldats étaient

restés dans la même attitude pendant toute la visite. Nous défilâmes de nouveau entre deux haies de soldats dans le long trajet du tribunal aux rives du fleuve. Les clairons et les tambours nous précédaient, jouant des marches de processions qui suggéraient au commandant cette boutade: « Ils me prennent pour l'empereur ou pour le Bon Dieu ! »

Nos anciens adversaires, qui avaient soutenu et excité le gouverneur précédent dans sa résistance, ne restaient pas inactifs. Furieux de voir l'éclatante réparation qui nous était faite, ils se mirent à conspirer contre le gouverneur actuel, l'accusant d'avoir humilié la Province et la Chine devant un officier d'un rang inférieur en lui rendant des honneurs réservés à un amiral. Ils savent vaguement que le nombre des galons croît avec le grade dans les armées européennes, et comme ils avaient remarqué que le commandant n'en portait que trois, ils rusèrent pour savoir de moi et puis du P. Joret le grade de M. Simon. J'esquivai leurs demandes en leur disant de regarder les nombreuses décorations qui ornaient sa poitrine. C'est à cela, disais-je, qu'on reconnaît le mérite et la valeur d'un soldat. M. Simon est un brillant officier, très apprécié de ses chefs. Ils lui ont confié le commandement de ce beau navire et, quel que soit son grade, il les représente ici. Je me gardai bien de dire qu'il n'était que lieutenant. Ils l'auraient assimilé aux va-nu-pieds de ce grade dans l'armée chinoise. Sur la berge du fleuve une foule immense de curieux stationnait pour nous voir, et les satellites ne purent nous ouvrir un chemin jusqu'à notre chaloupe qu'en distribuant de droite et de gauche des volées de coups de rotin.

Le commandant était ravi de la réparation; nous n'aurions jamais imaginé qu'on nous fît tant d'honneur. Les angoisses de la lutte étaient oubliées. Le soir nous dînâmes à bord, repas plein d'expansion et de franche gaîté. A la fin le commandant fit tirer du meilleur coin de la cave sa meilleure bouteille de champagne que l'on baptisa la bouteille de la victoire, et l'on but à la paix de la mission, à la prospérité de la France et de cette belle marine si féconde en généreux caractères et en nobles dévouements.

Le 17 décembre était jour férié pour les Mandchoux. Le gouverneur dut donc remettre sa visite au 18. Elle eut lieu à 1 h. de l'après-midi. Quand le grand homme parut sur la berge, les nombreuses barques pavoisées firent feu de tous leurs canons, et une chaloupe à vapeur remorqua jusqu'à nous les deux grandes jonques qui amenaient sur la *Comète* le gouverneur et sa suite. Elles s'avancèrent avec la lenteur et la majesté de mandarins en cérémonie, coque et mâture disparaissaient dans les plis bigarrés des oriflammes accrochées à tous les cordages. Le commandant et moi attendions à la coupée, par derrière les officiers en grande tenue, les marins sous les armes, les canonniers à leurs pièces. Elle était belle, la petite *Comète*, dans cet appareil de fête, mais pour laisser à nos visiteurs une salutaire leçon, elle gardait aussi cette allure martiale qu'elle avait eue quand, forçant bravement les

passes de Paknam à travers un chenal semé de torpilles, sous le feu d'innombrables batteries, elle allait à Bankok imposer ses conditions au roi Chulalongkorn. Le gouverneur dissimulait avec peine son inquiétude en mettant le pied sur le pont de cette pimpante canonnière. On lui fit passer l'équipage en revue, mais c'est à peine s'il osait regarder en face ces hommes impassibles, rangés sur son passage dans un alignement irréprochable. J'entendais derrière moi des officiers chinois faire leurs remarques sur la belle tenue de cette troupe d'élite. Ensuite on fit mouvoir sans effort sur leurs pivots les grosses pièces de 14, j'expliquai en quelques mots le rôle de la *Comète* à Bankok, je montrai l'endroit où un obus vint tuer deux canonniers, les écorchures des balles et des boulets, nobles cicatrices incrustées dans un bastingage, enfin la plaque commémorative de ce hardi coup de main : un écusson de cuivre cloué au grand mât avec l'éléphant de Siam surmonté d'une comète à longue queue.

Le pauvre petit vieux ne goûte point les épopées guerrières, aussi fut-il visiblement satisfait quand, descendu dans la cabine du commandant, il put s'asseoir le ventre à table, le dos à un bon poêle ronflant.

On nous avait annoncé quatre visiteurs, ce qui faisait, avec le commandant, M. Kérhuel et moi, 7 personnes à table. Comment s'arranger pour loger tant de monde dans le salon si étroit du commandant ? Enfin on se serrerait un peu, et les gens pourraient tout juste faire le service en rasant les cloisons.

Son Excellence était accompagnée d'un général, d'un autre officier supérieur et d'un interprète, celui que nous avions, on s'en souvient, surnommé « good bye ». A peine étions-nous assis que deux nouveaux officiers chinois vinrent grossir le nombre des convives. Impossible de prendre place à table, on fit ajouter dans un coin un petit guéridon avec deux couverts. Le salon était plein comme un œuf. Le gouverneur eut peine à se contenir en voyant venir les deux intrus, il avait défendu à qui que ce soit de descendre. Mais eux demeuraient impassibles. Ils étaient apostés par le trésorier et le grand juge, comme espions, chargés de relever contre le gouverneur tout ce qui pourrait le compromettre. L'omnipotence de leurs patrons sous l'administration précédente semblait si bien leur promettre l'impunité que, malgré des ordres formels, ils crurent pouvoir en prendre à leur aise à l'heure actuelle; mais à peine rentrés chez eux, ils reçurent avis de leur dégradation. Toutes les influences mises en jeu ne purent les faire réintégrer.

Le commandant Simon n'avait pas voulu se laisser surpasser par un Chinois; desserts, vins et liqueurs furent prodigués avec une générosité sans exemple. J'étais assis à côté du gouverneur et l'entretenais des affaires de notre mission, l'assurant que jamais il ne verrait surgir de difficultés entre nous et les mandarins partout où ceux-ci ne montreraient aucune hostilité à notre égard. Je le priai en conséquence de prêcher à ses inférieurs

la justice et la bienveillance. Nous ne demandions qu'à vivre en bonne harmonie sous l'observation réciproque des traités; mais nous ne souffririons nulle part qu'on foulât aux pieds les accords passés avec la France. Leur oubli avait trop souvent amené comme à Sou-kia-pou de regrettables conflits, que nous espérions ne jamais voir se renouveler sous son sage gouvernement. Son Excellence m'assura de sa protection dans toute l'étendue de sa juridiction. Il me supplia d'exhorter mes confrères à la patience et à la prudence selon les préceptes de notre religion. — Prudents et patients, grand homme, nous l'avons été beaucoup trop à mon avis; on a pu prendre cela pour de la peur et de la faiblesse. Croyez qu'il n'en était rien. Nous n'avons rencontré presque partout, sous votre prédécesseur, que malveillance et duplicité, et il a fallu que la mesure fût comble pour nous faire sortir de notre prudente réserve au sujet de l'affaire de Sou-kia-pou. Je puis vous dire, grand homme, de la part du consul général et de l'amiral des mers de Chine, que la France est décidée à réprimer vigoureusement toute provocation. Le commandant, à qui je traduisais mes paroles au fur et à mesure, m'appuyait ferme. « Oui, oui, Père, disait-il en tordant sa grosse moustache, une flottille de canonnières dans le Kiang, moi pour la commander, et je vous garantis que ça marchera bien. »

Mon pauvre Fou-t'ai (gouverneur) n'était point à la noce. Il semblait avoir hâte de sortir de ce guêpier. Il m'assura en terminant qu'il nous accorderait partout une protection efficace; il ne me demandait en retour qu'une promesse, c'est qu'avant de faire des achats d'immeubles dans de nouvelles localités, nous en donnions toujours avis aux mandarins locaux. La bombe éclata. « Jamais, grand homme. Cela ne regarde ni vous, ni vos mandarins subalternes. Nous avons droit, de par les traités, d'acheter où bon nous semble, à Ngan-k'ing, comme à Pékin et partout ailleurs, sans que vous ayez à intervenir lorsque les négociations ont suivi un cours régulier. — Mais je ne vous demande cela qu'afin de vous assurer le concours et la protection des autorités. — Partout où elles sont intervenues, grand homme, elles nous ont suscité des obstacles et nous ont évincés en recourant même à l'émeute. Au reste la convention Berthemy qui consacre nos droits en ce point spécial, demeurée lettre morte jusqu'à ces derniers temps, vient d'être exhumée par M. Gérard, ministre à Pékin, et devra désormais être appliquée dans toute sa rigueur. Vous devez en avoir connaissance. »

« Pourquoi vous animez-vous, Père, demanda le commandant ? » Je le lui dis en quelques mots. Il donna un coup de poing sur la table et fit des yeux à faire trembler un démon. « Ah ! vieux renard de bonze, tu as été gentil jusqu'ici, et voilà qu'avant de partir tu laisses percer le bout de l'oreille, aurais-tu envie que j'ordonne machine en avant pour t'emmener faire une promenade sur les boulevards de Chang-hai ? » Ce fut inutile de

traduire ces paroles, notre petit vieux coula en douceur, reconnut tous nos droits et leva la séance après mille protestations d'éternelle amitié.

Nous partîmes presque aussitôt pour la résidence où un dîner d'adieux devait réunir officiers et missionnaires. Arrivé chez le P. Joret, je fis avertir l'interprète anglais du gouverneur que j'avais un mot à lui dire. Il arriva en hâte. J'emmenai le commandant pour assister à notre entretien. Il s'agissait d'élucider la question qui nous avait divisés en dernier lieu. Je pris un exemplaire de la Convention Gérard Berthemy pour la lui faire lire s'il l'ignorait et la lui commenter au besoin. Chose incroyable, il l'ignorait, lui délégué aux affaires étrangères. Cela montre le cas que fait le Tsong-li-ya-men des traités passés avec les nations étrangères, puisqu'il n'en donne même pas connaissance aux officiers chargés avant tout de leur exécution. L'interprète voulut emporter mon exemplaire pour le montrer au gouverneur. Je ne le lâchai pas, parce que nous en avions besoin. Le commandant voulant jouer encore une fois de l'argument de la flottille, interpella vivement l'interprète : « Ah ! ça, dites donc, Good Bye ».... M. Hoang, prenant à la lettre ce sobriquet dont nous le désignions entre nous, se leva et avec le meilleur sourire et mille salamalecs, nous dit en nous serrant la main, Good bye, Good bye ; pour ne pas éclater de rire, nous faisions des efforts à en devenir malades. Ainsi se terminèrent en comédie toutes nos luttes auprès des mandarins de Ngan-king.

Le soir après souper, je fis mes adieux au cher commandant et à ses officiers. J'avais le cœur bien gros et quand je voulus, dans une chaude poignée de main, dire merci à mon brave protecteur, je me sentis saisi à la gorge d'une vigoureuse étreinte; suffoqué par l'émotion, je ne pus exprimer ma reconnaissance que par un sanglot. M. Simon, aussi ému que moi, tourna la tête et partit sans regarder en arrière. Nous avions tous les deux combattu ensemble le bon combat, et il s'était formé entre nous une intimité, une fraternité que rien ne saurait détruire. Que Dieu le garde et lui rende au centuple ce qu'il a si généreusement fait pour notre mission.

Le commandant n'avait pas toujours eu à l'égard de la Compagnie les sentiments qu'il ne cherchait plus à cacher. Au commencement de décembre, quand j'allais quitter Chang-hai, Mgr Reynaud, Lazariste, vic. apost. du Tché-kiang, fut invité à dîner à notre résidence de Yang-king-pang. Le P. Eug. Rouxel le reçut très bien. En récréation il nous présenta à Monseigneur. Quand il me vit : « Ah! c'est vous le P. Lémour ? Je suis bien heureux de vous voir. Je vous connais déjà très bien, et vous m'avez causé bien des inquiétudes. — Pas possible, Monseigneur, j'en serais désolé. — Oui, quand M. Simon est venu au mois de novembre avec la *Comète* traiter notre affaire de Ning-po, il ne parlait que de vous. Son cœur n'était point au Tché-kiang, il était avec vous à Sou-kia-pou, à Ngan-king. Je vous en voulais un peu, et craignais que vous ne nuisiez inconsciemment au succès de nos démarches.

Vous pouvez vous flatter d'avoir complètement retourné votre homme. Quand je vis M. Simon pour la première fois, ajouta-t-il, c'était en mars 1896, je lui faisais visiter nos orphelinats et nos écoles. Il admira ces œuvres apostoliques et me fit textuellement cette réflexion : « A la bonne heure, vous au moins vous faites ici de bonne et sérieuse besogne, tandis que ces Jésuites ne font que poursuivre leurs intrigues ténébreuses, comme en France et dans le monde entier. » Loin de moi la pensée de m'attribuer le mérite de ce changement. Le contact avec les missionnaires fait tomber les préjugés les plus tenaces et la conversion est bien entamée, sinon complètement faite, pour quiconque, remontant le fleuve Bleu, rencontre aux étapes de Tcheng-kiang, Nan-kin et Ngan-king, d'aimables enjôleurs comme les PP. Chevalier, Simon et Joret. Le commandant de la *Comète* fut une de leurs victimes, et l'ayant connu comme moi, doué d'un cœur d'or sous une rude écorce, ils savent qu'il est digne de porter la croix de S. Grégoire accordée sur nos instances, par le Souverain Pontife, à ce vaillant officier pour les éminents services rendus à la mission.

Le 19 décembre de bon matin je quittais Ngan-king en chaise à quatre porteurs, la fameuse chaise que les porteurs avaient appelée « pagodin *Tou-ti-miao* » à cause de son étrange forme, quand ils avaient amené le P. Twrdy à Ngan-k'ing, 8 mois auparavant. Elle allait enfin revoir son pays natal, apportant la « face » aux chrétiens de Lou-ngan. Rude voyage que celui-là. Six jours pleins sous la pluie, la neige et un terrible vent du nord.

J'arrivai enfin dans ma section le 24 décembre au soir, avec le divin Enfant de la Crèche ; je ne pouvais souhaiter de meilleurs auspices. On me reçut au bruit des pétards avec la curiosité légitime qui s'attachait à ma personne. Du reste aucune manifestation dans un sens ou dans l'autre. Il était clair cependant que je n'apportais pas la joie aux anciens persécuteurs.

Dès le surlendemain je m'occupai de pousser l'exécution des mesures convenues à Chang-hai. Le « *Wei-yuen* », délégué du gouverneur, qui devait m'accompagner à Sou-kia-pou, n'arriva en effet de Ngan-king que le 27 décembre. Cela me fit un jour de repos en compagnie du cher P. Rodet que je trouvai bien fatigué à la suite des rudes épreuves qu'il avait eu à subir pendant six mois.

Il avait eu déjà la consolation de voir disparaître de partout les odieuses inscriptions, les cartels injurieux, les pierres commémoratives érigées contre nous avec une scandaleuse profusion. Tous ces monuments qui chantaient la gloire de l'ancien préfet avaient été impitoyablement détruits en dépit des colères et des menaces. Le mandarin avait obéi aux ordres de ses supérieurs avec un zèle excessif, puisqu'il avait détruit plusieurs monuments inoffensifs qui n'étaient point mentionnés dans notre contrat. Il voulut agir

promptement pour prévenir une redoutable opposition. Il excita les colères des lettrés: la réparation de notre honneur n'en fut que plus éclatante.

Il me suffira maintenant pour clore ce long récit de transcrire une lettre que j'écrivis au Rév. P. Supérieur au lendemain de mon retour de Sou-kia-pou. Elle relate dans le détail la réception qui me fut faite dans ce pays où bouillait tant de haine contre nous.

« Lou-ngan-tcheou, le 3 janvier 1897.

« Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

« Je reviens à l'instant de Sou-kia-pou et suis heureux de vous dire que tout s'est fort bien passé. Mes os sont intacts et notre « face » aussi pleine que nous pouvions le désirer.

« Une lettre du 25 décembre vous donnait les détails de notre réception de Ngan-king et mes premières impressions sur Lou-ngan. Reprenons, si vous le voulez bien, mon Révérend Père, à dater de ce moment.

« Dès le 26 je portai ma carte et rendis visite à mon mandarin, un Mandchou de la forte race, face ronde comme le soleil, un type de bonheur et de beauté ! Il me fit une réception très hautaine qui m'impressionna mal à son égard. Sou-kia-pou vint tout de suite sur le tapis. Je ne répondis que d'une manière évasive, parce que le délégué n'était pas encore arrivé. D'ailleurs il y avait une telle foule dans et devant le tribunal, que mes paroles eussent fait en un instant le tour de la ville, pour être commentées de façon diverse. Je me bornai donc à dire que j'avais vu les belles manifestations de Nan-kin et Ngan-king, et espérais que le mandarin de Lou-ngan ne nous serait pas moins favorable. Il me répondit qu'il avait des ordres, et qu'il s'en tiendrait aux instructions de ses supérieurs.

« Il me fit asseoir alors devant une table servie à l'européenne, avec du champagne chaud dans les verres! *Inter pocula* je portai plainte contre son portier qui s'était permis de me désigner par un terme peu respectueux et de recevoir assez grossièrement celui qui portait ma carte. Il me promit de le punir, et nous nous quittâmes. Je fis le jour même une visite à tous les mandarins et notables uniquement pour remettre ma carte.

« Je rentrai à la maison assez mécontent de ma première épreuve. Le lendemain, pendant mon action de grâces, on vint m'avertir que le délégué du gouverneur, arrivé la veille, m'envoyait un présent. C'était une chèvre qu'il avait achetée à Ngan-king et qu'il m'avait envoyé offrir comme provision de voyage, chez le P. Joret. J'étais parti deux heures auparavant. L'homme se mit à ma poursuite, et la pluie l'empêcha de me rattraper. J'en remercie le bon Dieu ; qu'aurais-je fait de cette bique, sèche comme une savate et morte peut-être du choléra. Le pâté, l'excellent jambon et les œufs durs

dont le P. Joret avait bourré mon sac me permettaient de vivre sans la chèvre de M. le délégué.

« 27 décembre. Mon *Wey-Yuen* (délégué), M. Tcheng, un homme du Kiang-si, arrive chez moi. C'est un jeune homme de 30 ans, sans aucun extérieur, timide, ne sachant pas dire deux mots sans bégayer. Il n'a pas dû se laver la figure pendant les 8 jours qu'a duré son voyage, car il est noir comme un ashanti. Après quelques mots échangés au salon, je le fais monter à la salle de récréation pour causer plus aisément. Il désire me conduire immédiatement à Sou-kia-pou pour retourner aussitôt à Ngan-king où il a laissé tous ses habits. Je lui dis que je ne saurais aller à Sou-kia-pou avant que le terrain ne soit acheté, la réparation devant être le dernier acte de notre accommodement. Cela semble l'ennuyer horriblement. Le gouverneur l'a envoyé uniquement pour me conduire à Sou-kia-pou et exhorter les notables à me trouver un terrain. Je débats ensuite les autres formalités de la réparation : Pétards, étoffe rouge, cortège mandarinal, musique, visite des notables, du mandarin militaire, des chefs de corporation, de Tchou-kia-tcheng, Yu-tchang-fa et Yao-fong-I, c.-à-d. des deux coupables dégradés et du grand meneur des émeutiers. Je demande même qu'on m'offre des inscriptions d'honneur. Le délégué, qui est un imbécile, tremble de tous ses membres et déclare qu'il n'a aucune mission pour fixer ce dispositif. Il part sans rien décider, après une séance d'une heure et demie. Il était midi passé. Le mandarin s'était annoncé pour une heure. J'eus juste le temps de prendre une tasse de bouillon avant son arrivée.

« C'était une nouvelle bataille qui allait commencer. Elle fut chaude, et je dus rabattre beaucoup de mes prétentions. *Ki-ta-jen*, mon mandchou, me fit comprendre que je devais sans tarder aller recevoir la réparation à Sou-kia-pou. Les habitants, atterrés par l'arrangement survenu quand ils croyaient tout achevé, et par sa promptitude à exécuter les clauses de l'enlèvement des inscriptions, de la dégradation des coupables, etc... se soumettraient à la réparation, ce qu'il ne pouvait garantir en cas de retard. De plus, disait-il, il était absolument impossible d'acheter le terrain dans un délai de 20 jours. Toutes les rues de Sou-kia-pou étaient en effet couvertes d'affiches menaçantes pour quiconque nous vendrait. Indépendamment de cela, il m'avait toujours semblé impossible de procéder si promptement, et j'en avais moi-même fait l'observation à M. de Bezaure quand il fixa le terme avec M. Tsai à Chang-hai.

« Le mandarin ajouta que si nous n'allions pas à Sou-kia-pou avant l'achat, c'était rejeter la réparation à un mois, car il va enfermer les sceaux le 19 de la lune. Le mandarin titulaire de Lou-ngan arriverait peut-être sur ces entrefaites, et j'aurais à me débrouiller avec lui. Toutes ces considérations m'ébranlèrent, surtout la dernière. Le mandarin actuel est énergique et semble disposé à aller jusqu'au bout de ses instructions. Il les a même de

beaucoup dépassées en enlevant du tribunal et de la ville tout ce qui parlait de l'ancien mandarin, quand il aurait pu se borner strictement à faire disparaître une seule inscription offerte par Sou-kia-pou. Je demandais donc quelques heures pour réfléchir et consulter les Pères. Le mandarin me dit que je pouvais être tranquille pour le terrain : Je l'aurai, car nous chercherons tous les deux de notre côté et nous savons qu'il y a des gens qui veulent vendre.

« Il finit par m'inviter à dîner pour le lendemain. J'acceptai, dans la conviction que cela ferait bonne impression sur la population de Loungan.

« Je me rendis au Ya-men au jour fixé vers 4 h. le lundi 28 décembre. Foule immense à la porte. Le mandarin me traita aussi aimablement que possible. Nous étions cinq à table. Tout le monde s'étonnait de voir un « diable d'Europe » se servir si aisément des bâtonnets. Mais ce qui étonnait bien plus encore c'était de nous voir causer comme deux vieux amis et de l'entendre répéter avec affectation : « Mon bon ami le Père Fei. » Le bonhomme était allumé par le whisky qu'il boit à grands verres. Il voulait m'exciter à lui tenir tête, mais je répondis que je tenais à trouver mon chemin jusque chez moi. « Peu importe, vous avez votre chaise. — Oui, mais je ne saurais m'y rendre. — On vous y portera, etc... » Je fus sobre comme un anachorète. A la fin du repas, assis sur le canapé chinois, nous fixâmes le cérémonial de ma réception à Sou-kia-pou. Il me précéderait d'un jour pour calmer les esprits et les amener à composition. Moi je partirais le 27 ou le 29 de la lune, c.-à-d. le 31 décembre ou le 2 janvier avec le délégué. Il me fixerait le jour, quand il aurait constaté par lui-même les dispositions de la population. Le dîner de réparation aurait lieu le soir même de mon arrivée. Il s'engageait à m'amener les six notables, le mandarin militaire et les satellites. Je voulus exiger que les chefs de corporations vinssent aussi ; il refusa de me le promettre. Ces hommes-là, me dit-il, sont furieux d'avoir à payer 1500 taëls et d'avoir été dénoncés au vice-roi et au gouverneur. Ils sont prêts à recommencer dès demain l'affaire du 18 mars, et les brouettiers crient bien haut qu'ils travaillent pour qui les paie. Je ferai mon possible, ajouta-t-il, mais si vous exigez de moi ce qui est au-dessus de mes forces, je ne m'engage à rien. Et il me dit la fameuse phrase : je ne tiens ni à l'argent, ni à mon bouton, ni à ma charge. C'est-à-dire, je donne ma démission. Si vous acceptez mes conditions, tout ira bien, et si la population de Sou-kia-pou veut vous tuer, elle devra commencer par moi-même. C'était dit sans emphase au milieu du silence de la foule qui assistait aux pourparlers. Je crus de mon devoir d'accepter ses propositions et je partis après avoir reçu de lui les plus grandes marques d'amitié.

« Le mardi 28 décembre, deux catéchumènes de Sou-kia-pou arrivèrent chez nous épouvantés. On voulait les mettre à mort et l'on s'excitait à

recevoir le Père à coups de triques. Les notables accoururent aussi chez le mandarin lui exposer la situation. Ils se déclarèrent impuissants à calmer l'émeute s'il ne prenait des mesures contre les brouettiers. Ki-ta-jen n'osa pas partir le 30 décembre comme c'était entendu. Il envoya des satellites et se rendit lui-même à Sou-kia-pou le 1er janvier. Il savait que nous fêtions le nouvel an, il m'envoya des présents superbes. J'en acceptai quelques-uns, et il me gronda de n'avoir pas pris la robe et le surtout de soie avec les fourrures qu'il m'avait fait porter. Il vint même me faire visite avant son départ.

« Le premier janvier au soir, le délégué m'envoya dire qu'il partirait le lendemain à 11 heures et que je le rencontrerais sur la route. Je lui fis répondre que s'il ne partait à 9 heures et ne venait me prendre chez moi, je n'irais point à Sou-kia-pou. Il dut céder. De Lou-ngan à Sou-kia-pou on compte 40 li (6 lieues), mettez-en 50 et vous aurez la vérité; or les porteurs de chaise, surtout avec mon « pagodin » et les chemins défoncés que nous devions parcourir, ne font pas plus de 7 ou 8 li à l'heure. Si donc j'avais consenti aux propositions du délégué, je serais arrivé à Sou-kia-pou à 5 heures au plus tôt, c'est-à-dire à la nuit. C'était son but.

« Le 2 janvier, je partis à la garde des SS. Anges. Je fus obligé de maudire mes porteurs qui prétendaient fumer l'opium tous les dix li. Le délégué m'accompagnait avec satellites et parasol rouge. Nous avions en tout 7 chaises et une trentaine d'hommes. Le long du chemin je priai de tout mon cœur, en parcourant triomphalement cette voie douloureuse du P. Twrdy. Comme je remerciais le bon Dieu d'avoir enfin arrangé, lui tout seul, une affaire si difficile, si embrouillée et si vieille !

« Il plut la moitié du chemin. Vers 1 heure le temps s'éclaircit un peu. A 4 heures nous étions à 3 li (1800 m.) de Sou-kia-pou. J'aperçus de loin une foule immense et des habits rouges. Un soldat accourait avec une carte. Un mandarin à cheval suivait. C'était le mandarin militaire de Sou-kia-pou. J'étais en habits de cérémonie ; je descendis de chaise et je répondis par un salut à sa génuflexion. Il me dit qu'il venait pour m'introduire. Sept ou huit soldats et des satellites marchèrent devant ma chaise, le grand homme suivait à cheval. Bientôt j'aperçus tout un cortège d'étendards de toutes couleurs et des musiciens. Quand nous les eûmes atteints, ils se mirent en marche, et les bombardes de jouer leurs airs les plus criards. A un demi-li du village, trois gardes-champêtres en chapeaux de cérémonie crièrent de toutes leurs forces sur le passage de ma chaise : « Nous fléchissons le genou pour saluer le Père », et ils me firent la prostration.

« Vingt pas plus loin un groupe de 7 ou 8 personnages, en habits de soie et de fourrures, attendaient penauds. Ils étaient très entourés ; c'étaient les notables. Je fis arrêter ma chaise, et ils me firent la plus solennelle

prostration que j'aie jamais vue. Je leur dis un petit mot poli et me remis en marche précédé et entouré de ces notables déconfits. Tous les satellites amenés par le mandarin étaient échelonnés sur mon passage. Les pétards faisaient fureur, interrompus de temps en temps par les bombes. Tout ce tintamarre attirait une foule énorme et quand nous arrivâmes à l'entrée du bourg, ce fut un tohubohu indescriptible. Les chemins étaient horribles, et l'on enfonçait dans la boue noirâtre des détritus et des ordures.

« Nos amis les brouettiers étaient massés le long des murs avec toute la population qui est fort nombreuse. Les yeux fouillaient ma chaise pour apercevoir le diable d'Europe si malmené naguère. Parfois les curieux se jetaient sur les brancards pour me mieux contempler. Ils étaient vite écartés par de vigoureux coups de rotin que les satellites ne ménageaient pas. Après avoir marché dans la grande rue je ne sais combien de temps, ma chaise tourna par une étroite ruelle à gauche et je me trouvai bientôt dans la cour de la pagode *Houo-sin-miao*, où le P. Twrdy fut enfermé 56 h. et subit son martyre. Un seul catéchumène avait eu le courage de marcher devant ma chaise : c'est *Tchou-ting koei*, celui qui habite la maison commune des gens du Chan-si où commença l'émeute de Sou-kia-pou. Il avait eu à souffrir dans la bagarre, et ensuite pendant que nous poussions l'affaire à Chang-hai on l'avait accusé à plusieurs reprises devant le mandarin pour nous avoir loué quelques chambres dans la maison commune dont il avait la garde. Persécuté pendant six mois, il s'était montré très ferme contre l'orage. En venant ostensiblement à ma rencontre, il montrait donc de l'audace et du courage. On voulut le séparer de moi quand j'entrai dans la pagode, il faillit même être battu par les satellites, car le mandarin avait donné ordre d'empêcher païens et chrétiens de me suivre. Je le pris sous ma protection et l'introduisis. Mon catéchiste *Ho* me dit avoir reconnu dans la foule beaucoup des anciens catéchumènes, mais soit ordre du mandarin, soit peur de nouvelles émeutes, ils restèrent mêlés à la foule. J'avais moi-même recommandé de ne faire aucune manifestation; la joie du triomphe aurait pu leur faire proférer des paroles qui eussent excité la foule. Je pris mon logement dans la pagode où on m'avait réservé un grand et beau salon, plus une chambre à coucher. Le délégué lui-même habitait avec ses gens une chambre latérale.

« A peine étais-je installé que les notables conduits par leur chef, un licencié militaire, vinrent me faire la réparation et me demander pardon. Le mandarin m'avait bien recommandé de ne pas les traiter rudement. Je n'en avais du reste aucune envie, soucieux avant tout de renouer les relations de bonne amitié pour l'avenir. Je leur fis donc un petit sermon et les renvoyai avec de bonnes paroles. Bien m'en prit, car ils partirent contents et les deux principaux notables qui voulaient démissionner, conservèrent leur charge. Cela était capital pour nous ; le peuple et les marchands les

avaient presque décidés à déposer leur mandat. Ils me promirent que désormais nous vivrions en amis et que les faits passés ne se renouvelleraient plus. Ils me prièrent de leur en donner la nouvelle chaque fois que je reparaîtrais à Sou-kia-pou pour qu'ils pussent me rendre visite. Les pauvres diables en avaient gros sur le cœur, surtout le grand notable qui a personnellement déboursé beaucoup d'argent, et endossé d'interminables vexations pour avoir voulu à tout prix faire un accommodement. Le délégué vint à son tour me faire visite. Il se vanta d'avoir exhorté tout le monde à la paix et à l'exécution de la clause relative au terrain. Il est trop bête pour faire avancer une cause, et je fus avec lui aussi bref que possible.

« Le soir on me servit à moi et à mes gens le dîner de réparation, 32 plats. Les notables m'en firent les honneurs. Les autres tables étaient servies chez le mandarin et chez le délégué. Je n'avais voulu inviter que deux catéchumènes, car tous les autres ou bien se cachaient, ou bien étaient des faiseurs d'affaires que j'ai refusé de reconnaître comme chrétiens, jusqu'à ce que je puisse personnellement me rendre compte de leur caractère et de leur conduite. Tous les Pères me disent que c'est de la prudence la plus élémentaire.

« Après le repas le mandarin vint lui-même me faire visite. Nous causâmes amicalement pendant quelques minutes. Je lui demandai s'il m'amenait les chefs de corporation. « Impossible, Père, me dit-il, ne les humiliez pas davantage, sinon la foule énorme qui stationne à la porte nous fera un mauvais coup à tous les deux. Leurs amis et affidés sont mêlés aux gens du dehors prêts à tout faire, et je serais incapable de les arrêter. » Ce Ki-ta-jen est un homme franc, et je le crus sincère.

« Je manifestai la crainte qu'on ne recommençât les émeutes dans l'avenir si les chefs de corporation ne venaient s'aboucher avec moi. Il me tranquillisa en m'apprenant que le matin même il avait fait venir à son hôtel les huit chefs des brouettiers et les avait forcés à prendre l'engagement écrit d'empêcher tout retour offensif. Ils se reconnaissent responsables de tout ce qui peut arriver dans la suite et, avec les notables et le mandarinet local, se portent garants de la paix future.

« Les notables arrivèrent alors pour la troisième fois me faire réparation devant le mandarin. Celui-ci les exhorta à vivre en bonne harmonie avec le Père et les Chrétiens. Il leur fit en substance ce petit discours. « L'affaire de Sou-kia-pou a été une folie, vous vous êtes attaqués injustement à un homme venu ici pour faire le bien. Les Pères font 10 fois 10000 li pour venir de leur lointain pays faire des bonnes œuvres parmi nous. N'allez pas croire qu'ils sont moins bons et moins vertueux que vous parce qu'ils sont étrangers et portent de longues barbes. Je connais le Père Fei, moi, son cœur est droit comme sa parole et je me flatte d'être son ami, or je ne voudrais jamais être l'ami d'un malhonnête homme.

« Vous ne pouvez lui reprocher qu'une chose,sa religion. Mais sa religion est bonne et reconnue comme telle par l'empereur qui lui permet de la prêcher. Pour cela il doit pouvoir s'établir partout sans que vous ayez le droit de l'en empêcher. Et tout chinois peut à sa guise *manger* sa religion. Nous adorons Confucius, nous; le Père ne l'adore pas mais il adore « Tien Tchou », Dieu, dont il est l'apôtre. Le Père prêche ici la religion, comme autrefois Confucius prêchait la sienne.

« Cette religion a ses lois, il y a les commandements de Dieu et de l'Église. Ces lois défendent aux chrétiens de voler, de mentir, de faire le mal; elles ordonnent d'adorer Dieu, de respecter ses parents et ses maîtres. Tout cela n'est-il pas bon ? La religion chrétienne ne soustrait pas les hommes aux lois de l'empire, les chrétiens restent les sujets de notre grand empereur et des mandarins qu'il délègue. Vous devez donc tous vivre en paix et en bonne harmonie.

« Si dans la suite les chrétiens commettent des injustices, s'ils refusent de payer ce qu'ils achètent, s'ils menacent les païens de procès injustes, avertissez le Père, il les punira, et s'il n'a pas les moyens suffisants pour les châtier, il les livrera à ma justice. » Je répondis que j'approuvais la proposition du mandarin ; mais en reconnaissant que les chrétiens n'avaient pas le droit d'ennuyer les païens, j'affirmai que réciproquement les païens ne devaient pas molester les chrétiens, que je les protégerais toujours contre toute persécution et toute injustice. Les uns et les autres, sujets du même mandarin et du même empereur, devaient vivre en paix en suivant chacun sa religion.

« Je déclarai ensuite que désormais je viendrais à Sou-kia-pou quand il me plairait, et qu'en attendant que j'aie pu y trouver un établissement, je descendrais comme le P. Twrdy à la maison commune du Chan-si où j'avais loué quelques chambres. Cela fut admis comme légitime ; mais je suis persuadé que ce ne sera pas sans inconvénient dans l'avenir, les hommes du Chan-si habitant Lou-ngan s'étant unis aux quatre familles de la même province installées à Sou-kia-pou pour nous l'interdire. Nous verrons plus tard.

« Ensuite je leur dis de ne pas s'étonner de ne pas voir le P. Twrdy à ma place pour recevoir leur réparation, ses talents et les services rendus l'ayant désigné pour le poste plus important de la préfecture Liu-tcheou-fou. Tout le monde ici est bien convaincu que c'est un avancement considérable même pour nous d'aller d'une préfecture de 2e ordre à une préfecture de 1er ordre. Je leur annonçai que le P. Twrdy allait à merveille et que je comptais avoir le plaisir de le posséder bientôt quelques jours à Lou-ngan, ils pourraient constater qu'on ne lui avait coupé ni le nez, ni les oreilles, comme on le disait.

« Les notables partirent, et je continuai à causer quelques instants avec le

mandarin. Quand je le reconduisis au dehors, il me répéta tout haut devant tout le monde: Père Fei, mon bon ami!! Il m'assurait de nouveau que j'aurais le terrain ; mais qu'il ne fallait rien précipiter. Dès qu'il aura trouvé il m'avertira ; je l'avertirai si je trouve avant lui, et ce terrain sera le mien, sans que personne puisse molester mon vendeur. J'ai déjà en mains 4 propositions de vente, mais c'est dans la ville, dans des endroits où je ne pourrais me développer suffisamment et à des prix trop forts. Je préfère attendre en faisant agir des entremetteurs. J'ai déjà failli aboutir pour un excellent terrain à l'entrée sud du bourg. Les menaces ont fait reculer au dernier moment. Je laisse tomber le reste de colère qui bout dans les cœurs, et l'on sera surpris d'apprendre un beau matin que c'est fait. Tous me disent qu'il sera facile d'acheter ce que je veux et à meilleur compte. Pour le moment rien ne presse, Sou-kia-pou n'ayant plus que quelques catéchumènes dignes de ce nom, du moins à ma connaissance.

« La journée finissait, somme toute, pas trop mal. Mes catéchistes et mes gens étaient enchantés. Le lendemain, après une nuit de rêves tout roses, je me levai à 4 h. pour dire la messe dans l'antre du démon. J'avais tant d'actions de grâces à rendre et tant de bénédictions à demander pour ce pauvre pays. L'autel était orné, les cierges brillaient déjà dans l'appartement et mes gens étaient sur pieds pour assister au saint sacrifice. C'était dimanche. Avant de revêtir les ornements je voulus chercher la messe dans le missel. Hélas ! au lieu du missel, j'avais pris mon grand rituel de forme absolument semblable. Jamais cette erreur ne m'était arrivée, car il n'avait point jadis la couverture noire du missel. La bonne Sœur Germaine en avait mis une qui fut cause de la méprise. Je fus bien triste ce jour-là, j'avais tant de choses à dire à Notre-Seigneur. Il vit le fond de mon cœur, et mes sentiments intimes suppléèrent, je pense, au sacrifice. N.-S. ne voulait point descendre sur l'autel du diable.

« J'attendis l'aurore pour aller visiter l'ancienne prison du P. Twrdy et les cours que remplissaient les émeutiers. Peut-être une autre fois subirai-je moi-même le même sort que lui ; j'aurai l'avantage de connaître la place.

« Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi descendus dans cette pagode? Le mandarin m'avait demandé avant de partir où je voulais être reçu. J'avais répondu ou à la maison commune du Chan-si ou à la pagode *Houo-sin miao*, car ce sont ces deux endroits qui furent les principaux théâtres de l'émeute. Le premier était à l'extrémité du village opposée à celle par où nous venions. Il aurait fallu faire trois li dans les rues, et je me serais trouvé isolé dans la campagne, sur un point excentrique. Le mandarin habitait loin de là, et nos communications eussent été très difficiles. Ces raisons firent préférer la pagode de part et d'autre. J'irai une autre fois constater à la maison du Chan-si les dégâts accomplis le 18 mars pour indemniser les propriétaires.

« Vers 9 h. du matin, le lundi 3 janvier, le mandarin me fit gracieusement envoyer un excellent déjeuner et je quittai Sou-kia-pou vers 10 h. pour rentrer à Lou-ngan montrer aux chrétiens que je vivais encore. Les rumeurs qu'on avait fait courir ne les laissaient pas sans inquiétudes. De fait on s'était borné à afficher une menace de mort sur le montant de ma porte. Je fus reconduit hors du village selon le cérémonial suivi en arrivant.

« Il ne reste plus maintenant qu'à acheter le terrain au meilleur prix et au meilleur endroit possible. *Hoc opus, hic labor est ;* mais nous arriverons.

Nos chrétiens sont contents : ils relèvent la tête après leur longue humiliation. Je veux les empêcher de la relever trop haut, et de me créer des difficultés dans l'ivresse de leur triomphe. Si précédemment ils avaient été plus modestes, il est probable que nous n'aurions pas subi la bourrasque. Maintenant j'espère que, Dieu aidant, les brebis dispersées par la tempête vont rentrer dans le bercail et réaliser les espérances que ce pays faisait concevoir.

« Toutes les stipulations du contrat sont maintenant exécutées, réserve faite de l'achat de terrain. Mais la proclamation énergique du gouverneur de Ngan-king n'a pu être lue que par quelques personnes ; à peine était-elle affichée qu'une troupe furieuse s'est précipitée pour la mettre en pièces. Peu importe, l'effet est produit, et l'on saura qu'on ne peut impunément s'attaquer à la religion.

« Depuis lors la paix est rétablie à Sou-kia-pou. L'achat du terrain ne se fit pas sans peine à cause des menaces contre quiconque oserait nous vendre. Une première propriété fut acquise à l'est du bourg dans une position commode, à l'ombre de la pagode où le P. Twrdy avait été enfermé. Mais les inondations m'ayant montré qu'il y aurait mille inconvénients à y construire une résidence, je parvins à la troquer contre une autre plus favorable par sa situation élevée, et la configuration du terrain. Le P. Rodet, mon successeur comme ministre de la section de Lou-ngan, y a construit une bonne résidence, et désormais le T'ien-tchou-t'ang (Religion catholique) a droit de cité dans ce bourg qui avait juré de l'exclure à tout jamais. Gloire en soit rendue à celui qui, après avoir permis le désastre, a su le réparer par les mains de sa Mère. Puisse-t-il, mettant le comble à ses bienfaits, donner à ses missionnaires de recueillir sur ce sol ingrat de luxuriantes moissons de chrétiens ! »

Notre-Dame de Lourdes à Tsong-Min.

Relation du P. Le Chevallier.

C'ÉTAIT, si je ne me trompe, dans les premiers mois de 1890. Me trouvant de passage dans la chrétienté dédiée à la T. Ste Trinité, on m'avertit qu'une chrétienne était à l'agonie. Bien qu'elle eût déjà reçu

les derniers Sacrements j'allai lui donner une dernière absolution. Près d'elle s'étaient réunies des chrétiennes du voisinage pour les prières des agonisants. De fait, elle ne pouvait plus parler, quoiqu'ayant encore sa connaissance. Après l'avoir confessée, je me sentis inspiré de lui faire prendre des parcelles de fleurs venues de Lourdes, l'excitant à une grande confiance envers Notre-Dame et l'engageant à faire une promesse en cas de guérison. La malade entra dans mes vues et avala les fleurs. Or, non seulement les personnes venues pour l'assister en ses derniers moments purent se retirer, mais encore elle recouvrait le jour même l'usage de la parole et se trouvait bientôt sur pieds. Quelle était sa maladie ? Une fluxion de poitrine, je crois.

Quelques mois plus tard, la belle-sœur de cette personne, excellente vierge et principale administratrice de la chrétienté, s'étant pour un mal d'yeux fait opérer par une femme prétendue habile, eut l'artère près de l'œil gauche maladroitement coupée, ce qui donna lieu à une hémorrhagie effrayante. On appela immédiatement les médecins les plus habiles : tous déclarèrent le mal incurable. Après un jour et une nuit d'écoulement, il n'y eut plus que de rares traces de sang mêlé à de l'eau. Le corps était devenu livide, la face toute gonflée. Je crus devoir administrer les derniers Sacrements que la malade reçut dans les sentiments d'une grande piété, faisant généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Puis on se réunit pour les prières des agonisants.

Ce n'était pas là mon affaire ; la mort, en enlevant cette vierge, découronnait l'administration de mon église centrale au service de laquelle la malade était toute dévouée. Me souvenant alors de la guérison de sa belle-sœur, je l'exhortai à recourir aussi à N.-D. de Lourdes et à lui faire également une promesse. La malade m'obéit simplement. Je dis aux personnes présentes de commencer immédiatement les prières d'une neuvaine, et la malade fut guérie. Tous ceux qui apprirent cette guérison en étaient dans l'admiration. J'interrogeai moi-même un des médecins les plus renommés de l'île qui me répondit n'y avoir pas de remède à un tel mal. Un autre disait en souriant : « elle l'a échappé belle ; car, sur cent cas semblables, c'est cent cas de mort que l'ont a d'ordinaire à déplorer ».

Quoi qu'il en soit de la supériorité de nos médecins européens dont le cas actuel ne dépasse peut-être pas la compétence, il est constant qu'ici nulle opération n'a été faite, tous nos médecins se sont déclarés incompétents. On a invoqué N.-D. de Lourdes, et la malade s'est trouvée guérie.

Ces deux guérisons m'inspirèrent un vif désir de faire honorer N.-D. de Lourdes à Tsong-min. Plusieurs fois je songeai à l'achat d'une statue ; faute de ressources l'achat ne se put faire alors. Le nombre des catéchumènes augmentant beaucoup dans le Ho-so, je pris du moins la résolution de lui consacrer la première chapelle qu'on y construirait. L'année suivante de bons catéchumènes nous cédèrent à moitié prix un terrain convenable pour

une station au milieu d'un groupe assez nombreux de nouveaux convertis. Il fut décidé que là s'élèverait le sanctuaire projeté. On mit la main à l'œuvre à la fin de 1892, et en mars 1893 Tsong-min possédait son Lourdes, modeste et petite chapelle, trop modeste et trop petite, hélas! mais construite d'après nos ressources. La bénédiction solennelle en eut lieu le 6 avril suivant à la grande joie des chrétiens du Ho-so qui avaient entendu conter les merveilles opérées à Lourdes et dont un grand nombre connaissait aussi les deux guérisons de la Trinité. Il y eut foule à la fête; 4 missionnaires s'étaient réunis pour la circonstance. Les païens eux-mêmes se cotisèrent avec les néophytes et les catéchumènes pour acheter des pétards que l'on tira à profusion pendant la durée de la fête.

Il n'entre pas dans mon cadre de faire ici l'historique de cette chrétienté. Il est pourtant un épisode qui trouve ici sa place ; il montre l'amour de nos nouveaux convertis pour la T. Ste Vierge. — Une femme étant venue à mourir dans le voisinage, nos chrétiens, en bons voisins, se rendirent à la maison mortuaire pour aider aux préparatifs des funérailles, ce qui n'est pas une sinécure dans le pays. Au dîner, les musiciens loués pour la circonstance demandèrent si les nouvelles constructions d'à-côté n'étaient pas une chapelle et, sur la réponse affirmative des chrétiens, demandèrent encore à qui elle était dédiée. « A N.-D. de Lourdes, » leur fut-il répondu. Au lieu d'en rester là, les musiciens se permirent alors d'horribles blasphèmes contre Notre-Dame. Sans perdre leur temps en disputes inutiles, les chrétiens s'emparent de leurs instruments et partent au galop en disant : « Quand vous les voudrez, vous pourrez aller les réclamer au Père. » De fait, me trouvant à St-Taddée, à 5 kilomètres environ, je vis arriver vers le soir deux néophytes qui, à la grande hilarité des chrétiens présents me remirent un sac plein d'instruments de musique dont j'ignore même les noms. Quand les porteurs eurent conté ce dont il s'agissait, on ne riait plus : l'honneur de Notre-Dame avait été si affreusement outragé. « Bien, leur dis-je, que ces misérables viennent, s'ils l'osent, me réclamer leurs instruments ! » Les musiciens n'avaient pas tardé, en effet, à se rendre compte de la gravité de leurs injures ; leur chef alla trouver un médecin, son voisin, administrateur de la chrétienté du S. Rosaire, et le pria de vouloir bien intercéder pour eux. Le soir même tous deux me vinrent trouver à St-Taddée. Tout en acceptant les excuses, je fis remarquer au musicien tout ce que la conduite de ses gens avait d'ignoble, combien grave était l'injure faite à la religion ainsi qu'aux néophytes qui s'étaient montrés si polis envers eux. J'ajoutai que le scandale ayant été public une réparation publique était nécessaire, sinon qu'il n'avait plus à songer à ses instruments. Il accepta mes conditions qui furent : 1° que le missionnaire irait « à leurs frais », passer un dimanche à Lourdes et que 2° pendant toute la Messe et le repas du missionnaire sa troupe ferait de la musique à la porte de la

chapelle. — Au jour fixé je fus donc à Lourdes. Il y eut foule ; car, outre que c'était dimanche, on avait eu soin d'annoncer au loin cette Messe à grand orchestre. A l'Évangile j'expliquai la raison de cette musique insolite et montrai l'horreur et l'absurdité des blasphèmes qui avaient donné lieu à cet acte de réparation solennelle. Les musiciens, mus par une crainte salutaire, s'exécutèrent de bonne grâce ; non seulement nous eûmes de la musique pendant toute la Messe, mais ils continuèrent encore pendant le *Via Crucis*, si bien qu'on dut les interrompre. Ils reprirent pour mon déjeuner et comptaient rester pour en faire autant pendant mon dîner ; mais je jugeai la réparation suffisante, d'autant que les administrateurs refusaient de leur donner à manger, bien que tout fût à leurs frais. — Outre cette réparation publique, ils avaient encore perdu par leur bêtise le salaire assez considérable qu'ils auraient reçu à la maison mortuaire où ils avaient proféré leurs insanités ; on ne leur donna pas une sapèque.

Et voilà comment nos nouveaux convertis vengèrent l'honneur outragé de leur Ste Mère et Patronne N.-D. de Lourdes.

Douze jours seulement après la bénédiction de la nouvelle chapelle, je fus appelé de nuit pour baptiser un catéchumène de St-Mathias gravement malade. En apprenant cette maladie, je ne pus réprimer un sentiment de tristesse. Dans le quartier de ce malade nous commencions à avoir des catéchumènes ; s'il venait à mourir, lui si jeune et tout frais converti, n'était-il pas à craindre que cela n'en fît reculer plusieurs ou du moins n'arrêtât les bonnes volontés de ceux qui parlaient d'embrasser notre sainte religion ? Hélas ! c'était déjà arrivé ailleurs ; les pauvres païens ne vont pas loin dans leurs raisonnements : ils ne tardent pas à dire que c'est pour s'être faits chrétiens que les néophytes sont frappés de mort prématurée. Je pris de l'eau de Lourdes sur moi, décidé à demander la guérison du jeune homme à Notre-Dame. M'étant assuré, par l'ordonnance du médecin, de la gravité du mal, j'administrai le Baptême ; puis excitai le malade à la confiance en lui parlant de la puissance de la T. Ste Vierge et des nombreuses merveilles opérées par elle. J'engageai alors les assistants à s'unir à nous par la récitation de trois *Ave Maria* et une invocation à N.-D. de Lourdes. Tous se mirent à genoux et chantèrent de tout cœur ces prières, bien que ce fût la nuit et que l'on fût au milieu d'habitations païennes. Ayant fait prendre un peu d'eau de Lourdes au jeune homme, je partis plein de confiance. Le lendemain il était guéri, le surlendemain il venait lui-même à pied à 3 kilomètres entendre la Sainte Messe et remercier son auguste bienfaitrice.

Deux jours après, la directrice de l'orphelinat de St-Laurent, accompagnée de sa petite fille d'adoption, venait à Lourdes où je me trouvais, offrir des cierges à Notre-Dame et me prier de célébrer en action de grâces de leur guérison à toutes deux la Sainte Messe à laquelle elles communièrent.

Environ un mois plus tard était guéri un jeune homme du nom de

Tsang dont la maladie offrait des caractères extraordinaires. — Le 12 février, quelques catéchumènes de St-Barthélemy vinrent à St-Dominique pour traiter une affaire de vol. Avec eux se trouvait un jeune païen de 18 ou 19 ans dont la mère était *se-niang* (sorte de medium dont le démon se sert dans ces pays pour tromper et maintenir dans l'idolâtrie ses trop crédules adorateurs). Ce jeune homme, venu en curieux, fut frappé de ce qu'il vit et entendit : la grâce lui parlant au cœur, il résolut de se faire chrétien. Le diable furieux dit alors à sa mère : « Ton fils veut se faire chrétien pour aller au ciel; qu'il y aille donc, ce n'est plus ton fils. »

On ne tarda pas à comprendre le sens de ces paroles de colère. Le jeune homme ne tarda pas, en effet, à tomber malade, mais d'une maladie étrange à laquelle les médecins n'entendaient rien et contre laquelle les remèdes ne purent rien. Comme il dépérissait rapidement, il demanda le baptême que lui administra un bon chrétien. Quelques jours plus tard, il faisait de nouvelles instances pour que l'on vînt réciter les prières des agonisants, car il se sentait mourir, ou, pour me servir de ses expressions, « il allait aller au ciel. » On se rendit à ses désirs. Chose singulière, ces prières récitées, il entra peu après dans un état d'assoupissement extraordinaire, ne reconnaissant plus personne, pas même sa mère, ne parlant plus pas même pour demander à manger (il prenait pourtant un peu de nourriture quand on la lui portait à la bouche). Sa mère, qui l'aimait beaucoup, dépensa toutes ses économies à le faire soigner; ce fut sans résultat. Au bout d'un mois environ, pensant que la mort ne saurait tarder, elle me fit appeler pour les derniers Sacrements. Dès que je fus près de lui, tâchant de lui faire comprendre ce que j'allais faire, à la stupéfaction de tous, il sortit de sa léthargie et, avec un air de contentement inexprimable, en pleine connaissance, me témoigna sa joie de recevoir les sacrements. Je le confessai, suppléai les cérémonies du baptême, administrai la confirmation et l'extrême-onction, et appliquai l'indulgence de la bonne mort. Quand tout fut fini il appela sa mère et lui demanda à manger. Cette dernière me remercia vivement promettant qu'elle se ferait aussi chrétienne plus tard. Sa joie fut, hélas ! de courte durée. Après mon départ son fils retomba dans son premier état, sans aucune amélioration. Chaque fois que je demandais de ses nouvelles on me répondait qu'on n'attendait que le dernier soupir. Ce singulier état dura près de quatre mois.

Me trouvant, en mai, à St-Barthélemy avec le P. de la Sayette nouvellement arrivé à Tsong-min, nous profitâmes de quelques loisirs pour visiter des catéchumènes. Passant tout près de chez les Tsang, nous allâmes visiter le malade. Il avait presque la transparence et la couleur de la cire blanche. Je lui adressai la parole sans obtenir de réponse. En le quittant je dis à sa mère que j'avais sur ma brouette, restée sur le chemin, de l'eau de la Ste Mère (eau de Lourdes n'eût pas été compris de ces païens), l'exhortai

à invoquer Notre-Dame avec confiance en en faisant prendre un peu à son enfant. Elle pria son beau-frère de nous accompagner, et je lui en donnai un peu. Quelle ne fut pas notre surprise de voir, le lendemain, ce même païen venir nous trouver à la chapelle une tasse à la main. — « Père, me dit-il en m'abordant, je vous prie de vouloir bien donner encore un peu du remède d'hier; après avoir pris le peu que vous m'avez remis hier, mon neveu s'est trouvé beaucoup mieux. » — J'expliquai au brave homme que ce n'était pas un remède, mais de l'eau pure à laquelle la T. Ste Vierge a donné une merveilleuse vertu pour ceux qui ont confiance en elle. Je lui en donnai encore un peu, et il partit après m'avoir chaleureusement remercié. De fait, le jeune Tsang avait été radicalement guéri par l'eau de Lourdes, et si on en demandait encore, c'était peut-être dans la crainte d'une rechute.

Cette guérison ébranla la mère. Résolue de se convertir, elle vendit son attirail de se-niang. Chose étonnante, elle fut prise alors de violents maux de tête qu'aucun remède ne parvenait à soulager. « Qu'est-ce que cela veut dire, pensait-elle; je me convertis, j'invoque la sainte Mère, et je deviens malade... » La foi n'ayant pas encore jeté de profondes racines en son âme, l'hésitation et le doute y trouvaient aisément place. Un jour qu'elle préparait son repas, elle se souvint tout à coup d'un objet superstitieux auquel elle tenait beaucoup et qu'elle s'était réservé. Prenant une résolution héroïque, elle le saisit et le jeta au feu. Au même instant son mal de tête disparut comme par enchantement. Elle-même a plusieurs fois conté ces détails. N.-D. de Lourdes avait opéré d'un coup une double merveille de guérison et de conversion. Actuellement nous comptons là près de 200 nouveaux convertis. Et qui donc oserait soutenir que nous ne les devons à cette bonne Mère ?

Lourdes existait, Notre-Dame se faisait de plus en plus connaître par ses bienfaits, et nous n'avions encore ni tableau, ni statue. C'était un déficit. Le P. de la Sayette en écrivit à son frère, et celui-ci, en guise de réponse, lui expédia au commencement de 1894, de Lourdes même où elle avait été bénite et où elle avait passé une nuit dans la grotte des apparitions, une magnifique statue avec sa couronne et un fragment du rocher. Arrivée à Tsong-min, notre P. Ministre crut bon de l'exposer pendant quelques jours dans l'église de la résidence centrale où elle parvint d'abord. Immédiatement arrivèrent les offrandes, signe non équivoque de faveurs obtenues : boucles d'oreilles, cierges, argent, si bien qu'on songea à l'installer là définitivement. Ce n'était pas l'intention du donateur; je la fis donc transporter à l'église centrale du Ho-so en attendant que Lourdes fût disposée pour la recevoir. C'était aux fêtes de Pâques. Là aussi les offrandes ne tardèrent pas à venir ni les pèlerins à affluer. L'église n'ayant pas de tronc, on déposait les offrandes sur l'autel; quelques-uns plus audacieux escaladaient le

piédestal de la statue placée au-dessus de l'autel et portaient leurs offrandes jusqu'aux pieds de N.-D. Des troncs devinrent nécessaires.

N.-D. de Lourdes, à peine connue à Tsong-min il y a 2 ou 3 ans, devenait avec une rapidité étonnante tellement populaire qu'au témoignage d'autres missionnaires, il y a peu de malades dans l'île qui ne l'invoquent dans le danger; partout, on y parle de guérisons obtenues par son intercession. Tous les troisièmes dimanches du mois, il y a messe à la Trinité pour la communion générale de l'Apostolat de la Prière; or, il ne se passe pas de mois qu'il ne vienne aussi des pèlerins la remercier, ou implorer son secours.

Le 20 mai suivant, fête patronale de la Trinité, il y eut foule; le nombre des communions dépassa 500. Le temps, affreux jusqu'à l'avant-veille de la fête, fut beau juste ce qu'il fallait pour permettre aux pèlerins de venir ; dès le soir la pluie recommençait.

La vue de cette foule, le mouvement continuel de pèlerins venant chaque mois aux pieds de Notre-Dame, des considérations sur les distances et les locaux, tout cela amena les missionnaires de l'île à opiner que la place de la statue vénérée était à la Trinité et non à Lourdes. Lourdes, en effet, peut à peine contenir 200 personnes; de plus, il est à l'est de l'île, fort loin du centre: les pèlerins n'y sauraient trouver place, la plupart auraient une trop grande distance à parcourir. De plus, faute de local, plusieurs missionnaires n'y pourraient loger avec leurs catéchistes. La Trinité, au contraire, est la plus grande église de Tsong-min, le logement n'y fait pas défaut, et elle est beaucoup plus centrale. On en écrivit à M. de la Sayette qui ne fit aucune difficulté. Et voilà comment la Trinité est devenue centre de pèlerinage à N.-D. de Lourdes à l'exclusion de la chapelle qui lui est dédiée. La statue s'y trouve fort bien placée, du reste, au-dessus et en arrière de l'autel, devant un grand tableau de la T. Ste Trinité. Le St-Esprit, sous la forme d'une colombe, plane au-dessus de la tête de Marie, le Père et le Fils ont chacun une main levée et semblent la bénir : on dirait le tableau fait pour la statue, et vraiment cette statue a sa place toute naturelle devant ce tableau.

Les guérisons se sont multipliées depuis qu'elle y est; j'en citerai quelques-unes des plus remarquables.

A la Trinité, la vierge que Notre-Dame guérit une première fois en 1891 d'une artère coupée, l'a été de nouveau en 1894 d'une maladie d'yeux très grave. Les remèdes employés par les médecins de l'île n'y faisant rien, je conseillai à cette vierge d'aller à l'hôpital de Chang-hai dans l'espoir que les soins des médecins européens et des bonnes Sœurs de Charité auraient meilleur succès. Vain espoir ! Le docteur dit à l'un des Pères chargés de la visite de l'hôpital qu'elle ne tarderait probablement pas à perdre la vue et la renvoya dans le même état. A son retour, je ne lui cachai pas la vérité, ajoutant que les médecins de la terre ne pouvant rien à son mal,

c'était le cas de recourir au ciel : Celle qui l'avait guérie d'une première infirmité pourrait bien aussi la guérir d'une seconde. Je l'engageai à faire une neuvaine devant la statue vénérée et à se laver chaque jour les yeux avec l'eau miraculeuse. La neuvaine se fit sans apporter d'amélioration. Tout étonné, j'interrogeai la vierge et découvris un manque de foi; elle s'était dit pendant la neuvaine : « Notre-Dame peut bien me guérir, mais je ne sais si elle le veut. » Pour lui faire toucher du doigt son manque de confiance, je lui dis qu'elle avait agi comme un enfant affamé qui dirait à sa mère : « Mère, j'ai faim, mais je ne sais si vous voulez me donner à manger. » Elle comprit et commença une seconde neuvaine, sans hésitation cette fois. Elle ne l'avait pas terminée que deux fois elle vit en songe une belle dame (qui ressemblait à la statue, m'a-t-elle dit) qui l'assura que le lendemain elle serait guérie. Et de fait, le lendemain elle était guérie. Pour témoigner sa reconnaissance, elle résolut de se consacrer sans réserve à Dieu et se mit entièrement avec tout ce qu'elle possédait à la disposition des missionnaires : c'est aujourd'hui une zélée baptiseuse de la Ste Enfance.

Une jeune mère de famille avait depuis plusieurs mois perdu un œil et s'apercevait avec une tristesse difficile à décrire qu'elle ne tarderait pas à perdre le second; car, elle y voyait de moins en moins. Que de médecins consultés ! que de remèdes employés ! hélas ! tout cela en vain : il ne lui restait que la triste perspective de la cécité à bref délai. Elle en était au désespoir, quand elle entendit parler de N.-D. de Lourdes et des guérisons opérées par elle. Cette pauvre femme vint donc en pèlerinage à la Trinité. Bien que la statue soit de grandeur naturelle et ressorte fort bien sur un fond sombre, elle ne la voyait pas et vint me demander où elle se trouvait. Sur mon indication elle s'en fut à la balustrade et avec une expression d'angoisse que je ne saurais oublier fit à la T. Ste Vierge une fervente prière avec une promesse. Je lui conseillai de se laver les yeux avec l'eau miraculeuse; elle le fit et fut guérie. Guérie parfaitement, mais dans la mesure de sa foi : elle demandait la guérison d'un seul œil; elle fut pleinement exaucée. La tristesse a fait place à la joie dans la famille, et pour témoigner leur reconnaissance, les deux époux ont voulu être administrateurs de leur chrétienté, ce qui entraîne d'assez fortes dépenses.

Plus récemment, c'est une païenne que la Vierge Immaculée a guérie. La famille s'était déclarée catéchumène depuis un an déjà sans que les exhortations ni les prières eussent pu ébranler l'obstinée grand'mère qui voulait, seule et contre tous, mourir dans l'idolâtrie. Elle fut prise de vives douleurs dans toute une moitié du corps sans que les remèdes et le temps lui apportassent de soulagement. Un beau jour quelqu'un lui dit : « Ne voyez-vous pas comme la sainte Mère guérit les malades, et combien nombreux sont ceux qui vont la remercier à la Trinité ? Pourquoi ne l'invoqueriez-vous pas et ne lui feriez-vous pas aussi la promesse d'un pèlerinage

si elle vous guérit ? » La bonne vieille qui, somme toute, tenait plus à la santé qu'à ses idoles, accepta. Elle prit de l'eau de Lourdes et fut guérie. Comme la T. Ste Vierge n'a pas coutume de faire les choses à demi, la guérison de l'âme suivit celle du corps, et notre vieille est maintenant une bonne néophyte.

N.-D. de Lourdes se plaisant à répandre ses faveurs sur Tsong-min, il était juste que Tsong-min montrât sa gratitude par quelque manifestation solennelle. C'est ce qui a eu lieu et me reste à raconter.

Monseigneur se trouvant dans l'île en tournée pastorale, et son passage à la Trinité coïncidant avec la fête de l'Immaculée-Conception, on donna avis aux chrétiens que la circonstance serait on ne peut plus opportune pour cette manifestation. Plusieurs jours à l'avance, les voisins de la Trinité travaillèrent avec entrain aux préparatifs de la fête, plantant des quantités de mâts destinés à porter des pavillons aux couleurs variées, fabriquant des portiques dans le goût du pays, ornant l'église d'inscriptions et de tentures empruntées un peu partout, que sais-je encore? L'église n'avait sans doute jamais été ornée comme cette fois ; la statue de Notre Dame apparaissait dans un vrai bosquet de fleurs et de lumières. Mais N.-D. de Lourdes se contenta de la bonne volonté de ceux qui avaient tant travaillé pour son amour ; le sept décembre un temps affreux rendait les sentiers de l'île impraticables et mettait les gens un peu éloignés dans l'impossibilité de venir en pèlerinage, empêchant du même coup la procession projetée de sortir et de suivre le parcours si péniblement préparé. Toutefois, la pluie ayant cessé pendant la nuit, les environs fournirent encore une telle foule que nous fûmes amenés à reconnaître que le mauvais temps de la veille était une grâce, que sans cela on eût été absolument débordé et des désordres, sinon des malheurs, eussent été à déplorer. De fortes barrières mises aux portes pour maintenir la foule furent mises en pièces ; qu'eût-ce été avec le beau temps ? Tout, au contraire, se passa très bien ; ce fut vraiment une belle fête. Sa Grandeur célébra la Messe solennelle ; six missionnaires étaient présents ; de nombreux catéchistes et enfants de chœur faisaient le service de l'autel. L'après-midi avant le salut, une belle procession eut lieu dans l'intérieur de l'église. En tête du cortège une croix de bois ; car nous n'avons pas mieux, hélas ! Puis des administrateurs de diverses chrétientés portant des bannières de toile rouge avec inscriptions noires. Ils étaient suivis d'un groupe nombreux d'enfants portant tous un cierge à la main ; venaient ensuite les Maristes, les musiciens, la statue de Notre-Dame placée sur un brancard tout orné de soieries et de fleurs et portée par huit administrateurs en chapeaux de cérémonie, surplis et écharpes jaunes ; enfin les missionnaires et Sa Grandeur. La procession se déroula lentement à travers les nefs de l'église au chant du cantique de Lourdes traduit en Tsonminois et fut immédiatement suivie d'un salut

solennel qui devait clôturer la fête. Mais, une surprise bien consolante nous était réservée. Comme le temps était redevenu beau, le lendemain dimanche ceux qui n'avaient pu venir la veille accoururent en foule et il y eut encore plus de monde que le jour précédent. On compta plus de 1300 communions.

Deux traits bien touchants à l'occasion de cette fête. — Pour gagner du temps, les missionnaires allèrent le 7 entendre les confessions dans plusieurs chrétientés voisines. Une brave femme dit à l'un d'eux après s'être confessée : « Père, nous devons aller demain remercier la sainte Mère d'une guérison obtenue ; c'est pourquoi je suis venue me confesser. Mon mari voulait que nous attendions à plus tard, parce que nous n'avions pas à la maison de sapèques que nous puissions offrir à Notre-Dame ; mais je lui ai répondu : non, puisque nous avons fait une promesse, il faut l'acquitter au plus tôt. Nous n'avons pas de sapèques, qu'à cela ne tienne : mettons nos habits au Mont-de-Piété et nous en aurons. » Ce qui fut dit fut fait ; le lendemain ces bonnes gens, qui ne se doutaient pas avoir fait un acte admirable (la saison froide arrivait grand train), allaient jeter dans un tronc les sapèques que le Mont-de-Piété leur avait données en échange de leurs habits. Ce fait toucha grandement les missionnaires, et Monseigneur insista à plusieurs reprises pour connaître ces bons chrétiens.

Un administrateur de la chrétienté du Patronage de S. Joseph était gravement malade. Quand arriva la fête de l'Immaculée Conception, il dit à sa femme : « Va en pèlerinage à la Trinité ; la Sainte Vierge me guérira certainement. » Et sa femme, malgré la gravité de l'état de son mari, obéit simplement, fit ses 30 kilomètres dans la boue et, à son retour, trouva son mari guéri. Il vint lui-même, très bien portant, saluer Sa Grandeur quelques jours après. Touché de ces belles manifestations dont il était l'heureux témoin, Monseigneur voulut aussi faire son offrande à Notre-Dame : il lui laissa la belle chasuble dont il s'était servi pour la seconde fois seulement le matin de la fête.

Une seconde manifestation, moins générale, mais bien touchante encore, a eu lieu le 26 janvier 1895. En ce jour, premier de l'année chinoise, le district du Ho-so a été solennellement consacré à N.-D. de Lourdes. Les chrétientés y étaient bien représentées. A la fin de l'acte de consécration, on avait mis l'invocation : N.-D. de Lourdes, Patronne du Ho-so, priez pour nous ; des chrétiens venus d'autres districts ont protesté disant qu'il fallait dire Patronne de Tsong-min. Et de fait, les autres missionnaires ont exprimé leurs regrets de n'avoir pas été prévenus et ont demandé la consécration de l'île entière. Elle fut fixée au premier dimanche de mai. Ce jour-là il y eut plus de foule encore qu'au 8 décembre. Bien que nous fussions six missionnaires, nous fûmes absolument débordés : force nous fut de renvoyer des centaines de pénitents. Il y eut même des personnes

qui ayant pu se confesser ne purent recevoir la Sainte Communion dans l'impossibilité où elles furent de se frayer un passage à travers le flot humain qui se pressait dans l'église et aux abords. Malgré tout, il y eut un millier de communions. L'après-midi, il y eut procession comme au 8 décembre ; on put même sortir dans la cour malgré la violence du vent. Le district du Zang-so, le plus éloigné, avait toutes ses chrétientés représentées à cette fête. Il est des chrétiens qui durent faire pour venir et s'en retourner près de 100 kilomètres ; or il ne faut pas oublier qu'il n'y a dans le pays ni voitures, ni montures : on voyage à pieds ou en brouette, ce qui n'est pas le comble du confortable.

Parmi les pèlerins, nombreux furent encore ceux venus remercier Notre-Dame. Une personne atteinte de la typhoïde recouvra connaissance et santé après avoir pris de l'eau de Lourdes et fait une promesse. Près du sanctuaire se tenait un groupe venu de fort loin et composé de l'aïeul guéri de la dysenterie, du petit-fils et de l'arrière-petit-fils arraché comme son aïeul des bras de la mort par la très sainte Vierge. Un septuagénaire porta des cierges sur la balustrade ; voulez-vous savoir quelle faveur il a obtenue ? De devenir dans sa vieillesse, père d'un petit garçon vivement désiré et vainement attendu jusque-là.

Que d'autres grâces et guérisons je pourrais citer ; le messager chinois du Sacré Cœur en a publié souvent. Une enfant de 4 ans devint borgne avec circonstances aggravantes à la suite de la vaccine chinoise. L'œil éteint devint énorme, sortit de son orbite et resta ainsi pendant en quelque sorte sur la joue, fort douloureux et affreux à voir, jusqu'en juillet 1895. On résolut d'envoyer la jeune fille à Chang-hai pour y faire arracher cet œil : pour une raison ou une autre, le voyage ne se fit pas. En juillet 1895, une nouvelle maladie vint la clouer sur un lit de douleur. C'est alors que sa sœur aînée, émue de compassion pour elle, fit un pèlerinage à la Très Sainte Trinité, demandant à N.-D. de Lourdes la guérison de la maladie actuelle, ne songeant même pas à l'œil infirme, ainsi qu'elle me l'a affirmé. La maladie fut guérie, et par surcroît l'œil infirme rentra dans son orbite après 18 ans de souffrances, sans qu'il reste aucune trace du premier mal. Cette jeune fille a maintenant 23 ans. Cette guérison est celle qui a fait le plus d'impression, parce que les témoins sont plus nombreux et que l'œil était vraiment horrible.

Une femme païenne, voisine de la chrétienté de Lourdes, fut atteinte d'un mal que les médecins ne pouvaient guérir. On eut recours aux idoles et à toutes sortes de superstitions ; ce fut toujours en vain. Après 40 jours, tout espoir naturel et préternaturel était perdu. C'est alors qu'un néophyte voisin vint trouver le mari et lui dit en plaisantant, faisant allusion aux superstitions : « Maintenant que tu as fait toutes les tiennes, permets-moi de faire des miennes. — Que peux-tu faire, lui répond le païen, puisque tu

es chrétien? — Justement, reprit le chrétien, puisque les idoles ne peuvent rien pour toi, que ne t'adresses-tu à Dieu? Tu n'es pas sans avoir entendu parler des guérisons opérées par N.-D. de Lourdes. » — Le païen accepta. Le néophyte pria une vierge d'aller exhorter la malade, qui volontiers accepta aussi de faire une neuvaine à Notre-Dame. Le cinquième jour de la neuvaine elle était complètement guérie sans autre remède qu'un peu d'eau de Lourdes ; sur quoi toute la famille se déclara catéchumène.

D'autres païens guéris aussi par N.-D. de Lourdes se sont contentés, hélas ! d'un pèlerinage et d'une offrande ; peu conséquents avec eux-mêmes, ils ne se sont pas convertis. J'en sais d'autres, au contraire, qui ont été fortement ébranlés par ce qu'ils ont vu à la Trinité les jours de pèlerinage.

Pour finir, une guérison toute récente. Un enfant de 6 ans fut atteint d'une maladie très grave dont j'ignore le nom français et que les chinois appellent « *Kin-fong* ». Il resta sans connaissance deux jours et deux nuits, et ses parents le regardaient comme perdu. Quand l'enfant semblait devoir expirer, ils firent le vœu d'un pèlerinage à la Trinité, et se jetèrent à genoux pour réciter le rosaire. « Chose merveilleuse, m'a dit la mère enthousiasmée, à peine finissions-nous le rosaire que l'enfant s'est mis à parler: il était guéri ».

La sœur d'un de nos Pères chinois a été guérie de la phtisie le jour de l'Assomption dernière.

Ce qui précède suffit pour prouver que N.-D. de Lourdes a jeté un regard de prédilection sur Tsong-min et que c'est à bon droit que nos insulaires chrétiens la proclament leur Patronne, en toute justice que l'île lui a été consacrée. Cela suffit aussi pour faire comprendre que l'église où se trouve sa statue miraculeuse, la plus grande de Tsong-min pourtant, est devenue beaucoup trop petite pour les foules qui y accourent. Daigne notre si bonne Mère inspirer à ses dévots de nous venir en aide ! D'après les devis du F. Beck, notre architecte, c'est de 10.000 à 15.000 francs qu'il faudrait !

•

Extraits de diverses Lettres du P. Le Chevallier.

Tsong-min, 19 décembre 1896.

Oh ! que de merveilles opère ici N.-D. de Lourdes depuis quelques années ! A peu près toutes les chrétientés de Tsong-min ont fait faire des bannières (et quelques-unes très riches) pour les offrir au sanctuaire où se trouve sa statue miraculeuse : on en compte déjà 51, et je sais que d'autres se feront encore. Le 8 décembre dernier avait lieu le pèlerinage du Ho-so : foule énorme, belle procession : le jour même plusieurs païens se faisaient inscrire comme catéchumènes. La veille au soir je recevais de la section de Ou-si, bien loin de Tsong-min, une lettre d'un missionnaire racontant une guérison et demandant actions de grâces : N.-D. de Lourdes de Tsong-

min avait guéri une malade désespérée. — A ce pèlerinage d'un seul district étaient accourus de nombreux chrétiens des autres districts et même des îles du sud et du nord.

Je viens d'apprendre un joli cas. Les médecins avaient déclaré perdu sans ressources le fils unique d'une famille païenne. Gardant de l'espoir contre tout espoir, la mère s'adressa à une de nos vierges baptiseuses qui sait un peu la médecine. Saisissant l'occasion par les cheveux, celle-ci s'empressa de baptiser le petit moribond, puis exhorta la mère à se tourner du côté du ciel. Celle-ci promit que la famille se convertirait et qu'elle remercierait Notre-Dame si l'enfant était guéri. Or, je crois que c'est le jour même (peut-être le lendemain), elle venait déclarer que l'enfant était guéri. La vierge l'engagea à tenir sa promesse ; mais elle donna une réponse évasive, disant que certainement, elle remercierait la Sainte Vierge ; mais, de conversion point n'en fut question. Le lendemain le petit « guéri » était en paradis : il n'avait que cinq ans.

En ce moment je dirige le catéchuménat de St-Martin. Comme toujours, les séances de projections ont grand succès et attirent les gens du dehors, même les païens. Nous avons été éprouvés par la maladie et la mort qui a choisi comme victime une jeune femme venue depuis quelques jours seulement. Le matin, en apprenant l'acte d'espérance, elle disait toute joyeuse à propos de ces paroles « la grâce en ce monde et la vie éternelle » en chinois « le bonheur éternel du ciel » : je le tiens déjà ce bonheur. Et toutes ses compagnes de rire et d'en plaisanter. Elle était prise de la fièvre le lendemain et mourait dans la matinée suivante après avoir reçu le Baptême. Elle avait peut-être eu quelque pressentiment...

15 décembre 1896.

N'eût été le mauvais temps, nous aurions eu une fête splendide le 15 novembre dernier : pèlerinage général de Tsong-min. Une vingtaine de musiciens s'y étaient donné rendez-vous pour honorer la T. Ste Vierge ; parmi eux plusieurs païens qui avaient dit à leurs amis qu'ils se feraient un plaisir d'y venir faire de la musique « pour l'amour de la Ste Mère » (c'est le nom commun de Notre-Dame en chinois). Et de fait ils y vinrent en habits de fête et refusèrent tout salaire. Un temps affreux a tout gâté : pour beaucoup de gens, ç'a été un vrai pèlerinage de pénitence. J'ai dû en nourrir un bon nombre à mes frais qui ne pouvaient s'en retourner à cause du mauvais état des chemins et de la distance; or,il n'y a ici ni auberge ni hôtellerie! Malgré tout, nous pûmes entendre environ 1100 confessions. Il était venu des chrétiens des îles du sud et du nord, sans compter les Tsongminois.

23 mars 1897.

A propos de N.-D. de Lourdes, voilà que les guérisons ne se bornent plus à Tsong-min ; le *Messager chinois du Sacré Cœur* en a publié plusieurs,

dont l'une signée du P. Chauvin, docteur médecin, obtenues par «N.-D. de Lourdes de Tsong-min ». Voilà qui me fait un vif plaisir. Ce qui est moins gai, c'est le refrain que nous a chanté notre Frère architecte après deux visites à l'église où se trouve la statue vénérée. Il était question de l'embellir et même de l'agrandir. Après examen de la charpente qui nous a déjà joué un vilain tour et qui pourrait sous peu nous en jouer d'autres, paraît-il, ce bon Frère a déclaré qu'il n'osait pas toucher à cette église; que le mieux est de l'abattre et de la reconstruire. Pour cela (c'est son métier) il prétend que 7000 piastres suffiraient, étant donné que les matériaux actuels pourraient servir. 7000 piastres (17,500 fr.) c'est peu de chose pour un architecte ; mais, le trésor de N.-D. en comptant à peine une centaine, jugez de l'accueil que nous avons fait à cette déclaration ! Pourtant si c'est le bon plaisir de Notre-Seigneur que sa T. Ste Mère soit spécialement honorée ici, il saura bien nous en procurer les ressources.

Les guérisons se font même parmi les païens, qui, eux aussi, viennent ici en pèlerinage.

Tous ne se convertissent pas, hélas ! Pourtant ces guérisons sont un instrument de conversion pour plusieurs.

Et que vous dire de l'enthousiasme qu'elles ont suscité parmi nos chrétiens ! Au dernier pèlerinage on avait déjà offert 52 bannières dont quelques-unes très belles. Je sais tel paysan guéri par Notre-Dame qui, réduit à vendre ses terres pour payer ses dettes, a tenu malgré cela à offrir plus de 20 piastres (environ 60 francs) pour celle de sa chrétienté, laquelle, brodée à la main sur satin vert, compte entre autres richesses 112 grelots en argent doré suspendus à des chaînettes de même métal. C'est d'emblée la plus riche. Avouons, bien cher Père, que c'est une merveille opérée encore par N.-D. de Lourdes. Nos Tsongminois, qui tiennent tant à la sapèque, devenus généreux et très généreux envers notre si Bonne Mère! Qui l'aurait soupçonné il y a trois ans ?

Une guérison très remarquable à ajouter à celles dont je vous ai adressé le récit est celle d'une phtisique, sœur d'un de nos Pères chinois, guérie subitement devant la statue miraculeuse le jour de l'Assomption. Malgré un hiver froid et surtout extrêmement humide, elle n'a plus eu de toux jusqu'ici et est florissante de santé. Deux enfants ont aussi été guéris subitement, l'un du croup, l'autre d'un mal dont j'ignore le nom, et qui, au témoignage d'un médecin, exigeait des soins immédiats et eût occasionné de grandes dépenses à ses parents. La tante de l'enfant le conduisit aux pieds de Notre-Dame, l'enfant était radicalement guéri dès le lendemain sans l'usage d'un seul remède.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous conter l'histoire singulière d'une conversion qui vous montrera clairement que si j'ai de nombreux convertis (11 inscrits aujourd'hui) j'ai de la chance et rien de plus. — Le 22 février

dernier je me rendais à la chrétienté du Sacré-Cœur pour y saluer notre Père Ministre et le P. Ooms, venu de Hai-men donner la retraite à nos vierges. Ces bons Pères, sachant que le soir même je devais commencer une mission dans mon district, voulurent me prévenir pour m'éviter la course. Je les rencontrai à peu près à mi-chemin. Je revins donc sur mes pas en leur compagnie. En passant, j'indiquais au P. Ooms un quartier où nous comptons de nombreux néophytes et catéchumènes quand tout à coup éclate un retentissant « diable d'Europe ». L'injure venant de ce quartier, je ne pouvais faire le sourd, et sans me faire méchant, je voulus intimider l'insulteur. Je m'arrête donc, me tourne vers la direction d'où était partie l'insulte, tire mon carnet et gravement fait mine d'y inscrire quelque chose. Puis à quelques pas de là j'indique le cas à un néophyte.

A peine étions-nous rendus au terme de notre voyage que voilà toute une troupe de néophytes et de païens qui viennent nous faire des excuses pour l'insulte. Mais, qui l'aurait jamais soupçonné, la famille de l'insulteur se déclarait chrétienne du coup et pour preuve que c'était sérieux, laissait au catéchuménat un enfant de 14 ans. C'est à faire désirer d'être insulté tous les jours. Et voilà que peu après une brave voisine de ces bonnes gens se laissait gagner par la contagion et venait d'elle-même s'installer au catéchuménat des femmes. Une troisième famille s'étant déclarée avant eux, je crois qu'il ne reste plus de païen dans ce groupe. Que les voies de la divine Providence sont admirables et impénétrables !

31 mars.

Une petite œuvre que je voudrais fonder, s'il m'était possible, c'est celle des incurables, pauvres malheureux dont personne ne s'occupe ici et pourtant si dignes de pitié ! Cette idée me trotte depuis longtemps par la tête. Comme de juste je m'en suis ouvert à qui de droit ; les supérieurs craignent que ce ne soit créer une charge à mes successeurs et d'autre part ne peuvent m'aider ; le Père spirituel m'exhorte quand même à ne pas laisser perdre cette inspiration qu'il croit venir du Bon Dieu. Que faire ? Je me trouve dans de telles circonstances que je n'ai pas le cœur de laisser quelques incurables sur le grand chemin ; je viens de louer une maison où je vais en installer deux ou trois pour commencer, sans m'engager à rien envers eux, même pas à les nourrir (pour ne pas engager mes successeurs) : je leur prête seulement un gîte à côté de bons chrétiens qui leur rendront les services qu'ils ne peuvent se rendre à eux-mêmes.

Actuellement j'aide un jeune phtisique orphelin, un infirme des deux jambes, un autre infirme des deux pieds et des deux mains, un autre qui a la danse de Saint-Guy et ne peut se servir de ses bras, un autre paralysé des deux jambes et d'un bras depuis l'âge de 6 ans (il en a 19 ou 20 maintenant), et enfin un aveugle. Aujourd'hui on m'en propose un nouveau

auquel il manque un pied. Outre leurs infirmités, ces incurables ont pour marâtre une pauvreté noire. Jugez s'il m'est possible de rester indifférent à la vue de ces misères ! Un petit souvenir pour ces malheureux, s'il vous plaît, mon R. Père, et un autre pour qu'il plaise à Notre-Seigneur de m'accorder de faire encore en ceci selon son bon plaisir. Il n'existe, ni à Tsong-min, ni à Chang-hai, d'œuvre pour les incurables.

Je viens de faire deux pertes sensibles 1° en la personne de mon vieux catéchiste mort après 40 ans de services ; c'était un excellent chrétien, et envers le missionnaire d'une fidélité rare, d'un respect extraordinaire et d'un grand dévouement; 2° en celle d'un néophyte modèle dont la conversion a été racontée autrefois dans les *Lettres de Jersey*. Tous font son éloge et vont même jusqu'à dire qu'il n'a pas son pareil dans l'île au point de vue de la ferveur, du zèle désintéressé, du dévouement à la religion. Mais aussi, quelle belle mort il a faite ! C'était le principal administrateur de la Maternité, chrétienté toute récente et pourtant déjà la plus nombreuse du Ho-so. Si j'en ai le loisir, j'écrirai quelques détails sur ce saint homme.

En ce moment le R. P. Storr et moi nous donnons une petite retraite à une soixantaine de néophytes.

Au dernier catéchuménat, il est venu 182 hommes et une soixantaine de femmes ; au précédent un peu moins.

Zi-ka-wei, 10 août 1897.

Un de mes paroissiens vient d'être ordonné prêtre le jour de la St-Pierre ; c'est le second en trois ans. On l'a magnifiquement fêté à Tsong-min, où il est venu pour sa première Messe. A ce propos, un chrétien me disait que je suis le plus heureux des missionnaires ; car, dans mon district il y a de nombreuses conversions, on y compte deux prêtres, et Notre-Dame y opère de nombreuses guérisons. Ce chrétien a raison ; je suis vraiment gâté, et je suis un monstre d'ingratitude de ne pas reconnaître comme je le devrais tant d'amour de la part de JÉSUS et de sa T. Ste Mère. *Quis dabit mihi?* Aidez-moi, mon R. Père, à rendre amour pour amour et à me dévouer jusqu'à la mort pour payer en quelque façon ma dette de reconnaissance.

Il est assez probable qu'au prochain *status* mon district va être divisé. De fait, 3800 chrétiens baptisés et environ 1900 catéchumènes, c'est beaucoup trop pour moi : j'étais littéralement débordé cette année.

7 malades ont été guéris par N.-D. de Lourdes dans la chrétienté du St-Rosaire. Je me trouvais présent quand un enfant de 5 ans fut abandonné des médecins. J'engageai ses parents à faire une promesse à Notre-Dame ; le lendemain l'enfant était sauvé. — Des 6 autres, tous atteints d'une maladie épidémique, que je crois être le typhus, l'un était à l'agonie déjà raidi par le froid de la mort et ne pouvant plus parler ; un autre était déjà sans connaissance ; un troisième a été très longtemps sans prendre aucun

aliment ; les autres très gravement atteints aussi. Tous ont fait des vœux à Notre-Dame et tandis que le mal faisait des victimes ailleurs parmi les chrétiens et les païens, tous ont été guéris.

L'an dernier une chrétienne de la Visitation fut prise, à la suite de ses couches, d'une toux et d'une fièvre opiniâtres lesquelles n'ayant pu être enrayées dégénérèrent peu à peu en phtisie. Bientôt la malade dut garder le lit. Son frère, le P. Si, qui se trouvait alors dans sa famille, la quitta les larmes aux yeux craignant bien sans doute ne la plus revoir ici-bas. De fait, les plus habiles médecins déclarèrent le mal incurable. Qu'allaient devenir ses deux enfants tout jeunes encore ? Cette pensée affligeait cruellement la malade. Elle résolut de s'adresser à N.-D. de Lourdes. Le jour de l'Assomption elle réussit à se traîner jusqu'à la Trinité distante de deux kilomètres à peine, et là, devant la statue miraculeuse, fit une prière si touchante en faveur de ses enfants que la T. Ste Vierge se laissa toucher : elle fut guérie sur place. — « Après la Messe, m'a raconté sa nièce présente à cette scène, elle se rendit chez sa sœur, voisine de l'église, et avec une émotion qu'elle ne pouvait contenir : « Est-il possible, dit-elle, que Notre-Dame soit si bonne pour moi qu'elle ait voulu me guérir de suite ? C'est incroyable comme je me trouve bien. » — Depuis ce moment il n'y a plus eu ni toux ni fièvre, mais une santé très florissante. — J'ai attendu un an avant de publier cette guérison pour bien constater qu'elle est vraie et durable. Or j'affirme qu'à voir aujourd'hui cette personne, on ne saurait se douter qu'elle a jadis été aux prises avec la terrible maladie. — De nouveau, son frère et moi lui avons fait subir un interrogatoire, le mois dernier; de nouveau il ressort que son mal était déclaré incurable et qu'elle a été guérie devant la statue miraculeuse au jour de l'Assomption.

Au mois de mai dernier, le P. Kennelly fut appelé de nuit pour administrer un jeune homme de 25 ans. Il le trouva se tordant dans des douleurs atroces et ayant le ventre extrêmement ballonné. « A le voir en cet état, me dit-il plus tard, je lui donnais au plus pour quelques heures de vie. » — Après l'avoir administré, il l'exhorta à recourir à Notre-Dame, ce que le malade fit volontiers en prenant quelques gouttes d'eau de Lourdes. Sur quoi le Père partit. Le lendemain on allait lui annoncer que ce jeune homme était hors de danger. — Ayant appris le cas, j'allai aux informations. Le frère du malade d'abord, lui-même ensuite, me dirent que la guérison avait été subite : « A peine eus-je bu l'eau de Lourdes que toute douleur a immédiatement cessé. — Tu veux dire, objectai-je, qu'à partir de ce moment tu as commencé à te trouver mieux, et que peu à peu tu n'as plus rien senti. — Non, Père, c'est immédiatement que les douleurs ont cessé. » — Inutile d'ajouter qu'il est allé joyeux à la Trinité remercier son auguste bienfaitrice et acquitter son vœu.

Une jeune fille de 23 ans vit un de ses bras enfler avec de vives douleurs.

Selon toute apparence, c'était un anthrax qui commençait, maladie fréquente à Tsong-min et qui estropie souvent ceux qui en sont atteints, les tue parfois. Elle n'hésita pas; au lieu de recourir au médecin, elle s'en fut en pèlerinage, demander sa guérison à N.-D. de Lourdes. Le soir même plus de douleur ni d'enflure, toute trace du mal avait disparu.

Un néophyte était à la mort d'une maladie contre laquelle tous les remèdes avaient échoué. Une bonne vierge étant allée le visiter fut prise de compassion et lui proposa de recourir à N.-D. de Lourdes en lui faisant un vœu, ce qu'il fit. Elle lui donna aussi quelques gouttes d'eau de Lourdes et l'exhorta à s'unir à elle et à sa femme pendant qu'elles allaient réciter le chapelet à son intention.

Malgré ses efforts, il ne pouvait d'abord répondre aux *Ave Maria;* mais, chose singulière, plus la récitation du chapelet avançait, moins de difficulté il éprouvait, et à la fin sa langue était complètement déliée. Ce ne fut pas seulement l'usage de la parole qu'il recouvra; bientôt il était sur pied délivré de son affreuse maladie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il n'y a pas que des chrétiens à être guéris. La liste des païens qui l'ont aussi été est déjà assez longue. Ce qui est triste à constater, c'est que tout en reconnaissant la puissance et la bonté de la T. Ste Vierge, la plupart, inconséquents avec eux-mêmes, ne songent même pas à se convertir. Un pèlerinage, une offrande, et ils se croient libres.

Voici quelques cas plus récents. — Un jour, le maître d'école de la Trinité voit arriver un individu qui, tout embarrassé, semblait chercher quelque chose. — « Que voulez-vous, lui demanda-t-il ? — Indiquez-moi, s'il vous plaît, où se trouve la Sainte Mère. — D'où êtes-vous et que lui voulez-vous ? — Je suis du bourg de Sin-mi-hang-tsen. Mon enfant gravement malade était abandonné des médecins; j'ai fait alors des superstitions, suis allé à la pagode brûler de l'encens et implorer les poussahs. Rien n'y a fait : l'enfant allait mourir. Ayant entendu dire que la Sainte Mère guérit ici beaucoup de malades, j'ai eu recours à elle et elle a guéri mon enfant. Je viens la remercier. » — Le maître d'école le conduit alors à l'église où, devant la statue miraculeuse, notre païen fait forces prostrations, puis une offrande.

Une autre fois, c'est encore un païen qui s'y rend en pèlerinage et déclare au même maître d'école que toute sa famille (six personnes) avait la dysenterie et qu'ayant entendu parler des guérisons opérées par Notre-Dame, ils ont eu recours à elle et que tous ont été guéris. Il venait la remercier.

Une païenne fut abandonnée des médecins à la suite de ses couches. Elle n'avait pris aucune nourriture, aucune boisson depuis 3 ou 4 jours, quand un médecin chrétien consulté à son tour l'exhorta, à défaut de tout espoir humain, à recourir à N.-D. de Lourdes qui la pouvait guérir. La malade fit

un vœu, et contre toute espérance elle fut guérie. C'est ce médecin lui-même qui m'a certifié et la gravité du mal et sa guérison par N.-D. de Lourdes.

Zi-ka-wei, le 9 août 1897.

Comme vous vous intéressez à mon district, voici, mon Révérend Père, quelques chiffres sur les ministères de cette année : On y a baptisé 2028 personnes, le plus grand nombre enfants d'infidèles moribonds; il y a eu plus de 10500 confessions, 115 extrêmes-onctions, 45 mariages. J'y ai 24 écoles à mes frais, en plus des 3 catéchuménats pour les nouveaux convertis. Il s'y trouve environ 3800 chrétiens baptisés et 1900 catéchumènes. Aussi, dois-je à la vérité de dire que je me suis trouvé absolument débordé. Les supérieurs tenant compte de la situation vont probablement diviser ce district qui donne tant de travail et aussi tant d'espérances.

Veuillez remercier de ma part, mon Révérend Père, et cela très vivement, les dames si charitables de l'œuvre des Tabernacles qui, plusieurs fois déjà, me sont si généreusement venues en aide. Chaque jour je prie Notre-Seigneur de le leur rendre au centuple. J'ai 24 chapelles à entretenir et orner.

Tsong-min, 31 mars 1898.

Je vous écris d'une petite chrétienté de formation récente dédiée à N.-D. de Bon Conseil, où je suis venu pour établir quelques pupilles de la Ste Enfance qui sont dans la dernière misère. Grâce à une aumône des Supérieurs, je vais leur faire construire de petites cabanes en roseaux et leur donner un petit coin de terre à cultiver. Il faudrait encore leur procurer le moyen de se marier et de former des ménages; mais... *prius est vivere.*

N.-D. de Bon Conseil n'a encore qu'une chapelle provisoire, et il est probable que d'ici longtemps il n'y aura pas mieux. D'ailleurs, en octobre dernier j'ai dû vous apprendre, mon Révérend Père, que depuis le dernier *status* je travaille surtout dans le neuf. Dès que le temps le permettra, on va mettre la main à l'œuvre pour construire deux nouvelles chapelles, centres de deux nouvelles chrétientés. L'une sera dédiée à N.-D. de Lorette, l'autre à la Compassion de la T. Ste Vierge. Je veux vous conter comment s'est résolu le problème si difficile pour un pauvre missionnaire de la construction de ces deux chapelles. Lorette sera construite grâces à des aumônes que m'annonce le R. P. Socius et que je n'ai pas encore reçues. La Compassion est le don délicat d'une personne charitable de Chang-hai. Ayant rencontré cette personne chez laquelle j'étais allé pour affaire, elle me proposa divers objets, devants d'autels, baldaquins, etc. pouvant servir dans de petites chapelles. J'acceptai avec plaisir, « d'autant, ajoutai-je, qu'à peine rentré à Tsong-min, je vais faire construire une nouvelle chapelle en roseaux. » — C'est bien pauvre, mon R. Père, me dit-elle, et rappelle la

grotte de Bethléem. — Oui, sans doute, c'est pauvre; mais tout pauvre que ce soit, je m'estimerais heureux si au lieu d'une j'en pouvais construire deux. — Eh ! pourquoi ne les construisez-vous pas ? — Oh ! c'est bien simple ; pour construire il faut de l'argent, et je n'en ai pas. — Combien faut-il pour ces chapelles en roseaux ? — Environ 120 piastres (350 fr. environ), à cause de la cherté extraordinaire du bois nécessaire à la charpente. Tout cela était dit de ma part sans arrière-pensée. Or, à la fin de ma retraite, cette personne me faisait remettre 120 piastres pour une chapelle dédiée à N.-D. de la Compassion. Et voilà comment, au lieu d'une chapelle, je vais en faire construire deux. C'est demain qu'aurait lieu la première fête patronale si elle était construite.

En union de SS. Sacrifices,

R^æ V^æ infimus in X^to servus,

J. Le Chevallier.

Persécutions domestiques qu'ont eu à souffrir pour la foi trois jeunes convertis.

Relation du P. Le Chevallier.

SUR le territoire de la chrétienté dédiée à Notre-Dame sous le titre de la Maternité, vivait une famille païenne composée de quatre frères dont les deux aînés mariés et père de famille. Les trois plus jeunes étant venus se déclarer catéchumènes, l'aîné, enragé fumeur d'opium, en devint furieux et fit tout pour les faire revenir sur leur détermination. N'y ayant pas réussi, il se mit à les persécuter. D'abord il s'empara d'une partie de leurs terres prétextant qu'elles lui appartenaient. Ses frères, pauvres laboureurs vivant du produit de leurs champs, ne trouvaient pas leur compte à cela, bien entendu. Ils vinrent n'en prévenir. Je voulus tenter une réconciliation et fis appeler le fumeur d'opium, nommé *Véh-kène-lang*. Il vint de fait, mais pour accuser ses frères avec violence. Je lui parlai avec bonté, l'exhortant à la paix et tâchant de lui faire comprendre que se faire chrétien, loin d'être un mal, est le plus grand des biens. Sur la question des terres usurpées qu'il prétendait être à lui, je lui dis qu'une façon bien simple de tout arranger à l'amiable, était d'examiner les papiers dont chacun des 4 frères avait un exemplaire et sur lequel était consignée leur part respective. Je ferais écrire au *ka-tsang* (agent subalterne de police) d'accompagner un catéchiste que j'enverrais tout vérifier sur les lieux. — « Si tes frères ont, de fait, outrepassé leurs droits, je te promets qu'ils te rendront ce qui t'est dû; mais, dans le cas contraire, il faut aussi leur laisser ce qui est à eux. Puis revenez tous ensemble demain avec le résultat de l'enquête. »

Rien à redire à cela; tous approuvant ces décisions, Véh-kène-lang accepta

aussi. Catéchiste, ka-tsang, voisins et intéressés s'en furent donc mesurer les terres en litige. Le résultat n'était pas douteux. Mais pendant qu'on revenait le lendemain, selon qu'il en était convenu, m'apporter le résultat de l'enquête, Véh-kène-lang était déjà loin sur le chemin de la ville où il allait intenter un procès à ses frères. Quel procès ? Celui de lui avoir gravement manqué, à lui leur aîné et chef de la famille, en l'injuriant, le frappant, lui prenant ses terres, que sais-je ? Une telle accusation est grave en Chine où l'égalité devant la loi n'existe pas. Vous saurez, mon R. Père, qu'être accusé dans ces pays-ci, fût-on le plus innocent des hommes, ne va pas sans danger et sans de grandes dépenses, surtout si c'est un supérieur qui accuse son inférieur : *a priori* il doit avoir raison. — Que faire dans notre cas ? Comme nos trois jeunes gens souffraient pour s'être faits chrétiens, je ne pouvais les abandonner. On fit donc écrire au mandarin pour lui faire connaître l'occasion de cette accusation inique et mensongère, et on conseilla aux accusés une contre-accusation. Grâce à cela l'accusation fut rejetée, et le procès n'eut pas lieu. Mais Vèh-kène-lang n'en devint que plus furieux d'avoir été déjoué et d'avoir dépensé en vain une belle somme d'argent. Il résolut d'en finir avec ses frères et de les tuer. Ceux-ci, ayant eu connaissance de cette détermination et sachant leur aîné capable de tout, furent saisis d'une frayeur incroyable, surtout les deux plus jeunes. Poursuivis une première fois, ils prirent la fuite à travers le canal qui, selon l'usage de Tsong-min, entoure l'enclos où se trouvent les habitations d'une même famille. Et comme Véh-kène-lang semblait s'attribuer le droit de haute propriété sur tout ce qui leur appartenait, ils se hâtèrent de mettre en sûreté chez des parents et amis tous les objets de quelque valeur pour ne pas les exposer à disparaître successivement. N'en pouvant plus d'être nuit et jour sur le qui vive et dans des transes continuelles, les deux plus jeunes s'enfuirent tout de bon; l'un d'eux ne se crut même en sûreté qu'après avoir mis la mer entre lui et son persécuteur. Quant à la fiancée du plus jeune, je dus aussi la mettre en sûreté dans un orphelinat pour enlever à Véh-kène-lang la tentation de la vendre. *Véh-dzai-lang*, leur cadet, restait donc seul avec sa famille pour tenir tête à l'orage. Il faillit lui en coûter la vie. Par suite de veilles continuelles, il succombait parfois à un sommeil de plomb, ce qui lui valut d'être pris dans un guet-apens. Un beau matin il est réveillé en sursaut par quelqu'un qui frappe à la porte et l'appelle d'un ton amical : « Véh-dzai-lang, lève-toi vite; le missionnaire est à la chrétienté. Allons ensemble à la messe. — Une minute, je suis à toi, répond celui-ci qui ne se doute de rien; seulement le temps de m'habiller. » Puis il va ouvrir la porte à ce prétendu ami. A peine la porte est-elle ouverte qu'il se trouve en face d'une troupe de brigands armés de lances et coutelas qui son frère en tête, se précipitent sur lui et envahissent la maison. Il reçoit à la cuisse un coup heureusement détourné de sa direction par l'un des

nombreux voisins accourus au tapage fait par tous les chiens du voisinage, tapage que le malheureux jeune homme n'avait même pas entendu, tellement il dormait d'un profond sommeil. Ces mêmes voisins réussirent à l'enlever de là et peu après me l'amenèrent en brouette à la chrétienté du St-Rosaire où je me trouvais alors. — Si ce qu'on me contait était exact, il s'agissait d'un cas extrêmement grave. Mais ne pouvant pas croire à tant de malice de la part d'un frère, je pris la résolution d'aller tout vérifier par moi-même. Ma résolution étonna beaucoup; car la bravoure n'est pas le fait des Tsongminois, et les brigands étaient encore là, disait-on. On m'obéit pourtant. Nous partîmes, moi, 2 brouettiers et un maître d'école (celui-là même que j'avais envoyé une première fois) qui me suivit comme une victime résignée. En chemin on nous confirma que les brigands étaient toujours chez Véh-dzai-lang à faire bombance pour jouir de leur victoire. Tout près d'arriver, je récitai un *Memorare* pour demander à Notre-Dame de faire tourner à bien notre expédition quelque peu téméraire, et elle ne nous fit vraiment pas défaut. Première chance : par suite de la sécheresse le canal était à sec, ce qui nous permit d'y descendre et d'entrer par derrière dans l'enclos. Comme on ne surveillait que l'entrée, nous étions sur l'aire des habitations avant qu'on se fût aperçu de notre arrivée. Une bombe tombant à l'improviste n'aurait fait guère plus d'effet que notre apparition soudaine. Les armes étaient en faisceaux sur l'aire et à en juger par ces faisceaux leurs propriétaires devaient être près de 50. Je pris mon carnet et, sans souffler mot, dévisageant tous ceux qui paraissaient, fis semblant d'écrire leur signalement. Cette manœuvre en déconcerta plusieurs qui filèrent les uns après les autres sans dire un mot. Pourtant il s'en trouva un qui eut moins peur; il vint m'inviter à entrer et à m'asseoir. Je répondis que je n'en avais pas le temps, que je n'étais pas venu pour causer. Sur ce, je m'empare d'un faisceau d'armes, le remets à mon brouettier qui n'ose pas me désobéir, mais tremble en les recevant et donne l'ordre de partir au plus vite par le même chemin. Ce coup d'audace jeta les brigands dans la stupéfaction; mais la surprise du premier moment passée, comprenant que, dans mes mains, leurs armes devenaient contre eux une terrible pièce à conviction, ils se jetèrent à notre poursuite pour les ressaisir. Un paysan les arrêta en leur mettant la puce à l'oreille : attaquer un missionnaire serait, dit-il, aggraver singulièrement une situation déjà assez grave. Ils se le tinrent pour dit et rebroussèrent chemin.

Jugez de l'étonnement de ceux qui, en chemin, nous virent avec ces étranges dépouilles prises à l'ennemi ! Et à la chrétienté donc ! Nous avions, je crois, dix lances et un coutelas. Que faire de ces armes ? La conduite à tenir était claire : prier le Père Ministre de la section de les faire porter au tribunal en prévenant le mandarin de ce qui venait d'arriver. Des satellites furent immédiatement envoyés à la poursuite des principaux coupables qui,

Véh-kène-lang en tête, furent conduits en ville où ils furent sévèrement châtiés. Châtiés à la chinoise, hélas ! c'est-à-dire qu'ils reçurent *a posteriori* des volées de coups de bambous, déboursèrent pas mal d'argent et furent relâchés. Le système a du bon dans certains cas; mais la haine ne désarme pas: de tels châtiments ne peuvent que l'envenimer. Les deux frères ne pouvant plus rester sur leur enclos, j'avais envoyé le plus jeune à notre école interne, et nous trouvâmes au loin une maison à louer pour Véh-dzai-lang et sa famille. — Ne retrouvant plus ses frères, Véh-kène-lang tourna sa haine contre leur maison qu'il démolit et se mit à vendre par pièces aux plus offrants. Mais un avis de moi mit les acquéreurs dans leurs petits souliers : je les prévenais que je ferais poursuivre tous ceux qui coopéreraient à ce vol manifeste, ce que je fis. Puis, profondément attristé de cet état de choses, je résolus de tenter une nouvelle démarche pour voir s'il ne serait pas possible de faire enfin cesser cette persécution insensée. Accompagné d'un catéchiste, je me rendis une seconde fois sur l'enclos des Véh. Une foule considérable m'y suivit s'attendant à du nouveau. J'interpellai alors Véh-kène-lang et sa femme et leur demandai s'il n'était pas barbare, contre nature, de haïr ainsi des frères qui ne leur avaient fait aucun mal. Quelle utilité y trouvez-vous ? Plus de paix possible; des châtiments et la ruine à bref délai. Réconciliez-vous donc une bonne fois et vivez en bonne harmonie comme autrefois. Si vous écoutez mes conseils, je suis tout disposé à vous venir en aide. Dans le cas contraire, ne vous en prenez qu'à vous-même des malheurs qui peuvent encore fondre sur vous. Toute la foule d'approuver et d'exhorter aussi à la réconciliation. Hélas ! nous parlions dans le désert. Trois fois nous dûmes recourir aux tribunaux; trois fois les tribunaux se montrèrent impuissants à réduire cet homme aveuglé par la haine. Après avoir vendu toutes ses terres, pour satisfaire sa double passion de vengeance et d'opium, Véh-kène-lang en vint à vendre le plus jeune de ses deux enfants, puis bientôt après sa femme, ne réservant que son fils aîné pour continuer sa vengeance, disait-il, s'il venait à mourir. Mais la vengeance est mauvaise conseillère, non moins que l'opium : peu après il vendit sa propre maison, et enfin son fils aîné.

Resté seul il mena quelque temps une existence misérable et, par une cruelle ironie du sort, il alla enfin finir ses jours chez Véh-dzai-lang, ce frère cadet qu'il avait tant persécuté, dont il avait voulu et cherché la mort, et auprès duquel la misère et la maladie l'avaient condamné à venir chercher un asile et un peu de riz. Hélas ! il mourut sans avoir ouvert les yeux à la vérité !

Depuis lors, Véh-dzai-lang a reconstruit sa maison sur l'enclos paternel; mais ses frères n'y sont pas encore retournés. Le cadet est toujours domestique à Ou-song, et le plus jeune est à Zi-ka-wei, dans notre maison où il a eu la bonne fortune de trouver vacante une place de domestique qu'on lui a donnée.

Les débuts de la Filature de la Ste-Famille au Pou-tong en face de Chang-hai.

Lettre du P. Pierre.

POUR satisfaire au désir de plusieurs et laisser en même temps quelques notes, utiles peut-être plus tard, tout en essayant d'intéresser vos lecteurs européens à une œuvre européenne établie sur terrain chinois, je vous adresse ce récit de l'établissement de la filature chrétienne de la Ste-Famille; je le ferai avec abandon, sachant qu'il ne saurait sortir du cercle intime de vos lecteurs. Et tout d'abord sachez bien que ce nom de *Filature de la Ste-Famille* n'existe guère que sur le papier et si, fraîchement débarqué à Chang-hai, vous demandiez à n'importe quel européen où se trouve la *Filature de la Ste-Famille*, il ne comprendrait pas votre question et vous regarderait quelque peu surpris. Il y aura sans doute, avant qu'il soit longtemps, une église dédiée à la Ste-Famille, il y a sans doute déjà au sanctuaire de la chapelle provisoire un tableau à l'huile (du P. Vasseur) reproduisant la Ste-Famille, il y a enfin dans chacune des maisons des ouvriers une image d'Epinal de la Ste-Famille et chaque jour plusieurs récitent les Litanies de la Ste-Famille pour obtenir le patronage de JÉSUS, Marie, Joseph sur l'usine, mais aux yeux du public non croyant, il n'y a qu'un « *International Cotton Mill* » (abréviation I. C. M.) établi sur la rive droite du Wang-p'ou, faisant face aux splendides palais des Concessions, qu'il obscurcit par les vents d'est des nuages noirs de fumée vomis par sa haute cheminée, et qu'il réveille par les sonores vibrations du sifflet qui appelle ou relâche les ouvriers.

Cette filature est une des branches de l'*American trading Co.* dont le siège est à New-York et qui a des succursales un peu partout dans les grands foyers commerciaux des deux mondes. Rien qu'à Chang-hai l'American trading Co. administre je ne sais combien d'entreprises : assurances, monnaie, peaux, pailles pour chapeaux, usine pour décortiquer le riz, etc..., toutes choses qui ne nous intéressent point, sauf peut-être le riz qui pourrait trouver un débouché pour nourrir les ouvriers de la Filature, établie elle et elle seule au Pou-tong et formant une « Compagnie particulière Limited » (International Cotton Manufacturing Co. Ltd.) avec son petit satellite la fabrique américaine de cigarettes, qui constitue aussi une Compagnie commerciale différente, toujours sous la direction de l'agent principal de l'American trading Company à Chang-hai, M. James Jones, dont le nom doit être conservé dans nos annales.

Comment le missionnaire de Tsang-ka-leu, aussi peu *business-man* qu'homme qui soit au monde, a-t-il été amené à avoir une part quelconque dans ces deux entreprises — coton et cigarettes — et à y faire placer près

de deux milliers de chrétiens, c'est un point intéressant à dévoiler et, à mon avis, partagé peut-être par plusieurs, c'est une marque touchante de la Providence sur nos districts voisins de Chang-hai, si éprouvés déjà par les dangers des manufactures païennes qui couvrent la rive gauche et attirent si fort à elles les pauvres gens du Pou-tong, n'ayant pas souvent le suffisant pour vivre à l'aise, ni même pour se nourrir suffisamment, surtout alors que maintenant le prix des vivres, du combustible et du reste s'élève tellement qu'il fait prévoir des crises terribles pour les destitués de la fortune.

Dans le Comité (board) de l'International Cotton Mill, parmi les nombreux directeurs de l'American trading Co., je ne sache pas qu'il y ait un seul catholique; mais à la tête de cette immense entreprise commerciale, il s'est rencontré un écossais protestant, M. James Jones, « *Chief agent* », assez large d'idées pour estimer sans préjugé les missions catholiques, assez intelligent pour comprendre la supériorité morale des chrétiens sur les païens. Ce monsieur vraiment bon, respectueux, simple, tout en étant un des princes du commerce à Chang-hai, a eu l'occasion de causer beaucoup avec le R. P. Robert, procureur des Missions Étrangères de Paris à Chang-hai, sur le terrain duquel il se décida à bâtir une filature de coton (Cotton Mill) au Pou-tong en face de Chang-hai, tout juste pour saisir chez elles les ouvrières Poutonaises sans leur imposer le pénible passage du fleuve et les nombreux inconvénients économiques et autres de la vie de Chang-hai. C'était à coup sûr très habile au point de vue industriel, puisque pas une manufacture n'avait été installée sur la rive droite. Que serait-il donc arrivé sans une Providence particulière? Comme nous ne sommes plus à une époque dorée où les chrétiens obéissent ponctuellement aux Pères, j'aurais vu bien tristement le flot emportant la jeunesse de mes chrétientés vers une filature païenne et n'aurais pas tardé, ainsi que mes successeurs, à en constater les terribles conséquences.

Je ne crois pas que ce soit M. Jones qui ait eu le premier l'idée de demander à la mission, s'il pourrait avoir exclusivement des ouvriers chrétiens; c'est plutôt le P. Robert (qui par suite de la location de son terrain s'est trouvé être de fait un gros actionnaire). C'est le P. Robert, dis-je, qui aura doucement et habilement suggéré cette idée à M. Jones, lequel l'a faite sienne complètement et sincèrement, pour la raison principale, j'imagine, que des chrétiens ayant plus de conscience que des païens, doivent mieux travailler et se laisser moins aller à la manie du larcin, qui est une des pestes des autres Mills. Peut-être M. Jones s'est-il dit que si les missionnaires usaient de leur influence pour protéger la moralité des ouvriers, il donnerait son nom à un Mill modèle, dont les profits ne seraient pas moindres pour cela. Disons de suite que ni la Compagnie, ni la mission du Kiang-nan n'ont aucun intérêt pécuniaire engagé dans cette œuvre naissante; mais d'autres missions ont des actions, et jusqu'ici je ne vois pas

qu'elles aient à s'en repentir, les actions de l'International Cotton Mill ayant *toujours* été notablement supérieures à celles des autres filatures, commencées à peu près en même temps.

Bref, M. Jones formula sa demande en règle au R. P. Supérieur. Je me rappelle avoir reçu un jour une lettre du R. P. Paris qui me demandait — comme missionnaire voisin — mon avis sur cette œuvre si nouvelle et si étrangère à nos vieilles coutumes. Je ne pris pas beaucoup de temps pour réfléchir et répondis de suite en approuvant. M. Jones du reste avait annoncé son programme bien franchement, il admettait un directeur chinois chrétien de notre choix, promettait une église, des écoles et une cité ouvrière bâtie entièrement dans l'enclos du Mill assez vaste pour réunir 3000 ouvriers *(hands)*. Ce fut une affaire réglée par le R. P. Supérieur, le R. P. Robert et M. Jones et, semblait-il, bien assurée quand survinrent successivement deux départs pour l'Europe, celui du R. P. Supérieur pour la congrégation, et puis celui de M. Jones pour revoir son pays. C'était voir disparaître ensemble les deux soutiens de cette œuvre à peine au berceau, et ce précieux mais difficile berceau m'avait été confié par le *Status*, lequel écrit à l'avance, anticipait quelque peu sur les événements et me nommait aumônier d'une filature « *in potentia* » dont les constructions se prolongeaient terriblement, ce qui en retardait toujours l'ouverture. Un jour de novembre, je crois, je fus invité à dîner aux Missions Étrangères pour faire la connaissance de M. Jones, c'était la veille de son départ pour l'Écosse ; pendant le repas, ce monsieur, fort aimable pour moi, dit bien qu'il nous bâtirait une belle église, etc..., mais pour ma part, non habitué aux affaires surtout avec des Anglais, je m'étais retiré très peu rassuré et même craintif de l'avenir, tant on avait paru peu explicite sur les conditions de l'organisation. Le directeur chrétien des ouvriers M. Tsang-heu-k'ing, ancien petit mandarin à Chang-hai, ancien directeur de filatures chinoises, l'homme de confiance proposé par le R. P. Supérieur, avait été admis et reconnu sans doute, mais son contrat n'était pas signé et pourtant la machine à vapeur était placée et les travaux allaient commencer au moins avec quelques « hands » (ouvriers). Le P. Robert seul était tout à l'espérance et ne paraissait pas douter que tout s'arrangerait au mieux.

A toute œuvre dans laquelle la religion intervient, il faut l'épreuve consécratoire, c'est une thèse que j'ai entendu défendre par chacun des missionnaires qui ont commencé quelque chose dans la mission; l'épreuve ne tarda pas pour la filature, et si elle n'a pas été bruyante ni connue au dehors, elle n'en a pas été moins poignante. M. Jones parti, le point noir se dessina peu à peu dans toute sa noirceur ; beaucoup s'inquiétaient fort peu d'avoir les « Roman Catholics », et le directeur *(manager)* européen du Mill, M. K*** ne voulait à aucun prix entendre parler d'un pouvoir parallèle, d'un *co-manager* chinois, agissant avec lui sur les ouvriers, chargé du recrutement et

du renvoi. Ce *manager*, tout frais débarqué du Lanscashire, ancien directeur de Mills en Angleterre et en Belgique, ne doutait aucunement qu'il fût le plus compétent des deux mondes en matière de filature; mettre à ses côtés et lui imposer un co-directeur chinois, quoique déjà habitué à ce genre d'industrie, c'était trop fort pour son orgeuil. Prêtant l'oreille aux calomnies des païens, incapable de s'entendre avec M. Tsang qui ne parle pas anglais mais seulement français, il ne songea plus qu'à le laisser de côté et à faire fi des plans de M. Jones sur les ouvriers catholiques : c'était pour lui un abus de faire entrer en ligne de compte la religion ou la moralité d'un individu pour l'admettre ou le rejeter, il lui suffisait de voir si le travail était bon. Ainsi les ouvriers païens s'inscrivaient peu à peu entre les mains de M. K***; proposés par le compradore (homme d'affaires) païen du Mill, les vauriens se rencontraient avec nos bonnes petites ouvrières. C'était intolérable, et nos espérances s'en allaient en fumée ! Si encore, il n'avait été question de rien, j'aurais essayé peut-être d'arrêter le flot des ouvrières de mon district, mais le plan de la filature chrétienne avait été dévoilé dans mes chrétientés, il était trop tard pour reculer. Enfin le P. Robert, mis au courant, se décida à parler à l'American trading Co., et comme M. Jones n'avait laissé à son remplaçant aucune direction écrite, il fit passer sous les yeux du Comité les lettres que M. Jones lui avait écrites et fit connaître le contrat d'honneur qui avait été passé entre lui et la mission. Ces messieurs se rendirent à ces preuves si manifestes de la volonté de leur premier agent; M. Tsang fut reconnu par le comité, mais péniblement, et la signature de son contrat pour 3 ans (100 taëls (350 francs) par mois avec logement) était toujours différée tant par insouciance que par mauvais vouloir. Quant à M. K***, il persévérait de plus en plus dans sa manière de voir : lui seul à la tête du Mill et personne autre ni à côté de lui ni au-dessus de lui, voire même qu'il refusera à M. Jones de le surveiller et de lui commander ! C'est cet orgueil qui le perdit bientôt, et sur un vote du Comité il eut à reprendre le chemin de son pays. Il faut encore ajouter que pendant toutes ces tergiversations insupportables M. Tsang était convoité et fortement invité par un certain *Shen-tao-tai (a great business man in China)*, homme lige de Li-hong-tchang. Son Excellence Shen voulait avoir absolument M. Tsang pour lui faire relever un de ses *Cotton Mills* chancelant sur ses bases,et il lui faisait les propositions les plus avantageuses, allant même jusqu'à l'autoriser à employer 8 chrétiens sur 10 ouvriers et lui faisant un cas de conscience d'abandonner les œuvres chinoises pour aller se mettre trop humblement au service des Européens ; j'ignore encore combien de taëls il lui offrait par mois, mais je pense que M.Tsang aurait facilement obtenu le double de ce que lui offrait l'American trading Co.

Nous attendions le retour de M. Jones, tout comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive ; je dis *nous*, car le R. P. Supérieur était rentré,

et j'avais eu la consolation de retrouver son soutien, son encouragement et sa direction. Mais si M. Jones nous revenait changé dans ses idées, imprégné de bigotisme protestant, s'il allait s'incliner devant un fait quasi accompli et refuser de naviguer contre courant ! J'en étais tout juste malade à l'infirmerie : ce qu'il fallut employer de patience et d'encouragement pour conserver notre bon M. Tsang dans son office, il serait bien long de le dire, ses meilleurs amis et directeurs lui conseillaient de se retirer ou au moins lui rendaient toute sa liberté pour passer au Shen-tao-tai. A un moment je me trouvai seul à lui dire d'avoir confiance quand même et à l'engager à aider la mission en cette grave affaire. Ce monsieur étant très religieux je lui exposai de mon mieux que les œuvres de religion sont toujours éprouvées par la contradiction au moins au début, je comparai devant lui le Mill aux missions de nos vaillants Pères de l'ouest quand ils veulent pénétrer dans un gros centre païen et hostile. Bref, tout en le laissant libre, je le suppliai d'attendre le retour de M. Jones avant de s'engager avec Son Excellence Shen. Il me le promit, reconnaissant franchement qu'il ne se sentait pas la force de relever un grand Mill si profondément vicié et désormais perdu ; mais, peu de jours après, il se vit tellement circonvenu par cet habile homme que, malgré lui, il se laissa aller à *essayer* — sans s'engager — le Mill Chinois de Son Excellence Shen. C'en était donc fait du directeur chrétien, car nous n'avons dans toute la mission personne au fait du travail des filatures et il nous était impossible d'en proposer un autre. Alors le P. Robert demanda clairement à l'American Trading C° si oui ou non elle admettait M. Tsang et si elle consentait à signer son contrat dans les termes jadis énoncés par M. Jones toujours absent ; faute de quoi, M. Tsang passait au Shen-tao-tai et elle le regretterait bientôt. La réponse fut favorable, le contrat fut signé et le P. Robert alla lui-même en voiture retirer M. Tsang de la filature du Shen-tao-tai, pour le faire rendre à l'Int. Cotton Mill ; c'était ce que demandait ce bon M. Tsang, lequel se sentait trop faible en présence de Shen pour se débarrasser de ses avantageuses mais trop dangereuses propositions. Plus tard Son Excellence Shen, invité par M. Jones (auquel il a voulu vendre son Mill), viendra visiter l'International Cotton Mill et dira à M. Tsang-heu-king en le félicitant, qu'il aurait voulu avoir un Mill aussi bien dirigé. M. Tsang fut donc reconnu comme seul chargé du recrutement des ouvriers et force fut à M. K*** de se soumettre au moins extérieurement. A mesure que les machines se disposaient, les ouvriers s'inscrivaient et les maisons de la cité ouvrière s'élevaient à côté du Mill, malheureusement comme personne n'en surveillait la location, confiée au compradore, plusieurs vauriens, fumeurs d'opium, s'installèrent dans les maisons, voire même qu'une grande et vaste fumerie d'opium s'étalait à l'étage au-dessus du « Thé ». Il a fallu pied à pied reprendre toutes ces positions, mettre un chrétien à la tête de la cité ouvrière, en

chasser tous les parasites et interdire toute maison de jeu et toute fumerie : nous sommes arrivés maintenant à ce point, et 6 policemen chrétiens sont chargés des veilles du jour et de la nuit de sorte que malgré la faiblesse de ces gardiens de la paix indigènes, on peut dire que la paix est « assez bien » conservée dans le village à peu près entièrement chrétien de la Filature. J'ai dit « assez bien » conservée, car il ne faut pas s'attendre à avoir là une réduction du Paraguay, et il faut plutôt s'imaginer à quelles difficultés sont exposés ces pauvres chrétiens nous arrivant des 4 points cardinaux et malgré le précepte évangélique assez peu disposés à se secourir les uns les autres, surtout dans les premières semaines qui sont singulièrement pénibles à l'habitué des champs et des libertés de la vie à la campagne.

J'ai insisté sur ces préliminaires non seulement pour montrer combien l'œuvre a souffert de difficultés au début, mais encore pour que le nom de M. Tsang-heu-king soit bien connu et pour que l'on sache longtemps combien nous lui devons : tout autre que lui, m'a-t-il toujours semblé nous aurait abandonnés cent fois en présence d'une situation si fausse. Pendant des mois, ce bon M. Tsang a été obligé de passer chaque matin et chaque soir le Wang-pou et par tous les temps, et il ne trouvait à midi qu'un mauvais repas au Pou-tong dans une maison qui n'était pas la sienne et en compagnie d'hommes qui ne pouvaient lui convenir. Les circonstances sont changées maintenant ; en attendant la maison définitive qui lui sera construite en son temps, il habite seul avec sa famille six chambres à l'étage d'une maison semi européenne achetée aux Japonais ; un second contrat vient d'être passé avec lui, il obtient 150 taëls (525 fr.) par mois et il en aura 200 (700 fr.) l'an prochain, ce qui est un fort beau salaire, vu qu'il ne peut parler anglais directement avec M. Jones et, pour le dire en passant, c'est ce qui m'excuse d'être intervenu si souvent moi-même pour des affaires séculières qui ne regardaient pas directement le bien des âmes, mais qui auraient été mal traitées par tout intermédiaire païen, c.-à-d. plus ou moins hostile. Que le bon Dieu accorde donc à M. Tsang sur ses vieux jours la paix de l'âme et qu'il ait sous peu la consolation de voir son œuvre dans un entier épanouissement. Actuellement déjà, tous, Européens et Chinois, doivent reconnaître que c'est l'homme du Mill, « *a splendid man* », me disait M. Jones.

Pendant tous ces pénibles pourparlers, la bonne Providence nous accorda cependant une consolation, et cela sans aucune difficulté, quoique l'affaire me parût devoir durer plusieurs mois et sommeiller dans plusieurs bureaux avant d'arriver à une solution. Je veux parler du fait assez remarquable qui mit en quelques heures à notre usage une assez bonne chapelle, tout juste à la porte de l'usine. Cette *Seamen's church* ou *Cemetery chapel*, située à l'entrée d'un cimetière commun destiné aux gens de mer, était depuis au moins 10 ans inhabitée et hors d'usage ; même pour les inhuma-

tions protestantes, le ministre ne paraissait plus ; en fait d'enterrements catholiques, je n'ai entendu parler que d'un seul, et c'est le P.Chambeau qui l'a fait l'an dernier. La chapelle n'avait vu ses portes se rouvrir qu'il y a 2 ou 3 ans, quand Chang-hai fut menacé de la peste bubonique de Hong-kong ; le conseil municipal affecta alors l'édifice au service des médecins chargés des pestiférés, et le mobilier de ces messieurs avait remplacé celui de l'ancien ministre de céans. Il faut dire à la décharge du conseil municipal qu'alors ce coin du Pou-tong était désert ; maintenant le même conseil a déclaré que, vu le nombre des habitations environnantes, plus jamais il ne serait question de placer en cet endroit un hôpital de pestiférés. De fait aucun malade n'aborda à la côte Pou-tonaise, et les lits et autres meubles restèrent encore inutiles confiés aux soins des gardiens du cimetière. Après avoir pris l'avis des supérieurs, je transmis au P. Robert l'idée que j'avais, savoir de faire demander au conseil municipal par le comité du Mill, l'usage de cette chapelle pour le service religieux des ouvriers chrétiens. Par une très heureuse coïncidence, M. Probst, le chairman de la compagnie du Cotton Mill, était en même temps conseiller municipal influent. Le R. P. Robert s'adressa à lui directement et le trouva très bien disposé. M. Probst en conféra avec le consul anglais et tel ministre protestant, et le résultat fut que je n'avais qu'à signer une pièce attestant clairement que je ne prenais que l'usage de la chapelle et que sur la demande du conseil qui pourrait en avoir besoin, j'aurais à me retirer immédiatement. Ce document une fois signé, je pouvais faire tous les offices et résider jour et nuit dans la chambre et les dépendances (scil. une petite morgue) et tout cela sans débourser une sapèque, ni même une feuille de papier timbré. C'était trop facilement entrer sur terrain protestant, il me fallut acheter ce service par quelques petits ennuis. J'avais fixé la première messe pour *Quasimodo* (1897) et les chrétiens en étaient tous avertis,quand le Vendredi Saint le gardien refusa à mes gens l'ouverture des portes pour introduire l'autel que je venais d'acheter à l'orphelinat de Zi-ka-wei. Il n'avait pas reçu d'instructions et il tenait ferme à la consigne, c'était juste. Sur ces entrefaites, le conseil municipal anglais avait dû donner sa démission à l'occasion d'une révolte des brouettiers ; M. Probst en particulier était tombé assez peu glorieusement et redevenait simple particulier. Les bureaux protestaient contre sa concession de chapelle au missionnaire catholique, et ils intimèrent la défense d'en ouvrir les portes. Que faire ? Le conseil municipal ne devait se reformer que plus d'un mois après... et la messe de *Quasimodo* se trouvait bien exposée, j'allais singulièrement « *perdre la face* » devant tous mes chrétiens ! Je me décidai à aller quand même exposer le cas à M. Probst, il se montra fort complaisant et nous allâmes ensemble affronter les bureaux, la seule autorité vivante après la mort du conseil. Ces messieurs ne m'en voulaient pas, mais la chose ne s'était pas faite selon les règles ; les

bureaux n'en avaient pas été informés ni les « *trustees* » et les gratte-papier n'avaient pas rendu la chose officielle ; et puis le culte était impossible, la chapelle étant « *remplie de lits* ». — « Oui, répondis-je, il y en a 2 et je me charge de les faire placer dans la chambre à coucher, dont je pouvais à la rigueur me passer. » On me fit monter et descendre de nouveaux escaliers et je comparus devant un autre bureau, celui du surveillant des travaux et édifices publics. Les lits revinrent en question, et ma réponse fut la même. Alors on me dit sérieusement et « *avec bonne foi* », je crois, que la chose ne se pouvait pas à cause du danger d'incendie, vu que d'après le rite catholique, comme dans les pagodes *(joss house)* — je brûlerais les lingots de papier superstitieux *(joss paper)*. A cette objection, je perdis mon sérieux, et malgré la gravité du lieu et le phlegme de M. le surveillant j'éclatai de rire. Ils me parurent très étonnés d'apprendre que les catholiques réprouvaient les papiers superstitieux ! ! Puis prenant un ton de bonhomie, je priai ce monsieur d'avoir la charité de m'aider ; il n'avait qu'à me donner sa carte, avec quelques sapèques de pourboire données au gardien j'arrangerais tout pour le mieux. Le grave surveillant des édifices publics céda sans plus raisonner et me déclara que je pouvais faire mon service le dimanche fixé, qu'il allait donner lui-même des ordres pour évacuer la chapelle, et il fut fait ainsi. Le dimanche de *Quasimodo*, après avoir fait l'aspersion et baptisé *in petto* cette chapelle du nom de la Ste-Famille, je célébrai la Ste Messe non sans émotion, tout heureux et reconnaissant envers la Providence qui ménageait si rapidement dès le début des travaux les secours spirituels aux pauvres ouvriers qui n'eurent aucune difficulté à s'installer dans cette chapelle comme dans une vieille église. De fait, une statue de N.-D. de Lourdes, un chemin de croix, d'autres tableaux, des crédences et une table de communion vinrent bientôt donner à la « Cemetery chapel » les apparences d'une vieille chapelle catholique.

Les ministres protestants ne jugèrent pas à propos de manifester leur mécontentement ; un entrefilet de journal déclara seulement que la fin du monde et le *Millenium* approchent, puisque tout s'arrange si bien. « The good sense of the Protestant owners of the church and the ditto of the Roman Catholic conductor of the services are both worthy of commendation ! » La chose me paraissait à jamais arrangée quand, un jour, je me trouvai à la veille de nous voir échapper à nouveau l'édifice. Je fus, par un Anglais habitant au Pou-tong, présenté à M. John Prentice, grand directeur de constructions navales à côté de la chapelle en question, en même temps nouveau conseiller municipal, grand-maître franc-maçon, charmant du reste et ami des Français. Au cours de la conversation, on vint à parler de la chapelle, « j'étais heureux d'être le voisin de M. Prentice. » — « Mais, mon Père, cette chapelle ! oh ! c'est vraiment impossible de vous la céder, cela répugne absolument, nous ne pouvons pas... ! »

Je veux assurer à ce monsieur que je n'ai besoin que de la clef pendant 2 heures, le dimanche matin ; que je n'ai aucun désir de devenir propriétaire, que d'ailleurs sous peu, l'American Trading C° nous bâtira une chapelle. J'invoquais l'autorité de M. Jones et l'acte signé jadis entre les mains de M. Probst. Les « *trustees* » revenaient toujours; infailliblement il y aurait des misères, si un service catholique avait lieu dans la chapelle. — « N'ayez crainte, repris-je, M. le conseiller, voilà déjà plus d'un mois que je suis entré en jouissance, tout s'est passé au mieux, pas un mot de la part des ministres, paix parfaite ! » — M. Prentice s'inclina devant le fait accompli qu'il ignorait — *turpius ejicitur quam non admittitur hospes* — nous fîmes la paix fort gracieusement avec un verre de porto et maintenant M. Prentice veut bien dire qu'il me compte parmi ses amis du Pou-tong et que tous les jours je puis aller m'asseoir à sa table de communauté. Je crois de fait que tous ces messieurs nous ignorent profondément et laissent volontiers s'écrouler des montagnes de préjugés quand ils peuvent avoir avec nous un bout de conversation.

L'histoire de cette chapelle m'a fait anticiper et oublier les péripéties de l'installation du Mill. Au commencement du mois de mars, M. Jones revint d'Écosse et Dieu merci ! dans les mêmes dispositions à notre égard; il se montra désolé de l'opposition du « Manager » européen M. K*** et décidé à faire à notre M. Tsang une position « thoroughly established and recognized » (parfaitement nette et reconnue). Quant à M. K. « he will have to submit to my ruling and that loyally » (il aura à se soumettre à moi loyalement) écrivait M. Jones. Oui, mais il ne soupçonnait pas le degré d'entêtement de ce monsieur qui en était arrivé à se persuader qu'il était indépendant, même vis-à-vis de M. Jones, et ce dernier aura à souffrir avec nous de longs mois avant d'arriver à briser son contrat et le rapatrier gratis !

Les Lettres de Jersey (1) ont déjà raconté la petite émeute que nous valut l'introduction de vauriens dans le Mill, je n'y reviens pas, la scène ne s'est pas représentée.

Vous pensez peut-être que nous ne tarderons pas à enregistrer la conversion de M. Jones. *Utinam* ! Déjà il vient chanter les messes en musique à Yang-king-pang avec d'autres gentlemen de Chang-hai, mais il sort de la messe pour aller au prêche ; le fruit n'est pas mûr, loin de là, mais je ne désespère pas cependant et j'en profite pour recommander cette intention aux prières de vos lecteurs.

Ayant été très long déjà, je n'entreprendrai pas de vous donner une description du travail de l'intérieur; d'ailleurs sans photographies, ce serait à peu près impossible et d'une sécheresse insigne. Il sera plus curieux de vous donner un aperçu sur la fabrique de cigarettes qui occupe également les chrétiens. Là on peut dire que les machines font absolument tout. Le

1. Novembre 1897, p. 285.

tabac arrive d'Amérique en feuilles dans d'immenses tonnes, ayant déjà subi une préparation que je ne saurais analyser sauf que je constate que le tabac est sucré ou miellé. Ces tonnes ouvertes, les feuilles passent sur un bain de vapeur pour les amollir et ensuite des ouvrières arrachent les fibres mises de côté (et utilisées, je crois, pour tabac à priser) ; un ventilateur sèche ensuite ces feuilles dépouillées des plus grosses fibres et elles passent ensuite sous le couteau qui les hache très menu — à la vapeur bien entendu. Le tabac haché est monté à l'étage par le lift (monte-charges), et des enfants le disposent en couches légères sur la machine à cigarettes proprement dite. Cette machine, après avoir bien criblé le tabac, l'amène dans un conduit en forme de gouttière d'abord, sur lequel se déroule une bande de papier — comme pour les dépêches télégraphiques. Ensuite les deux extrémités de la bande de papier se resserrent et par un très curieux mouvement de petites roues à dents douces, la suture se produit par compression, si solide qu'il faut déchirer pour la détruire ; point de colle bien entendu. Ensuite un dernier mouvement, celui de la hache, qui coupe le cordon régulièrement de seconde en seconde et fait tomber les cigarettes dans une boîte. J'ai seulement oublié de dire qu'au passage la marque de fabrique s'imprime en noir sur chacune des cigarettes. Un officier de marine français m'a affirmé que l'inventeur de la suture sans colle est un français et que les cigarettes de la régie à Paris sont ainsi confectionnées. Une machine peut en produire des milliers par jour. Les petites filles reprennent ensuite les cigarettes et les disposent par 10 dans des boîtes toute faites et confectionnées en Amérique, dans un goût du reste déplorable.

Dans cette fabrique, l'ordre et la propreté sont tout à fait gardés et le personnel est également choisi : deux jeunes filles *half cast* catholiques dirigent les ouvrières et il y a peu ou point de difficultés, sauf que la consommation étant beaucoup moindre que la production par trop rapide, le travail chôme souvent : il y a pourtant là un avantage, car les ouvrières peuvent ainsi retourner à la maison pour quelques jours se retremper dans la vie de famille.

Et voilà, mon révérend Père, comment un jésuite est venu à s'occuper indirectement de cigarettes et de fil de coton. Priez pour que tout cet ensemble contribue à la plus grande gloire de Dieu et de sa sainte religion, puisque nos efforts n'ont point d'autre but.

R. V. serv. in X^to^.
A. Pierre, S. J.

Un dimanche au Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Le Biboul au F. Paul Ancel.

Ma-tsin Siu-tcheou-fou, le 14 mars 1898.

Bien cher Frère,

P. C.

J'AI la douleur de vous annoncer que je ne passerai plus par-dessus la tête de mon âne noir, et qu'il ne me fera plus tomber dans la rivière (1). Le brave animal est vendu. Mais soyez tranquille, il y a d'autres moyens que les chutes et les bains forcés de venir en aide aux novices. A propos de bain forcé, je vous disais que mes soldats pour venger, à mon insu, ma dignité mouillée, étaient allés menacer le pauvre passeur, cause de mon accident. La dernière fois que je suis revenu à l'endroit où était le bac qui avait refusé de me transporter, on avait construit un pont rustique et payant. Nous étions 4 Pères, 3 chars à mules, de plus deux mules, un âne, plusieurs élèves; or le pauvre passeur, propriétaire du pont rustique, n'a pas osé demander une sapèque ; mes soldats ont dû le gruger, et il a dû se trouver heureux que je ne lui aie rien dit. Pauvre homme, j'avais bien envie de lui dire que je ne lui en voulais pas, que je n'en veux qu'à son âme ; mais il n'aurait pas compris ce dernier point.

Donc je n'offrirai plus pour vous de courses à âne, mais il y a les voyages en char, et ils sont encore plus lucratifs que les courses à âne, surtout quand les routes sont mauvaises ; or elles ne sont jamais bonnes en Chine, où l'institution des cantonniers n'est pas plus avancée que celle des chemins de fer. Puis il y a surtout les journées du dimanche ; c'est une spécialité du Siu-tcheou-fou ; le soir on n'a plus la tête à soi. Que je vous fasse l'historique de la journée d'hier, elles se ressemblent toutes, c'est une question de plus ou de moins. Commençons dès le samedi soir. Vers 5 h. quand on a dîné (ici nous ne faisons que deux repas), le portier vient dire : « Père, faut-il laisser entrer les chrétiens? » Sur la réponse affirmative on ouvre la porte et les bandes de chrétiens venus de 3, 4, 5, 6 lieues et plus pour passer la journée du dimanche, font leur entrée dans l'enclos, vont d'abord saluer le Bon Dieu (il y en a qui l'oublient, mais on le leur rappelle), puis ils viennent faire leur prostration au Père. C'est un défilé qui dure jusqu'à la prière du soir. Ce n'est pas toujours très intéressant, mais c'est excellent pour connaître les chrétiens et les catéchumènes. Nous sommes tellement débordés au Siu-tcheou-fou par le mouvement des conversions que nous avons établi des règles très sévères ; quiconque ne sait pas un certain nombre de prières, n'a pas le droit de venir le dimanche ; quiconque n'a pas encore eu de catéchistes dans son village, est de même

1. Cf. *Lettres de Jersey*, mai 1898, p. 39.

exclu. Ç'a été le cas de plusieurs samedi soir, en particulier de deux vieux qui venaient joyeusement me saluer et que j'ai renvoyés en leur disant : *eul lai tsai chono pa*, c'est-à-dire, plus tard nous en parlerons. C'est une phrase très utile en Chine ; c'est une façon de renvoyer tout en ne froissant pas. Pendant le défilé on apprend déjà beaucoup de choses, par exemple, qu'en tel endroit, il y a telle ou telle affaire ; alors je fais venir mon catéchiste pour qu'il prenne des informations et que je ne sois pas trop trompé; malgré cela je le serai encore mais moins ; et surtout j'aurai le droit de leur dire : mes amis, vous me trompez ; donc je ne m'occupe pas de cette affaire. Samedi dernier, ma difficulté n'a pas été de traiter des affaires, ç'a été de refuser des catéchistes. Ah ! frère, vous ne connaissez pas cette difficulté : nous voyant débordés par le nombre des catéchumènes, nous avons établi la règle de ne recevoir que des groupes d'au moins vingt familles ; les familles isolées nous les renvoyons avec cette phrase : nous en reparlerons, quand vous aurez trouvé d'autres familles. Malgré cette précaution excessive, nous sommes encore débordés, chaque jour ce sont de nouveaux villages ; et samedi soir il y en avait plusieurs, d'autres se représentaient pour la 3^{e}, la 4^{e}, la 10^{e} fois : Père, aurons-nous un catéchiste demain ? A presque tous, il faut donner seulement de bonnes paroles : Demain nous en reparlerons. Parmi tout ce monde il y a de bien braves gens, surtout de bons enfants ; hier, en particulier, il y avait un village encore tout récent qui a envoyé une députation d'une douzaine de bonnes figures d'enfants sachant déjà bien les prières. J'espère que tous seront baptisés. J'oubliais de vous dire que samedi, dans l'après-midi, j'ai eu 11 baptêmes d'adultes ; donc la journée du dimanche avait commencé de bonne heure. Pendant la prière du soir, on a quelques minutes de répit. La prière terminée, ce sont les confessions qui vous mènent jusqu'à 9 ou 10 heures, puis il faut voir au moins quelques-uns des catéchistes et s'informer de ce qui se passe dans leurs chrétientés ; auparavant il faut voir où tout ce monde couche. Nous ne nous occupons ni de ce qu'ils mangent, ni de l'endroit où ils couchent, si ce n'est pour les expulser, s'ils vont là où ils ne doivent pas aller, par exemple avec les élèves ou les domestiques. D'ailleurs ils ne sont pas difficiles, une natte sur la terre nue, ou une planche, c'est tout ce qu'il faut, même aux gens très à l'aise. D'abord je les plaignais, j'en suis revenu.

Quand il n'est pas loin de minuit, on sent tout de même qu'on a besoin de sommeil, hélas ! samedi j'avais encore mon sermon à préparer ; heureusement que c'était le dernier jour de la neuvaine de la grâce, et j'avais demandé celle de bien savoir le chinois. Je me suis donc couché après avoir fait mes exercices de piété, espérant bien que S. François-Xavier m'aiderait le lendemain.

Dimanche. Je fais ma méditation avant le lever de mon monde, puis, pendant qu'ils récitent les prières du dimanche qui sont très longues, je me

mets en règle pour le bréviaire. Après mon action de grâces les femmes saluent le Père, puis je rentre chez moi et le défilé des hommes recommence : nouvelle prostration, ceux qui ont communié en font deux pour remercier le Père. Le défilé du dimanche est plus lent. D'abord il y a ceux qui ont des affaires; on a beau leur dire : attends que tout le monde ait salué, ils veulent commencer ; il faut se fâcher. Il y a encore ceux qui demandent des scapulaires, chapelets. Pour les scapulaires c'est facile; les chapelets c'est autre chose, je me montre sévère, sans quoi ils disent toujours que le leur est perdu. Il y a surtout ceux qui demandent des catéchistes. Dimanche dernier je n'en avais qu'un à donner, et encore je le retirais d'un village que je voulais punir. Or ils étaient je ne sais combien de villages à le désirer ; je l'ai donné à un village qui demandait depuis un an ; aux autres j'ai montré que je désirais plus qu'eux sauver leurs âmes. Enfin il y avait à voir ceux qui pouvaient rester au catéchuménat pour la dernière préparation au baptême. Le choix est bien délicat, il ne faut admettre que des gens sûrs, et en Chine il n'est pas toujours facile de savoir la vérité. Preuve : vendredi soir, après avoir examiné soigneusement tous mes *baptizandi* et après leur avoir dit : Préparez-vous bien, c'est demain le grand jour, j'ai découvert au dernier moment que je devais remettre l'un d'eux à plus tard. La chose a été difficile à lui faire admettre, et samedi soir, il est revenu me supplier de sauver son âme ; il m'a déclaré qu'il ne quitterait pas ma chambre ; j'avais envie de me coucher, je lui ai dit : si c'est comme cela que tu m'obéis, je te retarderai encore davantage; quand le Père a dit non, c'est non. Donc obéis, sans quoi c'est remis indéfiniment ; et il est parti en pleurant.

Donc mon défilé est enfin terminé, mais les processifs et autres affaires vont recommencer. Je leur ferme la porte au nez pour aller prendre quelque chose ; il est 10 h. : ce n'est pas long. Puis nouveaux saluts au Père. D'abord le corps des catéchistes, puis les enfants de la grande école, ceux de la petite, et les domestiques. Il faut leur donner des avis. Enfin je suis libre d'écouter les histoires et de les arranger, si je puis. Cela m'a mené jusqu'à 2 heures. Celui-ci me dit qu'il ne peut plus vivre ; il n'a plus la face, c'est un catéchiste. « Pourquoi n'as-tu plus la face? Père, on dit que je ne suis pas lettré, que j'ai été autrefois veilleur chez le Père Thomas. Père, je retourne chez moi, je ne puis plus faire d'apostolat. — Je vais te changer de place. — Père, je suis usé désormais. Je retourne chez moi. » Je le plaisante, et il retourne, mais ce sera pour dimanche. Un autre prétend qu'on lui a volé 3 arpents de terre, qu'on refuse de les lui rendre parce qu'il est chrétien. C'est faux, mais s'il ne donne pas cette raison, il sait que le Père ne s'en occupera pas. Je me débarrasse de mon mieux sans trop froisser. Un autre me dit que les brigands menacent de le tuer, il réclame ma protection, je lui dis que je m'en occupe. Un autre a vendu un âne, on lui a donné comme

prix des billets faux ; il me demande ma protection, sans quoi c'en est fait, il doit mourir. Je vous fais grâce du reste. A midi, chapelet, mais moi j'entends des histoires pendant ce temps-là ; 3 h. chemin de croix suivi de la bénédiction ; je suis seul à chanter. Dire qu'autrefois on m'a refusé la consolation de chanter le cantique des vœux sous prétexte que je ne le pouvais pas, et maintenant je chante des solos ; le cœur y est au moins. Après le salut, dîner ; si avant j'ai pu réciter du bréviaire, c'est le repos qui commence,et dimanche c'est le courrier qui est venu m'apporter une douce distraction, mais juste au moment de l'ouvrir m'arrivent 4 ou 5 chrétiens pour une grosse histoire ; il s'agit d'un soi-disant catéchumène mort en prison à la suite d'accusations injustes.Savez-vous ce qu'ils me demandent: que je leur donne la face, que j'accuse l'accusateur, que je force le mandarin à réhabiliter la victime, etc., etc. J'ai tâché d'être patient ; je l'ai été, puis je me suis fâché, puis je suis redevenu patient, puis j'ai lu tout en écoutant ce qu'ils me disaient pour la centième fois, leur faisant toujours la même réponse que je ne pouvais pas m'occuper de leur affaire dans leur intérêt. Ils sont restés plus de deux heures. Ce soir j'ai appris que le soi-disant catéchumène qui, d'après eux, n'avait pas commis un seul péché véniel, était une canaille de la pire espèce ; aussi de suite ai-je fait venir le catéchiste de ce village, et ils n'en auront pas d'autre d'ici longtemps, parce qu'ils ont voulu tromper le Père.C'est une grande punition. Et demain je vais subir un assaut de supplications. Je serai inexorable.

Cher frère, vous vouliez une petite lettre et voilà que j'ai bavardé un bon bout de temps et pour ne pas dire grand' chose encore. Pense-t-on à la Chine au noviciat ?

Cette pauvre Chine,on en dit beaucoup de mal ; mais si on pouvait faire la comparaison avec les autres pays et les autres missions, je dis une comparaison sérieuse et non pas superficielle, je vous assure qu'elle serait à l'avantage de la Chine. Cette comparaison, je l'ai entendu faire par des officiers sérieux et de beaucoup d'expérience, et par des missionnaires encore plus sérieux ; et tous donnaient la palme à la Chine, tout en détestant le stupide orgueil de ses lettrés. Pour moi plus je connais le *peuple* chinois, plus je l'aime, et je suis étonné de trouver parmi les néophytes du Siu-tcheou-fou des chrétiens comme mes bons vieux de Bretagne.

Il est vrai que tout n'est pas comme au Siu-tcheou-fou et si au Siu-tcheou-fou on vit continuellement « *in periculis latronum*, » il y a aussi un admirable mouvement de conversions. Chacun de nous, à moins d'accident, dépassera cette année apostolique sa centaine de baptêmes d'adultes. J'en suis déjà au chiffre de 80, et si j'ai des ressources pour garder mes catéchumenats ouverts jusqu'à la Pentecôte, j'aurai encore une quinzaine de baptêmes d'adultes tous les 12 ou 15 jours, sans compter les bébés de ces nouveaux chrétiens. Vous voyez, cher frère, qu'on a bien aussi des consolations.

Priez un peu pour nous. Le père Thomas et moi nous faisons notre 3e an au mois de septembre.

Infimus in Xo servus,
P. M. Le biboul, S. J.

Voyage d'exploration sur le Yang-tse-kiang.

Extraits de différentes lettres du P. Stanislas Chevalier.

Suei-tcheou-fou (Se-tchoan), 1r février.

JE navigue depuis 4 mois sur le *Yang-tse* en compagnie de deux riches Chinois et d'un domestique. Jusqu'à I-tchang les péripéties du voyage n'ont pas été très émouvantes, et les distances entre les différents ports étaient vite franchies. Mais depuis lors, il en va tout autrement. Nous avons mis trente-neuf jours pour arriver de I-tchang à Tchong-king, et la première moitié de la route ne s'est accomplie qu'au milieu de dangers de toute sorte. Après avoir passé près de 15 jours à Tchong-king à la résidence de Mgr Chouvelon, je suis parti le 27 déc. pour Suei-tcheou-fou. Ici comme à Tchong-king j'ai été reçu par Monseigneur et les Pères des Missions Étrangères avec la plus parfaite charité. Impossible de faire plus et mieux avec plus de simplicité et de cordialité. Je remonte le Yang-tse dans le but de visiter les stations météorologiques établies sur le fleuve par le commissaire général des douanes chinoises, sir R. Hart. J'avais à vérifier les instruments, leur installation, la manière dont se font les observations, activer l'expédition des télégrammes météorologiques envoyés chaque jour à l'Observatoire, mais trop souvent retardés par la négligence des employés chinois. Mais étant donné que j'allais faire un pareil voyage, il eût été regrettable de ne pas en tirer tout le parti possible aux points de vue géographique et magnétique. Je partis donc muni d'une lunette méridienne, d'un théodolite, d'une boussole d'inclinaison et d'un théodolite magnétique; cinq chronomètres, auxquels trois autres vinrent s'ajouter en route, complétaient mon équipement. Je n'avais alors en vue que de déterminer, aussi exactement que je pourrais le faire, la longitude et la latitude de quelques villes avec les divers éléments du magnétisme terrestre à ces mêmes points. Depuis lors j'ai un peu modifié mon plan et j'ai entrepris de relever, en vue de le publier, tout le cours du Yang-tse, sans omettre aucune des roches qui embarrassent son cours, ou ornent ses rives. Pour bien faire un pareil travail, d'une manière vraiment scientifique et qui ne laissât rien à désirer, il eût fallu tout mesurer. Impossible, absolument impossible de songer à faire ce travail qui eût demandé plus d'un an. Mais je pouvais bien mettre à profit mon voyage pour quelque chose de plus complet et de moins imparfait que ce qui existe jusqu'ici. Comme on remonte le fleuve très

lentement, on trouve le temps de dessiner son cours, mais c'est à condition de ne pas perdre de vue un instant son travail. Les observations astronomiques prises aussi fréquemment que le permettait le ciel, serviront à jalonner la route et à redresser ce que l'estimation pourrait avoir d'incorrect. Malheureusement, guidé par de fausses données, j'ai entrepris ce voyage durant l'hiver, et à cette époque le ciel est généralement voilé sans être bien pluvieux. Les observations n'ont pas pu être bien nombreuses. J'ai d'abord attendu ici l'éclipse du 22 janv., mais le ciel est resté impitoyablement couvert durant toute la journée. Le lendemain il apparaissait radieux, mais il était trop tard. J'ai résolu alors de remonter le Yang-tse jusqu'à Ping-chan, à deux ou trois jours en amont de Suei-tcheou; c'est la dernière ville qu'on puisse atteindre en barque. A quelques lieues au-dessus il existe un rapide infranchissable, et le fleuve n'est plus navigable que par portions entre deux rapides. Je suis rentré ici le 5 de la lune au moment où les culminations lunaires devenaient observables. Le baromètre était très haut et semblait me promettre du beau temps. J'attends encore le jour où je pourrai voir une étoile. Partir? S'il allait faire beau demain. Attendre? Mais cela peut durer un mois. Pour le moment j'attends. Mgr Chataignon doit revenir ce soir de Kia-ting-fou avec plusieurs missionnaires qui s'y trouvaient depuis une dizaine de jours pour la retraite annuelle. Je ne suis pas trop contrarié d'un retard qui me procure le plaisir de les voir, d'autant plus que j'ai à régler avec l'un d'eux une affaire assez importante pour l'envoi de télégrammes météorologiques à l'observatoire. Après une belle observation je partirai pour Chang-hai, où j'espère arriver dans deux mois. Ce n'est pas en passant qu'on peut étudier un pays : aussi je ne me pique pas d'avoir tout vu et tout compris. A force de regarder attentivement le cours du fleuve, la forme et la disposition des montagnes qui le bordent et les différentes roches qui les composent, je me suis pourtant formé quelques idées sur la géologie du pays. Mes idées sont, je crois, basées sur des raisons au moins très plausibles. Si, comme je pense le faire, j'écris quelque chose sur mon voyage, je l'expliquerai avec preuves à l'appui. Les montagnes sont certainement riches en charbon et même, d'après ce qu'on m'a dit, en minerais : la terre des montagnes, formée d'un sable rouge provenant de la décomposition des grès dont sont formées toutes les montagnes, est fertile. On cultive surtout les patates, à 200^{m} au-dessus du niveau du fleuve. Entre les chaînes des montagnes, il y a des vallées plus ou moins larges, atteignant jusqu'à 3 ou 4 kilomètres (je parle de celles que j'ai vues) et élevées de 50 ou 100^{m} au-dessus du fleuve, qui sont entièrement cultivées en rizières. Elles sont actuellement à peu près complètement couvertes par l'eau qu'on y retient et fait séjourner durant tout l'hiver, renonçant à y planter autre chose pour avoir une meilleure récolte de riz. Cela donne à ces montagnes ou collines un aspect fort

curieux. Quoique ce soit un pays de montagnes, on ne peut pas dire que ce soit un pays peu fertile ; même en dehors de la grande plaine de Tcheng-tou la terre est bonne ; mais la densité de la population, le manque total d'industrie font que les gens sont pauvres, très pauvres, bien plus pauvres qu'aux environs de Chang-hai. Que faudrait-il pour que le pays pût largement nourrir ses habitants ? Une administration qui facilitât la navigation du Yang-tse, dirigeât et encourageât l'exploitation des mines.

« Je ne puis guère juger de l'état des missions, ni les comparer avec la nôtre. Tous les missionnaires que j'ai vus sont d'excellents prêtres, les missions présentent à plusieurs points de vue des difficultés plus grandes que la nôtre. Le vicaire apostolique a plus de difficultés à visiter son vicariat que Monseigneur Garnier à visiter le sien, qui est trois fois plus grand. Peu de vicaires apostoliques, je crois, visitent aussi souvent et aussi complètement leur vicariat que notre évêque, malgré son grand âge et l'étendue de la mission. Ici, comme chez nous, « pauperes evangelizantur ». Les lettrés ne se convertissent pas, arrêtent tant qu'ils peuvent les conversions et sont comme partout la peste de la Chine. Il n'y a pas de régénération possible sans un renversement complet dans le système d'éducation. Le système actuel a pour principal effet de fausser le goût et le bon sens, gonfle d'orgueil et pervertit l'esprit. Voilà que je dogmatise : ce n'est pas le fait d'un astronome ambulant : taisons-nous en finissant cette lettre. »

Traits de mœurs.

Lettre du P. Bastard.

Zi-ka-wei, 31 mars 1898.

UN ancien élève de Zi-ka-wei, devenu riche, se trouvait à Song-kang pour les examens. Il s'y rencontre avec un de ses anciens maîtres. On le présente à lui. Mais le parvenu, au lieu de lui faire le salut profond que demande l'usage, prend un ton dégagé : « Ah ! oui, je vous connais, je vous connais. Cela va bien ? » Et il file. Les témoins, indignés, déclarent qu'il faut une réparation. Il en coûta huit piastres à l'élève incivil.

A Chang-hai il y a des vauriens qui font métier de chercher noise aux passants à l'air naïf. Quand ils les voient s'écarquiller les yeux devant les magasins ou les monuments européens ou indigènes, ils font en sorte de se faire heurter par eux, et la comédie commence. Un jour un petit séminariste tout frais débarqué d'une campagne un peu arriérée, se promenait avec deux de ses camarades, pour qui la rue n'avait plus de secret. Ils marchaient vite sans s'occuper de lui. La rue était bondée de monde ; il fut vite séparé d'eux. Un escroc le voyant regarder bouche béante à droite et à gauche, passe près de lui et fait en sorte de heurter à son soulier son pied muni

d'une plaie purulente. Voilà le sang qui coule. Et le blessé de pousser des cris. Des compères l'entourent, saisissent le pauvre séminariste et par la menace et les bonnes paroles entreprennent de l'appitoyer sur le sort de la victime. A ce moment les deux autres séminaristes s'aperçoivent enfin que leur compagnon a disparu. Ils reviennent sur leurs pas et le trouvent entouré d'une foule déguenillée et vociférante. Ils se font expliquer le cas, puis ils déclarent que la chose est toute naturelle dans une pareille foule et qu'il n'y avait pas lieu d'inquiéter le délinquant. Celui-ci était blême et croyait déjà sa dernière heure venue. Les vauriens voyant qu'il était compagnon des deux séminaristes, jugèrent bien qu'ils n'avaient rien à gagner. Ils se firent des signes et des clignements d'yeux et lâchèrent leur proie. Sans cela le malheureux aurait dû y laisser sa robe et même sa chemise.

Un jour dans la même ruelle, un scolastique européen est heurté par un citoyen portant un bol plein d'eau qu'il laisse tomber. Aussitôt on lui réclame trois piastres, vu que le liquide répandu était une décoction de « jen-seng », médecine très chère. Le compagnon chinois du scolastique déclare que c'est une comédie, et ils continuent leur chemin; mais l'escroc les poursuit. A la fin l'européen se retourne et lui lance à la figure un « laisse-moi la paix ! » qui fait que l'homme au bol éclate de rire et s'en va.

Toujours sur la même rue, une femme couverte d'habits précieux et portant de riches ornements de tête, est accostée par un passant qui, feignant d'être son mari, lui adresse d'amers reproches : « Te voilà, vagabonde ! Depuis quinze jours je te cherchais ! » Il lui lance une paire de soufflets qui la renversent. Puis en un tour de main il lui enlève ses parures et disparaît.

Mouvement de conversions.

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

Du P. Twrdy, Liu-tcheou-fou, 28 janvier.

« PAR ici les catéchumènes arrivent enfin après quelques petites victoires remportées sur des vauriens. Il n'y a que cela qui nous pose dans la campagne et qui rassure les volontés timides des braves gens qui veulent se faire chrétiens. La religion est trop belle pour ne pas attirer les cœurs droits. Ce qui empêche les citadins de la suivre, c'est l'amour des fruits défendus, tandis que pour les campagnards, c'est la crainte des voisins et des parents. Enlevez cette crainte et les voilà catéchumènes pratiquants. J'ai encore quelques affaires difficiles entre les mains, comme spoliation des biens de catéchumènes, expulsion du pays, coups de couteau reçus, etc., pour cause de religion; mais comme le sous-préfet est aux petits soins pour moi, j'ai grande espérance que tout s'arrangera bien. Par ailleurs si le peuple

de la campagne est très simple et croit tout ce qu'on dit, dans les rixes le sang coule vite, surtout au nord de la préfecture. L'affaire de Kiao-tcheou a mis la puce à l'oreille des mandarins : aussi j'ai eu l'honneur ou plutôt l'embarras d'être escorté d'ici jusqu'à Ou-hou, à l'aller et au retour; mais j'ai eu bien soin de ne pas donner une sapèque. Il va sans dire que je profite de cet état de choses pour protéger efficacement mes catéchumènes. Partout on s'attend à une domination étrangère et prochaine, mais sans s'en émouvoir le moins du monde. Au contraire on en parle avec un air de soulagement et comme d'un événement dû et parfaitement en règle. Exceptons toutefois les lettrés de la vieille école, qui sont encore nombreux. Ils voient périr avec cela leurs compositions littéraires à 8 membres, comme ils disent, c'est-à-dire le Wan-tchang et avec lui la perspective du bouton. Par contre un Chinois plus raisonnable me disait : « Qu'on nous donne une voie quelconque pour arriver aux honneurs et il nous sera bien égal qui est celui qui tient les rènes du gouvernement. » Il est évident qu'à tout cela je réponds par un sourire. Hier les protestants ont invité les notables à un dîner, mais le vin n'a point paru, ces messieurs étant de la société de tempérance.

Du P. Perrin, Ning-kouo-fou, 19 février.

« Nous avons de nombreux catéchumènes dans tout le Ning-kouo-fou. Chez le P. Berton, deux fournées, de 140 hommes la 1re et de 110 la 2de... Le P. Gasnier a eu 110 hommes et 60 femmes ou bébés. Il en a passé en tout 200 chez lui dans l'année. Ici 80 hommes qui nous ont donné 20 baptêmes. Le catéchuménat des femmes n'ouvrira que le 1er de la 2e lune. Chez le P. Moisan nombreuse rentrée pour ses écoles, une 60e d'enfants dans chacune. »

Du P. Goulven, Tai-hou, 19 février.

« Je viens de faire le catéchuménat à Mi-to-se, dans les montagnes à 90 li (14 lieues) d'ici, et actuellement je le fais ici : ce n'est pas la besogne qui manque. Il est bien dur parfois de voir tout ce qu'on ne peut pas faire. Aujourd'hui j'en suis à mon 71e chrétien (en comptant quelques enfants) depuis mon retour des vacances. Mon petit troupeau arrivera, Dieu aidant, à près de 200 à la fin de l'année. Quand on a commencé avec rien on est encore content de son petit trésor.

Du P. Speranza, Mao-ka-tsen, 9 mars.

« 40 catéchumènes sont présents ici. Leur catéchuménat va bientôt finir pour laisser la place à 40 autres qui vont venir. Le P. Vénel a 20 femmes catéchumènes à Mou-ming-dang. Le P. Pennors a eu plus de 50 catéchumènes à instruire à Kieu-kang. Le P. Geslin a maintenant une cinquantaine de femmes au catéchuménat de Tong-tcheou »; il a déjà fini un catéchuménat d'hommes et en commencera un autre prochainement.

Du P. Gain à Mgr Garnier, Siu-tcheou-fou, 13 avril.

MONSEIGNEUR,

Je suis rentré hier soir d'une tournée dans les districts de l'ouest. Je me hâte d'annoncer à Votre Grandeur que, malgré la famine et la misère qui en est la conséquence, tout y est relativement en paix. Merci pour l'aumône que vous daignez nous accorder pour nos catéchuménats. Hélas ! Notre grande douleur pour le moment est de voir les multitudes frapper à notre porte, qui est celle du ciel, et de ne pouvoir l'ouvrir assez grande. Toutes les ressources sont épuisées, et pour ne pas faire de dettes, nous sommes obligés d'arrêter ou de restreindre les œuvres. Le P. Doré n'a pu ouvrir, faute d'argent, ni écoles, ni catéchuménats depuis le 1r de l'an et pourtant il compte plus de deux mille catéchumènes sérieux dans plus de 40 villages du Tang-chan-hien. La mort dans l'âme il doit tenir sa porte fermée : les secours que Votre Grandeur et le R. P. supérieur viennent de lui envoyer couvrent à peine ses dettes. Les autres Pères ont pu entr'ouvrir à peine leurs portes et ont glané quelques douzaines de baptêmes pendant ce carême. Et cependant les catéchumènes, loin de diminuer, ne font qu'augmenter d'un bout à l'autre de la section. Malgré le diable, malgré les mandarins, malgré les lettrés et les notables, malgré moi-même, j'ai été obligé d'ouvrir mon Tang-chan-hien, la première, la plus riche, la plus grande des 8 sous-préfectures de la section. J'ai dû improviser dix catéchistes pour répondre à une partie des demandes qui m'assaillent, surtout depuis trois mois, et plus de cinq cents familles aux quatre coins de la campagne apprennent avec ardeur la doctrine et les prières dans mon seul district. J'ai conseillé à tous les Pères de la section de réserver leurs dernières sapèques pour l'entretien de ces catéchistes, actuellement au nombre de plus de cent dans la section, placés dans les villages, la plupart à la tête de deux ou trois, où ils passent une semaine à tour de rôle dans chacun d'eux. Le local est fourni par les catéchumènes, et nous ne fournissons que les livres de prières, de doctrine et les images. Cela nous revient à environ quatre piastres (10 fr.) en moyenne par mois pour un catéchiste. C'est peu pour chaque groupe de catéchumènes, mais cent catéchistes pendant dix mois demandent une grosse somme. Autrefois avant de donner le baptême, nous recevions les adultes pendant un mois au catéchuménat fermé et les enfants pendant plusieurs mois à l'école centrale. C'est là qu'ils puisaient la sève de la doctrine chrétienne... C'était l'œuvre des œuvres, la consolation et l'espoir de tous les missionnaires. Nous sommes débordés et nous attendons que la Providence nous donne les moyens de donner la dernière formation à nos nombreux catéchumènes que nous renvoyons à des temps meilleurs. Dans cette année apostolique qui va finir, nous aurions pu baptiser 2000 adultes et je doute que nous atteignions le chiffre de cinq cents.

J'ai reçu à Ma-tsin, où je passais les fêtes de Pâques très consolantes (près de 300 communions et des foules en prière débordantes par toutes les portes), votre lettre du 27 mars avec les communications de Tsai-tao-tai. Je viens de voir aujourd'hui notre Hoei-tao-tai qui m'en a parlé. Ce n'est pas nous qui le gênons, mais les imprudences des presbytériens américains. Il s'étonne que nous ayons tant d'adeptes, mais il n'y peut rien et nous non plus. En somme il est satisfait de nous voir traiter toutes les affaires courantes à l'amiable avec les mandarins locaux. Les affamés et les « Grands Couteaux » l'inquiètent un peu, mais je ne crois pas qu'il y ait danger immédiat pour nous. A la garde de Dieu, et que Votre Grandeur daigne nous bénir ! »

Du P. Perrigaud, Tai-ho, 28 mars.

Nous vivons en paix depuis l'occupation de Kiao-tcheou par les Allemands. Les mandarins sont aux petits soins pour nous. Nous profitons de cette bonne occasion pour fonder de nouveaux postes. Le gouverneur de Ngan-king a prescrit des mesures de protection vraiment exagérées ; néanmoins j'en use dans les pays nouveaux : c'est le moyen de faire tomber l'opposition des notables. N'était la famine, le moment serait favorable pour un apostolat fructueux. On pourrait bien avoir *plusieurs millions* de catéchumènes : il suffirait de les nourrir. Mais que resterait-il après la moisson ? Je n'avais pas l'idée d'une pareille misère. Nos chrétiens et catéchumènes ne sont pas encore les plus malheureux. La plupart pourront arriver à la fin de mai sans mourir de faim. Mais ils auront fait un rude carême de plusieurs mois. Je pourrais en ce moment fonder à bon compte cinq ou six centres chrétiens dans mon district. C'est l'argent qui fait défaut ; au prix élevé où sont les vivres, il est plus facile de faire des dettes que des économies. Il faut donc renoncer aux dépenses extraordinaires. »

Du P. Beaugendre, Po-tcheou, 28 mars.

Cette année et principalement en ce moment, nous sommes en plein dans la misère noire. Sur dix familles neuf n'ont rien à manger ou à peu près. Par suite, vols et brigandages ; il faut avoir l'œil. Les gens de la campagne sont obligés de monter la garde en nombre, lance au poing. Depuis le meurtre des deux Pères allemands du Chan-tong, nos voisins, et l'occupation de Kiao-tcheou, les mandarins sont dans leurs petits souliers,comme leurs nobles dames ; aussi ils sont vraiment aux petits soins pour nous. Du reste le bon Dieu se met de la partie : nous avons de nombreux catéchumènes et parmi eux d'excellentes familles entières. Il y a même des bacheliers et un ancien mandarin très fervent. Pour moi mes baraques sont tellement exiguës, qu'après avoir atteint le chiffre de 20, je suis obligé de refuser impitoyablement tous les élèves qui se présentent.Nous sommes

tous à deux repas par jour, et malgré cela, nous aurons bien de la peine à joindre les deux bouts...

Du P. de la Sayette, Mao-ka-tsen, 12 avril.

Le fils du mandarin de Mao-ka-tsen vient chaque jour chez nous prendre des leçons de français auprès du P. Tsu. Il reste trois heures à chaque leçon ; il paraît fort appliqué et désireux d'apprendre. Il a 24 ans et est bachelier. Il s'est déjà présenté à la licence et a été admis dans le cas où il y aurait des titres vacants. Il a demandé au P. Tsu que d'autres jeunes gens de bonne famille, fils de notables influents, fussent admis également à ses leçons de français. Vous voyez le progrès des idées en Chine.

Je pars dans quelques instants pour visiter mes orphelins de Gni-ka-tsen. Cette année en raison de la détresse des habitants de mon district, mes orphelinats regorgent d'enfants. Dans les derniers mois qui viennent de s'écouler les dépenses faites pour le rachat des enfants dépassent presque du double celles du mois précédent. Le nombre des nourrices augmente aussi. J'en ai près de cent à mon compte.

Du P. V. David, Tche-theou-fou, le 1r juin.

Ces jours derniers, j'étais chez le digne P. Grillo : il vient d'avoir un magnifique succès. Dans son « *Tsing-yang-hien* », bien que les catéchumènes soient nombreux, les grandes familles n'étaient pas encore attaquées. Dans la partie la plus florissante de l'arrondissement, 8 familles se glorifiaient du grand nombre de leurs lettrés, de la beauté de leurs « *Se-tang* » (temples des ancêtres), mais ne voulaient pas du christianisme. L'an dernier, un « Ning » s'était fait chrétien. Le premier des lettrés vint d'abord essayer de le faire refuser par le P. Grillo. Puis, cette année, on décida en commun, au temple des ancêtres, qu'il serait chassé de la famille, que les tablettes de ses ancêtres seraient enlevées du «Se-tang»...On parlait même de l'enterrer vif, etc. Un catéchiste, envoyé chez le lettré, fut reçu fort mal. On ne pouvait plus reculer, et il fallut les accuser au tribunal du sous-préfet. L'accusation se fit par un heureux hasard le jour du passage du R. P. Supérieur. Le mandarin traita l'affaire avec vigueur : des satellites furent envoyés en nombre. Le lettré, un « Pa-kong-chung » (Bachelier émérite), perdit bientôt son arrogance. Il vint de suite prier des médiateurs de l'aider auprès du Père. Il vint jusqu'à Tche-tcheou-fou, peut-être dans l'espérance de nous mettre en désaccord. Il lui fallut en passer par les conditions du P. Grillo. La faute avait été grave : c'était, vu la position de la famille, un fort mauvais exemple. Les conditions ne furent pas bénignes. Il y avait 20 articles, presque comme dans un traité de paix :

1. Offrande dans le gros bourg, d'où on voulait nous exclure, d'un terrain assez grand, et, en attendant, d'une maison convenable... 2. Offrande de

trois « Pien » (inscriptions honorifiques), un dans l'endroit, un à Tsing-yang et un à Che-tai. 3. Pièce signée devant le mandarin pour s'engager à ne plus jamais faire obstacle à la religion. 4. Obtenir du mandarin une proclamation qui condamne les coupables et sera par eux gravée sur la pierre et restera ainsi affichée dans leur bourg. 5. Reddition d'un écrit d'apostasie qu'on avait exigé des catéchumènes. 6. Tradition du pacte de famille rédigé contre la religion. 7. On donnerait 30 taëls (100 fr.) pour aider à l'éducation chrétienne des enfants du catéchumène. 8. Vingt tables de vin ; aux repas devaient être invités les principaux membres des 8 grandes familles du pays. 9. Des réparations spéciales seraient faites par l'envoi de cadeaux à la mère du catéchumène. 10. Tout cela devait être annoncé, au son du tam-tam, sur la grande rue du bourg. — Tout a été exécuté. Le P. Grillo s'est rendu solennellement dans les lieux, en chaise, précédé de deux chrétiens boutonnés à cheval et suivi d'une escouade de soldats. Vis-à-vis des lettrés humiliés, il s'est montré bon prince. Ils paraissent se soumettre sans trop de peine. Désormais dans l'arrondissement et même au delà, on y regardera à deux fois avant de faire obstacle à la religion. »

Excursion de vacances à Sou-tcheou.

Lettre de F. J. M. Gautier au P. L. de Grandmaison.

Zo-sè, 16 avril 1898.

Mon bien cher frère,

P. C.

La communauté des scolastiques de Zi-ka-wei se trouve enfin réunie ici auprès du sanctuaire vénéré de N.-D. Auxiliatrice. Comme bien vous le pensez, c'est un vrai bonheur pour des frères qui s'aiment de se revoir après quelques longs jours de séparation. Il y a donc eu division dans les rangs de l'ardente et studieuse jeunesse, l'espoir de la mission du Kiang-nan ! Et oui. Pour vous en convaincre écoutez ce qui s'est passé parmi nous depuis bientôt quinze jours.

Longtemps déjà avant le dimanche des Rameaux, un projet visant à nous rendre très agréables les prochaines vacances avait été élaboré et présenté à l'approbation du Rév. P. Havret. Le tout est reçu non seulement avec faveur, mais encore avec encouragement. Il s'agissait d'un voyage à Sou-tcheou, l'une des villes les plus belles et les plus célèbres du céleste empire. Un dicton chinois dit en effet : « En haut il y a le ciel, en bas il y a Sou-tcheou et Hang-tcheou. » Ces deux villes, dans la pensée du peuple aux cheveux noirs, étaient donc les seules jugées dignes d'être comparées au ciel matériel qui, pour ces païens, représentait le « nec plus ultra » de la beauté, de la richesse et de la magnificence. De fait, Sou-tcheou, grâce aux magnifiques canaux qui l'environnent et la traversent de tous côtés, grâce à

son avantageuse position au milieu de fertiles provinces, était autrefois la ville de commerce par excellence. C'était le rendez-vous mouvementé de toutes les inventions de l'industrie et de tous les produits des départements voisins. Le canal impérial y faisait affluer les marchandises de Pékin, de Canton,etc... Mais,depuis que les européens sont venus s'établir à Chang-hai, Sou-tcheou a perdu de son importance commerciale. En outre, le passage des *Tsang-mao*, les terribles rebelles aux « longs cheveux », a été funeste au plus grand nombre de ses monuments qui jadis excitaient l'admiration des étrangers et spécialement des missionnaires.

D'intéressants souvenirs chrétiens se rattachent aussi au nom de Sou-tcheou. Il y a trois cents ans, le P. Mathieu Ricci pénétrait dans l'enceinte de cette cité et préludait aux victoires que la foi catholique devait un jour y remporter. En effet une belle moisson d'âmes y attendait les successeurs du grand missionnaire. Jusqu'au règne de *Kien-song*, quatrième empereur de la dynastie actuelle, les chrétiens s'y multiplièrent. La cruelle persécution ordonnée par cet empereur fut cause d'un bon nombre de défections. Mais, à côté de ces apostats, il se trouva des cœurs vaillants. Pressés de fouler aux pieds le crucifix ou l'image de la Ste Vierge, ils surent résister jusqu'à la mort. C'est à la même époque que deux de nos missionnaires le *P. Henriquez*, portugais, et le *P. d'Athemis*, tyrolien, remportèrent la palme du martyre. Ils furent étranglés dans une prison de Sou-tcheou, le 12 septembre 1748, parce qu'ils avaient prêché la foi dans plusieurs villes du Tché-kiang et du Kiang-nan. On a commencé à instruire le procès de béatification de ces deux Pères.

C'est donc à Sou-tcheou, la Venise de la Chine, la ville témoin du glorieux combat de nos ancêtres dans l'apostolat, que huit scolastiques désiraient aller passer une partie des vacances de Pâques. La permission gracieusement accordée est accueillie avec joie. Un homme intelligent et pratique est choisi comme chef de l'expédition. C'est le P. Charles Baumert. Il se fera un plaisir d'être l'aumônier, le pourvoyeur, en un mot, le grand *manager* du vaisseau-amiral qui aura l'honneur d'abriter sous son toit verni huit des nobles habitants du scolasticat de Zi-ka-wei. Avant tout, il fallait prévenir de notre dessein, le P. Deffond, ministre de la section de Sou-tcheou. Le P. Baumert se charge de ce soin. Le P. Deffond est ravi de cette nouvelle, et il répond immédiatement en donnant des renseignements utiles pour le voyage. Muni de ces indications et de beaucoup d'autres, qu'il serait trop long de vous narrer, le P. Baumert fixe le départ de Chang-hai au lundi de Pâques. Dès le mardi de la semaine sainte, un billet contenant des avis paternels passe dans les chambres des intéressés. L'endroit et le moment du départ sont clairement indiqués. C'est vers 4 h. du soir qu'un remorqueur de la compagnie japonaise quittera Chang-hai entraînant à sa suite la barque de Sa Grandeur Mgr Garnier, évêque de Titopolis, vicaire

apostolique du Kiang-nan. Chacun devra préparer son petit baluchon; une couverture et un oreiller sera à notre disposition.... bref! rien n'est oublié, pas même le bonnet de nuit. Donner ces conseils une semaine à l'avance vous semble, peut-être, une prévoyance exagérée. Il n'en est rien pourtant. Dès le lendemain, en effet, mercredi de la grande semaine, les futurs voyageurs allaient se trouver dispersés. Le P. Baumert s'en va dans un district préparer les chrétiens à la fête de Pâques. Les diacres partent pour Chang-hai où ils devront exercer les fonctions propres à leur ordre. D'autres Frères restent à Zi-ka-wei pour y remplir divers offices. Mais le rendez-vous général est à Yang-king-pang. Là aura lieu le dîner du départ. Donc le lundi 11 avril, pendant que le P. Bastard passait ses points, le plus grand nombre des scolastiques se dirigent vers Zo-sè, les autres prennent une route opposée. Quant à moi, résidant à Chang-hai depuis 4 jours, j'attendais avec une certaine impatience l'arrivée de mes compagnons de voyage. A midi, je constate que personne ne manque à l'appel. La barque de Sa Grandeur est aussi à son poste. Tout par ailleurs est bien réglé. A table les visages s'épanouissent; on le voit déjà, la perspective de vacances passées dans des conditions extraordinaires n'est pas sans charme pour le cœur scolastique. Le départ réglementaire du remorqueur est à quatre heures de l'après-midi. A chacun de profiter du temps qui reste pour prendre à l'avance le doux sommeil qui, peut-être, lui sera refusé pendant la nuit suivante. Quelqu'un a l'idée, un peu originale au jugement des autres, d'aller tout de suite à la barque pour y reposer en paix. Certes, il ne manquera pas le bateau; mais combien de minutes dormira-t-il? Un beau soleil est là dardant ses rayons sur l'étroite maison flottante. Oser y pénétrer à cette heure pour une raison de ce genre, n'est-ce pas la belle illusion de celui qui croirait pouvoir se mettre à l'aise au milieu d'un fourneau. A quoi bon enlever ma-kao-tse (manteau), pé-sin (gilet), mao-tse (chapeau), bon gré, mal gré il faudra suer quand même. Et qui mettra fin au jeu favori de ces chinois qui sont là toujours prêts à mettre le feu à la poudre, et à faire éclater leurs fameux pétards! Et ces milliers de bateliers qui vous entourent, qui vont et qui viennent, ne sont-ils pas bien loin de se douter qu'un homme au monde puisse s'astreindre à la loi du silence d'action et de parole! Donc, 4 h. sonnent; la tête est lourde; les yeux sont fermés. mais de sommeil, point.

Au reste, peu importe d'avoir ainsi rêvé avant de dormir; ne va-t-on pas lever l'ancre à l'instant? N'allons-nous pas nous élancer de suite à toute vapeur vers le but désiré? Oui, en France, il en serait sans doute ainsi. En Chine les choses vont tout autrement. La notion d'un départ à heure fixe, comme celle d'une marchandise à prix invariable n'a pas encore pénétré bien avant dans le cerveau chinois. On discute longtemps avant de tomber d'accord dans un marché, tout comme on quitte le port quand on est prêt;

Après tout, n'est-ce pas plus commode? Le commerce en marche-t-il moins vite? Quant à ceux qui veulent faire une bonne provision de patience, ils trouvent là une occasion sans pareille. Aussi bien, une heure et demie, est-ce trop pour bien fixer le vaisseau de Sa Grandeur aux trois vulgaires bateaux qui le précèdent? — Vous riez peut-être. — Pourtant, bien attacher sa barque avec des amarres bien solides est une opération de haute importance. En voici la preuve. Récemment une barque se laissait remorquer comme la nôtre devait l'être. Pendant le trajet, je ne sais pour quelle raison, l'une des cordes est soudainement rompue. La barque rejetée violemment de côté chavire. L'eau y pénètre rapidement, et quatre ou cinq personnes se noyent avant qu'on ait eu le temps de leur porter secours. — Quant à nous, nous avons tout le loisir désirable pour prévenir un tel malheur. Enfin, à la grande joie de tous, le sifflet se fait entendre, et les nombreux curieux perchés là-haut sur un pont en fer peuvent admirer le beau drapeau à grande croix rouge sur fond blanc qui se balance fièrement non loin de notre gouvernail. Nous sommes partis. En avant ! A la garde de Dieu ! Tout ira bien. Les belles prières de l'Itinéraire récitées en commun nous donnent cette confiance. Déjà notre convoi fendant avec une lenteur, voulue sans doute, les eaux bourbeuses du *Sou-tcheou-creek*, s'avance gravement au milieu de l'innombrable population aquatique qui stationne le long des deux rives du canal. Que d'hommes, que de femmes, que d'enfants, pullulent entassés pêle-mêle sur ces misérables habitations flottantes ! Il faudrait des Xavier, des Claver pour transformer en peu de temps ces pauvres idolâtres en fervents chrétiens. Pour le moment il nous faut nous contenter de demander à Jésus-Christ Notre-Seigneur d'avoir pitié de ces âmes. Notre route se poursuit sans encombre. Là-bas, la ville anglaise et sa voisine la ville américaine, avec leurs somptueux palais et leurs immenses usines disparaissent peu à peu dans les ombres de la nuit. Il est temps de songer au repas du soir. *Ka-ming*, le batelier en chef de Mgr Garnier, et que par suite on a surnommé l'amiral, est aussi fort dans l'art culinaire qu'il est habile à manier la gaffe ou la godille. Si notre logis avait les flancs plus vastes, il y aurait sans doute plus de confortable autour de la table, mais, je crois, moins de sourires francs et joyeux. Au reste se serrer les coudes en mangeant n'est point un obstacle capable d'empêcher de faire honneur aux mets si bien préparés par notre brave matelot-cuisinier. Un fagot de canne à sucre, dont une main délicate nous a pourvus, aura comme le reste tout le succès désirable. Mais l'heure s'avance; la petite troupe a jasé, plaisanté chacun à qui mieux mieux. Quelques joueurs de domino ont, à la grande hilarité de leurs adversaires, subi une défaite sanglante. Il faut mettre un terme aux divers sentiments en se plongeant au plus vite dans un sommeil réparateur. Le plancher, les bancs sont à notre disposition. Du coup chacun saura par expérience s'il y a grande mortification à coucher

sur la dure. On s'en réjouit comme à la rencontre d'une bonne fortune. Un jeune Frère voyant le fauteuil de l'évêque inoccupé trouve très raisonnable de s'y installer. C'était une place de distinction, mais sans doute peu favorable au louable dessein de celui qui l'occupait.

Après avoir, du haut de son trône, fait de longues réflexions philosophiques sur la manière dont ses compagnons dormaient, notre jeune homme trouve enfin plus pratique de laisser là le siège épiscopal pour aller tout bonnement s'étendre presque à fond de cale. Ainsi les honneurs sont parfois funestes.

Les heures de la nuit s'envolent. Le jour paraît. D'aucuns s'étonnent d'avoir reposé si à l'aise. L'un même proteste avec emphase qu'il ne s'est réveillé que deux fois. Il disait vrai, je pense. *Ergo : Deo gratias !* A ce premier agrément allait succéder une faveur insigne. Le P. Deffond écrivant au P. Baumert avait dit : « Le mieux sous tout rapport est de dire votre messe en barque; le seul obstacle, peut-être, serait votre haute stature. » Heureusement, il nous est facile de constater que cet obstacle n'en est pas un. Le toit de la barque est juste à la hauteur suffisante. Le Père se dispensera de couvrir son chef du *Tsi-kin* réglementaire, mais il dira la messe à la grande consolation de ses jeunes frères. On s'empresse de tout ranger le plus convenablement possible. Chacun se place autour de l'autel improvisé, et bientôt Jésus-Christ Notre-Seigneur daigne venir se faire notre compagnon de route. Vraiment, en pareille circonstance, l'on est heureux de vivre dans la compagnie d'un si bon Maître. En la présence, et après la visite d'un tel pilote, quel naufrage aurait été capable de nous effrayer ?

Vers 9 h. notre marche en avant est tout à coup interrompue. Qu'y a-t-il? Rien de sérieux. Le remorqueur a besoin d'une réparation urgente : voilà tout. En moins d'une heure tout est remis au point, et nous nous sentons de nouveau légèrement bercés sur l'onde. Plus loin, au moment de franchir l'étroit passage qui sépare le canal de Sou-tcheou d'un lac appelé *Yn-sè-hou*, le sifflet d'alarme se fait entendre, puis des cris. Une frêle nacelle vient de heurter le flanc tribord du vapeur. Mais pourquoi tant de tapage ? Quelqu'un est-il donc en danger de mort ? Non pas; du moins rien de la sorte n'apparaît sur la droite. Je tourne alors les yeux à gauche. Là, autre scène. Le grand mât en bambou d'une petite embarcation était plié en deux, et sa blanche voile recouvrait comme d'un linceul notre remorqueur qui, peu fier de cet ornement, faisait effort pour se dégager. Nous sommes menacés d'aller nous échouer à la côte. On fait machine arrière; le convoi s'arrête; il était temps. Enfin, nous voilà libres de manœuvrer à l'aise. Dans la barque avariée les infortunés mariniers tempêtent tout en regardant d'un œil peu satisfait leur toile étendue sur l'eau. Quant au remorqueur il s'élance en toute hâte vers Sou-tcheou aussi bravement que s'il venait de remporter une victoire signalée. »

« En venant de Chang-hai, avait écrit le P. Deffond, les vapeurs suivent le *Ou-song-kang* (que les Anglais nomment Sou-tcheou-creek), puis remontent par le Yn-sè-hou au nord ouest, se dirigent alors vers l'ouest par un cours d'eau qui débouche dans le canal impérial à 8 li (4 kil. 800^{m}) de Sou-tcheou. S'il fait jour, ouvrez de grands yeux, mettez-vous à l'avant de la barque, et regardez bien. Vous serez juste en face le pont de 52 arches; de l'autre côté du pont, un petit lac et à l'horizon les monts de *Tsi-tse-sè*. Le pont est beau, et le coup-d'œil ne manque pas de charme. Dans les conditions normales, c'est après 6 h. du matin que vous devez arriver à cet endroit. « Il faut croire que nous étions dans des conditions anormales, car ce n'est qu'à 11 h. ½, qu'un de nous peut s'écrier : Voici le pont ! »

Ce pont est à 15 li (9 kil.) sud-est de la ville, disent les annales de la préfecture de Sou-tcheou. Il fut commencé sous la dynastie des *Tang* (620-905). *Wang-tchong-chou* vendit la riche ceinture qu'il portait, pour subvenir aux dépenses de l'entreprise : d'où le nom *Tao-ta-ghiao*, pont de la ceinture précieuse. Vers la fin des *Yuen* (XIV^{e} s.), les travaux d'entretien furent interrompus, par suite le pont s'effondra. Les mandarins firent mettre des poutres pour rendre le passage possible. Au milieu du XV^{e} s. le pont fut remis à neuf. « Je ne sais quelle valeur historique attribuer à ces textes; mais il est certain qu'aujourd'hui ce pont paraît encore en bon état. Il a 52 ouvertures praticables aux petites barques ; trois sur le nombre sont assez hautes pour laisser passer les grands bateaux. Sans avoir cet aspect grandiose qu'on remarque parfois en France dans les constructions de ce genre, l'ensemble de ce monument ne laisse pas que de faire honneur au génie des anciens Chinois.

Nous venions de compter à la hâte et d'admirer ces belles arcades en granit, lorsque nous entendons une voix qui nous hèle. Nous levons les yeux et apercevons, marchant comme un jeune homme, le long du canal impérial, un européen-chinois de petite taille, au front ridé, et à la moustache grisonnante. Le P. Léveillé, car c'était bien lui, armé de son parasol, et le front rayonnant de bonheur, nous souhaitait la bienvenue. Quel intrépide que ce P. Léveillé ! C'est le grand ancien de la mission. A 75 ans, ce vétéran paraît aussi plein d'ardeur qu'aux premiers jours de son apostolat. Depuis bientôt 42 ans il travaille ici avec un zèle infatigable. Les courses à pied, parfois sous un soleil de feu, semblent avoir pour lui un attrait irrésistible. Sa barque est là, tout près : on dirait qu'il la dédaigne. Nous l'invitons à venir nous rejoindre : peine perdue. Une affaire l'attend au village voisin. Pourtant, une heure plus tard, quand nous stationnions au pied des murailles de la ville, le bon Père reparaît. Cette fois, nous l'accueillons avec enthousiasme. Nous venions de dîner ; nous le pressons d'en faire autant. « Non, non, répond-il, je n'ai pas faim, je n'ai pas faim... Si pourtant vous aviez un petit verre de vin ? » Et nous buvons à la santé

du courageux jésuite normand. Vouloir retenir le Père Léveillé plus longtemps, était inutile. Une affaire l'attend ici, une autre là. Adieu donc, mon Père, et bon courage !

Cependant notre barque a franchi la porte du sud. Nous mettons pied à terre. Cela fera du bien de se remuer un peu, après une nuit plus une matinée passée dans une immobilité presque complète. Du reste, nous voulons voir de nos yeux le fameux édifice qu'on dit être le plus curieux des environs. On l'appelle « *Ou-leang-dié* », « palais sans poutre ». D'après les chroniques du pays écrites sous *Kang-hi*, « la 46e année de *Wan-li* (1619), le bonze *Jou-yuen* contruisit un édifice pour y déposer la grande bibliothèque bouddhiste reçue de l'empereur. Il n'employa que des briques de grain fin sans un pouce de bois ; c'est un monument sans rival dans le Kiang-nan. »

A quel genre d'architecture appartient-il? Ma science est trop incomplète sur ce point pour pouvoir émettre un jugement avec compétence. Du moins l'ensemble est assez original. Un toit en briques reluisantes et disposées avec un certain art donne encore une idée de l'antique splendeur de cette construction. La finesse des ciselures qui décorent le tout dénote une main habile. Les murailles sont encore solides, du moins si l'on en juge par leur épaisseur, qui mesure près de deux mètres. Pourtant la voûte sans poutre, menace ruine. Et s'il est vrai que ce monument a été sans rival dans le Kiang-nan, pourquoi ne fait-on rien pour prévenir la catastrophe dont il est menacé? — Mais passons vite, car notre temps est limité.

Une vaste nécropole, ensevelie pour ainsi dire sous un amas de tuiles brisées, nous sépare d'une pagode dédiée au célèbre *Kong-fou-tse*, Confucius. Là-bas sans doute, les impressions seront moins funèbres ; les regards auront autre chose à contempler que le spectacle de la mort et de la désolation !

Un gardien crasseux, ami des sapèques, consent à laisser passer les « diables d'Europe ». — Pas d'illusion possible : là, encore, l'abandon le plus complet. Ces orgueilleux lettrés païens oublient donc de rendre hommage à celui qu'ils appellent le saint par excellence, à celui qu'ils regardent comme le type le plus accompli de la perfection humaine ! On le dirait vraiment, quand on a sous les yeux une telle preuve de leur incroyable incurie. Écoutez plutôt la petite conversation suivante.

Arrivé devant le principal bâtiment, l'un de nos Frères, un chinois, demande : « Quel est ce bruit qu'on entend ici ? — Ce sont des chauves-souris, répond le conducteur sans se troubler. — Comment ! des chauves-souris ? — Oui, il en habite sous ce toit un si grand nombre que lorsqu'elles sortent le ciel en est couvert comme d'un nuage. — Et cette odeur détestable qui menace de nous suffoquer, d'où vient-elle ? — Voilà : toutes les nuits ces bêtes laissent tomber de là-haut une quantité de matière « sui

generis » assez considérable pour que le pavé du temple en soit grassement tapissé : de là cette odeur. — Mais ce n'est pas respectueux pour le grand homme ! — Pour nous, répond l'interlocuteur, sans perdre son calme, nous trouvons que tout cela sent mauvais ; mais pour Kong-fou-tse, il n'en est pas ainsi. — Comment cela ? — Parce que les chauves-souris sont les disciples de Confucius... »

Et notre homme ajoute qu'il a bien soin de recueillir les excréments de ces vilaines bêtes. C'est pour lui la source d'un commerce lucratif. Il vend cela aux pharmaciens. Vous ne le croyez pas ? Et pourtant ce singulier élément entre, paraît-il, pour une bonne part dans la composition du *Souo-ya*, ou remède contre le *Souo*. Le Souo est une espèce de choléra qui fait beaucoup de victimes en été parmi les Chinois. Ainsi, quelqu'un est-il attaqué par ce terrible Souo ? On s'empresse, pour arrêter le mal, de faire avaler à l'infortuné cette étrange potion. Quel en est le résultat final ? Je serai curieux de l'apprendre. — Mais laissons-là Confucius et ses disciples.

Hâtons-nous de faire voile vers *Yang-ka-ghiao*. Le P. Deffond s'imagine déjà, peut-être, qu'un accident funeste a retardé notre arrivée. Allons lui montrer que nous sommes tous un peu fatigués, mais cependant sains et saufs.

Yang-ka-ghiao est à une heure de barque de la ville. C'est là que le Père ministre de la section de Sou-tcheou a fixé sa résidence habituelle. A 4 h. nous atteignons le but de notre voyage.

Le P. Deffond nous accueille avec sa franche et aimable gaieté, bien connue de la jeunesse scolastique. Plus tard, nous aviserons au meilleur moyen d'employer le jour suivant. Maintenant examinons en détail l'église dédiée à N.-D. des Sept Douleurs. C'est le chef-d'œuvre du P. Deffond ; c'est l'édifice que les chrétiens d'alentour se montrent avec un légitime orgueil. La Vierge Marie doit être bien satisfaite des travaux de l'architecte-missionnaire, qui a conçu et réalisé un tel plan.

Les autels sont sculptés avec art et richement parés ; les sept mystères douloureux, œuvre d'un peintre habile, décorent l'arrière-chœur et produisent un effet très agréable. Et quand la nef et l'abside ont revêtu leurs ornements de fête ; quand se montrent au grand jour ces superbes tentures aux couleurs variées enrichies de soyeux festons ; quand, du haut des colonnes, l'on voit descendre avec grâce ces belles draperies à franges dorées ; en un mot, quand on admire en silence cette petite merveille chinoise où tout est disposé avec un goût exquis, on se demande si c'est bien en pays de mission, si c'est bien au milieu d'une population d'humbles pêcheurs qu'un pareil monument a été élevé, comme par enchantement, pour rappeler le souvenir des souffrances de Notre-Dame (1). C'est un fait

1. Une aumône envoyée de France par une main restée inconnue a permis de remplacer par cette jolie construction la pauvre bâtisse d'autrefois.

pourtant. Chacun, en effet, peut lire au-dessus d'une grande porte d'entrée ces mots significatifs : « *Kong-sou des pêcheurs* ».

Cette inscription explique aussi pourquoi cette église est bâtie près d'un canal et comme au milieu d'un désert. Deux ou trois maisons s'élèvent non loin de là, et c'est tout. Les 1900 pêcheurs qui forment la chrétienté de Yang-ka-ghiao, vivent dispersés sur les rivières dont la plaine voisine est sillonnée. Mais le dimanche et surtout les jours de fêtes, ils trouvent moyen d'arriver à leur Kong-sou favori, pour y remplir leurs devoirs. La bonne simplicité de ces braves gens réjouit grandement l'âme du P. Deffond. Quelqu'un souffre-t-il parmi eux? On s'empresse alors de voguer vers l'église, afin que le malade puisse se confesser, communier et au besoin recevoir les derniers sacrements.

Quant aux enfants, c'est encore au Kong-sou qu'ils doivent venir apprendre la doctrine. Ils n'en sortent pas avant de bien savoir par cœur ce qu'on appelle ici les six prières. Une cinquantaine de ces enfants, garçons et filles, sont actuellement présents à l'école. Quelle bonne mine ils ont ! Je ne sais si c'est illusion, mais il me semble qu'il est difficile de trouver quelque chose d'analogue sur les visages païens.

Mercredi 13 avril. Excursion à *Zang-fang-sè.* Gravissons cette montagne et tournons le dos à la vieille tour bâtie au sommet. Quel magnifique point de vue ! A gauche, c'est la grande ville de Sou-tcheou, qui, entourée de ses murailles et enveloppée d'un léger brouillard, nous montre ses pagodes élevées et ses milliers d'habitations à bas étages. En face, une plaine immense s'étend avec tous les signes d'une fertilité imcomparable. Le long des canaux qui courent çà et là, se suivent et s'entrelacent, les champs se succèdent sans fin, parfaitement cultivés et recouverts pour la plupart d'une riche moisson de colza dont la fleur jaune d'or resplendit jusqu'à l'horizon (1). A droite, c'est le *Ta-hou*, lac splendide, entouré de monticules et de falaises qui me font songer aux belles côtes de Jersey. Vraiment les bonzes de jadis n'étaient pas si mal inspirés quand pour bâtir leurs pagodes ils choisissaient des sites de ce genre. Le diable devait être satisfait. Hélas ! cet esprit mauvais a régné ici, et malgré l'anéantissement des temples où il fut adoré, il est encore le maître de presque toutes les âmes qui peuplent cette contrée. Aussi, je comprends quels étaient les sentiments du P. Deffond quand, regardant la pleine, il me disait : Je ne sais trop comment on arrivera à faire connaître Dieu à tant de pauvres païens.

Jeudi 14. Nouvelle excursion. Nos bateliers auront le temps de se reposer à Zi-ka-wei ; allons donc visiter *Po-se-ta.* C'est une grande tour située dans l'intérieur de Sou-tcheou, dans la partie nord de la ville. Le rév. Hampden

1. Ce que je dis ici touchant la fertilité des environs de Sou-tcheou, ne saurait s'appliquer à toutes les parties de notre mission. Actuellement, par exemple, au Siu-tcheou-fou, je ne sais pour quelle raison, la famine sévit avec rigueur.

C. du Bose (Soochow, p. 12) appelle cette tour « une des grandes merveilles du monde, » *one of the great wonders of the world.* — C'est peut-être un peu exagéré. Le même auteur ajoute qu'elle a environ 250 pieds de hauteur. Malgré notre désir, nous n'avons pas pu vérifier cette assertion. Il faut avouer que cet édifice fait honneur à ses constructeurs, sinon par l'élégance de ses formes, du moins par sa solidité et ses proportions gigantesques. La tour s'élance vers les nuages avec une étonnante hardiesse. Du dernier étage, la vue embrasse un horizon plus vaste encore que celui de Zang-fang-sè. Ce panorama est vraiment grandiose. Mais je n'en finirais pas, si je voulais vous dire tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on éprouve devant un tel spectacle.

Le moment du retour approche ; une fois descendus, nous sommes témoins d'une petite scène, commune ici, mais dont la conclusion n'est pas toujours la même. Le droit d'entrée dans la pagode se paie, dit-on, 4 sapèques par personne. Toutefois, nous sommes des personnages de distinction, de nobles messieurs d'occident ; pourrions-nous, par suite, passer à si bon marché ? Le bonze-portier ne le pense pas. Drapé dans son ample veste grise, il s'avance donc tendant sa main cupide. 44 sapèques feront le compte, j'espère. — Non pas. — 60 alors ! — Pas davantage. Il faut que l'argent brille aux yeux du malin compère. Voici donc un *Ko* (l'équivalent, à peu près, de 100 sapèques, 0fr.30 environ). C'était se montrer généreux. — Néanmoins, rendu audacieux et presque insolent par une apparence de succès, l'homme au crâne rasé refuse toujours avec énergie. Qu'on lui donne 200 sapèques, et il sera content. Bref, il devenait urgent de faire entendre raison à ce mal élevé. Les curieux, comme il arrive en pareille occurrence, s'étaient réunis autour des combattants, et semblaient prendre le parti du Père Baumert qui pérorait avec une éloquence capable de venir à bout de l'homme le moins traitable. — Dépêchez-vous donc, s'écrie soudainement le P. Deffond reparaissant à la porte. Intrigué du retard, le Père, déjà dehors, était revenu sur ses pas avec les meilleures intentions du monde. Sa voix produit sur le bonze un effet magique. Voyant s'avancer cet homme vénérable, au front calme, à la barbe blanche, il perd un peu contenance. Prenant alors le Ko qu'on venait de lui accorder il le place dans la main du Père en disant : « On ne me donne que ça. — Est-ce que tu n'en veux pas ? répond le Père. — Non, ce n'est pas assez. — Très bien, nous partons. » Le bonze, interloqué ou froissé dans son orgueil, tourne le dos. Les Pères en font autant, et chacun d'applaudir à ce triomphe imprévu. Notre bourse restait intacte, et le bonze-comédien emportait comme salaire une petite leçon, dont il profitera, j'espère. Mais avant de nous faire remorquer vers Zo-sè, il nous reste à visiter *Po-ka.* Pour y arriver, nos bateliers devront faire des prodiges d'habileté ; car les canaux sont peu larges, et une maladresse pourrait avoir de fâcheux résultats. Bientôt nous nous trouvons en face

d'une belle construction tout à fait dans le goût chinois, mais peu confortable, ce semble, pour un européen ami du grand air. Nous entrons pourtant avec un sentiment de satisfaction aisé à comprendre ; car ici nous sommes chez nous. Il n'est pas facile pour un nouveau venu de s'orienter dans ce labyrinthe de corridors étroits et sombres. En été, la vie doit y être pénible. La fraîcheur des vents du sud ne peut guère circuler au milieu de tant d'appartements juxtaposés sans ordre apparent. Là pourtant réside le P. Léveillé, quand il n'est pas en tournée apostolique. C'est la seule maison que nous possédions actuellement dans l'intérieur de la ville. Un *ting*, ou sorte de hangar, sert de chapelle.

Autrefois, sous le règne de *Kang-hi*, Sou-tcheou était plus riche en monuments catholiques qu'elle ne l'est aujourd'hui. On lit, en effet, dans les annales citées plus haut, les lignes suivantes : « Au début de la période *Choen-tche* (1644-1662), les astronomes missionnaires *Brancati* et *Gravina* vinrent à Sou-tcheou et construisirent les premiers une église. La 19e année de Kang-hi (1681), les missionnaires *Couplet* et *Gabiani* la reconstruisirent au nouvel endroit, c'est-à-dire dans la rue du « Dragon dormant ». (La première avait été bâtie dans l'angle N.-E., ruelle de la « Perpétuelle félicitation). A l'intérieur de l'église se trouve l'inscription lapidaire donnée par la 2e dynastie *Tang*, relatant la propagation en Chine de l'illustre religion du grand pays de *Tsin*, et le commentaire de *Siu-koang-ki* « grand docteur converti par le P. Ricci ».

Voici ce dernier document traduit aussi fidèlement que possible : Maître Suprême, source première de toutes choses, majestueux, vénérable, vous avez créé les éléments, vous avez façonné tous les êtres pour qu'ils servent à l'homme doué d'intelligence. Sans raison, il a violé vos ordres, il vous a fait injure à vous qui lui avez donné la vie. Race stupide, pourquoi n'être pas restée dans le bien ? Mais déjà nombreuses sont ses iniquités ; grands et petits, tous font fausse route. Dieu les regarde en pitié, et descend parmi les hommes, modèle à écouter, à contempler, trente-trois ans durant, sauvant de toute erreur. Sa naissance fut merveilleuse. Il donna sa vie, et obéissant aux ordres de son Père s'offrit en victime. — Il avait 12 disciples ; ils se mirent à répandre une doctrine qui transforma merveilleusement les hommes, pendant de longues séries d'années, montant toujours comme le soleil, d'autant plus brillante qu'elle est plus éloignée de son origine. Après 1600 ans elle parvint à ce royaume (1). N'est-ce pas qu'il a reçu une grande félicité ? La vraie religion est venue de l'ouest, pleine de bonté, à l'orient donnant ses soins. — De nous tous hommes, quand nous levons les yeux vers l'immense voûte du ciel, qui oserait dire qu'elle n'a point de maître ? Qui oserait dire : je ne lui obéirai pas ? Cette religion est une beauté qui n'a

1. Siu-koang-ki ignorait encore que la religion chrétienne avait été introduite en Chine au moins dès le VIIe siècle.

besoin d'aucun ornement ; c'est une route où l'on ne s'égare pas ; il y a pour régler le cœur trois vertus ; il y a 10 commandements à observer. De ceux qui sont fidèles, nul qui ne montera au ciel, et les royaumes déjà anciens qui l'ont embrassée ne périront pas. Courage, en avant ! ne faites rien dont vous ayez plus tard à vous repentir. Ce repentir futur finira-t-il ? En hâte, convertissez-vous. Regardez, saisissez cette rapide occasion, et vous obtiendrez le pardon d'une longue vie. Cette religion est haute comme les monts sans leurs aspérités, grande comme la mer sans ses dangereuses profondeurs. Prenez des résolutions grandes et fortes, et partout se répandra le parfum de vos vertus. » Comme vous pouvez en juger, l'auteur de ce beau commentaire ne craint pas de montrer sa foi vive, et son zèle ardent. C'était vraiment un grand chrétien.

En plus du commentaire de Siu-koang-ki, l'église de Sou-tcheou possédait encore une autre inscription très élogieuse pour les missionnaires. Je ne résiste pas à la tentation de vous la transcrire. Elle vous donnera une idée du style impérial. Cette inscription gravée fut en effet composée par le fondateur de la dynastie actuelle. Voici ce qu'il disait : « La grande voûte au-dessus de nos têtes tourne sans fin. Les 7 planètes se meuvent, ordonnées, obéissant à une loi. Toutes les entreprises, toutes les actions, d'après ces mouvements se commencent et s'achèvent. On a des instruments, des méthodes, pour tout observer, tout noter. — Ces serviteurs venus de loin, hommes remarquables des royaumes d'occident, pénètrent le ciel, fixent le calendrier. Ils s'appliquent à donner toute leur valeur ; ils sont tout à leur emploi et servent Dieu, sérieusement sans oubli. Ils exposent des images, et construisent des églises magnifiques ; ils servent Dieu en toute énergie, servent le prince en toute fidélité ; vous tous astronomes, toujours imitez-les. »

L'église et les autres monuments dont font mention les annales de Sou-tcheou ont disparu, paraît-il ; du moins, nous n'en n'avons vu aucune trace. Le tribunal où furent jugés et condamnés les PP. d'Athémis et Henriquez ainsi que la prison où ils furent étranglés ont subi, je crois, le même sort.

Mais, revenons à notre récit.

Après avoir pris une bonne tasse de thé chaud, nous quittons Po-ka :

Vers 5 h. du soir notre barque stationnait à l'endroit où nous devions attendre le remorqueur. Pour mettre à profit les minutes qui nous restent nous cédons facilement à la proposition de faire une promenade à pied su le bord du canal impérial. Il y a là un magnifique boulevard tout nouveau qu'on pourra, dans quelques années, comparer au fameux « Bund » (quai) de Chang-hai, dont les concessions française et anglaise ont raison d'être fières. Les voitures à quatre roues y promènent déjà le luxe exagéré de Sou-tcheou. C'est qu'ici encore l'influence étrangère se fait sentir. La Chine

a dû céder du terrain aux puissances européennes, et c'est ce qu'on appelle la concession des 13 royaumes. Tout près se trouve la nouvelle concession japonaise. Celle-ci est déserte. On y voit pourtant çà et là, chose curieuse, des murs blanchis à la chaux et bâtis pour protéger des tombeaux qui devront rester intacts au milieu de la ville future. Ce n'est qu'à force d'habileté ou de ruse que les mandarins chinois ont réussi à reléguer ainsi leurs vainqueurs dans un lieu aujourd'hui fort peu favorable au commerce.

Mais l'heure de la séparation a sonné. Le P. Deffond chaleureusement remercié reprend la route de Yang-ka-ghiao. Veiller à ne pas manquer le remorqueur était désormais pour nous la seule préoccupation sérieuse. Pour plus de sûreté deux frères sont envoyés aux informations. C'était le P. Thomas Ou, un homme débrouillard, et moi. Nous partons, marchons, marchons encore, sous un soleil brûlant, et le bureau cherché n'apparaît pas. Un pont en construction empêche de passer outre. L'émotion se met bientôt de la partie : là-bas, derrière nous, qui sait, le vapeur est peut-être en partance ! Et nos frères, que pensent-ils de cette absence prolongée ? — Que faire ? — Heureusement, après avoir lentement descendu le canal impérial, la barque du P. Deffond arrivait près de nous. — « Que faites-vous donc ? dit alors le Père surpris de nous revoir... Le vapeur vous prendra là-bas... retournez vite. » — Cependant nous étions tout près du fameux bureau. L'employé, interrogé, répond : « Ce soir, pas de remorqueur, il est en réparation. » — C'était une autre histoire. Fallait-il rire ou se fâcher ? Cet homme était prévenu de nos intentions depuis plus d'un jour. Mais, pas de télégraphe à sa disposition. Il était donc excusable de n'avoir rien fait pour empêcher notre inutile démarche. Naturellement, dans l'autre barque, on commençait à s'inquiéter. Que se passait-il ? Impossible pour nos frères de le deviner. Un remorqueur d'une autre compagnie venait d'appareiller et leur faisait signe d'approcher. Allaient-ils céder à la tentation ? Il y avait péril à se mettre ainsi à la suite d'un train déjà composé de 8 ou 9 barques. Et ne faudrait-il pas débourser une dizaine de piastres (25 fr.) au lieu d'une piastre et demie (4 fr.) ? De plus, où reprendre les deux fugitifs ? Sur ces entrefaites, le batelier délégué par le P. Deffond donnait enfin la clef du mystère. Quelque temps après l'inquiétude momentanée ressentie de part et d'autre faisait place à une vive explosion de joie. C'en était fait, au lieu de naviguer vers Zo-sè nous allions revoir Yang-ka-ghiao. Cet incident n'entrait point dans le programme des vacances. Aussi, le lendemain, à Zo-sè, grande est la surprise. On nous attend au dîner, au souper et jusqu'à 11 h. du soir. Et rien ne vient rassurer la troupe alarmée.

Jeudi, 14 avril. — Excursion au *Lieu-yeu*. Chemin faisant nous remarquons des barques chargées de bâtonnets bien travaillés dont l'extrémité est dorée et le reste peint en rouge. Vous savez que les Chinois, dans leurs

repas, se servent avec dextérité de cet ustensile en guise de fourchette et de cuillère. Vous en concluez, peut-être, que ces bâtonnets rouges ne peuvent avoir d'autre usage. Vous vous trompez. D'ici, ils seront précieusement transportés jusqu'au *Chan-tong*, pays natal de Kong-fou-tse. Ils y seront vendus, puis brûlés devant la tablette du soi-disant grand homme. Nous nous sommes demandé inutilement quel pouvait être le sens de ce culte superstitieux. Peut-être veut-on, par ce feu de joie, empêcher de s'éteindre la gloire d'un philosophe, si négligé par ailleurs et néanmoins toujours trop glorifié. Du moins, ces bambous taillés sont la cause d'un commerce très actif entre le nord et le sud de la Chine.

Deux mots sur le Lieu-yieu ou jardin de M. Lieu. Il est célèbre dans le pays. Il excite la curiosité des étrangers et attire les indigènes huppés. Malheureusement, il est aussi à certaines heures, le rendez-vous de ce qu'on appelle ici, non sans raison, « femmes fleuries ». Il faut donc bien choisir son moment, si l'on veut éviter de mauvaises rencontres. Du reste, n'entre pas qui veut; car il faut, d'avance, débourser 90 sapèques (25 ou 30 centimes) par tête. D'aucuns regardent ce tarif comme exorbitant; mais, voir l'un de ces parcs chinois, c'est, paraît-il, les voir tous, et comme il n'est pas inutile pour nous d'avoir au moins une petite idée du goût de nos compatriotes d'adoption, nous nous résignons à sacrifier quelques centaines de sapèques.

Je suis incapable de vous décrire ce singulier enclos. Les couloirs succèdent aux couloirs. De vastes « tings » (hangars) et de jolis kiosques invitent les promeneurs et leur permettent de se reposer, de fumer, de boire et de jaser à l'abri du soleil et de la pluie. Les nombreuses sentences des anciens sages, écrites en beaux caractères sur les murailles ou gravées sur le marbre, flattent le goût des lettrés et leur fournissent l'occasion de lire ostensiblement et de savourer des énigmes indéchiffrables pour le vulgaire. Ici, ce sont des rochers artificiels aux formes bizarres et représentant en miniature des montagnes abruptes sillonnées de sentiers étroits et tortueux. Tout près apparaît un lac, dans les eaux vertes duquel se jouent ou nagent avec grâce une multitude de poissons noirs, rouges et dorés. Ailleurs ce sont des appartements décorés de tapisseries splendides. Partout enfin des meubles en bois précieux, souvent finement sculptés et qui, en Europe, auraient, ce semble, la plus haute valeur. Vraiment, le tout suppose dans le propriétaire une richesse étonnante. C'était du moins le sentiment que nous emportions de ce curieux jardin.

Le soir vers 6 h. notre barque remontait le canal impérial à la suite du remorqueur. A la douane une heure et demie d'arrêt ne sera pas de trop pour nous exercer à la patience. En passant près de nous le douanier demande : « Est-ce la barque de l'évêque ? » Sur notre réponse affirmative il passe outre. C'était sans doute une marque de grande confiance; car nous

devions le voir passer de barque en barque, une lanterne à la main, avec le sérieux et l'attention d'un homme qui a juré à la fraude une haine implacable.

Vers 2 h. du matin, au signal convenu, pendant qu'enveloppés d'une simple couverture, nous reposions à l'aise étendus sur nos planches, nos bateliers larguent les amarres et prennent, à la rame, la route de *Yang-ze-yu*. A 5 h. notre barque s'arrête à deux pas du kong-sou. Pas une personne n'apparaît. Les chiens même, ordinairement si tapageurs, restent muets. Quel silence de mort ! N'est-ce pas un peu cruel de venir ainsi à l'improviste troubler un sommeil si profond et si général ? L'un de nos bateliers franchit le seuil de la porte et saisissant d'une main impitoyable la corde de la cloche, il commence à sonner à toute volée. Il y avait certes de quoi jeter l'alarme au camp. Ainsi réveillés en sursaut, nos braves chrétiens devaient déjà s'imaginer que le feu était à la maison ou bien qu'une troupe de brigands menaçait leurs bourses et leurs vies.

Sans plus nous occuper de l'émotion causée, nous entrons dans la chapelle. Les uns préparent l'autel à la hâte, et les autres, non sans bruit, rangent les bancs dans la nef. Enfin ! voici le gardien ; voici la vierge. Ils accourent, l'un portant le plus beau tapis, les plus beaux chandeliers ; l'autre, les plus belles fleurs d'or et tout cela avec la préoccupation évidente de « reprendre la face » qu'ils croient, bien à tort, avoir perdue. La messe commence, et une quarantaine d'assistants, grandes personnes et enfants, entonnent avec enthousiasme le *Regina Cœli lætare, Alleluia !* L'épouvante, si épouvante il y avait eu, avait donc fait place à l'allégresse.

Yang-ze-yu était notre dernière étape. Vers 11 h., le vaisseau-amiral rentrait triomphalement dans le port de Zo-sè. La campagne scholastico-apostolique touchait à son terme. On nous accueillit avec une joie facile à comprendre. Notre arrivée mettait fin à toutes les inquiétudes. Nous étions un peu fatigués, et très contents. Il nous restait un grand jour pour remercier la bonne Mère de l'heureux succès de notre mémorable expédition à Sou-tcheou.

Je me recommande instamment à vos bonnes prières.

Bien vôtre in X^to^.

J. M. Gautier, S. J.

Travaux apostoliques à Tsong-ming.

Lettre du P. Platel au R. P. Provincial.

17 avril 1898.

DEPUIS les quelques mois que je suis à Tsong-ming, j'ai été témoin de ce que les Pères y font pour les nouveaux chrétiens ; c'est très beau.

Durant la seconde moitié de novembre, le catéchuménat s'est ouvert une première fois dans mon église de la Trinité, les hommes y sont venus au nombre de 47 ; cette année-ci, le mercredi des Cendres, on l'a de nouveau ouvert, les hommes s'y sont succédé en quatre bandes, au nombre de 262 ; c'est donc pendant l'année apostolique 309 hommes qui ont passé par le catéchuménat. Les femmes étaient réunies autre part, en automne à la Maternité et à St-Mathias, pendant le carême à la Maternité de nouveau et dans l'orphelinat du kong-sou, sous la direction de vierges maîtresses et des Présentandines.

Je veux surtout vous parler du catéchuménat des hommes que j'ai eu tout le loisir de voir fonctionner. C'est le Père Storr, notre ministre de section, qui l'a dirigé. Chaque jour tous les catéchumènes viennent à tour de rôle devant le Père, réciter en sa présence ce qu'ils ont appris par cœur ; il y en a dont la mémoire est bien rouillée, d'autres qui dans leur enfance n'ont jamais étudié, quelques-uns qui sont déjà des vieillards. Vous ne sauriez croire combien cela stimule leur ardeur ; on en a vu plus d'un trembler de tous ses membres, tel autre pleurer comme un enfant. Une seule fois l'un d'eux s'est permis de vouloir tromper le Père : pour réciter sa leçon il se tenait, à la manière des enfants dans les écoles, un peu derrière le Père le dos tourné ; or ne sachant pas sa leçon, il avait furtivement saisi le livre d'un de ses voisins et il lisait. Tout à coup le Père s'en aperçut, j'étais dans la chambre voisine, j'en fus témoin, ce fut tout à fait tragique ; le Père se leva, il était indigné : « Comment ! vouloir me tromper ! comme un enfant sans conscience ! » et le reste à l'avenant, et il le renvoya étudier sa leçon à l'étude. Quelque temps après, sans doute quand le Père se sentit calmé, il agita la sonnette, appela le catéchiste, lui conta la chose, et enfin lui dit d'amener le délinquant ; quelques instants après j'entendais 2 ou 3 coups de férule appliqués virilement sur la main du coupable qui les recevait sans broncher.

Aussi peu à peu tous ou presque tous savent par cœur les principales prières et le petit catéchisme composé à leur usage. Et c'est un plaisir de les entendre les réciter, ou plutôt les chanter en deux chœurs à la chapelle.

Trois fois chaque jour le Père réunit les gens à l'église et leur explique lui-même le catéchisme. De plus, chaque jour aussi, les catéchistes ont quatre exercices publics : deux fois pour l'explication des commandements, une fois pour raconter la vie de Notre-Seigneur, et le soir après le souper pour l'explication des images avec projection.

Le dernier jour, pour chaque bande des catéchumènes, a lieu une cérémonie très solennelle : à l'entrée du sanctuaire, sur une table ornée d'un tapis, est placé un crucifix, et à côté du crucifix le livre des saints Évangiles ouvert. Après une chaleureuse exhortation, le Père distribue les billets

d'admission au baptême, non pas à tous, mais à ceux des catéchumènes qui ont appris les prières et le catéchisme et qui savent la doctrine. Pour les recevoir, ils s'avancent deux à deux, s'agenouillent devant le crucifix et étendent la main droite vers les saints Évangiles. Alors le Père leur demande :

Est-ce que vous désirez recevoir le baptême ?

Ils répondent : Oui, nous le désirons.

Est-ce que vous croyez fermement tous les articles de foi de la sainte Église ? — Nous les croyons.

Est-ce que vous êtes résolus à observer toute votre vie les devoirs des chrétiens ? — Nous les observerons.

Est-ce que plus tard vous n'apostasierez pas ? — Jamais nous n'apostasierons.

Alors ils reçoivent de la main du Père une image portant sa signature et attestant qu'ils peuvent être baptisés. Et la même cérémonie se répète un grand nombre de fois ; et, très solennelle dès le commencement, elle devient, par le fait même de sa répétition, de plus en plus émouvante.

C'est ainsi qu'une centaine de billets de baptême ont été distribués aux hommes; ceux qui n'en ont pas reçu devront revenir au catéchuménat en novembre.

17 avril.

Aujourd'hui, dimanche de la Quasimodo, a eu lieu au kong-sou la 1re communion des enfants.

Comme chaque année, une retraite de trois jours les y a préparés ; c'est le Père Le Chevallier qui la leur a donnée : une exhortation le matin, et une autre le soir, à l'église. De son côté le R. P. Storr les réunit, à l'église aussi, cinq fois par jour, pour leur faire le catéchisme ; et deux fois par jour il y avait explication des images avec projection, après le dîner pour les petites filles, après le souper pour les garçons. En outre les enfants récitent le rosaire complet en trois fois, ils font le chemin de la croix, et durant les temps libres ils repassent les prières et la doctrine, les garçons sous la direction des catéchistes et des Maristes, les filles sous celle des vierges dirigées elles-mêmes par les Présentandines.

83 garçons et 78 filles, en tout 161 enfants, plus 5 vieux néophytes, ont fait ce matin leur première communion.

Après leur déjeuner et la messe de paroisse, les enfants ont tous été reçus dans la confrérie du Carmel et dans celle du Rosaire ; le scapulaire et le chapelet étaient le petit cadeau-souvenir de la fête. Le Père ministre leur a adressé une émouvante exhortation, pressant les enfants de bien honorer la sainte Vierge et leur suggérant la résolution de réciter chaque jour en son honneur au moins un *Ave Maria*. Et comme mot d'adieu, il leur a dit :

« Mes enfants, c'est vous tous que j'interroge maintenant, répondez-moi :

« Voulez-vous toute votre vie regarder Marie comme votre mère ? — Tous s'écrient : nous le voulons.

« Voulez-vous toute votre vie l'honorer et l'aimer ? — Nous le voulons.

« Promettez-vous de réciter, tous les jours de votre vie, en son honneur, au moins un *Ave Maria ?* et avec de vrais cris d'enthousiasme ils répondent : Nous le promettons. »

Quelques heures plus tard, après le dîner et la bénédiction du T. S. Sacrement, tous les enfants, sauf ceux qui restent au kong-sou comme pensionnaires, partaient joyeux pour retourner dans leurs familles.

Le démon sans doute rageait de tout cela. Le fait est que, quelques minutes après le départ des enfants, les nuages soudain s'amoncellent, les éclairs brillent, le tonnerre gronde et la pluie tombe par torrents. Les enfants des chrétientés les plus voisines n'avaient pas eu le temps d'arriver chez eux; et tous, aussi bien ceux qui marchaient à pied que ceux qu'on traînait en brouette, furent certainement percés jusqu'aux os. Mais à Tsong-ming on y est habitué !

21 avril.

Le lendemain de la première communion des enfants, nous nous rendions à la Trinité, pour y préparer la première communion des néophytes. Le Père ministre et le Père Le Chevallier se sont partagé la besogne : chaque jour 2 exhortations, et 4 autres réunions à l'église, une fois pour l'explication des mystères du Rosaire, et trois fois pour celle du catéchisme ; chaque jour aussi les retraitants récitent les quinze dizaines du Rosaire, et pendant qu'ils font le chemin de croix, les prières leur sont expliquées à chaque station. Le reste du temps ils apprennent par cœur les deux petits catéchismes que le Père Storr a composés pour eux sur la confession et sur la sainte Eucharistie et dont Monseigneur a autorisé l'impression.

Il y a 96 retraitants hommes. Demain ils feront leur première communion aux pieds de la statue miraculeuse de N.-D. de Lourdes ; et tous ceux qui le désireront, c'est-à-dire tous sans exception, recevront le scapulaire.

Après la cérémonie je me rendrai à la nouvelle église de St-Ignace dont mon prédécesseur, le P. Le Chevallier, avait commencé la construction ; ensemble nous assisterons après-demain le Père ministre qui la bénira et qui y célébrera la première messe.

Puis nous nous séparerons, pour nous réunir de nouveau à l'église de la Trinité, le 1er mai, avec quelques Pères de Hai-men. Cette fois-ci ce sera pour le pèlerinage de nos chrétiens à leur statue si vénérée de Notre-Dame de Lourdes.

L. Platel, S. J.

Hommage à un Seragénaire.

Lettre du P. Julien Frin.

Hoei-tcheou-fou, 22 avril 1898.

JE viens de faire les fonctions de sexagénaire. Je comptais esquiver la corvée ; mais les chrétiens de Toen-ki et les catéchumènes d'ailleurs, deux mandarins et plusieurs des notables de la préfecture ont éventé la mèche. On m'a envoyé pour mes 60 ans des présents, jusque de Tong-men. Toen-ki m'envoyait pour une dizaine de piastres de présents qu'ils apportaient en venant faire leurs Pâques le 9 avril. Je leur fis comprendre l'inconvenance de leur démarche la veille de la grande fête de Pâques. Ils se soumirent et me demandèrent le *vrai* jour. Je répondis que c'était un jour de l'année 1898. Cependant comme les présents arrivaient de la préfecture et que je tenais aux prières de mes chrétiens, le jeudi 14 je dis à mes catéchistes que je me recommandais à leurs prières du lendemain. Tout le monde se confessa et communia à ma messe du lendemain. La fête fut remise au lundi de la Quasimodo. Grands et petits mandarins de Hieou-ning, ainsi que beaucoup de notables et les voisins envoyèrent leurs présents le 16, 17, 18 et vinrent me saluer. Le 19, mandarins et peuple de la ville qui avaient envoyé des présents dînaient à la pagode. Je ne parle pas des nombreuses inscriptions dorées sur fond rouge et des autres présents adoptés pour la circonstance, tels que pétards, chandelles rouges avec dédicace en caractères d'or, etc. Le clou en fait de présents pour le jubilaire, c'est le caractère *Cheou* (âge) d'un mètre carré et plus de surface, tout doré et placé au milieu d'une pièce de drap rouge de 7 à 8 pieds de longueur et suspendue dans la salle des fêtes. De chaque côté du caractère sont deux inscriptions dorées sur papier rouge : l'une à droite, plus élevée, indique le nom du destinataire et ses mérites ; l'autre, à gauche, celui de l'expéditeur et ses titres. C'est devant ce caractère éblouissant et devant le fauteuil vide du jubilaire que les Chinois font leurs prostrations en son honneur. Bien entendu j'avais enlevé ce caractère. La pièce de drap suspendue avec ses inscriptions, au-dessus d'elle un tableau du Sacré-Cœur et de chaque côté les tableaux de S. Louis de Gonzague et de S. François-Xavier : c'est plus orthodoxe, le caractère Cheou étant sujet à caution. On m'a fait cadeau de 6 de ces caractères et d'autant de pièces de drap rouge, sans compter une vingtaine de jambons d'un an et de deux ans.

25 avril.

Je suis sur le point de partir pour le pays de mes catéchumènes avec le sous-préfet. Demain je serai à Yu-tsen avec lui. J'ai donc gagné mon procès, l'estime et la reconnaissance de toute la 21^{e} commune qui m'offre un « Pien » (inscription honorifique) avec le nom du 1er notable en tête.

Demain ils nous donneront un grand dîner. Le 24 avril c'était l'anniversaire de ma « raclée à Hieou-ning d'il y a 12 ans. Le licencié Hou (connu du P. Havret comme notre ennemi juré) est venu à Canossa ! Il m'a fait une visite de plus d'une heure. Je l'aurais cru plus brave ; il a peur. Singulière coïncidence avec ma première entrée à Hieou-ning. »

En vacances à Zô-sè.

Lettre du F. Gilot au P. Cosson.

Zi-ka-wei, 24 avril 1898.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

C'ÉTAIT dernièrement l'époque des examens. A cette occasion les candidats se transportent pour subir les épreuves solennelles aux chefs-lieux des différentes préfectures. Pendant les compositions un mandarin portant le titre de *Lao-che* surveille les élèves en se promenant dans les rangs. Voici la petite plaisanterie qu'on se permettait naguère à Song-kang (notre préfecture) à l'égard de ce respectable fonctionnaire. *Lao-che*, au moins dans la langue d'ici, veut dire aussi « rat ». La langue chinoise fourmille de pareilles homonymies, et les Chinois se délectent dans les calembours. Quand donc le mandarin, se promenant dans les rangs, se portait dans une direction, immédiatement de ce côté retentissaient de formidables miaulements. Le pauvre homme supportait la chose sans sourciller (que faire contre le nombre?) et se dirigeait d'un autre côté ; mais les miaulements le précédaient toujours. Ce trait ne fait-il pas penser aux candidats européens ?

Le lundi de Pâques nous partions dès l'aube pour Zô-sè, où il est d'usage que les scolastiques passent la semaine de Pâques. Le moyen ordinaire de transport consiste en de grands bateaux qu'on fait marcher à la godille, ou à la voile, ou en hâlant quand le vent et la marée sont contraires. Les scolastiques de mœurs paisibles prennent place dans une barque de ce genre. Les autres, dont j'étais, montent dans un canot à quatre rames que nous avons patriotiquement appelé *Jeanne d'Arc*. Et nous voilà partis pour Zô-sè : huit lieues environ et même un peu plus. Au bout de deux heures nous atteignons un bourg assez important qui s'appelle *Tsi-pao*, c'est-à-dire les « Sept Merveilles ».

On avait discuté la veille pour savoir s'il était opportun de traverser les bourgs dans notre canot, car une barque de ce genre montée par des *Yang-koei-tse* (diables d'occident) est une chose tout à fait sensationnelle par ici. A Tsi-pao nous devions passer sous un pont ; le pont était absolument

couvert de gens qui se trouvèrent réunis là en un instant pour nous regarder. Au moment où nous passons sous le pont, un rameur maladroit laisse échapper la rame. Furieux mais faisant bonne contenance nous faisons revenir le canot en arrière, reprenons la rame, et repartons comme une flèche. En somme nous n'avions pas perdu « la face », aussi les spectateurs n'ont-ils presque pas crié.

Une heure et demie après nous arrivions à un nouveau bourg encore plus important et qui s'appelle *Se-king*. Là nous avons fort à propos trouvé la barque des gens paisibles et nous y sommes montés pour dîner. On est vraiment fort à l'aise sur ces bateaux chinois. A l'arrière, dans un espace bien restreint, se trouvent les bateliers : le père, la mère et cinq enfants ; ce sont des chrétiens de Tong-ka-dou. Au milieu se trouve la cabine des voyageurs qui s'élève au-dessus du bateau un peu comme une bâche montée sur des arceaux au-dessus d'une charrette. Nous avions apporté notre dîner, mais les bateliers s'étaient chargés de le réchauffer. En plus ils nous fournissent du riz, un beau poisson délicieux de fraîcheur accompagné de délicates tranches de tiges de bambou, et des bâtonnets pour les amateurs. Pour la première fois je me suis servi de ces instruments, sans grand succès, je l'avoue. Après le dîner nous reprenions place dans notre *Jeanne d'Arc*, et nous continuions notre chemin toujours ramant jusqu'à Zô-sè.

A Zô sè, comme vous le savez, se trouve l'église et le pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice. Dans la plaine qui s'étend bien loin autour de Chang-hai, s'élève brusquement un groupe de quatre ou cinq collines à roches porphyritiques. La plus haute et la plus belle a environ deux cents mètres. C'est Zô-sè. Juste au sommet on a bâti l'église. De là haut, la Ste Vierge a attiré bien des missionnaires en Chine. On gravit la colline par un sentier en zig-zag où se trouvent les stations du chemin de la croix. Du sommet, devant l'église la vue est superbe : la plaine indéfiniment de tous les côtés ; de distance en distance quelques maisons abritées par les arbres ; ce sont les villages. A mi-côte se trouve la maison assez grande où nous passons les vacances de Pâques et la quinzaine des vacances d'été.

Le mardi suivant, dans la soirée, nous nous trouvions réunis dans la salle de récréation. Quelques Pères, de quatrième année, jouaient pacifiquement aux dominos. Tout à coup un chrétien arrive, va droit aux Pères, leur fait le *Ké-deu*, c'est-à-dire qu'il se met à genoux pour les saluer et demande un prêtre pour aller administrer une extrême-onction à cinq lieues de là, auprès d'une petite chrétienté appelée *Bi-long*. Le P. Bastard se prépare aussitôt à partir. Je me propose pour l'accompagner. Nous soupons rapidement et vers les sept heures nous montons en barque. La nuit tomba bientôt, et nous voguions sur le canal silencieux, doucement balancés par la godille. A un moment donné retentit sur la rive un cri prolongé : « Entendez-vous, me dit mon compagnon, c'est le cri de l'âme. » Quand dans

une famille païenne, quelqu'un est sur le point de mourir, un des parents crie à la porte pour rappeler l'âme qui s'en va : « *T'sing lai, lai, lai :* Reviens, reviens. » Ce cri entendu pour la première fois à dix heures du soir fait une certaine impression. Un peu après onze heures, le bateau accoste, et nous montons sur la rive. Il nous faut maintenant aller à pied jusqu'à la maison du malade. « C'est à un li (600 mètres), » nous dit-on. Un li? On sait ce que cela veut dire. N'importe; notre guide allume une lanterne et nous voilà en marche à travers champs par des chemins qui ne sont pas du tout de grande communication. Les ponts me gênent un peu. Ce sont de simples passerelles, et nous en trouvons au moins trois ou quatre. Tout finit en ce monde, même les li chinois. Nous arrivons donc à la maison. Une maison bien pauvre ! Si j'en juge par l'odeur, le buffle doit être logé dans la pièce à côté. Deux chrétiens chantent des prières, un troisième suggère au mourant des invocations pieuses. Le père du malade, placé de l'autre côté du lit, en fait autant. La vieille mère pleure. Le malade, nous dit-on, a dix-neuf ans ; ce qui veut dire dix-sept ou dix-huit ou dix-neuf. Le moribond est trop près de la fin pour que la confession soit possible. Il faut même se presser pour l'extrême-onction et supprimer les cérémonies accessoires. Quand le P. Bastard a terminé, la pauvre mère se met à genoux devant lui en lui disant : « *Zia, Zia, Zeng-vou !* Merci, mon Père; » et elle explique au milieu de ses larmes que c'est leur unique garçon. Le P. Bastard lui dit quelques mots pour la réconforter, et nous repartons pour aller chercher un gîte pour ce qui reste de la nuit, au kong-sou de Bi-long. Un kong-sou est une église plus ou moins grande avec une ou plusieurs chambres pour le missionnaire. Il était un peu plus de minuit et demie quand je me suis glissé sous ma couverture chinoise et je n'ai pas attendu longtemps le sommeil.

Le lendemain matin le P. Bastard dit sa messe à 7 h. pendant que les chrétiens chantent leurs prières. Après l'action de grâces vient la petite cérémonie du déjeuner. En Chine le missionnaire doit s'habituer à manger en public. Nous n'avions guère à nous regarder que trois ou quatre hommes et une demi-douzaine d'enfants, tous chrétiens bien entendu. Il y avait en particulier à côté de ma chaise un petit bonhomme de 12 à 13 ans qui ne perdait pas un seul de mes mouvements et qui, j'en suis sûr, à part lui trouvait que je mangeais le riz d'une façon bien gauche.

Je regrettais bien de ne pouvoir, comme le P. Bastard, causer avec ces braves gens. J'y suppléais par mes plus aimables sourires. Le P. Bastard expliqua que j'étais nouvellement arrivé d'Europe, que je m'appelle *Ni* (c'est le premier de mes noms chinois ; le nom complet est *Ni-zou-lo.*) Or Monseigneur Garnier, notre Évêque, s'appelle précisément *Ni.* De là une petite plaisanterie aimable que l'on m'a faite souvent. On la réédita pour la circonstance, ce qui me donna l'occasion de faire pour un moment une

figure quasi intelligente, car je compris. Après le déjeuner, qui comprenait cinq ou six plats, on nous apporta de l'eau chaude pour nous laver les mains et la figure, puis ce fut le tour des desserts, quatre espèces au moins ; puis nouvelle eau chaude. Vous saurez qu'en Chine, l'usage est de multiplier les plats, des petits plats minuscules. Enfin après avoir salué l'assistance, nous reprîmes place dans notre barque de la veille et nous revînmes à Zô-sè. En route le P. Bastard entendit encore la confession d'un malade et lui donna l'extrême-onction.

Pendant que nous étions en vacances à Zô-sè, les Pères restés à Zi-ka-wei reçurent d'importants visiteurs. D'abord ce fut le nouveau ministre de France à Péking, Monsieur Pichon, qui en certaines occasions nous a montré tant de sympathie (!) à la chambre des députés. Naturellement, dans cette visite, tout s'est passé comme si nous étions les meilleurs amis du monde, et M. Pichon, revenu à Chang-hai, s'est déclaré enchanté de la réception des Jésuites.

Le second visiteur a été le prince Henri d'Allemagne, qui, se rendant à Kiao-tcheou, a fait un arrêt de quelques jours à Chang-hai. Il est venu sans cérémonie à Zi-ka-wei et a passé environ trois quarts d'heure à visiter l'Observatoire et le Musée.

Votre frère affectionné en N.-S.

H. Gilot, S. J.

La mort de « Petit Brigand » (1).

Extraits de plusieurs lettres du P. Gain.

Siu-tcheou-fou, 24 avril.

LES aventures du catéchumène d'autrefois surnommé « Petit Brigand » sont finies, et nouveau Dismas, il a fini par voler le paradis. Il était en prison depuis 4 mois. Pris au mois de décembre par les satellites de Fong-hien, il avait refusé de reconnaître ses crimes, malgré la torture et les coups que le mandarin lui infligeait. Comme d'après la loi chinoise on ne peut mettre à mort le plus grand coupable s'il n'avoue lui-même son crime, sauf le cas où il est pris en flagrant délit les armes à la main, le mandarin voulait à tout prix lui arracher des aveux, car il était notoire qu'il avait mérité plusieurs fois la mort. Seule la faim a eu raison de lui. Il a été privé de toute nourriture jusqu'à ce qu'il ait consenti à parler, et il a fini par avouer seulement deux ou trois de ses nombreux forfaits. Transféré des prisons de Fong-hien à celles de la préfecture, il y subit un second jugement, renouvela ses aveux et fut enfermé dans le « carcere duro » des condamnés à mort pendant que son dossier était envoyé au vice-roi de

1. Les *Études*, N° du 5 déc. 1897, p. 677, ont raconté les aventures de ce catéchumène.

Nan-kin. Je parlai de lui au sous-préfet et au préfet, demandant que, sans le faire souffrir, on le gardât deux à trois ans en prison, espérant qu'il pourrait sortir. On me répondit qu'une fois entré dans la prison des condamnés à mort, il n'en pouvait sortir. « Et combien en recevez-vous par an dans cette prison centrale du chef-lieu du département ? — Plus de 300 par an. — Et c'est vous qui êtes chargé de couper la tête à tous ces brigands ? — Oh ! non, la plupart, au moins les deux tiers, meurent de misère avant : ce qui n'empêche pas qu'avant de jeter leur corps au cloaque, on en sépare la tête qu'on expose toujours au lieu de leur crime. »

Un catéchiste envoyé par moi est allé plusieurs fois visiter « Petit Brigand » dans sa prison. Il lui portait ordinairement quelques douceurs et des paroles de repentir et de consolation auxquelles il était très sensible. Ils étaient plus de 20 dans une grande salle, portant tous la chaîne au cou reliée aux fers qui serrent les deux pieds. Il affirmait chaque fois qu'il n'avait pas oublié ses prières et qu'il les récitait en cachette. Le gardien de la prison, ancien forçat commis à la garde de ses camarades, moyennant quelques cigarettes ou autre bagatelle, laissait nos gens communiquer librement avec « Petit Brigand » et avait promis à mon catéchiste de l'avertir quand l'heure suprême aurait sonné. Or, ce matin, dimanche du Bon Pasteur, au moment où je venais de faire l'aspersion de l'eau bénite et, revêtu de la chasuble, je montais à l'autel, mon catéchiste vient me dire à l'oreille : « Aujourd'hui on exécute « Petit Brigand. — Cours vite et baptise-le. » — Après ce court dialogue mon catéchiste, accompagné d'un chrétien, ancien ami du prisonnier, vole à la prison.

« Inutile de dire si j'ai prié de tout mon cœur à la messe pour l'âme du pauvre condamné que je ne pouvais secourir en personne. Ma petite chapelle était plus que pleine : une centaine de néophytes et de catéchumènes débordaient dans la cour et priaient à pleine voix de tout cœur. Après la messe, qui a duré environ une heure avec le sermon, mon catéchiste est venu me trouver pendant mon action de grâces et m'a de nouveau glissé à l'oreille: « Baptisé sous le nom de Pierre, soyez tranquille, *Deo gratias !* » — Au sortir de la chapelle la foule des chrétiens attendait dans la cour pour saluer le Père selon l'usage de chaque dimanche. J'ai d'abord réuni à la salle tous les catéchistes au nombre de 13 ou 14; puis j'ai demandé à l'un d'eux, qui est bachelier : « Maître Wang, dis-moi donc, se dispenser d'aller à la messe un dimanche, est-ce un péché? Si le Père dispense et commande autre chose, est-ce un péché? — Quand le Père dispense, il n'y a plus de péché. — Tiens, regarde le maître Kao qui est allé pendant la messe baptiser un homme qui va mourir, a-t-il péché? — Non, au contraire ! — En effet il a mérité d'avoir sauvé une âme qui en avait certes grand besoin. » — Et le catéchiste Kao a raconté comment sans lui apprendre la nouvelle fatale, il avait pu voir « Petit Brigand »,

l'exhorter de nouveau, lui faire faire un bon acte de contrition et lui laver le front avec de l'eau fraîche devant ses co-détenus dans la petite cour de la prison, sans qu'on se doute du prodige qui s'opérait dans l'âme de « Petit Brigand ».

« Quelques instants après, vers 10 heures, les satellites du sous-préfet se sont présentés à la porte de la prison, ont appelé 4 noms en tête desquels était « Wang-p'ing-koei », celui de « Petit Brigand ». On leur a fait boire un demi-litre d'eau-de-vie de Kao-leang à chacun, de quoi les enivrer, et au grand trot on les a menés hors de la porte de l'ouest. Là, chaque condamné a été dépouillé de ses habits, sauf le caleçon; une corde serrant ses bras derrière le dos et entourant la poitrine était tenue raide par ses extrémités par deux hommes placés à gauche et à droite : deux autres hommes armés chacun d'un sabre d'environ un mètre, très affilé, étaient placés l'un devant l'autre derrière. Pendant que celui de devant brandissait son sabre, celui de derrière d'une main saisissait la tresse de cheveux du condamné, et de l'autre d'un seul coup abattait la tête de « Petit Brigand ».

« Quelques chrétiens qui ont assisté à l'exécution se sont cotisés pour racheter son corps qui n'a point été comme les trois autres jeté au cloaque voisin. Un cercueil de 1800 sapèques (5 fr. environ) l'a reçu et il a été mis « humainement » en terre dans un cimetière commun. La tête enveloppée dans une natte portant son nom a été envoyée au mandarin de Fong-hien qui la fera exposer sur le lieu des brigandages commis par ce pauvre égaré qui a fini par trouver le chemin du paradis. En voilà un qui n'est plus guère dangereux : Mais qu'il en reste ! priez pour leur conversion en attendant que vous veniez les baptiser de vos propres mains. »

La famine au Siu-tcheou-fou.

Extraits de plusieurs lettres du P. Boucher.

Tchang-chan, 25 janvier 1898.

LE P. Le Bayon a un district d'une pauvreté navrante, on va certainement mourir de faim en masse dans ce pays; car il n'y a ni grain, ni argent. Les accapareurs ont acheté le grain et ne le revendront en mars ou en avril qu'à un prix très élevé. Les mandarins vendent du riz venu du sud à un prix relativement peu élevé, 25 sapèques (0,10 fr. environ) la livre. Mais il n'y a à pouvoir l'acheter que les riches ou bien les amis et connaissances des gens qui le vendent. Les mandarins ont obtenu pour Sou-tsien-hien 10,000 taëls (35,000 fr.) et 30,000 (105,000 fr.) pour Soei-ning. Le sous-préfet a donné environ 100 piastres (250 fr.) à chaque division territoriale. Les notables qui ont reçu cet argent à la ville ne sont partis presque tous qu'après en avoir dépensé une partie, qui va jusqu'à la moisson pour cer-

tains, en habits, repas, provisions pour eux, et arrivés chez eux, comment font-ils la distribution ? à leur gré c'est-à-dire à leurs amis et voisins.

Ici, le chef du bourg est un honnête homme. Il voulait faire bien les choses et donner aux plus pauvres, aux vieillards et aux veuves. Le peuple s'y est opposé; on a dû partager entre toutes les familles, pauvres ou non. Chacune a eu 70 sapèques (environ 0 fr. 25). C'est maigre pour quatre mois qui restent jusqu'à la moisson.

Vous comprenez qu'il a bien fallu se mettre aussi à faire l'aumône que jusqu'ici nous avions hésité à pratiquer à cause de sa difficulté et de ses dangers dans un pays nouvellement ouvert. Mais impossible de reculer; on meurt de faim à notre porte.

Tout autour de Tchang-chan, il y a un mouvement sensible vers la religion; le bourg lui-même s'ébranle et vient à nous; 8 femmes du bourg ont été au catéchuménat et les enfants sont à l'école.

Mars 1898. — « On meurt de faim en grand nombre. Dans une pagode voisine de notre résidence on a relevé quatre cadavres; l'avant-dernier matin sur la route de Tsing-kiang-pou à Péking, j'en ai vu plusieurs. Hier encore, à 7 heures du matin, quittant Sou-tsien, j'ai vu une femme de 40 ans accroupie à terre et regardant mourir son fils de 16 ans : le pauvre moribond étendu sur la neige, les jambes nues, avec une simple robe de coton en lambeaux geignait à fendre l'âme. Il n'est pas seul en ce cas : ils sont légion.

Les mendiants continuent pendant la nuit, malgré la pluie, le vent et la neige, leur promenade douloureuse. Dans un village où nous avons une école et qui peut bien compter de 80 à 100 familles, j'ai vu plusieurs cadavres. Une fois six personnes sont mortes en 24 heures. Ailleurs deux enfants étant morts de faim, le père, la mère et la sœur aînée sans nourriture pour eux, sans même une natte pour entourer les cadavres, se pendent de désespoir. Il n'est pas question de cercueils bien entendu; quelques brins de sorgho; tout au plus une natte.

Aussi les ventes d'enfants et de femmes vont leur train. Une mère venant à la messe du dimanche a perdu son enfant qui la suivait à peu de distance : impossible de le retrouver. Parmi la foule de ceux qui vont à la ville acheter quelques livres de riz on entend constamment raconter qu'on s'est procuré quelques sapèques par la vente d'une femme ou d'un enfant.

Le riz de réserve est épuisé. Une nouvelle proclamation ordonne à tous les richards d'ouvrir leurs greniers et de ne réserver que ce qui leur est absolument nécessaire; le reste doit être vendu au juste prix. Le général commandant s'est mis à la tête d'une bonne œuvre. Il a acheté cinq barques de riz de concert avec ses amis et le vend 25 sapèques (0 fr. 10 environ) la livre.

Les aumônes, jointes à la vigilance du sous-préfet ont empêché jus-

qu'ici la révolte qui semblait imminente. A Sou-tsien nous sommes relativement tranquilles.

28 mars-7 avril.

« La famine et la misère donnent lieu à un commerce d'un nouveau genre... On spécule sur les cadavres. On prend les restes d'un mendiant ou d'un vagabond mort de faim ou de froid : on le porte sur le terrain d'un richard qu'on va accuser au tribunal d'avoir tué cet homme, et le tour est joué. Le mandarin arrive sans trop tarder ; les satellites se saisissent du malheureux propriétaire qui n'a qu'à préparer des sapèques pour apaiser l'insatiable soif de ces vampires. Six cents piastres et plus suivant la fortune ! Depuis un mois, plusieurs richards sont venus nous supplier de les aider à sortir des griffes des satellites et des accusateurs. Notre mandarin se démène splendidement : on le rencontre constamment sur les routes. C'est un jeune homme de 38 ans, grand, maigre, fumeur d'opium. Mais exerçant son premier office, il veut se faire un nom sans doute : l'occasion est splendide. Il est sorti la semaine dernière, ayant à examiner seulement du côté du grand canal,6 cadavres dénoncés comme suite de mort violente. Aussi le pauvre homme est à bout de forces. Le jour en route, la nuit siégeant à son tribunal. Pour l'aider on lui a envoyé deux anciens sous-préfets et tous trois sont encore assez occupés. On dit qu'à Hai-tcheou la position est plus critique encore. On s'y nourrit dans les familles aisées de gâteaux ou tourteaux d'arachides. Les tourteaux comprennent non seulement l'amande chère aux gamins chinois, mais aussi la cosse. Le sous-préfet de Soei-ning est vieux et par conséquent lent et inactif. Le peuple lui reproche de le laisser mourir de faim alors qu'il a reçu plusieurs dizaines de milliers de taëls à distribuer en aumônes. Hier une foule de vieilles femmes l'a assiégé en son tribunal. On dit qu'elles ont préparé un panier à fumier, qu'elles veulent s'en servir pour le porter à la préfecture et le remettre aux mains du préfet comme un objet inutile. Ici à la campagne on répand les aumônes venues de Chang-hai et du Ho-nan. Les familles sont visitées à domicile, et chacune reçoit un chèque selon sa pauvreté et le nombre de bouches qu'elle compte. On donne jusqu'à 5000 sapèques, 1 fr. 50 environ, par famille ; ce qui est un trésor pour ces pauvres gens. Sans cela il y aurait eu certainement révolte. Les mandarins le savent bien et veulent l'éviter. Malgré cela on meurt de faim en grand. Hier dans l'espace de 18 li (10 kilom.) j'ai trouvé 3 morts sur la grande route. »

Tai-ho, Yng-tcheou-fou, fin mars.

« La famine ne ravage pas seulement le nord du Kiang-sou ; le nord du Ngan-hoei est dans le même malheur. Les récoltes de 1895 et 1896 avaient été médiocres, celles de 1897 furent mauvaises. En beaucoup d'endroits même elles furent entièrement submergées par les eaux de la Hoai et de

ses nombreux affluents de la rive gauche. De là survint une disette générale dans cette immense plaine si peuplée qui s'étend entre le Ho-nan et le Kiang-sou. Nous voilà au 31 mars 1898 : la pluie ne cesse pas de tomber. En beaucoup d'endroits la récolte du blé est compromise. On ne peut pas semer le sorgho : de là panique générale. Partout le prix des vivres monte rapidement ; celui du taël baisse en proportion. Ici il est à 1100 sapèques. Le mandarin de Tai-ho, craignant des désordres, a ordonné de réunir les milices et de les exercer. Pareille convocation n'avait pas été faite depuis 20 ans. Le but de cette mesure est d'effrayer les brigands et autres instigateurs de révolte. Le mandarin protège aussi les malheureux contre les richards qui profitent de la détresse publique pour arrondir leur fortune. Il a fixé le prix maximum de chaque denrée. D'ailleurs ces riches spéculateurs sont menacés d'une mesure plus radicale encore, celle du prêt forcé. En certains endroits on a déjà commencé cette manœuvre. Les affamés vont en force trouver un gros propriétaire qui possède une forte réserve de blé. S'il consent à prêter, tout se passe sans désordre. On lui cède des terres en garantie : on lui signe des reconnaissances avec prix et dates de remboursement. Mais malheur à lui s'il refuse.

En route pour le Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Bastard au P. J. de Beaurepaire.

Sur le canal impérial, 17 mai 1898.

Mon bien cher Père.

P. C.

Me voici presque arrivé au Siu-tcheou-fou. J'espère que demain nous serons à Sou-ts'ien, chez le P. Boucher ; c'est le moment psychologique pour vous dire un mot de notre voyage.

Le lundi soir 9 mai, je m'embarquais avec le P. de Bodman sur le *Kiang-yu*, grand bateau de la C^ie^ Chinoise, qui remonte le Fleuve Bleu jusqu'à Han-k'eou. Le mardi matin vers 1 h. nous levions l'ancre et le soir à 7 ½ h. nous débarquions à Tchen-kiang. Le P. Chevalier avait eu soin d'envoyer au débarcadère la barque qu'il nous avait louée pour remonter le canal impérial, avec un homme de confiance qui devait y coucher pour veiller sur nos bagages. Un domestique nous attendait aussi, et nous n'eûmes qu'à nous laisser conduire à la résidence — car la maison de Tchen-kiang est résidence de la Compagnie depuis un an. Le P. Chevalier forme à lui seul la communauté, qui est charmante. — Le lendemain matin, il nous fit conduire aux collines voisines d'où l'on a une vue d'ensemble de la ville et des environs. Plusieurs ministres protestants s'y sont bâti des chalets où ils

jouissent en paix de la vie de famille. En passant nous entendons un Révérend qui joue du violon, tandis que Madame est au piano.

Un autre spectacle moins confortable, c'est celui des affamés du Siu-tcheou-fou, entassés sous des nattes au pied des collines. Chassés par la faim de leur pays, où ils en étaient réduits à manger l'écorce des arbres, ils sont descendus vers les régions plus fortunées du sud. A Tchen-kiang, les autorités ont fait distribuer du riz à un grand nombre de ces faméliques et les ont sauvés de la mort. Actuellement, la récolte approchant, ils rapatrient peu à peu.

Après avoir fêté S. François de Hiéronymo chez le P. Chevalier, nous partions vers 1 h. accompagnés du Père et de son domestique qui nous apportait de précieuses provisions de voyage.

La barque est louée à une agence, qui nous a remis un billet que les bateliers devront rapporter, à moins que les voyageurs, mécontents de leur service, ne préfèrent le renvoyer à l'agence avec leurs réclamations. Les conditions du contrat sont clairement exprimées sur ce billet : une barque à trois compartiments, appartenant à M. Kao, est louée 23 piastres (58 frs.) pour Sou-ts'ien : dix piastres seront versées à Tchen-kiang avant le départ, cinq à Chao-pé, trois à Tsin-kiang-p'ou et cinq à Sou-ts'ien. Les bateliers ne pourront s'arrêter sur le chemin sans la permission des voyageurs, qui ne pourront cependant les forcer à travailler la nuit. Au patron de la barque à veiller à ce qu'elle soit suffisamment couverte pour garantir les voyageurs de la pluie, et leurs caisses de l'humidité.

Des trois compartiments, celui de l'avant est pour le catéchiste, celui du milieu, le seul qui mérite le nom de compartiment, est pour les Pères ; au fond il communique d'un côté avec la cuisine, de l'autre avec une petite cabine basse, étroite et sombre qui servira de cabinets durant le jour, et de chambre à coucher pour moi durant la nuit. Le salon du milieu à 2 m. de haut, 3 m. 10 de long et 2 m. 60 de large. Il est bien éclairé et commode. Il contient une table et deux chaises. Le matin nous y improvisons un autel, et Notre-Seigneur descend deux fois dans cette barque couverte d'inscriptions superstitieuses comme celle-ci : « La déesse Kiang est ici : rien ne vous est interdit. » L'action de grâces terminée, le catéchiste défait l'autel et dresse la table. Nous pouvons, à raison de 35 sapèques (un peu plus de dix centimes) par tête pour un repas, avoir du riz et des légumes, mais nous préférons généralement faire acheter et cuire à part notre menu : généralement c'est une omelette et des pommes de terre frites pour le déjeuner, des pommes de terre frites et une omelette pour le dîner, de l'omelette et des pommes de terre frites pour le souper. En variant ainsi on aiguise l'appétit. Nous y ajoutons aussi parfois de la viande et du poisson, quand il y en a dans les bourgs que nous traversons.

La famille qui nous conduit comprend six personnes : le patron et sa fille

unique, puis sa belle-sœur et ses deux neveux, l'un d'une vingtaine d'années, l'autre de quatorze ans, enfin le marinier loué par eux. Ce sont vraiment de braves gens, pacifiques, complaisants et laborieux. Pas une difficulté avec eux. Chaque soir, ils ont soin de jeter l'ancre près d'un bourg, à côté d'autres barques, afin de n'être pas dévalisés durant la nuit.

Le soir du 11 mai, nous ancrons à mi-chemin entre Tchen-kiang et Yang-tcheou. Le lendemain vers 10 h. nous étions à Yang-tcheou, où le P. Pierre Bouvet et le P. Durandière, ministre de la section, nous recevaient à bras ouverts. Yang-tcheou était une chrétienté florissante du temps de nos anciens Pères. Actuellement elle n'a guère que deux ou trois cents chrétiens, et le mouvement de conversions, si remarquable au Siu-tcheou-fou, n'est pas encore descendu jusque-là. Mais il y a un orphelinat prospère ; quand nous sommes passés, il y avait près de cent enfants dans l'établissement, et une centaine en dehors, chez des nourrices payées aux frais de la Ste Enfance. Il paraît que la proportion des enfants viables apportés à l'orphelinat est beaucoup plus considérable à Yang-tcheou que dans les autres endroits. Le Père n'a pas pu en trouver la raison ; comme partout, du reste, on n'apporte que des petites filles et presque pas d'enfants mâles.

L'hiver dernier, le P. Durandière a de plus nourri sept ou huit familles de catéchumènes venus du Siu-tcheou-fou avec les autres faméliques ; et il y a dépensé plusieurs centaines de francs.

La nuit suivante nous étions à Chao-pé, à trente li (18 kilom.) au nord de Yang-tcheou. Il y a bien là un petit kong-sou, mais il n'y avait pas de chambres disponibles. Nous dormîmes sur la barque. Cette nuit-là je pus combler le déficit de la précédente. Voici comment. Le seul point noir dans mon existence, c'était le chat de la batelière. Je n'ai jamais entendu un matou miauler d'une manière plus féroce. La première nuit, c'était à en devenir fou. Il était derrière une cloison près de ma tête; j'avais un ronfleur à mes côtés ; une troisième cloison à mes pieds me séparait d'un autre ronfleur ; un quatrième personnage couché au-dessus de moi lançait de temps en temps contre la maudite bête des invectives aussi harmonieuses que ses miaulements. Pour clore le concert, vers 3 h. du matin toute la chiourme était sur pied, faisait tomber les rames sur les planches, bousculait tout et mettait à la voile, tandis que le pilote hurlait des commandements que les rameurs répercutaient.

C'était assez d'une nuit pareille. Donc le soir du second jour j'appelle le catéchiste, un brave homme aussi dévoué que toqué, et parlant haut pour être entendu des voisins, je lui dis : « Il y a sur la barque un chat qui n'a pas de mœurs : va dire au batelier de le jeter à l'eau. » Il partait déjà, mais je le retins. « Dis-lui seulement pour cette fois-ci de le mettre à fond de

cale, pour qu'il nous laisse dormir. D'ailleurs, ajoutai-je, ce chat m'a l'air enragé, il me fait peur. »

Or savez-vous comment il fit la commission ? Il appela le petit boy, neveu du patron de la barque, et lui dit que les Pères avaient peur du chat parce qu'il était enragé, et qu'il fallait l'enfermer. Le boy aussitôt cria de la proue vers la poupe : « Maman ! Maman ! il faut enfermer le chat, parce que les messieurs disent qu'il est enragé, et qu'ils en ont peur. » Ce fut un succès ; le chat ne fit entendre que quelques gémissements discrets durant la nuit, et je dormis comme une marmotte.

Le vendredi 13 mai, vers 2 heures du soir, nous arrivions à Kao-yeou. Je ne vous dirai pas avec quelle charité débordante le P. Debesse nous a reçus. Nous avons pu visiter sa résidence et son église, son école qui compte environ trente élèves présents, chrétiens ou fils de catéchumènes, et l'orphelinat, où il y a environ trente petites filles. Le soir nous avons jasé jusqu'à extinction.

Le samedi, un vent favorable nous conduisit presque jusqu'à Hoai-ngan; les bateliers voulurent en profiter ; ils ne baissèrent la voile que le lendemain matin à Hoai-ngan. Nous avions fait 190 li, environ trente lieues, en 21 heures. C'est une fortune rare en barque.

Depuis Yang-tcheou nous étions pourvus d'un cuisinier de profession qu'on appelle le *Vieux Li.* C'est un néophyte au service de l'Église depuis dix ans. De nombreux coups de tête l'ont fait souvent changer de maître, mais il revient toujours à un Père ou à l'autre, ayant sans doute constaté qu'il fait meilleur dans nos maisons que chez les voisins. Il a un défaut, c'est d'être trop actif. A peine dix heures arrivées, il s'en va à la cuisine pour faire cuire les œufs du dîner. Puis, comme tout cuisinier soucieux de sa réputation, il n'entend pas qu'on laisse refroidir ses plats.

Aussi dès 11 h. moins 20 minutes le voilà qui passe et repasse autour de nous et nous presse de dîner. « Certainement, mon garçon, dans une heure et demie ! » Plus il presse, moins nous remuons. Enfin durant l'examen, il revient encore à la charge. Le P. Conrad se contente de regarder au réveille-matin. Il comprend et ne revient qu'à midi juste.

Il est tellement pénétré des principes culinaires, qu'il a failli y perdre la foi. C'était avant son baptême. Quand il apprit qu'au ciel on ne s'occupait pas de la victuaille, il fut ébranlé un instant, et sur le point de tourner le dos à une religion qui ne lui semblait plus offrir des motifs suffisants de crédibilité. Il se ravisa pourtant, en pensant sans doute qu'il pourrait suffisamment satisfaire ses penchants artistiques durant les jours qu'il lui restait encore à passer en ce bas monde. Et voilà comme quoi il devint chrétien tout en restant cuisinier. Dernièrement il avait suivi le P. Durandière à Yang-tcheou. Il profite de notre barque pour revenir à Hoai-ngan. Il a, dit-on, des mots heureux. Ainsi un jour qu'on lui parlait d'un jeune

homme qui voulait embrasser la carrière des armes. « Ça, un soldat, s'écria-t-il, il n'est pas même capable de fuir ! »

Dimanche 15 mai, accueil très aimable du P. François Hoang, prêtre séculier, missionnaire à Hoai-ngan. Il a aussi un orphelinat contenant une trentaine de petites filles présentes, et une école d'une vingtaine d'internes dont beaucoup sont catéchumènes. Le mouvement du Siu-tcheou-fou semble venu jusque-là ; cette année Hoai-ngan compte environ quatre-vingts catéchumènes.

Le Père nous fit dîner à l'européenne, puis il vint nous reconduire jusqu'à la barque, précédé de petits boys portant, qui les restes du dîner, qui une bouteille de vin, qui des œufs et des saucisses, sans compter une boîte de thé fin ; et impossible d'en faire rabattre, je vous assure.

Le soir nous dépassions la ville de Tsin-kiang-fou et nous nous arrêtions au pied de la première écluse. Impossible de la passer ce soir-là, et il nous fallut perdre une nuit de vent favorable !

Le lendemain 16 mai, nous passions les trois barrages si bien décrits dans LE CANAL IMPÉRIAL *du P. Gandar* (1). Les eaux n'étant pas grandes ce ne fut pas encore trop dur ; mais il est arrivé à des Pères d'attendre quinze jours, à l'époque des grandes crues. Ces barrages se composent de deux énormes digues en pierre de taille élevées en travers du courant et venant obliquement jusqu'au milieu du canal où elles ne laissent qu'un passage étroit, par où se précipite le courant qu'il s'agit de remonter. Arrivée au pied de la digue, la barque est liée solidement par des câbles qui vont s'enrouler sur des treuils placés des deux côtés en amont, tandis que d'autres cordes vont se fixer à des bornes en pierre fixées sur le haut des digues en face du passage ; elles empêcheraient la barque de chavirer ou d'aller à la dérive si les autres câbles venaient à rompre. Nous voici au moment critique : le batelier allume des pétards et des bâtons d'encens, avec des papiers portant cette inscription : « Révère les esprits comme s'ils étaient présents et tout ira à ton gré ». En même temps le gong retentit sur la digue ; c'est un vacarme infernal et qui va *crescendo* à mesure que la barque s'avance. Tous les treuils sont mis en branle, et les voyageurs sentent leur embarcation mollement portée sur les flots, la proue considérablement soulevée, vu la différence du niveau des eaux. Quand tout est passé, le patron de la barque s'en va brûler de nouveaux papiers à la pagode voisine, et les coolies se précipitent sur la barque pour obtenir plus de sapèques qu'ils n'ont droit d'en exiger. La discussion commence ; elle s'échauffe peu à peu, et la barque ne démarre pas. A la fin, je sors brusquement et d'un air furibond : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Allez-vous me laisser la paix ? » L'aspect imprévu d'une moustache jaune et ces accents

1. Voir VARIÉTÉS SINOLOGIQUES, n° 4. *Le Canal Impérial*, pp. 54, 55 et p. 28, planche VI.

étrangers dispersent tous ces déguenillés comme un coup de fusil ferait une bande de moineaux. En moins d'une seconde ils sont tous sur la rive et nous partons.

La pluie ne tarde pas à nous arrêter ; nous perdons une demi-journée. Ce jour-là nous n'avons fait que vingt li, environ trois lieues.

Le lendemain, mardi 17 mai, nous faisons soixante li, moins de 9 lieues. Il nous en reste encore 120 avant Sou-ts'ien, terme de notre voyage en barque. A moins que le vent ne tourne, nous ne pourrons y parvenir demain, et il nous faudra célébrer l'Ascension dans notre pauvre chambrette.

Je viens de faire mes comptes. En six jours à quatre nous avons dépensé 1808 sapèques de vivres, soit 2 piastres ou cinq francs. Nos frais d'hôtel ne semblent pas devoir amener une faillite dans la section.

Ma-kia-tsin, 28 mai 1898.

Je reprends ma lettre interrompue depuis bientôt quinze jours. Un fort vent de S.-E. nous a fait parcourir en un jour les 120 li qui nous séparaient de Sou-ts'ien la veille de l'Ascension. Il ne cessa de souffler que vers 7 h. ½ du soir. Les bateliers achevèrent à la perche le reste du chemin. Impatient d'arriver, et voulant prévenir le P. Boucher, afin qu'il pût envoyer des domestiques chercher nos couvertures et nos bagages les plus indispensables, je sautai à terre et partis conduit par un catéchiste armé d'une lanterne. On ne voyait pas à deux pas en avant ; partout les veilleurs tiraient des coups de fusils pour effrayer les voleurs ; les chiens faisaient rage ; il y en eut un qui voulut me mordre et reçut un coup de parapluie dans les dents ; mon guide avait peur ; il ne se rassura qu'en arrivant dans les faubourgs. A 9 h. j'arrivais chez le P. Boucher, qui finissait son examen. Il ne m'attendait pas sitôt, car personne jusqu'ici n'avait fait le voyage aussi rapidement. Quel plaisir nous eûmes à causer jusque vers minuit en attendant le P. de Bodman, que la barque apporta lentement au port !

Ce qui nous frappa d'abord, ce fut la splendeur de la pauvreté dans l'habitation du Père : une maison couverte en chaume, pavée de mauvaises briques qui ressemblaient à des mottes de terre ; des murs délabrés à peine percés de fenêtres extrêmement étroites, et capables de jouer de mauvais tours. L'an dernier, la veille de S. Ignace, deux Pères venaient de quitter la maison pour aller dans un autre kong-sou passer la fête, lorsque le mur du principal appartement s'écroula tout d'un bloc. C'est pourtant dans cet appartement, dont on a relevé le mur, que Monseigneur a reçu, l'hiver dernier, les autorités civiles et militaires de Sou-ts'ien. De chaque côté de ce salon se trouve une chambre ; celle de l'ouest est habitée par le Père Boucher ; celle de l'est est réservée aux étrangers ; c'est là que j'habite avec le P. de Bodman. Elle a 2 m. 75 de large ; jugez de l'espace qui sépare nos

deux lits. Elle a 4 m. de long ; mais des caisses entassées au pied des lits diminuent singulièrement le terrain vague. Le P. Boucher fait apporter sa cuisine d'un restaurant voisin. Il ne fait que deux repas par jour ; c'est l'usage du pays. Quand il est seul, il n'achète qu'une portion, qui lui coûte soixante sapèques, environ quatre sous. Quand il a un hôte, il fait venir deux portions ; comme nous étions trois, il y eut trois portions. Quand le P. le Bayon vint nous voir, ce fut un festin de quatre plats et une dépense de seize sous, sans compter le pain. Mais si vous aviez vu de quelle gaieté il fut assaisonné ! Le Père nous pria même à la fin de nous surveiller un peu, de peur de scandaliser les domestiques. Le service était fait par un vieux bonhomme qu'on appelle *Lao-hiai* (vieux soulier). Il fut autrefois porteur d'eau à Nankin et devint « ainsi » cuisinier. Ce sera le Vatel du Père Boucher, quand il aura une cuisine. Actuellement il achète les plats et les sert à table. Il est armé d'un torchon aux couleurs indécises, avec lequel il nettoie verres, assiettes, cuillers, fourchettes et tasses, sans compter la table. Le torchon de Lao-hiai n'a jamais vu l'eau. Les manches de sa chemise ont bien dû la voir quand lui-même était porteur d'eau, il y a quelque vingt ans ; mais depuis lors elles n'ont pas quitté d'une semelle les bras de « Vieux-soulier ». Ce sont des loques d'un jaune terreux, qui ont depuis longtemps dépassé la couleur Isabelle. Elles s'harmonisent si bien avec la veste et la culotte du bonhomme, qu'il en résulte un ensemble original et nullement repoussant, que rehausse encore la figure de grippe-sous qui couronne ce composé sympathique.

Le lendemain de l'Ascension, le P. le Bayon vint nous voir à Sou-ts'ien ; le samedi nous partîmes avec lui pour son kong-sou de Yen-t'eou à treize lieues de là. Le P. Boucher avait prié le chef de camp, son ami, de nous prêter deux montures ; le P. le Bayon monta aussi un cheval d'emprunt ; l'âne du P. Boucher portait le palefrenier. C'était une cavalcade des plus distinguées. Pour ma part, j'avoue n'avoir jamais monté un cheval portant si admirablement un coup de cravache. Nous suivions la route impériale, un affreux chemin creux, boueux ou rocailleux, suivant la nature du sol ; jamais cantonnier n'a mis le pied dans la route impériale, qui doit être navigable après une forte pluie. La campagne des environs est peu boisée : des saules, des sapins sur les tombeaux et deux ou trois variétés d'arbres sans valeur, voilà tout.

Siu-tcheou-fou, 17 juin.

Depuis trois semaines nous avons été presque continuellement en voyage pour visiter tous les établissements de la section. Voilà ce qui vous explique cette longue interruption dans ma lettre commencée il y a juste un mois. Je la reprends au point où je l'avais laissée, sur la route de Sou-ts'ien à Yen-t'eou.

La campagne si pauvre contraste singulièrement avec les plaines fertiles des environs de Chang-hai que je venais de quitter. Point de rizières, mais de l'orge et du froment clairsemé, dont les maigres épis encore verts sont déjà en proie à l'avidité des passants ; quelques champs de sorgho naissant, puis des pavots en fleur d'où sortira ce fameux poison qui ruine tant de familles chinoises. Quel dommage que cette pensée vienne restreindre notre admiration devant un si splendide coup d'œil. Car elles sont belles ces larges fleurs roses, blanches, violettes, rouges, avec toutes les nuances intermédiaires ; d'autres sont panachées et très variées ; les unes ont les bords unis, les autres sont agréablement dentelées. De loin vous diriez de magnifiques champs de tulipes.

Sur le chemin pas une figure hostile, la plupart se montrent même franchement sympathiques ; on nous salue souvent avec un bon sourire, on nous cède le pas en s'informant aimablement du but de notre voyage. A mi-chemin nous sommes hébergés à Tchang-chan par le prêtre chinois Chang, qui garde la chrétienté en l'absence du P. Boucher. Enfin nous arrivons à Yen-t'eou à travers un sol marécageux que les piétons ne sauraient traverser sans enlever bas et souliers. Il n'est pas besoin de voir deux fois les chemins du pays pour comprendre que les voyages à pied y sont de toute impossibilité pour le missionnaire, sans parler du préjugé qui ne permet guère à un homme honorable de se servir de ses jambes.

Le lendemain dimanche, je vis pour la première fois ce flux de catéchumènes, dont j'avais souvent entendu parler. Après la messe, ils vinrent par villages saluer les Pères. N'étaient admis que ceux qui savaient les principales prières; et malgré cela, le défilé me parut bien long; j'en fis la réflexion au P. le Bayon, qui me répondit : « Que sera-ce donc quand vous serez à l'ouest? » C'est qu'en effet, l'est du Siu-tcheou-fou ne fait, pour ainsi dire, que se lancer, tandis qu'à l'ouest le mouvement a commencé depuis plusieurs années. Mais tel quel, c'était pour nous un spectacle bien consolant, que cette foule de néophytes et de catéchumènes accourus de plusieurs lieues à la ronde pour assister à la messe. Prions bien pour que le Bon Dieu leur verse avec profusion la grâce dont ils ont besoin pour devenir de solides chrétiens.

Le lundi, retour à Sou-ts'ien sous la pluie. Les chemins sont tellement détrempés qu'on ne saurait trotter; nous serions immédiatement éclaboussés jusque par-dessus la tête, et probablement plus d'une monture roulerait avec son cavalier dans la boue. Mon cheval de colonel butte souvent, il a le trot rude; et il a la peau si dure que j'y ai presque usé une cravache en cuir solide.

A Sou-ts'ien deux chars envoyés par le P. Gain, notre ministre, nous attendaient pour nous conduire à Siu-tcheou.

J. M. Bastard, S. J.

Les voleurs au Hai-men.

Lettre du P. Vénel à son frère.

St-Joseph, le 28 mai 1898.

Cher Frère,

P. C.

Les jours derniers j'ai été amené à faire plus ample connaissance avec une corporation qui vous manque à vous, gens civilisés de France. Est-ce un mal pour vous ? La suite de cette lettre le dira. Il s'agit de la corporation des voleurs.

Oui les voleurs de Hai-men, du moins ceux des bourgs, forment une corporation, ils ont des chefs qu'ils reconnaissent, des règles qu'ils observent, des bénéfices qu'ils partagent. Le chef principal et responsable est le garde-champêtre ou *pao-tsang*. Mais il délègue le soin de cette intéressante catégorie de ses subordonnés à son aide le *ka-tsang*, qui leur donne pour chef immédiat le veilleur de nuit *kang-fou*. Le kang-fou est cet individu à la mine abrutie à qui sa lanterne aux caractères rouges et le tamtam qu'il frappe de temps en temps donne la nuit un air si fantastique quand il parcourt les ruelles du bourg. Ce n'est pas lui qui fait le moins de bruit dans le monde, et qui mieux est, ce bruit est utile, il marque les veilles de la nuit et avertit les bons habitants qu'ils peuvent dormir tranquilles, car lui, kang-fou, est là veillant sur leur sommeil. Quelques-uns ajoutent que ce bruit a encore pour effet d'avertir les voleurs de l'endroit où le veilleur n'est pas, afin qu'ils puissent opérer en toute sécurité. Mais ce sont de mauvaises langues. En tout cas ce n'est pas leur dire qui fera changer quelque chose à la façon d'agir que nos veilleurs se lèguent de génération en génération. L'usage est établi et solidement établi. — Malgré son air déguenillé, c'est presque un personnage ce kang-fou ; les habitants du bourg, pour s'attirer une protection spéciale de sa part, briguent sa faveur au moyen de nombreux pots de vin qui, joints aux petits profits qu'il tire des voleurs, lui font un revenu fort apprécié. Car les voleurs partagent avec lui le fruit de leur prise et lui en donnent la dixième partie, si j'ai bonne mémoire. Or ici les voleurs sont légion. Cette légion se compose de fumeurs d'opium, de paresseux, de joueurs, de ces faiseurs et arrangeurs d'affaires qui n'ont d'autre moyen d'existence que de vivre aux dépens des autres. Pourtant aucun de ces titres, quoique nécessaire, ne suffit pour être admis dans cette corporation. Il faut y joindre une certaine capacité, par exemple, celle de pouvoir s'introduire dans une maison en pratiquant sans bruit un trou soit dans la couverture, soit dans les murs soit sous les murs. A chacun son talent. Celui qui se sent du talent déclare au veilleur comment il entend l'exercer et lui fait voir en même temps les clefs dont il compte se servir. De la sorte le veilleur saura sur-le-champ à qui attribuer le vol qu'on lui signalera.

Se mettre en campagne sans faire au kang-fou cette déclaration préalable serait pour un voleur de profession se rendre la vie impossible. Car tôt ou tard ses vols, s'ils sont un peu répétés, viendront à la connaissance du veilleur et de sa bande et alors il faudra payer au centuple les droits dont ces vols auront frustré le veilleur. Tous les vols précédents et même d'autres encore lui seront imputés et il devra tout vendre jusqu'à sa pipe à opium et à la dernière de ses fausses clefs pour satisfaire le veilleur et ceux à qui on avait précédemment volé quelque chose. Mais ce n'est pas seulement du kang-fou que ces voleurs sont connus : ils le sont aussi du public, au moins de celui qui fréquente les cabarets. Car c'est là qu'après avoir dormi la grasse matinée et s'être remis des fatigues de la nuit en fumant l'opium, ils se rassemblent l'après-midi. Là, sans la moindre vergogne, ils se demandent des nouvelles de leur commerce, félicitent ceux qui ont eu la main heureuse, dédommagent par une rasade ceux dont le succès n'a pas couronné les efforts et paient la redevance au veilleur. Les profanes peuvent voir et entendre cet échange d'idées et de bons procédés. Quant à nos artistes, peu leur chaut ce qu'on pense ou ce qu'on dit autour d'eux. Pour eux ils ont conscience de leur mérite, et ils estiment leur industrie plus que beaucoup d'autres, car elle prouve mieux le talent personnel.

Si les voleurs sont si connus et si bien disciplinés, direz-vous, il est facile de recouvrer ce qu'on a perdu, il n'y a qu'à s'adresser au garde-champêtre ou à son délégué le ka-tsang. — Naïf européen; vous oubliez que nous sommes en Chine. Oyez plutôt comment les choses se passent à cette heure, car au temps jadis cette obligation pour les voleurs de se faire connaître au veilleur de nuit avait sans doute pour effet de faciliter la découverte des vols. — Donc, voici par exemple un notable, un proprétaire riche et influent qui a été volé. Il lui suffira de dire un mot au garde-champêtre ou à son délégué pour retrouver ce qu'il a perdu. Et si cela est introuvable le policier à qui les vols apportent tant de petits profits restituera cette fois à ses frais la valeur de l'objet qu'il ne peut retrouver. Mais comme les voleurs savent cela, ce n'est généralement pas chez un tel personnage qu'ils iront chercher fortune. Quant à faire punir le voleur, à le faire emprisonner, il n'y pensera même pas, cela coûte trop cher. Et puis on ne comprendrait pas cette sévérité. Il a recouvré ce qu'il avait perdu : que veut-il davantage?

Le volé est-il un personnage moins important, un petit propriétaire, un petit marchand, il lui faudra, en avisant le pao-tsang de ce qu'il a perdu, lui glisser la pièce. Sinon toute la sueur que le pao-tsang lui dira avoir répandue pour retrouver l'objet volé, toutes les démarches qu'il aura faites, tout le vin qu'il aura payé pour lui ouvrir les cœurs et les bouches, tout aura été inutile. Mais si à la piastre vient se joindre la crainte de quelques sévices auxquels pourrait bien se livrer aux dépens du policier le propriétaire de l'objet perdu, ce policier viendra au bout de quelques semaines

lui présenter, avec un air de triomphateur qui a acheté bien cher la victoire, un billet du mont de piété. C'est que le voleur, par crainte d'être découvert, aura été consigner le fruit de son vol à ce mont de piété, il en a retiré une somme équivalente au tiers environ de l'objet engagé, et ce billet avertit le volé qu'en remboursant cette somme il aura le bonheur de rentrer en possession de son bien.

Enfin troisième et dernier cas et de beaucoup le plus commun, le volé est homme du menu peuple, un simple, un pauvre. Le voici qui se présente au pao-tsang. Celui-ci écoute d'un air moitié distrait, moitié protecteur, puis répond qu'il a beaucoup d'affaires de ce genre à traiter et qu'il faut attendre. Notre homme comprend et délie les cordons de sa bourse. Quinze jours, trois semaines se passent sans que ce pauvre volé reçoive de nouvelles, mais il se sent assez de courage pour en demander lui-même au policier. Celui-ci étale son zèle bien connu pour ses protégés, ses courses, ses dépenses en vin et en opium pour retrouver l'objet perdu, mais il a la douleur d'ajouter que tout a été inefficace. L'autre comprend qu'il lui faudra payer ce qu'il a perdu plus cher qu'il ne vaut, et généralement il y renoncera. J'en connais qui pour avoir eu le mauvais goût d'insister sans appuyer leur droit de quelques nouvelles piastres, se sont attiré des injures, puis des coups. C'est parce que le peuple le sait que lorsqu'il peut saisir le voleur sur le fait, il le rosse si bien qu'il le met pour longtemps dans l'impossibilité de recommencer, ou que même les voisins se réunissent au nombre de plusieurs centaines muni chacun d'une gerbe de paille et que là séance tenante ils vous brûlent le voleur. Le mandarin alors est bien obligé de s'occuper du voleur, mais c'est pour le venger s'il se trouve quelque riche parmi ceux qui l'ont brûlé. Vous voulez maintenant savoir à quelle catégorie de volés j'appartiens moi chétif, car moi aussi j'ai été volé ces temps derniers et pour la première fois depuis que je suis en Chine. Eh bien, jugez. Le 15 avril les administrateurs de la chrétienté du Saint-Nom de Marie venaient m'annoncer tout honteux qu'un voleur s'était introduit la nuit dans l'église par une fenêtre qu'ils avaient mal fermée et qu'il avait enlevé le crucifix de l'autel, le tapis, deux escabeaux et un rideau. — J'écris aussitôt au pao-tsang, l'avertissant d'avoir à me restituer pour le lendemain ces objets ou leur valeur. Au jour dit j'arrivais à peine dans cette chrétienté que le pao-tsang se présente avec tous les objets volés moins le rideau dont le prix est payé sur-le-champ. Il avait cette figure rusée et banale de ces brocanteurs d'affaires qui fait dire : « Mais celui-là je l'ai déjà vu ailleurs. » Son habit était atteint d'une jaunisse incurable et devant moi ce pao-tsang avait l'air considérablement embarrassé. Je le félicitai de sa promptitude à me rendre justice, puis lui demandai pour le bon exemple du peuple qu'il sauvegarde que le voleur se tînt le lendemain dimanche, à genoux, la chaîne au cou devant la porte de l'église pendant la messe, qu'une bordée de

pétards payée par le voleur fût tirée pendant que je remettrais le crucifix en place et surtout qu'il fût conduit, toujours la chaîne au cou, sur les deux bourgs voisins. Cela fut promis sans difficulté. Le pao-tsang se retira non sans que je remarquasse le soin qu'il prenait de ne pas me montrer le revers de sa personne et de marcher à reculons au risque de tomber en franchissant le seuil de ma chambre. J'ai su depuis que sa robe avait un trou embarrassant....

Enfin le lendemain il exécuta bravement ce qu'il avait promis, mais (singulière position que d'être entre le marteau et l'enclume !) en conduisant le voleur sur les bourgs, il fut lui-même arrêté par l'oncle du voleur, riche marchand de l'un de ces bourgs, et battu au point de devoir s'aliter plusieurs jours. Pourquoi ? Était-ce pour m'avoir obéi trop ponctuellement et avoir déshonoré le nom de ce marchand ? Était-ce pour une autre raison ? je n'ai pu le savoir, et le pao-tsang s'est bien gardé de venir se plaindre à moi de ce marchand qui se rend caution pour lui auprès du sous-préfet. S'il m'avait prié de le venger de ce qu'il souffrait pour m'avoir obéi, ç'aurait été facile dans les circonstances actuelles. Toujours est-il que si jusqu'ici le pao-tsang avait été à cause de moi battu par le sous-préfet, c'est la première fois qu'il l'est par un épicier.

J. Vénel, S. J.

Episode d'examen au Sou-song.

Lettre du P. Colvez au Fr. d'Armailhacq.

Sou-song, le 8 juin 1898.

Mon bien cher frère,

P. C.

Un mot sur le Sou-song, ce coin de terre où la Providence m'a placé depuis quatre ans. Là les célestes sont aussi attachés à leurs antiques guenilles qu'au temps du trépassé Confucius. Comme jadis, le tir à l'arc donne accès aux grades militaires, et la composition littéraire à tous les emplois civils. En dehors de cela il n'y a rien, absolument rien, digne de fixer l'attention.

En témoignage de l'attachement des premiers fidèles au texte de la Ste Écriture, on rappelle souvent le tumulte qui se produisit dans je ne sais quelle chrétienté d'Asie, quand le lecteur changea un mot du livre de Jonas. Eh bien, un soulèvement peut-être plus bruyant et non moins spontané s'est produit dans le local des examens annuels de mon district pour un seul mot, un caractère changé à un texte des livres chinois.

Le sous-préfet, homme de poigne, mais sans grade littéraire, avait selon la coutume fait venir deux ou trois correcteurs de copies. C'étaient des

licenciés étrangers à la sous-préfecture. Vers la tombée de la nuit, le 20 mars, tous ces messieurs se rendent à la salle des examens où les attendaient les examinés en habits de cérémonies. Par ordre du mandarin, des sucreries et des rafraîchissements ont été préparés pour tous ces lettrés. Le sous-préfet se croyait certes assuré de leur bon esprit, après ces délicates attentions. Il comptait sans les textes. Strict et loyal, comme on devait l'être au temps de la 1e dynastie des Han, par crainte de tricheries, il n'avait montré à personne le texte de la composition qu'il allait proposer.

Tout homme est sujet à erreur, même un mandarin en fonctions. Dans le sujet de la composition s'en était glissée une formidable, capable de réveiller tous les anciens sages de leur profond sommeil. Comment à tout le moins l'ombre de Confucius ne se dressa-t-elle pas devant le sous-préfet, au moment où il franchissait la *long-men* (porte du dragon ; ainsi est nommée la porte d'entrée des examens) ? C'est un mystère encore inexpliqué. A son défaut des milliers de disciples (pas moins de 2170 pour le seul pays de Sou-song) allaient montrer toute leur indignation.

La feuille où est le fameux texte vient d'être ouverte ; à la première lecture, les examinés ont reconnu une faute d'orthographe, un caractère mis pour un autre du même son.

Oh ! profanation sacrilège !!! oh ! monstruosité ! Aussitôt des cris d'épouvante et d'horreur se font entendre ; avant que le mandarin ait eu le temps de savoir ce dont il s'agit, la feuille est livrée aux flammes, les lanternes sont éteintes, les tables brisées. Seules deux ou trois pipes chinoises éclairent la situation. Une vingtaine des plus zélés se dirige dans les ténèbres vers l'estrade du grand homme. Alors autant qu'on peut se voir dans la nuit

« Il se vit bafoué, »
« Berné, sifflé, moqué, joué »
« Et par (tous ces lettrés) plumé d'étrange sorte. »

« Comment, lui criait-on, toi âne bâté, oie stupide, tu te mêles d'écrire des textes. La main sacrilège, que tu as portée sur les écritures des ancêtres, mériterait d'être coupée ; du moins nous allons t'enlever les insignes que tu es indigne de porter. »

Quand les lettrés furent fatigués de houspiller le pauvre sous-préfet, ils se retirèrent pour dormir sur leurs lauriers, non toutefois sans avoir fait retentir les rues de la cité de leurs cris d'indignation.

Qui peindra la confusion, l'angoisse du mandarin ? Devant un soulèvement si général et si subit toute sa dextérité avait été inutile. Le lendemain il n'osait sortir de la salle des examens. Il n'y avait plus pour lui, croyait-il, qu'une issue possible : la démission. Il se trompait. La nuit avait porté conseil. Les têtes s'étaient calmées. Les parents des coupables prirent peur. Si le gouverneur de Ngan-kin, capitale de la province, apprenait qu'un mandarin en fonction avait été outragé, il ne manquerait pas de sévir. Des têtes

seraient coupées, on n'admettrait plus d'ici longtemps les lettrés de Sou-song aux grades littéraires, etc., etc.

Tous les principaux notables allèrent se jeter aux pieds du grand homme, s'offrant à toutes les réparations, le suppliant d'étouffer l'affaire, du moins de n'en écrire que la plus minime partie à ses supérieurs. Les têtes frappent la terre, les larmes coulent ; on n'entend qu'un mot : Pardon, pardon, pardon !

Le mandarin pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Il se rendit sans trop de difficultés aux prières et aux larmes. Comment en aurait-il été autrement, quand il y allait de son intérêt autant que de celui des lettrés ? — Au céleste empire tout crime,toute faute du peuple retombe sur le chef du pouvoir. Il n'a pas su prévoir, il n'a pas su sermonner.

Et pendant que les lettrés de Sou-song se pâment sur leur littérature creuse et vide et font tant pour la défendre, que fait le missionnaire de la contrée ? Venu comme fondateur, il fait un peu de tout, car tout est à faire dans une fondation. Il est bâtisseur, procureur, coureur surtout. Monté sur une petite mule grise, je vais par monts et par vaux, à la recherche des âmes de bonne volonté. Au milieu de travaux parfois sans résultats immédiats apparents, Dieu met aussi de temps en temps un rayon de soleil et de consolation. Outre mes chrétiens, qui dépassent la centaine, j'ai de braves familles qui demandent à entrer dans la religion et apprennent les prières. Je réussis à ouvrir la porte du Paradis à plusieurs dizaines d'enfants chaque année. Au sujet de ces petits, que d'histoires curieuses en fait de prédestination j'aurais à vous conter !

Un jour je passe près d'un village en récitant le chapelet ; ma monture m'a fait reconnaître, on accourt. « Vite, vite, Père, venez, nous vous en conjurons, portez secours à un bébé qui est déjà dans les étreintes de la mort. »

« Braves gens, leur dis-je, quand je suis près du moribond, vous êtes venus bien tard. Cet enfant ne peut plus avaler et supporter de remèdes ; il souffre beaucoup, épongez-lui la tête de temps en temps comme ceci : et ce disant je baptise tout bas le pauvre malade.

Une autre fois un écolier qui a passé quelques jours à notre école, puis est allé gagner son pain au loin, tombe malade ; il me fait appeler. « Père, je désire le baptême, je veux le ciel, le beau ciel dont vous nous avez parlé. »

Dernièrement j'arrive dans le bourg du Cap de la famille Pierre *(Che-kia-tsoèi)* et me prépare à dîner quand on m'appelle dans deux familles à la fois. Il s'agit de deux enfants : l'un à la mamelle est couché avec sa mère aussi malade ; l'autre âgé de deux ans est dans un berceau. N'ayant avec moi qu'un tout jeune catéchiste, je donne le conseil de m'apporter le premier, pendant que je vais voir le second. Ce second est baptisé, mais le

premier meurt, pendant qu'on parlemente avec la mère qui refuse de me laisser voir son enfant.

Il y a deux mois, j'avais donné quelques vêtements à une mère païenne, pour sa petite bru de six ans. Peu de jours après j'apprends que la pauvre enfant a été vendue à un polisson de richard de la ville. Aussitôt j'envoie mon vieux portier faire des reproches à la mère. Celle-ci prend peur, elle vient me trouver en demandant pardon ; elle m'explique que le Père peut encore faire revenir la petite fille parce qu'elle a été vendue à un homme du même nom qu'elle. D'après la loi on ne peut prendre une femme ou concubine du même nom.

C'était vrai ; le méchant homme, ayant appris que je m'occupais de la jeune fille, craignit de me voir divulguer l'affaire. Il la rendit à sa belle-mère. Peu de jours après l'enfant, par suite de souffrances extraordinaires, tombe malade. Elle est apportée à l'église, baptisée *in extremis* et s'envole le lendemain pour le ciel.

Le samedi de la Pentecôte je baptisais dix grandes personnes ; dans une huitaine je vais encore baptiser deux vieux infirmes de 70 ans et plus qui étudient avec les petits écoliers de mon catéchiste.

PIERRE COLVEZ, S. J.

Troubles au Siu-tcheou-fou.

Extraits de diverses lettres.

Du P. Le Biboul, Ma-tsin, 19 février.

BIEN que nous soyons à l'époque des brigandages, dans les environs il n'y a rien. Pourtant il y a huit jours nous avons eu une alerte. J'étais bien tranquille dans ma chambre, à sept heures du soir, quand j'entendis pousser le cri : « Sur la tour ; » et on se précipita dans ma chambre : « Père, les brigands sont là. » Et de fait à l'angle nord-est et tout le long du mur de l'est c'étaient des cris de sauvages. Mes gens tiraient sur toutes les tours, même là où il n'y avait rien ; les soldats qui étaient à l'angle sud-ouest faisaient de même. J'essayai de me faire entendre et de dire qu'il fallait régler le tir ; mais ce fut inutile. Pendant que je consommais les Saintes-Espèces on tirait et on criait à côté de moi. Je crus l'enclos envahi. Quand je sortis les cris s'étaient éloignés, donc les brigands aussi. Mon capitaine, armé de son martini, me cherchait partout, et deux soldats, la baïonnette au fusil, étaient à la porte de la salle de réception. Je les renvoyai tous les trois sur leur tour. Mais j'ai su qu'on tenait à me protéger efficacement. Le lendemain nous apprîmes que les brigands avaient attaqué le village derrière Ma-tsin, et c'étaient les gens de Ma-tsin qui allaient au secours de leurs voisins, qui poussaient ces cris ou plutôt ces hurlements.

Ils auraient bien pu nous avertir. J'ai été content de cette alerte. Je sais ce que valent mes gens et ce qu'on ferait pour nous.

Au bout de quelques minutes les 10 soldats du bourg avec un bon nombre de païens amenés par « Risque-Tout » arrivaient au galop. C'est bon, puis surtout on voit que nous veillons. Le danger n'est plus pour nous dans les brigands, mais dans les « Grands Couteaux » qui se multiplient rapidement, au nord-ouest de mon district surtout, où des gens venus du Chan-tong, parcourent les villages à cheval, et tout cela au su des mandarins. Le P. Gain va en avertir le tao-t'ai. Tout le monde est persuadé que s'il n'y a pas de soulèvement avant la première récolte, il y en aura certainement à cette époque-là. Les mandarins, par les pauvres moyens qu'ils emploient pour l'empêcher, l'encouragent. Ne viennent-ils pas d'accorder aux « Grands Couteaux », à qui les gens du Pien-li ont infligé tout dernièrement une sanglante défaite, une somme d'argent pour les prier de se retirer ?

Depuis la visite de Monseigneur, demandes de plus en plus nombreuses de catéchistes : puis surtout les premiers villages convertis et où quelques familles, après s'être déclarées, s'étaient retirées, reviennent entièrement. A Heou-tchoang, c'est, paraît-il, la même chose. Donc la visite de Sa Grandeur aura fait un bien immense. Nous voici dans l'impossibilité de faire face au mouvement. Le déjeuner, que nous avons supprimé le dimanche, n'empêche nullement les chrétiens de venir. C'est comme par le passé, et les conditions mises à l'école de district ne font qu'exciter les enfants des chrétientés. »

Du P. Doré, Le Roc, 10 janvier.

« Voici encore une école de pillée à Ting-yang-tsi, où nous avons au moins 200 familles qui apprennent les prières. Un catéchumène achetait des poules sur le marché de Ting-yang-tsi. Le vendeur de poules est le neveu du notable Wang-hong-mou. Il trouva des petites sapèques en trop grand nombre. Les hommes de la boutique lui disent : « Compte ton argent et il ajoutera quelques grandes sapèques, s'il le faut. » Sur ce on en vient aux gros mots, des gros mots aux coups, si bien que la bataille s'engage avec une dizaine d'hommes. Koang-yang-yuen, qui commande 20 hommes, vint sur le lieu du désordre, fit prendre 5 hommes parmi les païens amis du vendeur de poules et venus avec lui au marché, et un catéchumène qui était venu au secours avec plusieurs autres. Le chef des soldats conduit ces six hommes au camp. Le neveu du notable court avertir les gens de son village, nommé Tchang-hoa-yuen. Le Wang-hong-mou enrôle tout son monde, appelle à son aide les gens de deux villages voisins, s'adjoint un autre gros bonnet (un apostat) qui lui prête main forte, et les 4 villages réunis viennent présenter la bataille près de la porte nord du marché. Kia-wen-li et le chef des soldats, qui sont tous deux dans les meilleurs termes, font fermer les

portes et défendent aux hommes de Ting-yang-tsi de sortir. Comme les assaillants continuaient à tirer au hasard, le chef des soldats sortit avec ses 20 cavaliers pour leur enjoindre de se retirer. Il commençait à faire nuit. Les batailleurs se retirèrent,et le chef des soldats les exhorta à faire la paix.

Le lendemain, au lever du soleil, Wang-hong-mou et Yen-tchao-ling revinrent avec des forces supérieures et se présentèrent à la porte de l'ouest. Le pauvre chef des soldats, ne sachant plus que faire, fit fermer les portes et pria le catéchiste de venir en toute hâte m'avertir. Au moment où le catéchiste sortait du bourg, arrivait le colonel de Tang-chan avec tous ses hommes. A ce moment la porte de l'ouest était encore fermée, et le chef des soldats avait réussi une seconde fois à les renvoyer. Kia-wen-li venait donc me raconter cette histoire, et je le renvoyai là-bas examiner ce qui se ferait. Il n'était pas encore à mi-chemin qu'un des deux administrateurs avec deux autres catéchumènes vinrent l'avertir que la veille au soir, Wang-hong-mou et Yen-tchao-ling revinrent à la charge une troisième fois avec quantité d'hommes armés. Trouvant la porte ouest fermée, ils coururent au nord et entrèrent dans le village fortifié ; ils se rendirent à notre école qui appartient à Kiang-king-yeou et la renversèrent, brisant tout ce qui s'y trouvait, tables, bancs, etc. Sans doute que le *Li-ta-jen* a pris part à la bataille, car les hommes venus aujourd'hui rapportent qu'il aurait dit aux deux chefs : « Vous voulez démolir l'école de la Mission catholique et vous venez livrer bataille aux chrétiens ; ce n'est pas si facile à faire que vous croyez : votre cas est trop gros de conséquences pour que je puisse prendre sur moi de le régler. » Le catéchiste me dit que ces villages sont renommés pour leurs adeptes à la secte des « Grands Couteaux ». C'est probablement après ce pillage que le Li-ta-jen aura relâché tous les prisonniers, désespérant de tenir tête aux envahisseurs ; car on me dit que tous sont en liberté. »

Du P. Doré, le Roc, 26 avril.

Nous sommes en plein trouble. Les parents et alliés du fameux *Yen* passent depuis plusieurs jours pour se rendre dans le nord-est de Fong-hien et se masser plusieurs milliers afin de battre les gens du Toan-li. Hier plusieurs de ces individus ont bu et mangé chez leurs parents du village de Tong-mong-ti-keou à 2 li (1,800 mètres) de Heou-tchoang. De Tcheou-tchai, on part aussi pour le rendez-vous assigné. Naturellement toute cette canaille se vante d'en finir avec la « Doctrine Européenne » aussitôt après sa victoire : c'est le perpétuel refrain. Les courriers se succèdent jour et nuit entre les différents camps de Fong-hien et de T'ang-chan. La panique reparaît comme aux mauvais jours. Déjà dans les Wei-tse (forts) on proclame bien haut qu'on ne recevra aucun chrétien de peur de s'attirer des représailles, en particulier à Tchang-tsen..... Toutes ces allées et venues au

moment du danger démoralisent les chrétiens et augmentent les mauvaises rumeurs. En fait depuis deux ans ce n'est plus une vie que de voir sans cesse ses maisons et ses biens menacés de pillage : notre existence ressemble assez à celle des tribus nomades qui vivent sous la tente, toujours menacées d'une razzia. Ce qui est incompréhensible, c'est de voir la négligence des autorités de tout degré. On voit ces vauriens circuler dans les campagnes et on les laisse paisiblement se masser pour entreprendre leur coup de main, et troubler toute une région. Et voilà des gens à qui les mandarins ont donné de l'argent, il y a quelques mois,pour les prier de ne pas faire de nouveaux troubles. Cette race ne se disperse pas en lui versant des billets de banque... hélas ! il n'y a qu'une chose qui soit pratique, les coups de fusils.

La misère va pousser un grand nombre d'hommes à se joindre à cette expédition, et les conséquences ne sont pas rassurantes. On dit aussi que l'affaire de Ling-tsing-tcheou se complique : le mot paraît donné dans la secte pour exciter un trouble général dans tout le Chan-tong et les parages voisins. Un petit jeune homme venu ce matin de Tchao-tchoang me rapporte ces derniers détails comme venus de Tsi-ning-tcheou.

Du P. Gain, ministre de la section, 8 mai.

Les troupes à pied et à cheval du Chan-tong et du Kiang-nan ont dispersé les belligérants, et l'attaque est remise à plus tard.

9 mai.

Par ici nous allons toujours d'alerte en alerte, mais la guerre n'est point encore déclarée sur les bords desséchés du Fleuve Jaune.Le jour du patronage de S. Joseph, nous étions cinq Pères réunis au Roc dans la grande église du P. Doré : grand' Messe solennelle chantée par le P. Joseph Thomas, nombreuses communions, etc. — Le P. Henninghaus, ministre de la section de Tsao-tcheou-fou, chez Mgr Anzer, invité n'est arrivé que le lendemain, après le départ des Pères. Il a dit au P. Doré que sur 5000 soldats allemands débarqués à Kiao-tcheou, il y en a la moitié de catholiques auxquels le P. Freniademitz, provicaire, a dit une messe militaire avec sermon. Si les « Grands Couteaux » remuent trop, et si les Pères continuent à être menacés, il est probable que les Allemands y mettront ordre, même n'importe où dans le Chan-tong. Et s'ils se réfugient chez nous, qui nous protégera ?

Le 3 mai, fête de l'Invention de la Ste Croix, ouverture d'une chapelle chez le P. Thomas... Nous y avons eu plus de 100 communions : ce qui vous donne une idée de l'affluence là où nous avons 100 catéchumènes pour 10 baptisés. De là je suis passé chez le P. Van Dosselaere, qui bâtit son école de filles. Ce ne sont pas les catéchumènes qui manquent pour

remplir ses établissements, pas plus chez lui que chez les autres Pères. Moi-même, j'ai été obligé malgré moi d'ouvrir mon T'ong-chan-hien, où une douzaine de catéchistes travaillent dans les 4 cours du district, à instruire plus de 500 familles catéchumènes. De tous côtés dans la section nous sommes « menacés » d'une conversion en masse ! Si les fonds n'avaient pas manqué nous aurions inscrit cette année plus de mille baptêmes d'adultes, et nous en aurons à peine 500. Espérons que ces catéchumènes mûrs pour le baptême ne perdront pas courage.

La cause des martyrs de Sou-Tcheou.

Lettres du P. Armellini au P. Rossi (1).

Rome, 13 avril 1898.

J'AI reçu le 11 avril votre dernière lettre partie de Chang-hai le 8 mars. Je vous en suis très reconnaissant et m'empresse de répondre à vos questions.

1° C'est le moment de demander à l'Empereur d'Autriche et aux autres personnages que vous me nommez les *Litteras postulatorias introductionis causae.* En attendant ici on copie « Les deux procès informatifs *de non cultu et de fama martyrii,* qui de suite après seront présentés à la Sacrée Congrégation des Rites. Et dès que leur validité sera reconnue, on présentera aussi le sommaire imprimé du procureur.

2° *Pour la vie des Martyrs.* C'est le moment d'écrire une vie en règle qui puisse servir pour la béatification afin de l'avoir toute prête, mais il ne faut pas la publier avant que nous sachions avec certitude quand ils seront béatifiés. Jusque-là on ne peut pas les appeler « Vénérables » ; on le pourra seulement quand leur cause sera introduite, « chose dont il n'y a pas à douter. » Vous avez très bien fait de faire peindre leur martyre. Veuillez m'envoyer ce tableau avec plusieurs petits sujets tonkinois pour servir de modèle aux peintres romains ; car dès que la cause sera introduite, il sera nécessaire de distribuer des tableaux au cardinal préfet des Rites et aux autres principaux officiers de la même Congrégation.

3° Avant l'introduction de la cause il faut que tous les procès soient faits sous la présidence de l'Ordinaire. Après cette introduction, l'Ordinaire ne peut rien faire à moins qu'il ne soit délégué par la Congrégation des Rites.

4° Pour le souvenir à donner comme cadeau, soit aux chanoines de Macao, soit aux Pères de Chang-hai qui ont pris part aux susdits procès, dites-moi combien ils sont ; il est bon que je le sache.

Permettez-moi de vous recommander le P. François-Xavier Camerini, martyr au Tonkin en 1782. Son arrière-neveu, le duc François Camerini,

1. Cfr. *Lettres de Jersey*, 1897, p. 295 et 1898, p. 38.

m'a promis de couvrir tous les frais de sa béatification. Le point qui m'intéresse le plus est de savoir si son tombeau existe encore. »

Rome, 17 mai.

Le procès de nos deux martyrs de 1748 se copie dans la chancellerie des Rites et va bientôt être achevé. Le chancelier m'a dit qu'un des fascicules est déjà confronté avec l'original et il m'a demandé si j'en avais une copie. Je vais aller moi-même à la chancellerie pour lui répondre. Dès que la copie sera confrontée avec l'original, je la passerai à l'avocat qui en formulera l'*Information* et le *Sommaire* à imprimer de suite pour les présenter à la congrégation. La validité reconnue, Monseigneur le Promoteur de la Foi fera ses *Animadversiones* ou difficultés contre les preuves du martyre et de sa cause. L'introduction de la cause ne se fera pas attendre beaucoup, car la cause par elle-même est dans le meilleur état, et je tâcherai de l'appuyer au moyen des lettres *Postulatoires* autrichiennes et portugaises. Cependant il ne faut pas se faire illusion. Il y a un grand nombre de causes antérieures accumulées dans le tribunal des Rites : on doit aussi avoir des égards pour le grand âge du Saint Père, par conséquent ne pas le fatiguer par plus de trois congrégations finales *coram SS*^{mo} par an. — Quant à la bonne réussite de la cause, il n'y a pas de doute.

« La guérison du cancer obtenue par l'intercession de nos deux martyrs, est un miracle évident, et il faut en faire le procès informatif au plus tôt.

« Je m'emploierai autant que je le pourrai pour obtenir que le procès apostolique se passe avec le moins de difficulté possible. — Je vous rappelle de nouveau et vous recommande de me faire savoir si l'on a retrouvé ou non au Tonkin la dépouille mortelle du P. François-Xavier Camerini.

Les protestants en Chine.

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

ON lit dans *China missions*, fév. 1898 (Société protestante *Inland Mission* dans le *Ngan-hoei*).

1° A Ngan-king, en octobre dernier, il y a eu une conférence d'une centaine d'adhérents ; à cette occasion il y a eu 4 baptêmes ; 8 hommes et 6 femmes se sont déclarés catéchumènes.

2° A Ning-kouo-fou, du 21 au 26 octobre a eu lieu une conférence de 110 membres. On a parlé du sabbat, du mariage, des devoirs de la famille, de l'éducation des enfants, du culte des ancêtres, des petits pieds, de l'abstinence du vin et du tabac et des moyens de convertir les païens. Il y a eu 4 baptêmes d'hommes et 2 de femmes, élèves des écoles protestantes ; le nombre des catéchumènes était de 18. Le ministre Bonny espère plusieurs baptêmes à Hiu-tsuen. Il y a aussi espoir pour Kien-ping, où il y a 52 caté-

chumènes. Le maître Wang, influent dans la ville de Ning-kouo-fou, travaille avec succès auprès des gens de la campagne qui paraissent bien disposés ; ce maître a promis de s'abstenir de vin.

3° La station de Tai-ping-fou va s'ouvrir de nouveau.

4° A Tche-tcheou, l'évangéliste Tsang a eu la consolation de convertir sa femme.

5° De Hoei-tcheou, le ministre Gibb écrit qu'il commence à y avoir de la consolation. « Un de mes aides, dit-il, nommé K'i-si, était allé à Tsi-ki pour prêcher, mais il en revint tout changé. Il semblait déterminé à se joindre aux catholiques romains avec qui il avait eu des rapports et paraissait *s'éloigner peu à peu du Sauveur*. Comme c'était un jeune homme de grandes espérances, qui en outre avait réellement beaucoup souffert pour le Christ, mon esprit était plein d'inquiétudes à son sujet. Enfin grâces aux prières faites pour lui, il nous est tout à fait revenu. Il prêche bien plus sérieusement et hardiment qu'avant et est plus humble. Son retour nous a tous comblés de joie. »

Messieurs Gibb et Emelie, accompagnés d'un maître chinois, ont passé plusieurs jours à Ou-yuen, où la population s'est montrée très aimable, bien que difficile à comprendre : leur langage ne ressemble nullement au mandarin.

6° A Lou-ngan, M. Entwistle a baptisé en octobre 6 personnes : parmi elles il y avait Tchen-loh-yang, cousin de l'évangéliste Tchen-loh-tsuen.

7° A Tcheng-yang-kwang, M. Gilmer a, le 30 octobre, fait le premier baptême du pays, depuis sept ans que les protestants y sont établis ; c'est leur maître de chinois qui s'est converti.

8° A Tai-ho, le Rév. Malcoln écrit, qu'il y a eu beaucoup de suicides d'opium immédiatement après la récolte de l'opium. M. Barnett, dans l'espace de dix-sept jours, a eu 13 cas de suicide d'opium à domicile. Tous les cas traités par lui en personne ont été guéris ; seuls ceux à qui il avait envoyé des remèdes ont succombé.

9° Enfin à Yng-tcheou-fou, après six ans de tentatives infructueuses, M. Barnett a réussi, à la fin de l'année dernière, à louer une maison en ville. Son compagnon, M. Guardiola et lui y habitent déjà.

Extraits du « Chinese recorder » (Revue officielle des protestants en Chine).

Avril 1898.

1° L'an dernier à Tsing-kiang-pou les mandarins ont ouvert une école d'anglais ; trois des professeurs étaient des chinois protestants élevés par les ministres. L'un a déjà apostasié, et les deux autres n'ont pas osé se montrer chrétiens dans un dîner où les ministres protestants avaient été invités par les mandarins. A quoi sert, observe le correspondant de la

Revue, notre système d'élever gratuitement des gens qui ne sont pas sincères dans leur foi, comme les trois professeurs de Tsing-kiang-pou et *tutti quanti ?*

2° Dans une réunion de ministres protestants, au Tché-kiang, il a été décidé d'appeler la religion protestante, *Ki-to-kiao* (la religion du Christ) ; la secte anglicane, *Tchong kou-chen kiao-houei* (société chrétienne s'appuyant sur les anciens) ; le dimanche, *Tchon-jé* (le jour du Seigneur) et le lundi (le 2d jour de la semaine). Jusqu'ici les protestants appellent le dimanche, *Li-pai-jé* (jour d'adoration). En d'autres termes les protestants veulent suivre l'appellation catholique.

3° Cette même réunion a résolu que l'évêque Moule veuille bien se charger d'examiner les catéchismes de l'Église catholique en Chine et de publier un manuel démasquant les erreurs qui s'y trouvent pour l'instruction des pasteurs protestants et d'autres.

On lit dans *L'Écho de Chine du mardi 12 avril : Tchong-kin*, de notre correspondant :

17 mars :

Avant-hier, le docteur Mac Cartney au service de l'hôpital du Methodist Episcopal American Mission ayant loué une maison à Kiang-pée et ayant envoyé des domestiques pour en prendre possession, les dits domestiques ont été attaqués pendant la nuit par la canaille de Kiang-pée. Un a été tué et son cadavre jeté par-dessus les remparts de la ville ; un autre a été blessé assez grièvement à la tête et a pu se sauver à Tchong-kin. Dès hier les gardes nationales de la campagne de Kiang-pée, prévenues que les Européens, voulaient s'établir en leur ville, sont venues avec fusils et canons et se sont installées dans tous les temples de la ville. Le mandarin de Kiang-pée, pour se donner du chic, ne va pas manquer de dire que ce sont les Européens qui ont tort. Ici en ville, tout est paisible.

21 mars.

Vous savez déjà que les bandits de Kiang-pée ont tué un apprenti du docteur Mac Cartney et en ont blessé un autre. Dès le jour de ce meurtre le mandarin a fait prendre trois vauriens et les a mis en prison. On est sûr que les meurtriers s'étaient cachés dans la maison d'un chef de la garde nationale ayant nom *Li-ki-tcheou*, que c'est de cette maison qu'ils sont sortis pour commettre leur crime, le tout avec l'approbation de ce Li. Le mandarin ayant mis en prison les trois vauriens dont je viens de parler, ce Li-ki-tcheou et un autre nommé *Yuen-hai-chen* écrivirent en secret à leurs amis de la campagne, les priant de rassembler les gardes nationales et de venir de suite en ville. En effet les gardes nationales arrivèrent avec canons, lances, etc., et se logèrent dans les temples de la ville. Bientôt on

demandait au mandarin de mettre en liberté les trois prisonniers. Le mandarin promit de les relâcher sous caution des chefs de la garde nationale qui devraient pour ce, adresser une supplique en bonne et due forme à son tribunal : ce qui fut fait, et les prisonniers furent mis en liberté. Pendant les journées des 17 et 18 mars, les gardes nationales, pour célébrer leur victoire, descendirent sur la grève de la rivière et pendant plusieurs heures se mirent à tirer le canon à blanc, il est vrai, mais en visant les maisons européennes qui se trouvent à côté des remparts de Tchong-kin. Le 18 mars après midi, les gardes nationales rentraient dans leurs foyers. Chemin faisant, elles pillèrent un chrétien catholique fermier de la Mission, brisèrent sa maison dont il ne reste plus que les colonnes et avec les débris de planches, de lattes, avec les bancs, les tables, etc., firent un beau feu de joie. De lui-même le mandarin a promis de faire les réparations convenables. Il est vrai que les promesses ne coûtent rien à nos braves mandarins... Vous dire que la paix est maintenant en ville de Kiang-pée est faux. Le ferment anti-européen existe là depuis très longtemps. La haine de l'étranger est considérable. D'où vient cela ? C'est que chaque fois que les gardes nationales ont fait des démonstrations comme celle dont je viens de parler, les mandarins n'ont osé punir personne ; ils se sont contentés de renvoyer la garde nationale en lui donnant ou de l'argent ou de belles promesses. Hier le Tao-tai a fait afficher en ville de Tchong-kin un édit dans lequel il blâme le docteur Mac Cartney, le taxe d'imprudence, de précipitation et même d'insubordination envers le consul des États-Unis. L'édit était à peine affiché qu'il a été enlevé et déchiré. Si les gens du Kiang-pée pouvaient venir piller les établissements européens de Tchong-kin, soyez sûr que personne ne serait épargné. Les mandarins ont mis la police sur pied pour le temps des examens à Tchong-kin-fou. Ces examens commenceront demain. »

La *China Inland Mission* a eu sa réunion annuelle le 25 mai sous la présidence de sir Georges Williams. Mr W. B. Sloan, dans son rapport annuel,dit que les ressources de l'année s'élèvent à 45213 livres (226000 fr.) Le Rév. Taylor fait connaître le nombre des baptêmes, 1325. Jamais on n'a dépassé ce chiffre. La *China Inland Mission* a 773 missionnaires en comptant les femmes des Révérends et leurs associés ; 467 aides payés et 138 non payés ; 224 églises organisées ; 25 écoles ou pensionnats avec 417 élèves chinois et 137 anglais, 79 externats avec 1172 élèves, de plus 7 hôpitaux, 21 dispensaires et 48 refuges pour les fumeurs d'opium.

Le *Daily Chinese Progress* dit que dimanche 3 juillet un placard anonyme était affiché sur les portes d'une église protestante qui se trouve en dehors de la porte de l'ouest de la ville de Song-kiang. Dans ce placard on menaçait de détruire l'église et d'expulser, en usant de violence, tous les missionnaires de la ville. Aussitôt que le mandarin eut connaissance de ce placard

il envoya une escouade de soldats et de satellites à l'endroit menacé. Jusqu'à hier nous n'avons reçu aucune nouvelle mauvaise, et il est à croire qu'aucune menace ne sera mise à exécution tant que les mandarins veilleront.

On écrit de *Ngan-king, 18 mai :* « Le zèle biblique des protestants a mis Ngan-king en révolution. Les Révérends ont voulu profiter de la présence de 20000 lettrés qui s'y trouvent actuellement pour passer les examens pour écouler leurs bibles et se faire une réclame près de leurs sociétés d'Europe ou d'Amérique. Six d'entre eux guettaient les étudiants à la sortie de la salle des examens. Ils leur offrent leur marchandise et les forcent même à en prendre. Ceux-ci, mal disposés, insultent les Révérends, crachent sur leurs livres et en font un feu de joie : de là une bagarre qui aurait mal tourné sans l'arrivée de quelques soldats et du sous-préfet. Mais les haines de l'étranger s'étaient réveillées à cette occasion. Des placards incendiaires ont été affichés un peu partout englobant les catholiques dans la rancune commune et menaçant de tout brûler le 8 de la 4e lune. Le P. Lémour a pris les précautions d'usage, et on espère que tout cela se calmera peu à peu : mais les protestants deviennent pour nous des voisins fort dangereux. Les mandarins et la troupe sont impuissants. Ils sont tous intervenus : on les insulte et on les bouscule, en leur criant : « Êtes-vous pour la Chine ou pour l'Europe ? Nos mandarins sont des inutiles et des lâches qui ne savent qu'être les serviteurs des diables d'occident » ; ou encore : « les Européens ne craignent pas les mandarins : ils ne redoutent que les lettrés : à ceux-ci de faire bonne justice. »

Une tournée au district du Siao-hien.

Lettre de P. Bastard au P. Delaunay.

Ma-tsin, 4 juillet 1898.

Mon bien cher Père,

P. C.

Vous savez mon *status*. Le P. Le Biboul, destiné au 3e an, me cède son district. Je suis arrivé ici à la fin de mai pour me mettre au courant ; il a encore plus d'un mois pour me passer les traditions, puisqu'il doit rester ici jusqu'au lendemain de l'Assomption. Cela me rend les débuts très doux : aucune responsabilité, délicieux compagnon, charmantes relations avec tous les braves gens du voisinage, brigands ou brigandés, sans compter une vingtaine de bons enfants, l'espérance de la section, qui sont ici internes, se préparant à devenir catéchistes plus tard ; je les trouve confiants et respectueux envers les Pères comme dans les pays de vieux chrétiens, et cependant tous sont baptisés depuis quelques années seule-

ment. Après une tournée d'une dizaine de jours pour visiter les centres des PP. Thomas, Van Dosselaere et Doré, mes voisins, je suis rentré à Ma-tsin, où nous menons d'ordinaire une vie assez tranquille. C'est actuellement l'époque où les paysans sont le plus pressés. Aussi n'avons-nous guère à la messe du dimanche que les chrétiens du voisinage. Quand les travaux seront terminés, ils viendront de six ou sept lieues à la ronde, conduits par leurs catéchistes respectifs.

Actuellement je profite de mes loisirs pour visiter mes chrétientés avec le P. Le Biboul ; les renseignements qu'il me donne sur chacune d'elles se retiennent plus facilement à l'aide de la mémoire locale.

Vendredi et samedi dernier nous avons ainsi parcouru tout le sud du district et visité une dizaine de chrétientés. Si vous aviez vu l'empressement des chrétiens. Tous quittaient leurs champs et accouraient à l'école du village. Dans certains villages ils sont même accourus bien loin à notre rencontre et ont suivi ensuite le char. Mieux que pour un évêque !

Nous avons un pied à terre dans toutes ces chrétientés ; car quand un village demande à se faire chrétien, le Père, après s'être contenté durant longtemps de donner de bonnes paroles, afin de pouvoir à loisir étudier la situation et sonder la sincérité et les motifs de cette demande, leur promet enfin un catéchiste, s'il y a lieu d'espérer de vraies conversions, mais toujours à condition qu'ils fourniront eux-mêmes un local convenable. C'est là que le catéchiste enseigne les prières et la doctrine essentielle ; c'est là que tout le village se réunit pour les prières du matin et du soir. En réalité cet embryon d'église n'est presque toujours qu'une misérable chaumière avec des murs de terre, un sol accidenté pour plancher, le toit en roseaux pour plafond, avec des poutres et des solives en robe de chambre ; une porte basse et une lucarne sans vitres laissant filtrer un jour discret et juste assez d'air pour nous empêcher d'étouffer ; elles livrent aussi passage aux hirondelles, qui font leurs nids entre les chevrons et les roseaux du toit. Ceux qui dorment les yeux ouverts feront bien de ne pas coucher dans ces chalets ; ils seraient très exposés à se réveiller aveugles comme le vieux Tobie. — Partout où nous trouvons des enfants de chrétiens n'ayant pas encore l'âge de raison, nous les ondoyons et recommandons aux parents de les apporter à Ma-tsin pour suppléer les cérémonies.

Un baptême ne va pas sans dragées. Ici c'est le prêtre qui en donne aux baptisés; puis il y a tant de bébés tout autour, qui ouvrent de grands yeux et tendent de petites mains suppliantes ! « Allons ! tout le monde en aura; mettez-vous en cercle. » Le rond se forme; les mains s'agitent; trois ou quatre dragées minuscules tombent dans chaque main droite; voilà tout un petit peuple heureux ! Et admirez le résultat : toutes les mamans jusque-là cachées au fond des maisons, accourent avec leurs pieds de chèvres

et leurs marmots. Les bonbons pleuvent avec la même générosité dans ces nouvelles petites mains. Un sourire au bébé, un mot à la maman, voilà un bon catéchisme, pour commencer. Qui croirait que plus d'une main calleuse et ridée s'est tendue au milieu des mains d'enfants ; les dragées y tombaient aussi avec une plaisanterie anodine à l'adresse du propriétaire de cette main. Moins de dix sous de dragées ont fait le bonheur d'une dizaine de villages et de deux cents personnes, au bas mot.

Nous avons passé la nuit à Hé-wa, où il y a plus de baptisés. La mission y possède un petit enclos comprenant 3 salles en terre dont l'une sert d'église, l'autre de chambre pour le catéchiste; le Père habite la troisième. C'est là que nous avons reçu les chrétiens en foule; la porte et la chambre étaient complètement obstruées; une chaleur humide, sans un souffle de brise dans de pareilles conditions, met réellement les poumons à la torture. — Peu à peu le vide se fait; nous achevons les exercices de piété et nous nous étendons chacun sur une natte. La fatigue de la journée n'eut pas raison de la chaleur et des puces, qui nous firent passer une nuit blanche. De grand matin le P. Le Biboul entend les chrétiennes au confessionnal; je reste dans la chambre, où plusieurs chrétiens viennent aussi se confesser. Deux messes pendant lesquelles nos braves chrétiens récitent des prières à nous briser le tympan. Vers 9 h. un déjeuner composé de mets invraisemblables arrosés de vin chinois qu'on nous verse dans de petites tasses grosses comme des demi-noix. Salutations des chrétiens, distribution de dragées et de sulfate de zinc pour les yeux malades, sans oublier le *cha-yo*, remède contre le *cha* ou choléra chinois, qui consiste surtout dans un arrêt soudain de la circulation, fréquent à l'époque des chaleurs. Enfin nous remontons en char. Quelle calèche, mon Père ! C'est une lourde charrette sans ressorts. Deux roues énormes; une caisse longue et étroite recouverte d'un toit arrondi en forme de bâche. A l'intérieur il y a place pour une seule personne assise à plat sur le plancher et ballottée comme dans un panier à salade. Le cocher s'assied sur le brancard de gauche à la façon des rouliers. Il y a une troisième place sur le brancard de droite. Je la prends et fais ainsi tout le voyage les pieds pendants devant la roue. Il ne faut pas moins de deux fortes mules pour traîner cette charge par des chemins raboteux, que la pluie défonce et change en véritables canaux. Devant nous marche une escorte de deux militaires armés de fusils à tir rapide. C'est que nous sommes à l'époque dangereuse, où les brigands se cachent dans le sorgho pour détrousser les voyageurs. Or les autorités locales et supérieures redoutent par-dessus tout de nous voir arriver des histoires. La prise de Kiao-tcheou a fait d'eux les plus zélés protecteurs des missionnaires. Aussi tous les chefs de postes militaires préposés à notre garde ont ordre d'être aux aguets pour savoir nos démarches et nous faire toujours suivre de plusieurs braves. — Voici à peu près le portrait de nos deux guerriers :

un chapeau de paille à larges bords — exactement 0^m55; — à la main droite un éventail; sur le dos un parapluie en bandoulière; sur l'épaule gauche le fusil porté horizontalement, la crosse par derrière; sur la crosse est suspendue la veste à bordures rouges, plaquée d'un vaste soleil dans le dos et d'une non moins vaste lune dans l'estomac; culotte flottante; mollets nus, chaussettes courtes, souliers en toile. — Avec cela que pourrions-nous craindre ? — Une forte ondée fait changer de décor. Les casaques sont mises en sûreté dans le char; les fusils et les chapeaux s'attachent derrière notre calèche, et nous avons pour horizon deux parapluies en papier verni recouvrant deux militaires nus jusqu'à la ceinture. Ceci me rappelle la fière réponse de nos marins français aux gens du tribunal du tao-t'ai de Ou-hou. Au moment des troubles de 1891 un détachement avait accompagné le commandant d'un de nos bateaux, qui avait demandé audience à son Excellence le tao-t'ai. Au moment de repartir, comme il pleuvait et que les satellites offraient des parapluies, nos marins refusèrent en disant : « La marine française n'use pas de parapluie ! » L'infanterie chinoise ne saurait en dire autant.

Les six ou sept visites de chrétientés faites samedi ressemblent trop à celles de la veille pour que je vous en fasse le récit.

Ce voyage m'a bien consolé, en me montrant la vie de notre district. Ce sont les enfants surtout qui donnent de l'espoir. Ils sont nombreux et bien disposés. Dans quelques années nous aurons un grand nombre de baptisés. Déjà depuis trois ou quatre ans, plus de 500 baptêmes et près de 3000 catéchumènes dont beaucoup sont à peu près suffisamment préparés. Presque tous les jours de nouveaux villages demandent à s'inscrire, au point de nous faire craindre d'être bientôt débordés.

6 juillet. Hier j'ai été interrompu par un chrétien qui venait me demander pour une extrême onction. Il s'agissait d'un vieillard baptisé il y a quelques années dans une maladie dangereuse. Le pauvre vieux savait tout juste le nécessaire. Depuis lors l'état de son cerveau ne lui permit pas de se confesser. Le voilà prêt à partir dans sa robe baptismale; il aura gagné son ciel sans grands mérites personnels. — Il demeure à quatre lieues d'ici. En cinq heures j'eus le temps d'aller, de l'administrer et de revenir par une chaleur tropicale. Ma mule n'avait pas même l'air fatiguée; je n'en dirais pas autant du cavalier. Cette fois les deux braves partis avec leurs fusils pour me protéger arrivèrent essoufflés comme je remontais à mule. Je ne pus les déterminer à se reposer. Ils firent volte face. Je leur souhaitai bien du plaisir et piquai des deux. Ils rentrèrent une heure ou deux après moi. Notez que nous avions fait tout notre possible pour leur cacher ce voyage imprévu.

Il y a deux jours nous recevions la visite de notre sous-préfet qui faisait une tournée d'inspection de la garde nationale. Cette garde nationale,

établie dans tous les gros bourgs, a surtout pour but de nous protéger. Elle le fera certainement, étant responsable des malheurs qui pourraient nous arriver. Il semble impossible qu'une bande s'organise sans que nous en soyons avertis; or avec nos moyens de défense nous n'avons à redouter qu'une attaque imprévue.

Notre sous-préfet s'est montré aimable et simple, selon sa coutume. Il m'a répété plusieurs fois : « Père, si vous avez des affaires, avertissez-moi et soyez tranquille, je suis là (littéralement « Il y a *moi* » et il prononçait ce *moi* avec emphase en fermant la main et en levant le pouce, geste dont la solidité symbolisait le ferme appui que je trouverais en lui). Je répondais que j'étais confus. « Certainement, mon vieil aîné, si votre cadet a des difficultés, il avertira le noble sous-préfet. » Et lui de me répéter : « *Yeou wo*, il y a moi ! »

Il y avait avec lui plusieurs chefs de camp des environs, tous nos amis. On parla de différentes choses. Le sous-préfet nous dit qu'il avait reçu du vice-roi ordre de protéger efficacement les chrétiens. C'est très ennuyeux pour vous et pour moi, répétait-il, mais enfin je dois obéir. Du reste, avec vous, c'est facile; vous suivez les usages chinois, et on ne vous remarque pas trop. Tout le monde sait dans le pays que vous faites des bonnes œuvres. Mais ces originaux de protestants, qui s'en vont partout vendre des livres, dans des costumes étrangers, ils s'attirent la colère du peuple. » — Nous lui faisons observer qu'il n'y en a pas dans le district et que les trois de la préfecture sont partis : l'un pour soigner sa femme en Amérique, l'autre pour passer l'été plus fraîchement au Japon, et le troisième pour ne pas rester seul.

Le P. Le Biboul lui recommande aussi plusieurs affaires de catéchumènes, et lui demande ce qu'il en pense. Il était au courant de toutes ces affaires et déclara qu'elles étaient d'ores et déjà réglées. En même temps le Père lui dit : « Il y a tel ou tel brigand qui est venu pour se faire chrétien. Quelle histoire avait-il donc ? Je tiens à vous prévenir qu'il n'est pas des nôtres. » Cette franchise lui fit visiblement plaisir. « Celui-là, dit-il, ce n'est rien : il a seulement un meurtre sur la conscience. Et cela le gêne. — Et tel autre qui veut aussi se faire chrétien ? — Oh ! c'est différent. Son affaire est terminée. — C'est donc un brave homme? — Oh! brave homme ! Je ne dis pas cela. Mais son affaire est terminée. »

Nous étions étonnés de le voir si bien renseigné. Il citait les villages et les individus compromis. Il rappelait aussi tous les détails de procès réglés il y a deux ans.

Après une heure et demie de causerie il prit congé de nous. Le P. Le Biboul l'invita à passer la nuit. Il n'accepta pas. — Mais s'il avait été seul, le Père eût insisté et il aurait certainement accepté, plutôt que d'aller coucher dans une auberge sale, où il ne pourra pas avoir un moment de repos.

Nous ne pouvions non plus l'inviter à dîner, car ici durant tout l'été impossible de se procurer de la viande. A grand' peine trouvons-nous à acheter des poules; et cela ne suffirait pas pour recevoir un sous-préfet. — J'ai bien regretté aussi de n'avoir pas de cadeaux à lui offrir, en retour de ceux qu'il nous a envoyés dernièrement. Sa femme lui avait apporté plusieurs produits renommés du Ho-nan, sa patrie; il s'est empressé d'en envoyer une bonne part au P. Le Biboul.

Vous me demanderez si ces démonstrations d'amitié sont sincères. — Il est possible que oui. Dans tous les cas, elles ont d'excellents effets. Elles nous valent beaucoup d'influence dans la contrée; notre protection fait rendre justice à nos chrétiens opprimés; et le sous-préfet, sachant que nous ne nous mêlons pas d'affaires injustes, règle en un instant des histoires qui demanderaient sans cela des années et des sommes considérables. Tout récemment encore, sur une simple lettre du P. Le Biboul, il relâcha immédiatement un prisonnier que tous regardaient comme perdu. Vous voyez, mon cher Père, que la vie n'est pas encore si dure par ici. Elle a certes ses difficultés et ses privations. Mais sans cela, où serait le mérite?

Priez pour que le mouvement si bien lancé s'accentue et pour qu'il y ait au district du Siao-hien de vrais chrétiens et un vrai missionnaire. — Si vous avez encore des petits cadeaux à me faire, soyez sûr qu'ils seront reçus avec reconnaissance, comme par le passé.

En union de vos SS. SS.

R^æ V^æ inf. in X^o servus et frater,

J. M. Bastard, S. J.

Ministère pendant les vacances.

Lettre du P. Bondon.

Yao-kong-sou, 23 juillet.

JE viens d'avoir une dizaine de jours bien mouvementée. A l'époque fixée pour nous rencontrer à Mao-ka-tsen, fatigué, j'avais hésité un instant à partir, puis le 19 je préviens mon domestique de seller l'âne de bon matin; j'étais décidé à aller vous rejoindre le 20 juin : « J'en serai quitte pour quelques jours de repos à Mao-ka-tsen, » pensais-je. Je ne comptais plus alors sur des visiteurs importuns. A six heures du soir : « Père, Père, une extrême-onction à St. Sylvestre : c'est pressé. » Partons vite, il fait nuit bien vite. A minuit seulement j'arrive : mon âne réveille les chrétiens du voisinage; ils viennent une quinzaine. De la chrétienté je me dirige chez le malade et ne suis de retour que vers deux heures du matin. Un peu de repos et je dis ma messe. Le soleil est ardent, si je veux éviter la fièvre, il me faut partir de bon matin. Et Mao-ka-tsen et le P. Ministre

qui m'attend ! Aujourd'hui impossible d'y songer : 80 li (12 lieues) me suffisent déjà amplement. Demain nous verrons.

Je rentre au kong-sou. Il est près de six heures du matin, je dors encore. A mon retour de S. Sylvestre, des affaires, puis des affaires : je n'ai pu me reposer la veille. Le soleil monte à l'horizon, remplit ma chambre, mais je ne bouge pas encore. « Père, on vient vous appeler pour une extrême-onction. — Où cela ? — A Fen-bi-so. » — A Fen-bi-so ? une petite bagatelle de 140 li (21 lieues) aller et retour. Et Mao-ka-tsen, et le P. Ministre qui m'attend ? Et ma fête patronale de S. Jean-Baptiste qui approche ! « Est-ce grave ? — Très grave. » Vite à bas du lit ; préparons-nous à dire la Ste Messe et en route. A Wei-ziang-kang nous attendons la marée près de deux heures ; il fait grand vent ; nous trouvons difficilement une barque, et le soleil était au-dessus de l'horizon surchauffant l'atmosphère et nous aveuglant. Nous dansons et sommes arrosés de la plus belle façon. Deux parentes, qui vont auprès de mon malade et nous ont rejoint au port, croient peut-être leur dernier moment arrivé tant elles sont malmenées par le mal de mer. A force de tirer des bordées, nous arrivons après une heure. Consolons-nous ; au retour le vent contraire aujourd'hui sera favorable et nous mettrons à peine dix minutes.

A Fen-bi-so la digue nous éloignerait, passons la mer, le chemin est praticable ; au retour nous en profiterons encore. Mes deux brouettiers font diligence, nous sommes en vue. « Il est mort, » me dit le premier parent que nous rencontrons. En effet nous apercevons les habits de deuil. Nous arrivons huit heures trop tard. A peu près au moment où l'on m'avertissait, l'administrateur Yaong, âgé de 69 ans, était appelé dans un meilleur monde, espérons-le. « Père, il y a un autre malade à l'ouest du bourg, sa maladie est très grave. — Allons-y. »

Nous voici de retour ; le soleil est couché, les visiteurs païens et chrétiens affluent. Une simple cloison en roseau me sépare du lit mortuaire, c'est dire que je vais encore passer une nuit blanche. La récitation des prières et les causeries m'empêchent de fermer l'œil. Si parfois la fatigue l'emporte un instant, je rêve comptes, briques. Et Mao-ka-tsen, et le P. Ministre qui m'attend ! Après une messe dite de bonne heure, en route : pas de soleil, mais gare à la pluie ! Arrive un bateau, les premières gouttes d'eau tombées nous présagent une ondée terrible. La mer est vite passée. Impossible de profiter un instant de la brouette, et j'arrive au kong-sou tout comme si je sortais du canal. Attendons deux jours et j'irai jusqu'à Tong-tsen, s'il le faut ; cela va me permettre d'aller à St-Jean-Baptiste pour la fête déjà remise à un autre jour.

Nous sommes au lendemain du retour de Fen-bi-so : il est midi, on m'apporte à dîner. J'aperçois deux hommes qui se dirigent vers ma chambre. « Père, une extrême-onction à Sen-ti-dang, au sud-ouest de Mou-you-dang,

c'est très grave. » Et les deux brouettiers qui m'attendent pour S. Jean-Baptiste et le P. Ministre qui lui ne m'attend certainement plus à Mao-ka-tsen ! De Sen-ti-dang on me brouettera à St-Jean-Baptiste. Nous passons le Hai-ghiao (digue), voyons les restes d'une maison incendiée... foule de curieux : pensez donc, six personnes brûlées la nuit : pas un seul survivant de la famille. Nous voici près de St-Luc, encore 10 ou 15 li (entre 6 et 9 kilom.), c'est à six li (4 kilom.) de Sen-ti-dang que nous allons. Une extrême-onction dans la famille Mao, une jeune femme de 28 ans, me dit-on, celle pour qui on m'a appelé ; une seconde extrême-onction dans la famille Tse, un jeune homme de vingt et quelques années. Je constate que vraiment la maladie est grave pour les deux : je n'ai pas été trompé. On ne m'offre même pas une tasse de thé, et je ne prends pas la précaution d'en demander une ; je vais le payer cher. Les deux brouettiers qui me ramènent connaissent le chemin : ce sont deux païens. Jusqu'au Hai-po tout va bien, mais à partir de là ils demandent à tout venant la route de Sin-kang-tsen. Pour moi c'est pays nouveau : je n'ai qu'à me laisser conduire. Le soleil se couche, la nuit se fait, nous n'y voyons plus. La lanterne nous aide un peu, mais que de faux pas ! Les passants deviennent rares, puis personne. Nous sommes obligés de réveiller les gens qui d'ailleurs sont de bonne composition. Nous marchons toujours, et Sin-kang-tsen n'apparaît pas. Mes brouettiers constatent que nous nous sommes trompés, qu'ils ne connaissent pas la route. A Kiou-long-tsen, je demande un guide et j'arrive à deux heures du matin à St-Jean-Baptiste, j'y reste deux jours et de retour au kong-sou, je ne pense qu'à me reposer. Excusez-moi donc... »

Pillage de la résidence de Né-Zié.

Extraits de diverses lettres.

DANS la matinée du 2 août dernier des bandes d'affamés ont pillé la résidence de Né-zié (ou Vong-ka-ghio-keu), village de 300 à 400 habitants qui se trouve à 12 kilom. S.-O. de Zi-ka-wei... Je crois inutile de mentionner ici les spéculations plus ou moins avouables qui ont porté le riz à un prix exorbitant, 70 sapèques (0 fr. 25 environ) la livre ! C'était pour tous les pauvres de la contrée la misère noire, et, comme conséquence et à brève échéance, des troubles, des pillages prévus et inévitables. Pour obvier à ces malheurs, le sous-préfet de Leou-hien crut de son devoir, vers la fin de juillet, d'afficher une proclamation, enjoignant aux marchands de vendre le riz seulement 60 sapèques la livre. Qu'arriva-t-il? Les cultivateurs venus dans les bourgs pour vendre aux boutiques au prix jusque-là en cours, voyant la proclamation du sous-préfet, refusèrent de le céder au prix fixé, et rebroussèrent chemin en attendant une meilleure occasion... Les marchands des bourgs qui, avant la proclamation, avaient eux-mêmes

acheté le riz à 70 sapèques la livre ne voulurent pas le livrer au taux imposé par le mandarin. D'où famine pour tous ceux qui, n'ayant pas de réserve, doivent se pourvoir au jour le jour. La faim, mauvaise conseillère, souffla à quelques vauriens le projet de se réunir et d'organiser le pillage. On battit le tam-tam pour convoquer tous les habitants des environs. Ceux qui ne voulurent pas participer aux désordres furent eux-mêmes pillés. La faim et la crainte constituèrent une bande qui d'après les estimations des indigènes — toujours un peu exagérées — comprenait plusieurs milliers de personnes. Ils se mirent en marche, se jetant sur toutes les maisons des riches — païens ou chrétiens — où ils comptaient trouver du riz.

Le 1er août, au soir, ils arrivèrent à Né-zié et pillèrent comme ailleurs. Puis ils voulurent pénétrer dans l'église. On leur répondit qu'il n'y avait aucune provision dans l'église. On leur offrit, s'ils voulaient promettre de ne toucher à rien, d'ouvrir la porte et de les introduire, afin qu'ils pussent s'assurer par eux-mêmes qu'on ne les trompait pas. Ils acceptèrent : on ouvrit, et ils virent que de fait il n'y avait rien. Ils sortirent en proférant des menaces, disant que le lendemain ils reviendraient et incendieraient tout. Puis ils se dirigèrent vers l'ouest pour continuer leurs déprédations... Après leur départ, le mandarin militaire de Tsi pao, mis au courant de leurs menaces, dépêcha en hâte une quinzaine de soldats pour protéger notre résidence. Le lendemain, 2 août, vers 10 h. du matin, ils revinrent, comme ils l'avaient annoncé. La vue des soldats placés à notre porte pour nous protéger les rendit furieux. Ils se précipitèrent en avant, armés de leurs gros bâtons. Les soldats, comme de juste et selon la coutume, n'opposèrent pas de résistance. Les brigands enfoncèrent la porte et mirent le feu. Notre propriété se composait d'une église et de deux corps de bâtiments parallèles reliés entr'eux par des chambres latérales. Le deuxième corps de bâtiment n'est pas brûlé, mais entièrement dévasté : portes, fenêtres, persiennes, cloisons, mobilier, tout a été mis en pièces par ces bandits en rage. Le feu fut aussi mis à l'église : on parvint par bonheur à l'éteindre : une partie seulement est incendiée ainsi que les bancs, l'autel, le retable, la statue, les tableaux. Ces forcenés voyant la croix qui surmonte la porte d'entrée conçurent le projet de la renverser. Ils montèrent sur le toit, fixèrent une corde autour de la croix et un groupe nombreux se mit à tirer d'en bas. La croix n'a pas cédé ; elle n'est que tordue et inclinée en avant. Les notables chrétiens, qu'on soupçonnait d'avoir requis l'envoi des soldats,ont eu leur maison saccagée... Après ces beaux exploits qui eurent lieu hier, en plein soleil, de 10 h. à midi, la brave bande se mit en route dans la direction de Se-kieng, et chemin faisant continua sa besogne dans les riches familles. De Se-kieng jusqu'à présent, nous sommes sans nouvelles : c'est bon signe.

Nous apprenons par une lettre que la nuit dernière on a envoyé 40 ou

50 soldats pour protéger la grande église de Tsi-pao, située à environ une heure de Né-zié.

Zi-ka-wei, 4 août.

« Comme il était à craindre, l'incendie de Né-zié n'était qu'un prélude. Les émeutiers continuent leurs méfaits... Gneu-ka-so, chrétienté voisine de Tsi-pao et Tsa-ka-wé, grande église et grande résidence à 15 kil. S.-O. de Zi-ka-wei, sont menacées pour aujourd'hui. Beaucoup de nos familles chrétiennes ont été complètement pillées. Les malfaiteurs forment deux bandes : il peut être intéressant de noter que la première est composée de gens de Chang-hai et du Pou-tong ; la seconde, d'hommes venus de la rive nord du Yang-tse-kiang. Le même missionnaire nous prévient aussi que le gros bourg de Se-kieng, avec sa grande église bien gardée par une nombreuse troupe de soldats, semble être en sûreté : mais plusieurs autres de nos résidences situées à la campagne sont en danger. Espérons que les mandarins aviseront au plus vite et d'une manière efficace, sinon on peut s'attendre à d'autres malheurs.

15 août.

Tout est tranquille maintenant, grâce à l'intervention énergique du consul français, M. de Bezaure : cependant une quarantaine de soldats gardent encore Zo-sé... Les mandarins, d'accord avec le R. P. Supérieur, ont donné 18000 piastres d'indemnité pour Né-zié (environ 40,000 francs).

Un jubilaire de Chine.

Extrait de « L'Écho de Chine ».

Mardi, 16 août 1898.

MARDI dernier, 9 août, tout était à Zi-ka-wei dans une fiévreuse activité ; l'observatoire était aux prises avec un typhon, et c'était merveille de voir les observateurs reportant leurs dépêches sur la carte et lisant dans l'avenir, comme le mathématicien poursuit dans ses formules la solution d'un problème compliqué.

Mais grâce à la bienveillance de mon cicerone je pus pénétrer les secrets intimes de la *grande maison.* Elle aussi était fort animée, et ses habitants étaient en pleine fête, occupés à féliciter l'un des leurs, l'unique missionnaire qui depuis l'arrivée des jésuites à Chang-hai [1842] ait atteint la *cinquantaine de mission*, je veux dire qui ait vécu un demi-siècle de vie de missionnaire, sur la terre de Chine.

Le héros de la fête n'est point inconnu au monde savant des sinologues, c'est le Révérend Père Angelo Zottoli, lauréat de notre Académie de Paris et membre de la Royal Asiatic Society de Chang-hai. Mon intention

n'est nullement de vous donner un aperçu sur ses travaux ; déjà gigantesques et dépassant de beaucoup le niveau des productions ordinaires des sinologues, il semblerait qu'ils ne sont rien en comparaison du dernier ouvrage — un immense Dictionnaire — que le Révérend Père prépare et dont nous souhaitons voir commencer l'impression.

Je fus plus touché d'entrevoir la fête qui lui fut offerte pour ses *noces d'or :* les jésuites savent vraiment unir la délicatesse des procédés avec la régularité d'une discipline toute militaire.

Le temps était affreux et sans aucun espoir d'éclaircie ; cependant le réfectoire réunissait au repas de midi près de 100 missionnaires, jeunes et vieux, Français, Italiens, Allemands, Belges, Portugais, Chinois. Rien de bien saillant, si ce n'est que la place d'honneur fut cédée par les Supérieurs au Père Jubilaire ; c'est l'unique distinction que la Compagnie lui octroie ; le soir, il rentrera dans le rang et aura à observer la Règle comme les plus jeunes.

Après le repas, ce fut dans une vaste salle le tour de la poésie et de la musique ; en français, en latin, en chinois, des Pères célébrèrent cette longue carrière de missionnaire. J'ai glané cette histoire.

Il y a cinquante ans, le confortable actuel des Messageries Maritimes était inconnu aux missionnaires de Chine ; les chefs d'expédition, s'élançant dans l'imprévu, exposaient vraiment les jeunes missionnaires à de rudes traversées.

Arrivée au désert de l'isthme égyptien, la bande du P. Zottoli se sentit déjà la bourse affreusement allégée ; le Supérieur se vit obligé de renvoyer deux Pères à leur mère-patrie ; impossible de suffire même à leur nourriture. Les chevaux arabes, qui transportaient la bande à Suez, couraient avec une rapidité qui ne faisait qu'activer l'appétit des jeunes religieux. Au déjeuner, le Supérieur, leur recommanda la plus grande modération, et pourtant la table était bien servie. Enfants d'obéissance, les jeunes gens regardèrent les plats plus qu'ils ne les entamèrent ! Et quelle ne fut pas la détresse du Supérieur quand il lui fallut payer tout comme les autres passagers qui avaient fait honneur au bon déjeuner du désert dont le prix était d'ailleurs exorbitant ! Une mesure énergique s'en suivit. A midi, on fit halte pour dîner et le groupe docile fut invité à s'abstenir totalement. Pauvres jeunes gens ! Heureusement il leur fut permis de se dédommager au souper.

De Suez à Ceylan, ils purent apitoyer le commissaire, mais de Ceylan à Hong-kong, réduits à vivre dans une classe particulière au-dessous de la troisième, ils se trouvèrent heureux d'obtenir des croûtes de pain qu'ils mangeaient en cachette sur le pont, mais, dit le P. Zottoli, au milieu de la plus constante gaieté.

Bref, les poètes chantèrent les travaux des cinquante ans de mission du

P. Zottoli et quand tout fut bien dit et bien chanté, le Jubilaire se leva et s'adressant aux Pères leur dit d'une voix encore ferme, mais surtout aimable :

« Mes Pères, la bonne Providence m'a accordé une longue carrière dans « notre mission. Sur la terre de Chine pour y faire le bien, il est nécessaire « d'y vivre longtemps à cause de la difficulté à s'initier à la langue et aux « mœurs si différentes des nôtres. Je vous ai ouvert la voie : les Français ne « restent jamais en arrière, je vous invite donc tous à marcher sur mes « traces et à passer au moins 50 ans dans la mission. » —

J'ai pensé qu'il convenait de saluer ici l'un de nos plus vieux résidents de Chang-hai, témoin de tous les événements évoqués naguère pour le Jubilé du Settlement.

La famine à Mao-kia.

Lettre du P. Dannic au F. Ducoux.

Mao-kia, 19 juillet 1898.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Cette année a été une année de famine. Dans les derniers mois avant la moisson, alors que toutes les provisions sont épuisées, j'ai vu les Chinois manger les choses les plus répugnantes, faire des mélanges qui, dirait le grand Bénigne, n'ont de nom dans aucune langue. Plus de riz, plus de pain, de sorgho, de pois, de patates : rien que des misérables racines qui, pilées et mêlées avec toutes sortes d'herbes et de l'eau, faisaient un horrible brouet tel qu'on devait en servir au siège classique de Jérusalem. Ce qui consolait un peu, c'était la vue de la future récolte qui s'annonçait magnifique. Beau rêve ! Superbe moisson ! Dieu, je ne sais pourquoi, a voulu la montrer, non la donner. Le jour de l'Ascension des pluies torrentielles commençaient pour ne cesser qu'à la Pentecôte, et voilà encore le blé perdu aux deux tiers, voilà encore évanouie la suprême espérance d'un peuple mourant de faim. La panique s'empare du pays, impossible de se rien procurer même à prix d'argent. Quel spectacle que ces bandes de mendiants ou plutôt de cadavres ambulants ! de ces enfants demandant du pain, de leurs parents qui n'ont que des larmes à leur donner ! Pour ne pas voir mourir de faim le fruit de leurs entrailles, les mères, ou bien vendent ces innocentes créatures, ou bien les déposent le matin au détour d'un chemin, les abandonnent en maudissant ciel et terre, ou bien, suprême ressource des misérables païens, recourent au suicide. « Ma mère a une corde au cou ; sa figure est horrible à voir, » criait à tue-tête un enfant de Mao-kia. Et de fait, sa mère se pendait, toujours pour la même raison :

rien à manger. C'était pourtant une chrétienne : mais cette lente agonie faite de longs jeûnes l'avait épouvantée, et la foi de mes néophytes n'est pas d'ordinaire assez forte pour espérer en Dieu quand même.

On afflue chez l'européen qu'on croit riche, très riche, et qui est pauvre, très pauvre. Le cœur me saigne, mais que faire? Je ne suis pas encore assez saint pour faire des miracles.

Longtemps je me rappellerai un jeune homme qu'un dimanche, après la grand'messe,on retira des fossés de ma résidence. Il était bien fait, assez bien habillé et avait de 20 à 30 ans. Certes ce n'était pas là un mendiant de profession. Il avait fait des lieues et des lieues pour venir à Mao-kia, croyant y trouver des greniers d'abondance, et il était tombé d'inanition à ma porte. On le soigne. Revenu à lui, il me regarde avec ses grands yeux noirs et caves : il pleure, veut rester. Moi, je le fais renvoyer, car si je fléchis pour un je serai bientôt débordé : ma porte sera un mouroir. Pars donc, pauvre jeune homme, je te confie au Dieu qui donne à l'oiseau sa pâture, à la fleur sa parure, pars et ne m'en veux pas trop ; moi aussi je suis pauvre. Et le jeune homme, jetant sur la Maison de Dieu un dernier regard baigné de larmes, s'éloigna en chancelant. Il sera sans doute retombé plus loin. Les chiens et les corbeaux auront dépecé son cadavre, et voilà, cher Frère, la fin de centaines et de centaines de Chinois cette année ! Et que deviennent leurs âmes? Si, du moins, ils voulaient dire avec nous : « Notre Père qui êtes aux cieux... Que votre volonté soit faite... Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... » Mais non, rien que la faim ! rien que le désespoir ! quel monde ils quittent et pour quel autre monde !

Plus doux cependant a été le sort de mes chrétiens. J'ai pu relever leur courage : les aider même un peu, car le bon S. Joseph, patron de Mao-kia, vient toujours à mon secours en temps opportun. « Il veut notre conversion, non notre mort, » disent mes chrétiens. Je le croirais volontiers.

Si ce que je fais est peu, la reconnaissance est encore moindre. Le Chinois, bon gré, mal gré, vous apprend à donner pour l'amour de Dieu. Cependant un petit catéchumène de 14 ans eut un jour l'idée de me remercier. Cet enfant, amaigri par les privations et les souffrances, était le fils unique d'une pauvre veuve, malade depuis 3 mois. A bout de ressources pour aider sa mère, l'enfant venait, aux heures des repas, rôder autour de moi, parlant toujours de sa mère, jamais de lui-même. Je lui donnais les restes de ma table, quelquefois même mieux, car cet enfant était vraiment intéressant. Il y avait 10 jours que je soutenais un peu la mère et l'enfant lorsqu'arrive le jour de mon départ. L'enfant s'attache à moi plus que jamais. Un instant, je fus sur le point de le brusquer. Veut-il encore manger? Veut-il quelques sapèques? Rien de tout cela. Quand il se vit seul avec moi : « Père,dit-il, avec un bon sourire, je veux vous remercier en mon nom et au nom de ma mère. » Et il me remit 4 œufs... parce qu'à cette époque,

ajouta-t-il, vous en trouverez difficilement sur la route... Trait de reconnaissance que je signale pour la rareté du fait.

Enfin, le temps de la récolte est arrivé. « Sur 10 parties nous en récoltons 3. C'est l'appréciation générale. C'est bien suffisant pour 2 mois. Mais l'année en compte 12. Le Chinois jouit du présent, sans songer à l'avenir. Pour moi, lorsque je pense à mes 120 ou 130 pensionnaires, à ces chers élèves, ma principale espérance, j'entrevois que l'année prochaine ne vaudra pas encore celle qui finit. A la garde de Dieu ! S'il me tire d'affaire le bon S. Joseph, votre Patron, le mien et celui de Mao-kia aura fait un grand miracle. S. Joseph aime Mao-kia dont la pauvreté lui rappelle Bethléhem. Ce serait donc honorer S. Joseph que de faire une aumône à Mao-kia, s'il y a moyen.

Je termine cette lettre par une histoire vraie, ne datant que d'hier. Elle rappelle un peu les démêlés de S. Pierre avec Ananie et Saphire. Il va sans dire que c'est moi qui remplis le rôle de S. Pierre : si c'était le contraire, je n'en dirais rien.

Le Chinois n'est pas la franchise même. Au jugement dernier, nous verrons, je crois, que 9 fois sur 10, il nous a mis dedans. Donc hier, mon palefrenier que j'avais pris au plus fort de la famine un peu par pitié, vient en larmes se prosterner devant ma Révérence. Sa femme est paralysée : il faut absolument qu'il aille la soigner : il prie le Père, en conséquence, de ne pas trop se froisser de son départ. De fait, ce départ, à la veille des vacances, juste au moment où je ne pouvais trouver d'autres domestiques, tant on est occupé aux travaux des champs, me gênait beaucoup. Enfin, comme il est écrit que la femme doit avant tout s'attacher à son mari, et vice-versa, je laisse partir mon bonhomme.

Le soir même de ce jour, on m'appelle pour une extrême-onction : mon palefrenier m'accompagne pour la dernière fois. A un kilom. de Mao-kia, je rencontre une femme très alerte, bêchant son champ et qui me demande gaillardement : « Le Père va bien ? — Très bien. — Et toi ? — Très bien aussi. » Cette femme était, devinez qui? La femme paralytique de mon palefrenier. Pour le coup, je tombe sur mon palefrenier : « Tu étais bien libre de ne pas venir manger mon riz pendant la famine ; ta place aurait fait et fera le bonheur d'un autre : mais à ton âge, mentir de la sorte, c'est très vilain. Vois, comme le bon Dieu te fait perdre la face ! » Le catéchiste se fait un malin plaisir de continuer la même chanson aigre-douce pendant plus d'une heure. Mon vieux ne savait où se mettre.

L'extrême-onction administrée, il faisait déjà nuit sombre et je revenais, catéchiste par devant, palefrenier par derrière. Je ne daignais plus adresser la parole à mon farceur de palefrenier que je supposais immédiatement après moi. Cependant j'arrive à la maison, et j'apprends que deux autres domestiques, pris d'un beau zèle, sont allés à ma rencontre. Je n'en revenais

pas : en fait de dévoûment mes gens restent ordinairement en deçà. Le bon Dieu permet qu'ils se trompent de chemin et qu'ils ne me rencontrent pas : j'avais pris une autre route. Mais arrivés à une mare profonde, tout près de l'endroit où la femme paralytique bêchait ses terres, ils trouvent mon palefrenier lui-même étendu sans connaissance dans la boue, la tête seulement émergeant et reposant sur le panier à extrême-onction. On crie au secours. Les voisins arrivent. On souffle, secoue, réchauffe mon palefrenier qui finit par reprendre ses sens. « Oh ! vieille tête, qu'avais-tu donc ? Un peu plus et tu crevais ici, vois dans quel état ! — Arrivé à cette mare, répond la vieille tête, j'ai vu le diable qui me mettait un bandeau sur les yeux. Je suis tombé aveugle dans la boue. Sans le panier à extrême-onction, j'étais certainement perdu. Le diable a eu peur de ce panier. » Et le vieux tremblait et tremble encore à ce récit. Pour moi, j'en ai profité pour prouver à mes ouailles que le mensonge est une vilaine chose, même en Chine et qu'il fallait au moins ne pas le regarder comme une vertu. Puisse la leçon avoir profité !

Tout à vous en N.-S. J. Dannic, S. J.

TCHEU-LI S. E.

La résidence de Fain-kia-kata.

Lettre du P. P. Wetterwald au R. P. Recteur d'Enghien.

Fain-kia-kata, 6 février 1898.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Le R. P. Mann en revenant de T'ien-tsin m'a apporté le petit sac de graines que votre Révérence a bien voulu m'envoyer ; je profite de la première occasion pour vous dire combien cet envoi me fait plaisir.

Nous sommes, le P. Bataille et moi, dans une période d'extrêmes-onctions. Avant-hier j'allais à 12 kilom. au sud-est, aujourd'hui à 22 kil. au nord-ouest, demain à 9 kilom. au sud. Ces courses en charrette chinoise ne sont pas précisément des plus agréables ; on en revient les reins brisés par les cahots de ce véhicule primitif ; heureux encore si l'on ne verse pas en montant ou en descendant les digues de la rivière. Mais plus heureux encore quand on a le bonheur de rencontrer, au bout de sa course, une âme fervente bien préparée. J'avoue que ce bonheur est assez rare. L'influenza qui sévit ici surtout parmi les vieillards est assez bénigne personne pour les tempéraments jeunes. Or les vieux que nous administrons sont presque tous des convertis, donc des chrétiens à gros grain, ignorants. Ce

qu'on arrive à en tirer en fait d'actes religieux se réduit à bien peu de chose.

Mais avant-hier j'avais à administrer une jeune femme d'un village fervent ; ses dispositions m'ont fait oublier bien vite la fatigue de la course. Au moment de recevoir le Saint Viatique elle fondit en larmes ; on voyait bien quelle foi vive l'animait. J'espère que le bon Dieu la guérira par l'extrême-onction, car des âmes aussi bien disposées sont précieuses pour l'éducation des enfants et pour l'avenir d'une chrétienté.

Je voudrais bien vous donner des détails sur l'occupation de *Kiao tcheou* par les Allemands, mais ce serait plutôt à nous à vous en demander. Vous savez les événements de Chine bien avant nous ; au district surtout nous sommes sevrés de nouvelles.

13 février.

Voilà huit jours que je commençais ma lettre, et elle n'est pas encore terminée ; c'est que toute cette semaine j'ai été occupé, lundi et mercredi, à courir les routes pour donner l'extrême-onction à trois chrétiens, le reste du temps à me guérir d'une bronchite qui ne veut pas me quitter ; mercredi je suis allé à 32 kilom. d'ici donner l'extrême-onction à une vieille de 83 ans; je profitai de l'occasion pour donner la même grâce à son mari, sourd, âgé de 88 ; ici le grand âge est une maladie grave, comme en Europe, et comme ces braves gens n'ont pas le prêtre près d'eux, il faut profiter d'un jour où on les voit.

Mardi j'ai reçu votre aimable lettre, mon Révérend Père ; je ne saurais vous dire combien votre charité me touche. J'étais déjà fort content du petit sac de graines que j'ai reçu ; mais votre lettre de 4 pages et les graines que vous m'annoncez, tout cela a mis le comble à ma joie.

Peut-être aurez-vous reçu les graines que j'ai envoyées par le Fr. Hamann.

Nous avions découvert l'an dernier un pied de sorgho panaché ; nous l'avions transplanté chez nous, dans l'espoir de le faire fructifier ; mais au retour des vacances, il avait disparu.

J'ai lu dans un numéro du *Cosmos* de 1897 (sept. ou oct.) que dans le département de Seine-et-Oise, je crois, un Français avait acclimaté le *Caki*. Ce fruit nous vient du midi du Tcheu-ly. Je n'en ai pas encore ramassé de graines, mais vous pourriez essayer à Enghien. C'est un fruit qui ressemble à une tomate, mais il est bien meilleur à manger. Les Chinois appellent les tomates des cakis européens; on a beau leur dire que ce n'est pas vrai; que le caki pousse sur un arbre, tandis que la tomate est un légume. Ils sont trop heureux de dire que nos cakis ne valent pas les leurs.

J'ai ici des graines de coing du Chan-tong. On appelle ce fruit melon d'arbre (« melon ou concombre qui vient sur un arbre » serait une traduction plus juste). Ces coings sont en effet gros comme des concombres ; le goût me semble le même que celui des coings d'Europe.

Il y a aussi de petits fruits rouges, comestibles, qui ressemblent à de petites pommes ; nous en faisons de la marmelade. La saveur est acide. On l'appelle *Chain-li-houng*.

En somme le Tcheu-ly me paraît un triste pays sous le rapport de l'arboriculture. Les inondations périodiques tuent les rares arbres qui essaient de végéter. Le saule essaie bien par endroits de donner un aspect brisé au pays, mais il y en a peu qui parviennent à une taille vraiment belle : ce que les inondations respectent, les insectes le détruisent. Les capricornes, les guêpes, les bourdons attaquent ces arbres. Les saules et les ormes sont les plus persécutés, ainsi que les mûriers. Jusqu'ici les acacias européens sont restés indemnes. Ils poussent bien ici. Le R. P. Gonnet en aurait été l'introducteur, dit-on. Le P. Gaudissart en est un chaud partisan, et bientôt, grâce à ses soins, les remparts de la résidence en seront garnis.

Ce qui réussit assez bien aussi à la résidence ce sont les choux-fleurs, et la salade d'hiver (scarole, chicorée, andives). Avant les gelées on rentre la salade à la cave où elle blanchit magnifiquement. Les choux-fleurs ont un sort encore plus heureux, on leur bâtit des sortes de serres en torchis, les carreaux sont en papier huilé, les chassis en tiges de sorgho, là dedans, grâce à un peu de feu, ils achèvent de se former et les Pères de la résidence ont un délicieux légume pendant l'hiver. Au dehors nous avons au moins le plaisir de savoir qu'il y en a.

Grâce à une direction intelligente, la propriété de la montagne de S. Joseph est devenue une très bonne ressource pour le nombreux personnel de la résidence. Son potager fournit tous les légumes à la consommation des 300 personnes, et plus, de la résidence.

Ici nos journées se passent non à évangéliser les païens ou les chrétiens, comme on serait porté à le croire, mais à arranger les disputes entre païens et chrétiens ; à écarter les obstacles, les affaires que les suppôts du diable nous suscitent ; depuis quinze jours nous ne faisons que cela avec les extrêmes-onctions. Aujourd'hui une affaire est terminée dans un village ; dès le matin trois messagers nous arrivaient d'un autre village, où l'on veut nous empêcher de nous établir. En hiver, les Chinois sont inoccupés, alors ils causent, fument et boivent. Il leur est impossible, en bavardant, de ne pas se monter les uns les autres, pour peu qu'il y ait un prétexte à leur colère. Les chrétiens font souvent les frais de ces colères hivernales ; il est vrai que les païens, au moins chez nous, payent les pots cassés.

Reverentiæ Vestræ infimus in X° servus.

PAUL WETTERWALD, S. J.

Sacre de Mgr Favier, coadjuteur de l'évêque de Pékin.

Extraits d'une lettre du P. Paul Wetterwald.

PARLONS un peu de ce sacre, si vous le voulez bien; vous verrez que cet événement n'est pas indifférent à la Compagnie. Mgr Favier est un ancien en Chine, où il travaille depuis plus de trente ans ; je crois qu'il a soixante ans bien comptés. Il y a déjà un certain temps qu'il expédie les affaires du vicariat apostolique du Tcheu-ly septentrional à la place de Mgr Sarthon, malade.

Nos Pères connaissaient bien Mgr Favier à T'ien-tsin et étaient dans les meilleurs termes avec lui. Aussi, lorsque sa nomination comme coadjuteur de Mgr Sarthon fut connue ici, tout le monde se réjouit. Ses sentiments pour la Compagnie et son amitié avec le R. P. Becker n'étaient un mystère pour personne.

Monseigneur voulut de suite nous en donner une nouvelle preuve. Vers la fin de janvier, il invitait Sa Grandeur Mgr Bulté à honorer son sacre de sa présence ; il ajoutait qu'il espérait y voir aussi le R. P. Supérieur. Puis craignant que le R. P. Maquet ne regardât pas cette invitation comme personnelle et faite à la Compagnie, à quoi il tenait avant tout, Mgr Favier envoya par courrier spécial une seconde lettre adressée directement au R. P. Supérieur. Cette lettre est on ne peut plus aimable.

Le R. P. Becker reçut aussi une invitation personnelle. Le R. P. Supérieur ne pouvait pas ne pas se rendre à une insistance si aimable. Le sacre était fixé au 20 février 1898. Le voyage de Tchang-kia-tchoang à Pékin demande actuellement 4 jours : trois jours pour aller en charrette à T'ien-tsin ; à T'ien-tsin heureusement on prend le train pour Pékin. Le trajet de 240 li se fait en trois heures et demie. Le li équivaut à peu près à 650 m. Cela fait 47 kil. à l'heure, c'est une bonne vitesse de train omnibus, ou même de train direct. On ne peut pas encore demander de train express aux Chinois. De la gare de Pékin au Pé-tang, église du nord, résidence de Mgr Favier, il y a encore une lieue et demie ; le trajet se fait en charrette pékinoise. Ce sont les mêmes véhicules qu'ici ; un peu plus petits peut-être, et attelés d'une bête seulement. Un homme comme il faut ne va jamais à pied dans la capitale ; il est vrai de dire que les rues sont fort mal entretenues.

Mgr Favier est *persona grata* auprès de tous les Européens résidant à Pékin, et T'ien-tsin. D'une amabilité inépuisable, il ne demande qu'à faire plaisir, et procure à l'un des cloisonnés, à l'autre des soieries, à un troisième des bronzes ; enfin il leur rend à tous des services d'une manière on ne peut plus aimable. Aussi personne ne songeait-il à s'excuser d'assister à la fête. L'invitation était d'ailleurs strictement personnelle. Bientôt tout le monde

sut que le corps diplomatique assisterait au dîner le jour de la consécration épiscopale. Mais autre question : chacun se demandait : Irai-je en uniforme, en grande tenue ? Irai-je en habit de soirée ? Pour trancher la question l'un d'eux se rendit chez le ministre de France. « Irez-vous au dîner du Pe-tang ? — Sans doute. — Irez-vous en tenue ou en habit ? — J'irai en grande tenue. » Voilà tous les ministres, secrétaires, attachés d'ambassade endossant leur grande tenue comme pour une visite à l'Empereur.

Mgr Favier invita aussi les membres du Tsong-li-yamen. Ordinairement ces messieurs ne se dérangent pas pour un homme d'occident, ils se font représenter par un petit mandarin quelconque. Surent-ils que tous les ministres européens avaient accepté l'invitation ; voulurent-ils témoigner leur estime à Monseigneur, je ne sais ; toujours est-il qu'ils acceptèrent tous. Même un des *Tchoung-t'ang* accepta l'invitation. C'est un M. Younglou. Les Tchoung-t'ang sont quatre en tout ; c'est tout ce qu'il y a de plus élevé après l'Empereur. Le préfet de Pékin, Fou-yinn, accepta aussi l'invitation. Je ne vous décrirai pas le sacre, je n'eus pas l'honneur d'y assister et fis comme beaucoup de ces messieurs qui se passèrent très bien de la cérémonie religieuse. L'évêque consécrateur fut Mgr Bruguière, vic. ap. du Tcheu-ly occidental ; il était assisté de Mgr Bulté et de Mgr Abels, vic. ap. de la Mongolie orientale. Mgr Bruguière est de la congrégation de la Mission ; il nous fit visite l'an dernier à Tchang-kia-tchoang, demeura quelques jours avec nous et sut gagner tout le monde par son aimable cordialité.

Mgr Favier fut on ne peut plus aimable pour Mgr Bulté qu'il appelait son parrain : « Je crains bien que votre filleul ne vous fasse pas honneur, Monseigneur, tenez-le bien, » lui disait-il en riant. Comme souvenir de la fête il offrit à Mgr Bulté un calice en vermeil, orné de cloisonnés (1), œuvre d'artistes chinois. J'ai vu le calice ; c'est un cadeau princier.

Mgr Favier fit aussi cadeau d'un reliquaire. « Le reliquaire, c'est la congrégation qui vous l'offre, dit-il à Mgr Bulté, le calice c'est mon cadeau à moi. »

Quel tapage dans la rue qui mène au Pe-tang ; des milliers de personnes ont envahi la voie. Ce sont les illustres invités qui arrivent. Tout le monde veut voir les brillants uniformes des Européens, les costumes éclatants des hauts dignitaires Chinois. On compte 28 chaises vertes, réservées aux grands mandarins, aux ministres et officiers supérieurs européens. Cent quatorze personnes se pressent dans le réfectoire du Pe-tang, transformé en salon. Il est midi, et on ne se met pas à table. « Qui attend-on encore ? demande le ministre d'Allemagne, au R. P. Becker. — Il manque encore un

1. Les cloisonnés sont des émaux chinois ; on les appelle ainsi sans doute parce que les émaux sont coulés dans un dessin tracé par des lignes en métal, ordinairement du cuivre ; il y en a aussi en métaux précieux. Les lignes du métal sont respectées et se voient dans les émaux ; c'est très joli. Les émaux sont de couleur charmante, représentant des fleurs, arbres, fruits, insectes, etc., les figures humaines sont moins bien.

invité Chinois, répond le Père. —Comment! On nous fait attendre pour un Chinois ! —Excellence, dit Mgr Favier, prenez une cigarette en attendant, il ne manque plus que le Tchoung-t'ang. — J'accepte la cigarette, répond le ministre ; d'ailleurs un Tchoung-t'ang a le droit de se faire attendre quelques minutes. »

Pour vous donner une idée du mouvement produit par ces invités de haut rang, on dépensa plus de 200 taëls (environ 700 fr.) en pourboires payés aux porteurs, hommes de la suite de ces grands hommes ; 200 sapèques par tête (environ fr. 0,30).

Après la cérémonie banquet de 114 couverts à la fin duquel le gouverneur de Pékin Young-lou a porté un toast au nouvel élu, à la religion catholique et à l'union de toutes les puissances dont les ministres ou chargés d'affaires étaient présents. A 3 heures, salut solennel à la cathédrale, auquel tous ont assisté sans distinction de religion, même les hauts dignitaires chinois qui ont trouvé fort belles les cérémonies de l'Église et ont admiré la bonne tenue de la nombreuse assemblée des chrétiens chinois à l'église, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ils visitèrent aussi la sacristie, touchèrent les ornements et les trouvèrent fort beaux.

Le soir dans le jardin, devant la statue de la Ste Vierge, illumination magnifique, et splendide feu d'artifice japonais, présents des chrétiens de Tientsin à leur nouvel Évêque. A l'occasion de son élévation à l'épiscopat, Mgr Favier a été décoré par l'Empereur du globule rouge qui lui donne rang parmi les mandarins de 2e classe. Puisse cette belle manifestation contribuer un peu à la conversion si désirable de notre pauvre Chine !

Le mardi suivant grand dîner à la légation française en l'honneur de Mgr Favier, où M. le Ministre a voulu avoir à sa table tous les Missionnaires étrangers venus au sacre.

Progrès de la foi.

Lettre du R. P. Maquet au R. P. Provincial.

Tchao-kia-tchouang, 26 mai 1898.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

JE suis en tournée dans le sud de la Mission, depuis le 14 mars. J'ai visité à peu près tous les postes des sections méridionales jusqu'aux extrêmes limites, au delà du fleuve Jaune, que j'ai traversé plusieurs fois en barque, avec char et animaux. Partout j'ai pu constater que nos Pères travaillent avec autant d'abnégation que de zèle et de dévoûment. Aussi le bon Dieu bénit-il visiblement leurs travaux, et il faudrait, rien que pour le sud, 3 ou 4 nouveaux missionnaires pour les aider à recueillir la moisson.

Je suis arrivé à Kai-tcheou, juste pour bénir la 1re pierre de l'Église qui vient d'être achevée. Kai-tcheou a donc maintenant son petit collège, sa résidence et son église avec bon nombre de catéchumènes. Il nous faudrait là un Père à demeure, et il me faut envoyer le P. Jung au 3e an ! A Tong-ming, que j'ai visité aussi, nous avons une propriété avec quelques petits bâtiments en ruines. Il y a dans les environs une dizaine de villages renfermant des catéchumènes, mais je n'ai personne à y envoyer. Le P. Japiot ne peut qu'y passer une fois ou deux dans l'année ; cela ne suffit pas assurément : *Rogate ergo dominum messis.* Les PP. Cézard, Neveux, Cordier, Hoeffel sont aussi débordés, et ne peuvent baptiser chaque année que les catéchumènes qu'ils peuvent instruire ; plus nombreux, les missionnaires pourraient faire assurément plus de baptêmes et mieux instruire les catéchumènes qu'ils admettent. Laissez-vous donc toucher, mon Révérend Père, et envoyez-nous des ouvriers, de bons ouvriers qui sachent au besoin se *faire Chinois*, pour gagner et sauver les Chinois.

Votre Révérence a vu sans doute dans les journaux combien la conduite des Prussiens à Kiao-tcheou a bouleversé toute la province du Chang-tong et les contrées limitrophes du Tcheu-ly. Les rumeurs les plus sinistres ne cessent de courir dans nos contrées. Les sectaires païens vont même jusqu'à fixer le jour du massacre de tous les missionnaires et des chrétiens qu'ils regardent comme la cause de la prise de Kiao-tcheou. On affiche partout, jusqu'aux portes de Tai-ming-fou, les placards les plus incendiaires. Nos vieilles chrétientés de Wei-hien, où je suis actuellement, sont chaque jour menacées d'être pillées, brûlées ; deux sinistres ont déjà eu lieu pour lesquels nous avons dû recourir à Pékin. Avant-hier pendant que j'étais dans une chrétienté voisine pour la fête de la Pentecôte, Tchao-kia-tchouang a subi une attaque nocturne ; heureusement que les veilleurs s'en sont aperçus à temps et ont sonné la cloche. En deux minutes les hommes valides ont été sur pieds, et les brigands, entendant le tocsin et les coups de fusils, se sont sauvés. Nos pauvres chrétiens ne vivent plus, je ne sais ce qu'ils deviendraient si nous les quittions. Hier, le P. Albert Wetterwald a quitté sa chrétienté de Wei-h'oem pour venir passer quelques jours de repos ici; ses chrétiens n'en n'ont pas dormi et désirent ardemment qu'il retourne chez eux le plus tôt possible. C'est, je crois, ce qu'il va faire, en attendant je vais y aller ce soir inaugurer demain 1er juin le mois du Sacré-Cœur.

La moisson des blés va se faire dans 3 ou 4 jours ; j'espère qu'elle calmera un peu les esprits et nous permettra de respirer. A la garde de Dieu et des bons anges !!! *Salvos fac servos tuos, Deus, sperantes in te ! !*

Extraits d'une lettre du P. Jung.

Kai-tcheou, 5 juin 1898.

Les événements du Chan-tong (Kiao-tcheou) et le nouvel impôt qu'on prélève en ce moment pour payer la contribution de guerre aux Japonais semblent provoquer une conversion en masse chez nous comme chez beaucoup de nos voisins. On prétend que les chrétiens sont dispensés de cet impôt. Est-ce vrai ? est-ce faux ? quels sont les motifs de cette exception ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas beaucoup de mandarins n'osent pas faire payer le nouvel impôt aux chrétiens. Est-ce peur ? est-ce perfidie de leur part ? peut-être y a-t-il des deux. En attendant, il suffit à un individu quelconque de prouver au tribunal qu'il est chrétien pour mettre le mandarin dans ses petits souliers : neuf fois sur dix, on lâchera le bonhomme, eût-il cent fois tort ; si bien que le P. Japiot a dû avertir plusieurs fois le mandarin qu'il lui abandonnait tel et tel individu, et le priait de procéder selon la justice. Résultat pratique : 115 villages comptant des chrétiens dans la seule sous-préfecture de Kai-cheou qui n'en comptait qu'une vingtaine il y a deux mois. Tous ces catéchumènes n'arriveront pas au baptême, mais d'autres viendront fort probablement combler les vides, et l'on peut espérer une belle moisson pour l'an prochain.

Si messieurs les mandarins sont aux petits soins pour les chrétiens chinois, ils le sont encore bien plus pour ces « diables d'Europe » « qu'ils aiment tant ! » Ce sont des visites interminables à chaque instant, des protestations d'amitié à vous faire pleurer d'attendrissement, des proclamations au peuple pour célébrer les vertus des grands hommes du grand pays de France, etc., etc. Malheur rend sage !

Malgré cela les brigands du Chan-tong ne cessent d'inquiéter nos Pères du centre de la mission. Je suppose que le Père Albert Wetterwald vous aura raconté les événements de son district : maisons de chrétiens brûlées et pillées, etc. Nous devions être tous massacrés le 15 de la 4e lune (3 juin) : Vous soyez que c'est encore à faire.

P. Jung, S. J.

Proclamation du Sous-Préfet de King-Tcheou.

Communication du P. Mangin.

PAI, dignitaire impérial de 3e ordre, honoré de la plume de paon, désigné pour la charge de préfet, chargé par intérim de la sous-préfecture de King-tcheou, etc., etc., donne cette proclamation à l'effet de faire savoir que le 18 de la 1re lune de la 24e année de Koang-siu, il a reçu du vice-roi Wang le décret suivant :

Le 24 de la 12e lune de la 23e année de Koang-siu (16 janvier) le mi-

nistère de la guerre a fait parvenir aux grands dignitaires l'ordre d'informer les généraux, maréchaux et officiers provinciaux du décret impérial donné le 23 de la 12e lune de la 23e année de Koang-siu :

Depuis que les Religions occidentales ont été autorisées, les établissements religieux se sont multipliés dans tout l'Empire ; les prédicateurs occidentaux circulent partout en grand nombre ; ceux de nos sujets qui suivent ces religions augmentent et chaque jour et chaque mois ; or il arrive que, les mandarins locaux négligeant leur devoir, il nous en revient au fond du cœur de la tristesse, au dehors des déshonneurs ; la paix ou le trouble de l'État naissent du zèle ou de la négligence qu'ils apportent dans l'accomplissement de leur charge.

Il y a quelques années, à la 6e lune de la 17e année de notre règne, des hommes méchants, affiliés à des sociétés perverses, ont brûlé et détruit des établissements religieux ; les documents officiels en font foi. Tout récemment, il est arrivé de nouveau que dans la préfecture de T'sao-tcheou (Chan-tong), des missionnaires catholiques ont été mis à mort par des brigands. Bien qu'à contre cœur, nous avons consenti à un accord, permettant la construction d'un temple catholique et cédant les territoires de Kiao-tcheou et de Ngao, toutes conditions qu'il nous a fallu subir. Vous tous, maréchaux et vice-rois des Provinces et autres, vous avez reçu de nous de grands bienfaits ; vous devez vous en souvenir et considérer comment, pour détourner les malheurs qui pèsent sur notre gouvernement, il vous faut redoubler de vigilance, apporter tous vos soins et toute la diligence possible pour éviter les conflits pour cause de religion. A cet effet, ordonnez à tous les mandarins vos subordonnés de s'informer du nombre d'établissements religieux qui sont sur leurs territoires et dans quels lieux ils sont établis ; qu'ils s'informent si les sentiments du peuple y sont pacifiques.

S'il survient des conflits à propos de religion, il faut traiter ces affaires avec justice et équité, de telle sorte que les gens de bien ne souffrent pas de détriment et que par ailleurs les mauvaises langues n'aient rien à objecter. Que vos relations avec les missionnaires soient conformes aux traités ; vous leur devez protection, et ainsi vous préviendrez bien des malheurs. Tout ceci est d'une importance capitale. S'il en est parmi vos subordonnés qui pour une fausse gloriole négligent de discerner l'utile et le nuisible, l'important et l'accessoire, il arrivera que par la faute d'un seul, toute une Province aura à souffrir et le mal ira jusqu'à nuire aux plus grands intérêts. C'est vous, généraux, maréchaux et vice-rois qui en serez responsables.

Réfléchissez-y, pensez-y ; prenez connaissance de nos ordres et veillez à vous y conformer.

Ce décret impérial étant parvenu à mon tribunal, moi, vice-roi, je vous le communique ; recevez-le avec respect. Si donc il se présente des affaires

concernant la religion, traitez-les en temps opportun et en toute équité. Pour ce qui est des établissements religieux situés sur votre territoire et dans vos relations avec les missionnaires, conformez-vous aux traités ; accordez-leur votre protection sans aucune négligence.

Conformez-vous exactement à ces ordres.

Ayant reçu ce décret, je donne cette proclamation, afin de le faire connaître. Vous donc, soldats et peuple de ma juridiction, soyez informés de ces ordres et gardez-vous d'y contrevenir.

Décret spécial.

24e année de Koang-siu, 2 de la 2e lune (22 février 1898).

Troubles au Tcheu-li S. O.

Lettre du P. Gouverneur.

Hien-hien, 15 juin 1898.

DEPUIS trois mois, notre Empire du milieu s'est remué beaucoup, ou mieux, a menacé de se remuer.

Les Chinois, à part certains esprits plus ouverts, ne voient guère d'un bon œil les envahissements de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France ; aussi certaines sociétés secrètes (un ramassis de brigands et de gens sans aveu) tâchent-elles d'exciter des troubles un peu de tous côtés.

Jusqu'ici notre Tcheu-li, province comprenant la capitale Pékin et directement administrée par l'Empereur, n'avait point été troublé ; mais dans ces derniers mois, sur divers points, les fauteurs de désordre ont fait des leurs.

Je me bornerai aux seules affaires qui relèvent de Tai-ming-fou où réside un général *(Tchun-tai)* et une espèce de sous-gouverneur *(Tao-tai)* qui est chargé d'un certain nombre de préfectures.

Vers la fin d'avril, un courrier nous arrive de Tai-ming-fou, de la part du P. Wetterwald, qui réside à 180 li (28 lieues) au nord à Weitsoum.

Durant la nuit, une bande de brigands avait envahi une des chrétientés à quelques li de Weitsoum. Ces gaillards, qui font très probablement partie d'une secte appelée jadis les *Paï-lien-kiao* ou société du Nénuphar blanc, et maintenant désignée sous le nom de *Che-pa-li-ou* (les 18 chefs) ou peut-être aussi *Ta-tao-hoei* (les grands couteaux), ces gaillards, dis-je, sont venus, durant la nuit, en hurlant comme des démons, et criant qu'ils n'en voulaient qu'aux chrétiens. Panique effroyable chez nos pauvres gens, sauve qui peut! Les bandits s'attaquent à la maison du plus riche villageois. Ils lardent de coups de couteaux le dos du propriétaire, ils battent sa femme à coups de bâton, mettent le feu à la maison, volent ce qu'ils peuvent emporter, environ

500 ligatures, et se retirent en promettant de revenir encore. Un vieux chrétien,en voulant retirer du feu l'argent caché dans sa maison,s'est brûlé la figure et est mort quelques jours après des suites de ses brûlures et de son émotion.

Le P. Wetterwald accourut dès le matin pour constater ces brigandages, et envoya une relation au Père de Tai-ming-fou chargé des affaires à traiter avec les mandarins. Les autorités de Tai-ming-fou promirent d'agir au plus vite... mais, nous sommes en Chine, et à la date où j'écris il n'y a pas encore eu grand' chose de fait. C'est que les mandarins eux-mêmes ont peur de s'attaquer à ces sociétés secrètes; leurs soldats,leurs satellites sont eux-mêmes un ramassis de voleurs, faisant partie des dites sociétés. A mon avis, il faut que le peuple chinois soit bien pacifique, pour que l'autorité puisse encore se faire tant respecter.

Cette affaire à peine terminée, nouveau courrier du P. Wetterwald, annonçant que les brigands ont attaqué de nuit un autre village... Là, ils ont été reçus par des gens mieux préparés, et ont fait plus de peur que de mal; ils se sont contentés de voler. Mais à la suite de ces deux attaques, tout ce pays à 180 li (28 lieues) de Tai-ming-fou est consterné : païens et chrétiens ne dorment plus que d'un œil ; on fait bonne garde toutes les nuits, et comme on n'a pas grand secours à attendre des autorités militaires, chaque village tâche de s'approvisionner de fusils, de vieux canons rouillés... On répare les murs de terre... on entasse des briques sur les toits plats des maisons... Voilà ce qui se passait fin d'avril.

Voici d'autres épisodes du mouvement que les rebelles (1) cherchent à exciter.

Le 7 de la 3e lune (27 avril 1898), pendant les examens du baccalauréat qui réunissent à la préfecture des milliers de candidats toujours assez turbulents, un placard fut collé aux quatre coins de Tai-ming-fou.

Nos gens nous en avertissent, et nous envoyons nos catéchistes décoller cette affiche et avertir les autorités compétentes.

Voici la teneur de ce morceau de littérature chinoise, qui a du moins la grande qualité d'être fort clair (ce qui est rare en chinois).

« Avis : Les braves de toutes les provinces (les 18 provinces de Chine), vu que les hommes d'Occident (les Européens) vont au delà de toutes les limites (mot à mot, dépassent le ciel) dans leur manière d'agir, ont résolu de se réunir le 15 de la 4e lune et de tuer les hommes d'Occident et de brûler leurs maisons. Ceux dont le cœur ne serait pas d'accord avec nous sont des voleurs et des femmes de mauvaise vie (2).

1. Il y a une foule d'associations qui sont des débris de la grande rébellion de 1860-62. Leur but est le renversement de la dynastie tartare qui règne en Chine depuis 1644. La « Chine aux Chinois, » voilà ce qu'ils veulent.

2. Imprécation chinoise très usitée ; on la trouve partout, même sur les boîtes d'allumettes, p. ex. « Les contrefacteurs sont, les hommes des voleurs, les femmes des courtisanes. »

Ceux qui liront cette affiche et ne la propageront pas,méritent les mêmes qualificatifs... Suffit ! inutile d'en dire davantage. »

Le préfet prit des mesures et rendit un arrêté pour commander la paix.

Mais le bruit de ces placards se répandit partout, et beaucoup de Chinois croyaient bien que le 15 aurait lieu un massacre général. Aussi prit-on des précautions en conséquence : notre général en chef de Tai-ming-fou envoya des soldats un peu de tous les côtés ; les sous-préfets en personne allèrent visiter les villages où se trouvent des chrétiens, pour exhorter tous les habitants à la concorde.

Le 3 mai, le Chinois chargé de la meunerie dans notre collège, étant sorti comme de coutume avec le *char-à-eau* pour aller faire notre provision quotidienne, à un puits situé à 2 li (1200 mètres) de la porte de l'est, trouva une bourse en velours contenant une lettre et quelques sapèques.

De retour à la maison, il montra la lettre à un Chinois sachant lire, lequel Chinois me la remit en me disant : « Père, il y là dedans de mauvaises affaires. »

C'était en effet une lettre aux tournures louches,un style de conspirateurs. On disait en substance : « Noble frère, les résolutions prises avant-hier, il faudra les exécuter ; j'irai dans votre noble demeure pour nous concerter... Si je ne le puis, que du moins avant le 15 de la 4e lune tous les nobles frères viennent dans ma vile maison. Surtout silence ! Les villages de X et Y ont déjà une bonne troupe... Votre imbécile frère... »

Comme cette lettre semblait avoir une relation avec les placards, je la communiquai au Père chargé des rapports avec le mandarin ; quelques jours plus tard, elle fut remise au préfet, qui fut content de ces renseignements et dit que, de fait, les villages de X et Y étaient un repaire de mauvais drôles.

Je ne sais à quoi aboutira l'affaire, mais si vraiment cette pièce mettait l'autorité sur la piste des coupables, ce serait vraiment providentiel que la lettre, à peine tombée sur la grand' route, eût été ramassée par un chrétien et remise entre nos mains.

Le 9 de la 4e lune, j'allais célébrer les fêtes de la Pentecôte dans un gros village chrétien Leiou-mi-hou à 70 li (42 kilom.) N.-N.-E. de Tai-ming-fou.

Tout se passa comme à l'ordinaire ; mais les têtes de nos Chinois, faciles à se monter, étaient un peu en l'air, à cause des rumeurs. Un soir le catéchiste de l'endroit vient me dire d'un air mystérieux : « Père ! pendant que vous étiez dans le village voisin avec le Père X., un individu habillé en mendiant, mais à l'air distingué, est venu rôder autour de l'église... Je lui ai demandé d'où il était ? — Du Chan-tong (1). — Ce qu'il voulait ? — Je veux voir le Père, afin de me présenter pour enseigner les livres (Prendre un emploi de maître d'école). — Sur ces réponses, continue le catéchiste,

1. Province voisine, infestée de voleurs.

j'eus l'idée que ce gaillard était un espion venant voir s'il n'y avait pas un coup à faire ; je lui ai dit : « Il n'y a pas de Père ici, tu peux t'en aller... » Mais j'ai peur qu'on ne vienne attaquer l'église pendant la nuit, je vais faire veiller des chrétiens, ils coucheront dans la cour, autour de la chambre du Père. »

Je répondis : « Fais comme tu voudras, je ne crois cependant pas bien probable qu'on vienne attaquer notre grosse chrétienté ! » La nuit fut fort tranquille en effet, et les nuits suivantes je dispensai ces braves gens de coucher sous ma *fenêtre de papier* d'où je les entendais jacasser fort avant dans la nuit.

Pourtant coucher dehors, ce n'est point pour eux extraordinaire, vu qu'en cette saison ils couchent sur leurs toits ou sur leurs aires en plein champ, pour surveiller les moissons.

Après la Pentecôte, le 15 de la lune, jour fixé pour le massacre, je quittais Tai-ming-fou pour me rendre à Hien-hien. « Autant vaut être massacré à la campagne, » disais-je en riant à ceux qui me faisaient des observations sur ce que je désertais la ville. De fait, mon voyage, qui dura huit jours, fut très tranquille ; dans les villes ou les villages que je traversais, aucune insulte, aucune remarque malveillante !

Je modifiai cette fois mon itinéraire pour visiter de nouvelles chrétientés. Le 1er jour, je dînais à Houlougang, nouvelle chrétienté. C'était autrefois un village affilié à la société du Nénuphar blanc et fameux pour son insubordination. Il fut décimé, les maisons en partie rasées ; maintenant c'est un village de fervents chrétiens.

Le soir je couchais à Nan-li-yao à 100 li (15 lieues) N. O. de Tai-ming-fou. Le lendemain à 3h messe et départ pour aller dîner à la ville de Wei-hien.

Dans cette ville nous avons une maison, mais le portier étant parti, je dus dîner à l'auberge. Décidément la Chine s'européanise ; on m'introduit dans une chambre où, au lieu de murs de boue, couverts de suie et ignoblement salis par toutes sortes d'inscriptions, je trouve du papier à tapisser européen, fleurs roses dans des losanges. Quel progrès !!!

Le soir je gagnais Weitsoum, où je trouvais le cher Père Wetterwald.

Le P. Wetterwald me raconte de nouveaux épisodes. Les brigands ont dirigé une nouvelle attaque sur Pankoum à 4 ou 5 li (13 kilom.) de Weitsoum, mais grâce au service de veilleurs, organisé par un bachelier chrétien de l'endroit, grâce aux fusils qu'il s'est procurés et qu'il a confiés à des hommes sûrs, la tentative a avorté. Au premier coup de tocsin tout le village fut sur pied... Une autre alerte eut lieu à Tchao-hia-tchouang, grosse chrétienté à 2 li de Weitsoum, où résident d'ordinaire 2 ou 3 Pères.

Environ 80 brigands rôdaient dans la plaine. L'alarme fut donnée par deux veilleurs, deux jeunes gens qui accoururent à toutes jambes avertir à

la résidence; l'un d'eux tomba d'émotion en arrivant devant la porte, car on lui avait tiré des coups de fusil dans les jambes. En un instant, le village est sur pied, et comme il compte de 600 à 700 chrétiens, les voleurs n'eurent point envie de se mesurer avec eux.

Le lendemain, j'allais passer le dimanche à Tchao-hia-tchouang, où je trouvai les Pères assez fatigués des nuits blanches qu'on leur fait passer.

Les gens du village ont exhumé trois vieux canons, on les a mis sur des affûts et ces engins inoffensifs les rassurent beaucoup; car ici en Chine ce qui fait le plus de bruit est le plus fort.

De Tchao-hia-tchouang, je passe à Tchang-hia-tchang à 50 li (30 kilom.) plus loin.

Le Père qui réside à Tchang-hia-tchang envoie un de ses hommes pour me louer un char à Nan-koung, ville très commerçante à 20 li (3 lieues) au nord; le char qui m'a conduit ici doit retourner au plus tôt à Tai-ming-fou.

Heureusement je tombais sur un brave cocher païen dont l'attelage, pour un char de louage, était vraiment passable. Ces mules chinoises, efflanquées, misérables d'aspect, ont une force de résistance incroyable.....

De Tchao-hia-tchouang du Wei-hien à Tchang-kia-tchang, je n'ai mis que 3 jours voyageant de 4 h. ½ du matin à 5 ou 6 heures du soir. Ma seule aventure digne d'être notée, c'est mon entrée dans la ville de Heng-choée, une ville commerçante assez considérable. Mon char se trouva englobé dans le cortège du Grand Mandarin (l'examinateur provincial qui retournait à Pékin); devant moi 6 ou 7 chars conduisant le grand homme et ses officiers, derrière moi 6 ou 7 autres chars de bagages, plus 17 porteurs chargés d'énormes paniers suspendus aux deux extrémités d'une longue barre de bambou.

Les hommes couraient aussi vite que nos chars. Notre entrée faisait sensation; les rues sont bondées de curieux, de bacheliers civils et militaires, venus au devant du grand homme. Me voyez-vous dans ce cortège, tous les yeux braqués sur le diable d'Occident? Mais, je dois le dire à la louange de ces curieux, pas un mot, pas un geste déplacé. L'arrivée du grand homme eut pour moi une conséquence inattendue. Parti à 3 h. ½ du matin, arrivé vers midi, je désirais descendre à l'auberge... mais... mais toutes les auberges sont bondées. Heureusement notre cocher païen n'en est pas à son coup d'essai. « Sortons de la ville, dit-il, je nourrirai mes bêtes à l'ombre d'un arbre, le Père (ce païen m'appelait Père tout comme un vieux chrétien) enverra son catéchiste en ville acheter quelques victuailles... » — Soit! — et nous voilà à 20 mètres des murailles de Heng-choée sur la grand'route. Le cocher établit une mangeoire pour ses mules avec une corbeille et quelques mottes de terre qu'il se fait apporter par des gamins. Mon catéchiste va m'acheter 4 œufs salés, 2 gousses d'ail, quelques gâteaux de farine cuite dans l'huile de sésame, et des abricots à peu près mûrs.

Je mange *coram populo.*

Il y avait là 6 ou 7 glaneuses assises sur le rebord du chemin, je leur fais dire de s'écarter un peu, elles obéissent sans se faire prier. Quant aux gamins, je les laisse s'approcher et leur adresse même quelques mots... puis quand j'ai fini mon dîner champêtre. Je leur distribue les restes et ils acceptent, eux aussi, sans se faire prier....

Et me voici de nouveau à Hien-hien. Je vais entrer en retraite, puis passer 15 jours avec une bonne partie de nos Pères. On est bien content de se revoir.

Je ne vous donne point de détails, aujourd'hui, sur les résultats de nos travaux apostoliques de l'année... Dans le midi de la province surtout, le mouvement des conversions va toujours en s'accentuant. Pourvu que les Européens, avec leurs préoccupations mercantiles, n'aillent point gâter nos affaires. C'est très beau de prendre des ports de mer... mais cela coûte la vie aux missionnaires, et ce qui est bien autrement dommage, cela peut entraver la conversion de ces pauvres païens, si dignes pourtant d'intérêt, surtout les campagnards.

Jules Gouverneur, S. J.

CEYLAN.

Les Wesleyens à Batticaloa.

Lettre du R. P. Royer au R. P. Bastien.

Batticaloa, le 24 mars 1898.

Mon révérend Père Supérieur,

P. C.

TRÈS heureux que le récit de notre lutte de l'an passé vous ait intéressé, je viens vous dire un mot de notre état actuel. Depuis dix-huit mois, j'ai pu étudier mon nouveau champ de bataille et reconnaître l'ennemi : le plan est arrêté, et nous croyons le moment venu d'entrer en campagne. « Allons-y donc », comme disait le brave général Pellieux, au moment de foncer sur les Juifs.

Notre grand ennemi ici, et je dirai le seul, ce n'est ni le bouddhisme, ni le paganisme, ni la *High-Church*, la religion officielle, mais le Wesleyanisme, sorte de Méthodisme implanté d'Amérique. Les Wesleyens établis dans l'île depuis plus de 80 ans, chassés de Jaffna par les efforts de Mgrs Mélizan et Bonjean, se sont réfugiés dans la Province de l'est, à peu près abandonnée alors, et s'y sont fortifiés comme dans une citadelle. Batticaloa est leur

centre : là réside le *chairman;* à Kalmunai aussi, la paroisse du P. Bury, ils ont un *padre* européen, et des œuvres prospères. C'est de là qu'ils rayonnent, établissant des écoles, des orphelinats, des dispensaires, des écoles industrielles, etc., cherchant à occuper les postes importants et surtout rémunérateurs. M. West, le *chairman* actuel de Batticaloa, possède dans les environs de cette ville 39 écoles, dans les conditions voulues pour obtenir des subsides du gouvernement ; le *padre* wesleyen de Kalmunai 29, celui de Trincomalie 14; tandis que nous en avons seulement 10 à Batticaloa, et 6 à Trincomalie. Je dis écoles *grantées*, c'est-à-dire qui rapportent tant par enfants reçus à l'examen de fin d'année. Or les *grants* ou secours du gouvernement sont accordés au premier occupant, dans les conditions fixées par la loi. C'est donc entre Wesleyens et nous une lutte de vitesse, à qui s'emparera les premiers des postes libres encore : lutte que nous soutenons de notre mieux, mais pour laquelle nous aurions grand besoin de secours. Ils paient très bien, trop bien, leurs maîtres : impossible à nous d'en trouver à moins de 15 à 20 fr. par mois. Le prix du gouvernement, du reste, est de 15 roupies, c'est-à-dire de 22 à 27 fr. Cela devient très onéreux pour une mission qui ne date que de deux ans et demi.

Quoi qu'il en soit, nous leur disputons surtout les grandes routes, et grâce au zèle du P. Évrard, notre intrépide *excurrens*, nous nous sommes emparés de quelques belles positions, et nous avons établi plusieurs écoles enregistrées sur la route de Badulla vers l'ouest, sur la route de Trincomalie au nord, et sur celle de Kalmunai au sud. Mais cette lutte d'escarmouche nous est défavorable : nos adversaires ont pour eux l'argent, et ici, plus qu'ailleurs encore, l'argent est tout. Tout en maintenant donc nos positions avancées, et en profitant à l'occasion de circonstances heureuses pour nous étendre dans les villages, il nous a paru que pour tuer le Wesleyanisme, le plus sûr et le plus rapide serait de le frapper au cœur. C'est à Batticaloa qu'il règne, c'est là qu'il faut l'écraser.

Quand je dis qu'il règne, cela ne veut pas dire qu'il y compte beaucoup d'adeptes, ni qu'il y exerce une grande action. Non, les Wesleyens n'entendent pas l'apostolat à la manière catholique. Fi donc ! se pencher sur cette boue païenne pour en dégager l'âme créée à l'image de Dieu, et y développer laborieusement la ressemblance du Christ? Non, non. Une mission Wesleyenne est prospère quand elle envoie à Londres ou à New-York des listes d'écoles remplies d'enfants qu'on attire par des distributions de riz et de vêtements, des listes de nouveaux catéchumènes, attirés par l'argent et inscrits même après une seule assistance au prêche; des listes d'orphelines, recueillies un peu partout, et dont on fait mousser le nombre pour augmenter l'allocation du *padre*, tandis qu'elles travaillent à son profit. Le piteux résultat des examens annuels dans ces écoles prouve le peu de valeur des études qu'on y fait : le genre prétentieux des enfants qui

en sortent témoigne qu'on n'exalte en eux que l'orgueil, et leur air triste, qui nous frappe tous, dénonce dans ces jeunes soldats jetés sans armes en pleine lutte des passions, de lamentables vaincus. Néanmoins, grâce à l'argent qu'ils prodiguent pour habiller convenablement leurs élèves, grâce à une certaine coquetterie dans leurs écoles et dans leurs temples, grâce aux gros traitements qui font de leurs maîtres de petits personnages, ils se sont acquis une réputation de bon ton, et se croient le droit de mépriser et de décrier, malgré leurs succès éclatants, nos écoles, qu'ils traitent dédaigneusement d'écoles de pauvres.

Profitant d'un moment où cela leur était facile, ils se sont emparés à Batticaloa de la plus belle situation, sur l'esplanade, dans le petit quartier préféré par les Européens, en vue du lac, face à la mer. Outre leur orphelinat, entouré de murs élevés qui lui donnent un aspect réussi de prison, ils ont l'habitation, j'allais dire le palais du *chairman*, puis à peu de distance un vaste enclos, où ils ont bâti, il y a quelque 25 ans, leur école, décorée du titre de Victoria Hall, leur temple, style Parthénon, moins les bas-reliefs, puis leur école industrielle avec imprimerie annexe. La position est formidable : raison de plus pour chercher à la forcer. Nous avons parcouru la ville en tous sens, et le résultat fut que partout nous serions moins bien qu'eux, si nous ne nous établissions près d'eux. C'est donc à leur porte que nous avons résolu de planter notre tente. Ils occupent une moitié environ d'un vaste pâté de maisons : nous achèterons l'autre, et s'il plaît à Dieu, le pâté voisin encore. C'est une entreprise humainement irréalisable : nous avons affaire à une vingtaine de propriétaires : comment espérer que tous voudront se déranger pour nous céder la place ! Il faut en effet un miracle : mais St Joseph le fera, et il a déjà commencé. Il paraît que MM. les Wesleyens, que notre arrivée a affolés, avaient le projet de s'étendre, et avaient fait des offres pour acheter précisément une des deux propriétés qui bordent leur terrain : ils voulaient y établir un dispensaire. S. Joseph m'a fait prévenir à temps, il y a huit jours, et j'ai dans mes tiroirs le titre de cette propriété, sans que nos bons voisins s'en doutent encore. J'attends ces jours-ci la conclusion de l'achat de la seconde propriété, et les voilà bloqués. Ces résultats dus à la protection du grand Saint, pendant le mois qui lui est consacré, et au jour même de sa fête, me font croire que nous sommes dans la voie voulue de Dieu; aussi nous y engageons-nous résolûment et décidés à passer par-dessus tous les obstacles.

Vous voyez par là, mon Révérend Père Supérieur, combien nous vous devons de reconnaissance pour la généreuse aumône que vous avez obtenue pour notre mission : grâce à ces bienfaiteurs connus de Dieu et de vous, nous pouvons commencer notre œuvre, et fonder à vrai dire notre mission. Puisse N.-S. nous donner encore de quoi la poursuivre et la mener à bonne fin ! Je vous tiendrai au courant de nos progrès, mon Révérend Père; dès

que nous nous serons assuré un terrain suffisant, nous ferons notre plan, et dès qu'il aura été approuvé, je me ferai un plaisir de vous en adresser un croquis.

Veuillez offrir à nos Pères mon meilleur souvenir, principalement à ceux que j'ai plus spécialement connus.

J'ai l'honneur d'être, mon Révérend Père Supérieur, en union de vos SS^ts^ Sacrifices,

R^æ^ V^æ^ inf. in X^to^ servus,

C. Royer, S. J.

La chrétienté de Kalmunai.

Lettre du P. Bury à un novice de St-Acheul.

Kalmunai, janvier 1898.

KALMUNAI ! ce seul nom excite plus d'une sainte envie à St-Acheul, j'en suis sûr ! A l'extrémité des immenses lacs qui s'étendent à l'est de notre île sur une longueur d'une quarantaine de milles et découpent dans le flanc droit de Ceylan une longue bande de terre en forme de presqu'île, surgit un gros village avec son auberge, sa cour de justice, son marché, ses halles au poisson, son bureau de poste... bref une petite capitale. — Le sol assez bas donne un bienveillant asile au trop plein des eaux des lacs, nos voisins. Devant mon habitation de l'eau, à droite de l'eau, à gauche de l'eau, si bien qu'en cette saison des pluies, vous pouvez vous représenter le P. Bury, comme Robinson dans son îlot. Ce voisinage me procure de charmantes visites de crocodiles qui viennent bâiller à l'extrémité de mon enclos.

Le jour de l'an, l'un de ces audacieux s'est vu puni de sa témérité... Dans la nuit du 31 décembre 97, on jeta une amorce : un gros hameçon muni d'un jambon frais ; sir Alligator vint tout joyeux faire honneur à ce plat succulent, dernier bienfait de cette année en partance. Hélas ! la mâchoire et le palais du monstre s'aperçurent, mais trop tard, du piège. On le tira sur le rivage,on lui lia les deux jambes de derrière et on me l'amena après la messe. Son visage n'était rien moins que rassurant... mais les Indiens sont accoutumés à voir ces insectes-là, de sorte qu'ils osèrent s'en approcher,lui tirer des pétards dans la gueule, à la queue, sur les flancs, au grand ébahissement du Souami qui, rêvant dans sa jeunesse aux crocodiles du Nil, sentait le frisson parcourir tous ses membres à leur seul aspect, sur les images d'Épinal.

Kalmunai a plusieurs églises ou temples : on y compte en effet des musulmans, des païens, des Wesleyens ; ces derniers sont les plus à craindre, car leur apparence de vraie religion trompe les esprits peu observateurs

de quelques Indiens, et puis, comme ils font sonner ferme les roupies, ils arrivent sans trop de peine à faire des Wesleyens pour de l'argent. Ils n'ont du reste aucun commandement qui gêne les vieilles habitudes de nos Indiens voleurs et vicieux : « Venez au temple, envoyez vos enfants en nos écoles, laissez-vous inscrire sur nos registres, et un point, c'est tout, vous êtes les plus fervents de nos adeptes. »

Les catholiques de Kalmunai sont au nombre de 230 environ. Jusqu'ici ce petit troupeau n'avait point eu de curé-missionnaire. Aussi l'instruction religieuse, les pratiques chrétiennes, sont loin d'être consolantes pour leur pasteur ; selon que le soleil sera plus ou moins radieux, que la digestion de la veille se sera plus ou moins bien faite, que le caprice tournera les esprits vers la piété, on viendra à la messe le dimanche, on y viendra même pendant la semaine, surtout s'il y a une fête avec pétards, chandelles en grand nombre, chants (lisez cris) de nos enfants de l'école. Mais ils sont tout surpris de vous voir insister sur la rigueur de précepte de l'Église. — Il y a une petite école catholique à Kalmunai que fréquentent une trentaine d'enfants catholiques, bons enfants, ayant toutes les qualités, mais aussi tous les défauts du jeune indien : très superficiels, inconstants, volages, et amis du jeu à l'excès... mais avec cela, dociles et respectueux,surtout quand ils voient dans la main du Souami la respectable trique, gage de leur bonne conduite et soutien de leurs généreux efforts.

Ce sont ces mioches qui font, vous le comprenez sans peine, toutes nos espérances : par eux, nous arriverons, j'espère, à christianiser et à convertir : priez avec ferveur à cette intention.

N'allez pas croire que Kalmunai soit le seul champ de mon apostolat,ce n'est que le centre du sous-district sud de Batticaloa ; mon ministère s'étend sur une longueur d'une cinquantaine de milles, et une largeur qui varie de 15 à 35 milles. Voici, à l'ouest, Sorry-Kalmunai, village composé uniquement de chrétiens descendants des Paravers de l'Inde, gens vivant la plupart du temps dans les bois, grossiers, superstitieux et têtus comme leurs buffles, mais par la grâce de Dieu, susceptibles de meilleurs sentiments chrétiens, quand les nouvelles générations auront succédé à celles que j'y ai trouvées. — Il me reste à pénétrer cette année dans les bois de l'ouest et à pousser une pointe jusqu'à l'extrémité sud pour semer quelque bon grain que des cœurs plus vaillants viendront cultiver et faire germer. — Les fièvres ont été très rares depuis six mois. J'espère même les éviter à tout jamais à mes futurs successeurs, car je quête en ce moment pour bâtir au curé de Kalmunai un presbytère moins précaire que celui que j'y ai trouvé: 4 murs en terre, un toit de feuilles, le sol en terre battue, deux petites fenêtres de 0,80 cent. de haut sur 0,50 de large... humide en hiver (lisez température à 28° au-dessus de zéro), étouffant en été... etc... Priez bien S. Joseph à cette intention. Servus in X^to^ H. Bury, S. J.

FRANCE.

Mission de Vervins.

Lettre du P. Lebeau au R. P. Provincial.

Lille, le 11 mai 1898.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

VOICI la relation désirée par votre Révérence sur la mission de Vervins (Aisne), que nous avons donnée, le Père Vermelle et votre serviteur, pendant les quatre dernières semaines du carême, avec la bénédiction si sensible du Ciel. Des prières avaient été demandées à cette intention à tant d'âmes ferventes du clergé et des communautés religieuses, sans compter celles de la Compagnie, que, tout en partant avec une certaine frayeur pour ce pays si froid, si indifférent au point de vue religieux, mon compagnon et moi nous espérions en la grâce de Dieu pour remuer au moins notre petit auditoire.

Nous arrivions le samedi 12 mars par un temps splendide, qui contrastait singulièrement avec la tempête de neige des jours précédents. A la sérénité du ciel se joignait l'attrait de l'inconnu, pour nous aider à combattre l'indifférence du premier moment.

Les programmes de la mission avaient été lancés dans la paroisse : rien de semblable n'avait été vu dans ce siècle à Vervins. Les cantiques distribués et appris depuis un mois au petit collège ecclésiastique de St-Joseph et dans les deux écoles des Dames de St-Erme, tout l'attirail des illuminations arrivé avant nous, autant d'annonces fort commentées d'un grand mouvement à l'église paroissiale. Bref, quoique un peu collets montés, les habitants de la petite ville étaient intrigués... Ça mordait! Et puis, Ste Anne, patronne particulièrement honorée à Vervins, plus peut-être, disait-on, que le bon Dieu lui-même, ne pouvait laisser sans effet les prières qui lui étaient adressées pour la mission.

De fait, dès le premier soir, dimanche 13 mars, à 8^{h}, l'affluence était plus considérable, au dire de Monsieur l'Archiprêtre et de son vicaire, qu'elle n'avait jamais été à Pâques ou au Vendredi Saint. Le matin pourtant, aux messes dites à l'église et dans deux chapelles publiques, nous avions à peine vu en tout cinquante hommes et deux cents femmes, en exceptant les Pensionnats et les deux écoles laïques, la primaire et la supérieure, de garçons; or Vervins a 2700 âmes.

Nos recommandations réitérées aux enfants, dont la retraite occupa avec les visites nos journées de la 1re semaine, ces visites elles-mêmes dans chaque famille, celles surtout des deux usines, où nous invitions chaque homme en particulier à venir le soir, surtout pour les conférences dialoguées du mardi et du vendredi, furent couronnées grâce à Dieu, d'un plein succès. Les enfants se faisaient apôtres, comme d'ordinaire, auprès de leurs

parents ; et l'auditoire très nombreux de la première conférence dialoguée, le mardi 15 mars, prouva que nous avions bien fait, malgré des craintes et hésitations, d'annoncer la veille qu'un côté presque entier de l'église serait réservé aux hommes : « *Audaces gratia juvat !* »

La fête de la bénédiction solennelle des enfants, dans l'après-dînée du premier jeudi, attira toutes les mères avec les plus petits, et la procession dans l'église d'une partie des écoles eut peine à trouver passage dans les nefs latérales. Les petites filles en blanc, tous les plus jeunes enfants portant des couronnes et agitant des bannières, et leurs voix angéliques faisant retentir les voûtes de la vieille église des plus beaux cantiques de mission, ce spectacle tirait les larmes des yeux du vénéré pasteur, qui était loin de s'attendre à pareille démonstration : il eut à bénir environ 750 enfants, dont près de la moitié, conduits ou portés par leurs mamans, vinrent recevoir de ses mains une médaille et une petite croix, aussitôt suspendues à leur cou et portées ostensiblement jusqu'à la fin de la mission.

Ces mères étaient si heureuses !... leur bonheur fut partagé le soir par leurs maris, quand ils virent autour de la statue de la T. Ste Vierge le ravissant groupe des petites couronnées et vêtues de blanc ; et chacun fut émerveillé de voir tout ce monde, dont l'église était comble, mêler pour le chant des cantiques les voix fortes à celles des plus jeunes, et redevenir simple et enfant dans la prière et la confession de sa foi. Plus de respect humain alors : les hommes se coudoyaient nombreux dans la partie supérieure de l'église, où les avaient fait monter les missionnaires ; ils répondaient au chapelet, chantaient hardiment et, sans paraître songer au repos, se rasseyaient d'eux-mêmes, après la bénédiction du T.-S.-Sacrement, jusqu'aux 5e et 6e couplets d'un cantique, et ne se levaient qu'au petit mot de félicitation et de rendez-vous pour le lendemain, où il y aurait nouvelle attraction. Ce fut ainsi chaque soir. De braves ouvriers arrivaient de la fabrique droit à l'église, sans avoir soupé (ils nous le disaient, le sourire aux lèvres) ; et sortis de l'exercice à 9^h20 du soir, ils devaient, être rappelés par la sirène à la fabrique dès 5^h du matin. Plusieurs, ravis des illuminations quotidiennes, se sont cotisés pour offrir des bougies. Se pouvait-il que de si touchants sacrifices ne fussent pas récompensés par la grâce de la conversion ? Comment ne pas leur rappeler qu'une semblable fidélité avait mérité la multiplication des pains au désert par le Bon Maître ?

Et pourtant (avions-nous trop peu de foi ?) nous crûmes prudent de n'admettre que les petites filles à la communion générale des enfants qui devait terminer la 1re semaine, et de réserver les jeunes garçons pour le jour de Pâques : eux du moins feraient nombre, si les hommes, comme cela était arrivé à Soissons, après avoir été fidèles autour de la chaire, se dérobaient à l'heure de l'exécution au confessionnal.

La seconde semaine, venait la retraite des « personnes occupées ». Il ne

semblait possible de leur donner dans l'église qu'une instruction spéciale à 6h et demie du matin, et pour beaucoup d'entre elles c'était déjà trop tard. Les deux industriels de Vervins se prêtèrent fort gracieusement à une réunion de leurs ouvrières, qui eut lieu le matin et l'après-midi dans une des salles de leurs usines ; et ainsi se sont préparés, dans cette catégorie, de nombreux retours.

Cependant les visites n'étaient pas terminées. « Grande opus »... comme toujours. C'est là une besogne fatigante, mais après tout, bien utile au succès de la mission. Souvent, comme à Vervins, c'est pour le clergé une occasion de connaître bien des paroissiens qui jusque-là lui étaient étrangers. Ne faudrait-il pas que partout il pût répéter après le divin Pasteur : « Ego cognosco oves meas et cognoscunt me meæ? » Pour conduire les missionnaires, il faut bien s'y mettre. La distraction, d'ailleurs, ne manque pas, et ces visites, si courtes soient-elles, fournissent plus d'une occasion à la gaieté. Il y en aurait long à dire... L'accueil fut partout, à deux ou trois exceptions près, fort courtois. Quelques absences, il est vrai, plus ou moins simulées, surtout dans le monde officiel,... sommes-nous donc encore au temps des suspects ? Oui, selon toute apparence, mais le régime de la Terreur est devenu celui de la peur, c'est moins noble. Chose à noter, le journal radical de la localité, devant le succès qu'obtenait la mission, n'y hasarda pas la moindre allusion, et pourtant on signala plusieurs de ses loustics et des francs-maçons parmi nos auditeurs les plus assidus.

On n'avait pas distribué de programme de la mission dans les hameaux de la paroisse, comme trop éloignés de l'église pour permettre de venir à 8h du soir. L'un de nous y alla pourtant avec Monsieur le vicaire. « Nous venons vous inviter à la Mission, » dit-il à un ouvrier en entrant chez lui. Comme il n'y comprenait rien : « Vous n'avez pas reçu le programme ? ajoutions-nous. — Oh ! pas encore, Monsieur ; mais ça ne peut tarder à venir. — Eh ! comment cela, puisqu'il n'y en a plus au presbytère? — Mais, Monsieur, vous venez pour les élections, n'est-ce pas ? Vous parlez du programme électoral, de la profession de foi du... ? — Oh ! du tout, ce n'est pas là notre affaire. — Qu'importe, Monsieur ! je pense comme vous, allez ! — Cher Monsieur, votez suivant votre conscience. — Mais, insistait-il, je suis comme vous, je souhaite un changement... Tout cela ne me va pas... — Monsieur, répétions-nous, nous ne faisons point de politique, la mission s'occupe du royaume du ciel ici-bas... » C'était un « bonus Israelita, in quo dolus non erat... »

Au bout de quinze jours, M. l'archiprêtre se demandait avec quelque anxiété si le mouvement vers l'église durerait quatre semaines. Il reconnaissait, toutefois, que ce n'était pas trop pour l'exposition des principales vérités, si oubliées de tant de pauvres gens. Ses paroissiens eurent le mérite de la persévérance. Le mouvement ne se ralentit aucunement ; vers la fin

même, de bonnes personnes, qui comptaient les jours, voulaient bien nous dire : « Quel dommage que cela doive finir si tôt ! — Priez pour les vôtres, répondions-nous, qu'ils aillent tous jusqu'au bout. » Elles prièrent bien, ces mères chrétiennes, ces demoiselles devenues pieuses que nous vîmes la troisième semaine si nombreuses aux exercices de la matinée et de l'après-midi, sans préjudice de celui du soir. Elles priaient Dieu, elles parlaient dans leurs familles, et Dieu faisait lever le bon grain. Les œuvres d'édification et de zèle, des Mères chrétiennes, de Ste Anne, de l'Apostolat de la Prière et du T.-S.-Sacrement, presque tombées depuis quelques années, avaient perdu leurs plus fervents adhérents, surtout dans la classe des fonctionnaires et dans celle des petits négociants. Il fallait ramener les habitudes de foi et de piété, et conduire à la fréquentation des sacrements, ou du moins à l'assistance à la messe du dimanche et à l'éducation chrétienne de l'enfance, par la fidélité à la prière du soir en commun. Aussi n'avons-nous pas manqué de réveiller les œuvres susdites et d'établir l'Association de la Ste-Famille, qui eut un très grand succès, à en juger, du moins, par les centaines d'images et de tableaux de tout format dont se pourvurent les trois quarts des familles.

Grande fut l'affluence à la messe de Requiem célébrée pour tous les défunts de la Paroisse le jeudi matin de cette troisième semaine ; les consécrations à la Ste Vierge et au Sacré-Cœur, avec illuminations extraordinaires, n'attirèrent pas moins de monde le soir des dimanches de la Passion et des Rameaux. Mais surtout, les communions générales des femmes à ces deux dimanches encouragèrent nos espérances pour le succès final de la Mission.

Vint le tour des hommes à la Semaine-Sainte. Nous leur avions envoyé à tous des invitations personnelles aux conférences pour hommes seuls des lundi-saint, mardi-saint et mercredi-saint. Grâce à Dieu, notre attente fut encore dépassée : cinq cents répondirent chaque soir à notre appel ; et les curieuses, confinées dans leurs maisons, n'en revenaient pas d'entendre résonner aux alentours de l'église les accents pieux de tant de mâles voix. Les missionnaires étaient appelés « faiseurs de miracles », sans avoir pourtant guéri le moindre boiteux ; mais le doigt de Dieu était là. Aux sermons suivants sur la Ste Eucharistie et la Passion, les places manquèrent. Enfin, les confessions du Samedi-saint furent la préparation de cette magnifique communion générale de la fête de Pâques, où 180 hommes, 70 jeunes gens et 200 femmes ou jeunes filles s'assirent au Banquet sacré.

Y compris les pénitents de la Prison (où des prédications avaient pu être aussi données), et les 40 autres qui nous vinrent encore le matin du lundi de Pâques avant notre départ, c'était une moisson d'environ 1800 confessions, dont 145 retours d'hommes et 250 de femmes. Les Pâques ordinaires montaient à 35 hommes ou jeunes gens et 450 femmes. Aussi, quel Te Deum à la clôture de la mission !... Combien avaient pleuré en recevant

l'absolution ! Combien d'autres nous avions vus, par la porte grillée du confessionnal, faire en sortant à leurs amis un joyeux signe de tête, comme pour dire : « Ça y est ! je suis net ! » C'était le bonheur de se sentir renouvelé dans l'innocence... « Qué j'suis donc contente ! » s'écriait une bonne vieille devant ceux qui allaient lui succéder au saint Tribunal ; et eux de lui sourire bonnement. Elle revenait de si loin !... Quelque chose comme 50 ans de retard. C'étaient toutes ces joies qui épanouissaient les cœurs et illuminaient les visages au chant universel du « Catholique et Français toujours ! » après les Vêpres et le salut final de Pâques, le 10 avril dernier.

N'oublions pas ces trois petits frères et leur sœur, s'échelonnant de cinq à dix ans, et qui furent baptisés le Samedi-saint ; puis, le lendemain, trente 1res communions de jeunes gens des deux sexes, de douze à vingt-trois ans, épaves recueillies pendant la mission, et que des personnes zélées avaient bien voulu catéchiser en cette occasion si heureuse. Un couple de dix-neuf ans avait aussi à faire la 1re communion et à recevoir la bénédiction nuptiale ou plutôt à se séparer. Nous n'avons pu aboutir ; car au beau milieu d'un catéchisme où ces malheureux assistaient chacun de son côté, les gendarmes sont venus les cueillir pour les emmener en prison préventive. « A merveille ! pensions-nous, les voilà séparés, et sur le chemin de la pénitence ! » Illusion ! ils sortaient au bout de quatre jours, innocents aux yeux de la justice humaine, se rejoignaient, et, à leurs démarches, nous pouvions constater un « projet d'exploitation cléricale » pour se rhabiller à neuf. Tout resta donc pour eux à l'état de projet.

Dieu soit loué, mon Révérend Père, pour tout le bien accompli ! qu'il donne la persévérance aux convertis ! qu'il mène à bon port ceux qui n'ont fait encore que s'ébranler ! Peut-être, par sa grâce, pourrai-je en retrouver quelques-uns à la fin de juillet, lors de la neuvaine de Ste Anne, pour laquelle je retournerai à Vervins.

Reverentiæ Vestræ infimus in X° servus ac filius.

Lebeau, S. J.

Une touchante conversion.

Lettre du P. L. Sœhnlin au R. P. Recteur de Jersey.

23 octobre 1897.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Je me permets de vous adresser le récit de *la conversion d'un homme qui s'est fait catholique pour avoir le bonheur de se confesser*. Il édifiera, je l'espère, les lecteurs des *Lettres de Jersey*.

Le 5 octobre dernier, je fus instamment prié de me rendre auprès d'un

monsieur R., hollandais protestant, qui occupe une assez belle situation en ville. Je m'y rendis le jour même et fus introduit dans son salon. Il avait auprès de lui sa femme et sa sœur. L'accueil fut très cordial, et dès l'abord sa femme me dit : « Depuis longtemps mon mari a l'idée de se faire catholique. Il pense que cela pourra contribuer beaucoup à la paix et au bonheur de son âme. Nous avons compté sur vous, mon Père, pour l'instruire et le préparer à ce grand acte. Je suis moi-même catholique, et la conversion de mon mari me causera une grande joie. »

Je félicitai vivement M. R. et son entourage, l'entretien se prolongea encore quelques instants, puis on nous laissa seuls tous les deux. Quand je fus ainsi en tête-à-tête avec mon interlocuteur, il se dressa devant moi avec une sorte de solennité sombre qui me fit presque peur : « Mon Père, me dit-il, vous ne savez peut-être pas pourquoi je vous ai fait venir... Eh bien ! c'est pour me confesser. J'en ai le plus grand désir et le plus grand besoin. Je souffre beaucoup de porter en moi des secrets dont le poids m'obsède. Je suis prêt à tout... entendez mon aveu. — Mais vous n'êtes pas catholique, lui dis-je en l'interrompant, et vous ne vous êtes jamais confessé. — N'importe, reprit-il, je me ferai catholique, j'y suis résolu, je crois à l'institution divine et à l'efficacité de ce sacrement. Je souffre tellement que je ne puis même plus pleurer. » Et en disant ces mots, avant que j'aie même pu l'en empêcher, il tomba à genoux à mes pieds et me fit sa confession. Je le relevai et l'engageai à une confiance filiale en la bonté de Dieu. Naturellement je ne lui donnai pas l'absolution, lui expliquant que son désir de la recevoir et ses humbles sentiments lui avaient depuis longtemps sans doute obtenu la grâce tant désirée de l'amitié de Dieu. Nous en vînmes ensuite à la question de sa conversion. Nulle difficulté, nulle objection. Nous parcourûmes le symbole, les sacrements, les commandements, les principales prières, le culte des saints, la primauté du Pape, cela lui semblait tout simple, vrai et beau. Je quittai cette demeure bien édifié et pensant en moi-même que ce pauvre hérétique à la conscience si délicate et en qui l'action de la grâce est si sensible, confondra au jugement de Dieu bien des catholiques qui se laissent aller sans scrupules ni remords à toutes sortes de désordres. Madame R. me promit de hâter elle-même l'instruction de son mari. Je vis son curé et écrivis à Mgr Williez pour obtenir, vu l'état précaire de la santé de mon néophyte, de le recevoir au plus tôt dans le sein de l'Église catholique.

Je ne tardai pas à recevoir les autorisations sollicitées et je l'annonçai à M. R., qui en fut ravi. Son état de santé s'était amélioré, je voulais différer son baptême, mais il me supplia tant et si bien que je résolus de recevoir son abjuration dès le lendemain. Le vendredi, 8 octobre, j'arrivai donc vers 3 heures chez M. R. On m'accueillit avec une joie visible et on me laissa seul avec lui. Après la confession, sa famille rentra près de lui. Il formula

alors et voulut même signer son acte d'abjuration, et je procédai au baptême sous condition. Nous y mîmes la solennité que comportait la cérémonie faite dans un appartement privé. Il répondit aux demandes d'usage avec beaucoup de piété et d'humilité, et au moment où je versai l'eau sainte sur le front de cet homme de 57 ans, il fondit en larmes et son entourage mêla ses larmes aux siennes. Je mis sur son épaule l'étole blanche, dans sa main le cierge allumé en lui traduisant les belles prières de la liturgie. Il reçut aussitôt après l'absolution que je lui donnai aussi sous condition. Puis, avec les membres de sa famille, j'embrassai mon fils spirituel, devenu avec une âme régénérée et toute blanche, un enfant de la sainte Église, notre mère. Il me dit ensuite qu'il avait fait le vœu de devenir catholique, qu'il acceptait volontiers les peines, les souffrances et la mort même en reconnaissance d'un si grand bienfait.

Ces braves gens me forcèrent ensuite à accepter une généreuse aumône pour les pauvres, me prièrent d'en remettre de leur part une semblable à M. le Curé de leur paroisse et me demandèrent de chercher deux enfants pauvres de familles méritantes à l'éducation chrétienne desquels ils veulent contribuer.

Le lendemain, au milieu de l'émotion générale, M. R. fit sa première communion. Depuis lors sa santé continue à s'améliorer et il goûte beaucoup de joie et de consolation intérieure. La grâce de Dieu s'est manifestée admirable dans son action sur cette âme.

Reverentiæ Væ infimus in Xº servus.

Léon Sœhnlin, S. J.

Quelques détails sur une mission à Plain-faing.

Deux Pères ont donné avant Pâques, une mission à Plain-faing, petite ville industrielle des Vosges. Le 1er dimanche, église à peu près vide ; le lundi, un Père va visiter les 7 usines, serrant la main à chaque ouvrier ; le soir, l'église était à peu près pleine. Depuis, elle fut trop petite, et 50 à 60 personnes ne purent trouver place. Les directeurs d'usine sont tous là. Un soir que le travail finissait une demi-heure plus tard, le Père envoya aux usines une lettre avec cette adresse : « A messieurs les ouvriers de telle usine ; faire passer à tous les métiers, » et à l'intérieur : « Allons, les amis, qu'on presse le dégraissage des métiers, je ne commence pas sans vous » : et ils vinrent sans prendre le temps de souper.

A la fin de la mission, les missionnaires obtinrent un grand succès. Un grand bal public est d'usage à Plain-faing à Pâques et les jours suivants. Dès le jour des Rameaux, on commence à bâtir une salle de bal superbe. Le prédicateur, après la messe, prie les jeunes gens de rester et leur pro-

pose la création d'un cercle catholique. Conditions d'admission : ne jamais aller au bal public. 120 adhésions sont réunies séante tenante.

Cependant le dimanche de Pâques, le bal s'ouvre, musique assourdissante. Pendant la messe où les jeunes gens sont venus fidèlement et ont fait leurs Pâques, le Père ne dit rien, mais à la sortie il prie les jeunes gens de 16 à 20 ans de rester. Ils ne restèrent pas seuls : les demoiselles trop curieuses doivent presque être expulsées par la force.

« Eh bien, mes amis, leur dit le missionnaire, vous voyez, on vous provoque, c'est une insulte, on s'imagine que vous allez passer l'après-midi de ce jour de Pâques, de cette clôture de mission autrement que vous l'avez commencé. Montrez-leur que vous n'êtes pas hommes à embrasser Notre-Seigneur sur une joue pour lui cracher ensuite sur l'autre, etc. » On renouvelle les promesses du cercle. Néanmoins le Père contemple la sortie d'un œil anxieux : les cabaretiers, les organisateurs faisaient les avances. La jeunesse tint ferme : il en fut de même le soir ; on ne vit au bal à peu près personne du monde qui se respecte. Le lendemain, même fiasco ; dès 11 h. du soir on démolissait la baraque. (Le Père était parti à 2 kilom. avec ses jeunes gens jouer la Passion dans une salle d'usine : les acteurs avaient encore voulu communier le matin.)

BRÉSIL.

Traits de mœurs.

Extraits de diverses lettres du P. Russell à plusieurs Scolastiques de Jersey et d'Enghien.

Itu, le 15 novembre 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

L'AUTRE jour, pour faire diversion à l'étude de la théologie, je partis avec le professeur de dessin du collège. Il avait son fusil, car le gibier abonde dans les bois environnants. Nous commençons par voir un *véado*, sorte de grand cerf; puis, des perroquets, des sabias — de loin, nous entendons un régiment de singes qui se battent en criant comme des fous — puis, des toucas. — Vers midi ½, nous étions dans un chemin sous bois — la chaleur était étouffante. Que voyons-nous soudain ? Un énorme serpent à sonnettes *(crotalus horridus)* qui digérait tranquillement dans le chemin. Cette espèce, la plus venimeuse du Brésil, n'attaque pas l'homme heureusement, et ne mord que si elle est inquiétée. Néanmoins, ce n'est pas avec le bâton que j'avais à la main, que j'aurais pu tuer ce gaillard-là. « Espera !

(attendez !)» me dit mon compagnon. Son fusil étant au cran de sûreté, il a le temps de l'armer, de viser le monstre qui s'en allait, et de lui loger dans le cou une décharge qui l'arrête. Nous l'achevons avec le bâton. Mon compagnon va dans une ferme peu éloignée chercher un récipient pour rapporter l'animal au collège — et actuellement il fait l'ornement du cabinet d'histoire naturelle. Le milieu du dos a 22 centimètres de tour.

Vous comprenez que dans un pays comme celui-ci, la protection du P. Anchieta n'est pas de trop : elle est infaillible, comme vous le savez : jamais n'a été mordu ni un Père, ni un élève, ni un domestique des Pères. Et pourtant il y a des faits assez étonnants. Une fois un Père avec des élèves rencontre un jararaca. — Il veut l'éloigner avec une canne : le serpent s'enroule autour de sa jambe. — Terreur des élèves. — Le Père lève un peu sa soutane, et le serpent s'en va sans demander son reste. Un autre jour, le P. de Lorenzi, qui est ici, marchait dans un bois quand un serpent de 2 mètres se laissa tomber juste devant lui d'un arbre où il était enroulé. Depuis ce temps-là, il n'entre jamais sous bois sans dire un *Pater* et un *Ave* au P. Anchieta.

Dans les fortes chaleurs, on a vu de ces messieurs jusque dans les chapelles intérieures du collège — et une fois, à la maison de campagne, sous un lit... — Mais les plus à plaindre sont les pauvres nègres, qui vont pieds nus. Un de ces pauvres diables travaillait dans un champ : avant de s'en être aperçu, il avait été mordu 3 fois par un jararaca (car la morsure se sent à peine). Il revient à sa fazenda, à une demi-lieue, — mais en arrivant il a tout le corps tuméfié — et expire en quelques heures.

En revanche, l'autre jour, on nous dit dans une colonie italienne qu'un jeune homme ayant été mordu, dans les champs, par la même espèce (jararaca), en fut quitte pour 20 jours de lit, parce qu'il avait aussitôt frotté la plaie avec du tabac mâché (c'est un remède des nègres) et absorbé près d'un litre de *pinga* — c'est l'eau-de-vie du pays.

Puisque j'en suis à vous parler des colonies, vous ne pouvez vous imaginer avec quelle joie on accueille le « padre », quand il passe dans une colonie. Celle dont je vous parlais à l'instant se compose de 50 à 60 personnes. Tous venus d'Italie il y a 25 ans, ou nés depuis dans la colonie, ils sont tous parents et habitent 7 ou 8 maisons fort rapprochées. A notre arrivée, on nous fait entrer, après avoir attaché les chevaux à un arbre. Vieillards, enfants, tous arrivent. L'autre scolastique,qui est italien, demande des nouvelles de tous. — Alors ces braves gens racontent toutes leurs affaires. — Pendant ce temps, la ménagère fait cuire des œufs, prend de la galette dans le bahut, va chercher du vin et de la pinga. Puis, deux jeunes gens remontent à cheval pour nous conduire dans une magnifique forêt, voisine de là. Comme j'avais ma sténo-jumelle, le P. Anzuini dit à ces braves gens qu'au retour on photographiera la colonie. Or au retour que

voyons-nous ? Les habits de travail étaient devenus des vestes avec cravates de couleur, — les vieilles robes étaient devenues des robes rouges, vertes, bleues.... transformation complète. Pendant que mon compagnon plaçait tout le monde sur des bancs, devant la maison, je riais à part moi du sérieux de la situation : car ayant appris la photographie depuis deux mois, et arrivant avec des plaques dont la gélatine a fortement souffert de la chaleur des tropiques, je me trouvais devant une probabilité assez forte de *flou* complet. Cela a donné quelque chose, heureusement. Ensuite nous remontons à cheval, après les adieux les plus touchants de ces braves gens qui nous baisent la main.

Or les vieux missionnaires disent qu'il en est ainsi partout. Et c'est pourquoi je dis : quel dommage qu'une mission aussi belle, belle du moins par les résultats qu'elle promettrait aux missionnaires, soit comme délaissée. — Pas de monde pour parcourir ces fazendas, ces colonies, donner les sacrements, encourager ces âmes si ouvertes à la religion. Le moindre missionnaire, de l'aveu de tous, peut faire ici un bien incalculable. Aussi il faut entendre se lamenter le P. Thaddée, le P. Rocchi, et les autres, quand ils constatent l'indifférence des provinces d'Europe en présence de si grands besoins, — alors que d'autres missionnaires, occupés ailleurs, se heurtent à l'indifférence, au scepticisme de ceux qu'ils s'efforcent d'évangéliser.

Pour moi j'espère bien que le bon Dieu me donnera assez de santé pour m'acclimater. Pour peu que j'y arrive, et j'ai assez bon espoir, les Pères brésiliens me disent que je pourrai faire du bien, moi aussi, dans ce vaste champ, où la place ne manque pas, je vous garantis.

Il me reste à vous dire quelques mots des grandes fêtes dont nous sortons à peine. — Ailleurs on peut dire : la fête du P. Recteur. — Mais ici c'est : les fêtes du P. Recteur. J'ai encore dans l'oreille le bruit des pétards, des fusées, accompagnement indispensable de toute fête brésilienne qui se respecte.

Il y a des années où ces fêtes attirent, outre les anciens élèves, un concours immense d'étrangers, jusqu'à des évêques, ministres, députés, sénateurs. On loge tout ce monde pendant 3 jours dans le collège, — les classes se transformant en dortoirs.

Je renonce à vous décrire les banquets, les toasts vibrants qui, selon l'usage brésilien, se succèdent sans nombre vers la fin ; — j'ai notamment remarqué celui qui finissait ainsi : « Bebo ao palladio da civilisacâo, a companhia de JESUS ! »

Puis, des cérémonies fort belles à l'église du collège,— jusqu'à deux panégyriques (dont l'un de 2 heures), dans un seul jour. A la porte, les pétards retentissent, surtout au moment du Gloria, du Sanctus, de l'Élévation, et quand le prédicateur monte en chaire.

Puis, une comédie qui devait être fort spirituelle, à en juger par ce que j'ai compris, et par la mimique des acteurs.

— Un petit détail que j'ai beaucoup aimé, est celui-ci. Un avocat, très bon catholique, de Saô Paulo, monte sur la scène, au cours de la séance du soir, et parle aux élèves du devoir imminent de la lutte, s'ils veulent sauver la patrie, car elle est réellement en danger. — Puis, allusions bien senties aux tristes événements qui se déroulent ici : la révolution gagnant du terrain, parce que la religion est bannie de l'état.

C'était absolument M. de Mun parlant aux élèves de Canterbury dans la grande salle, — vous vous en souvenez ?

Itu, 13 décembre 1897.

J'ai peine à me figurer que vous êtes peut-être à grelotter à Enghien, ou même à patiner sur les étangs glacés du parc, tandis que nous, sous nos tropiques, étant actuellement au fort de l'été, ne savons où nous mettre. Nous avons eu 33° déjà plusieurs fois. J'espère néanmoins m'y faire. D'ailleurs on combat l'action énervante de la chaleur par divers petits moyens, au nombre desquels sont les infusions — thé tous les soirs — toute la journée, il y a au réfectoire du café chaud. — De plus, il y a dans chaque chambre une cruche en brique, où l'eau se conserve admirablement fraîche.

Je vous envoie la photographie d'un jeune négrillon chargé ici, entre autres choses, de tirer les fusées, pétards, etc., à chaque fête, noble emploi dont il s'acquitte très sérieusement. J'ai eu quelque peine à le faire poser, mais, une fois la photographie faite, il jubilait. Seulement, je voyais qu'une chose le troublait, et il finit par me le dire : « Mas, Padre, nâo estou bastante preto. (Mais, Père, je ne suis pas assez noir). » Il croyait qu'en laissant la photographie au soleil, il arriverait à devenir plus noir.

L'autre jour avait lieu à Itu (dans la ville) la procession de l'Immaculée Conception, où j'eus l'honneur de porter la dalmatique et de tenir la chape du célébrant. Nous étions sous un dais porté par 6 hommes, bien qu'on ne portât pas le S. Sacrement mais seulement la relique de la croix. C'est là que j'ai pu voir de près la foi naïve et bonne de ces populations, moitié nègres, moitié blanches, qui, malheureusement, manquent de prêtres.

On avait préparé, sur le passage de la vraie croix, de vraies décharges d'artillerie. Dans le cortège se trouvaient des nègres portant des bannières.

Itu, les 15 et 23 mai 1898.

Nous sommes entrés dans notre *hiver* des tropiques : c'est ici la saison enchanteresse, et le P. Sénepa, qui prêche le mois de Marie, avait raison de dire que ce mois est, pour l'autre hémisphère, la saison des fleurs, du printemps, et pour celui-ci le commencement du *rafraîchissement* et des beaux jours. Le soleil est moins méchant ; matin et soir on a vraiment froid, et, dans la journée c'est un ciel comme je n'en ai jamais vu, et un plus beau temps que votre juillet, quoique ce soit notre *novembre*.

Les bananes et les oranges font suite aux fruits de l'été, mangues, ananas, abacatès, jaboticabals, abacassiz, passiflores, manaos, etc., etc.

Quand le vent du sud souffle, il amène le froid avec une soudaineté telle que chacun gagne, qui un rhume, qui une migraine, qui un rhumatisme, car le froid arrive comme un voleur, sans avertir.

Ce froid n'est qu'un minimum de 1° au-dessus, *la nuit*, mais nous avons si chaud pendant 8 mois que cela paraît très sensible.

Les cérémonies de la semaine sainte se font au Brésil avec grande pompe (y compris les pétards et fusées, dès que l'*Alleluia* a retenti le Samedi Saint). Un peuple immense y accourt.

Cette année, les élèves du collège les ont suivies à la « matriz » d'Itu, et pour vous prouver à quel point l'amour du culte extérieur est inné chez le brésilien, un élève des moyens, entendant partir toutes les cloches au *Gloria in excelsis*, partit lui aussi d'enthousiasme, et se mit à battre des mains....

Puis il y a la « queimada » de Judas. A l'issue de la cérémonie du Samedi-Saint, une foule immense attend sur la place de l'Église. Il y a là un Judas en carton, suspendu à une potence. Le diable est suspendu à côté. — L'un et l'autre sont bourrés de pétards. — On met le feu à une pièce de feu d'artifice dont le bouquet est : *crepuit medius* de part et d'autre. Et chacun s'en va content : justice est faite.

Alfred Russell, S. J.

Une tournée à cheval.

Lettre du P. Russell au P. J. de Broglie.

Itu, le 31 juillet 1898.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je vous envoie le récit d'une tournée à cheval faite avec le R. P. Recteur du collège. Elle vous intéressera peut-être, en vous faisant connaître un petit coin du Brésil.

Les Pères ont reçu en don, il y a quelques années, une montagne... Oui, une montagne de 1500 hectares, s'il vous plaît, et de 1200 mètres d'altitude, qu'on nomme la *Serra do Japy*.

Que pourrait-on bien faire de cette montagne ?

C'est une question qu'on s'était plus d'une fois posée, et c'est pour essayer une fois de plus de la résoudre que notre Père Recteur me dit l'autre jour : Allons à cheval à Cabréuva. De là nous monterons au Japy ; puis nous reviendrons le jour suivant à Itu, en passant par une fazenda que je connais.

Je me fis d'autant moins tirer l'oreille que, sortant tout frais de l'*ad audiendas*, j'ai encore dans la tête des cas de morale qui se disputent entre eux, et 2 jours de cheval sont tout à fait de nature à détendre la tête en fatiguant le corps.

Nous partons donc dimanche à 3 heures, emportant, entre autres choses, une foule de médailles, chapelets et images (*santinhos*, petits saints) pour distribuer aux enfants.

A notre départ, le soleil était encore torride, car, en hiver comme en été (notre juillet correspond à votre janvier), quand le soleil frappe, il frappe d'importance. On s'y habitue, heureusement, et après les premiers mois, on peut le défier davantage. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait des précautions à prendre.

En revanche, dès que le soleil se couche, tandis que la chaleur continue de plus belle au fort de l'été, elle tombe, au contraire, en hiver et fait place à un petit *fresquinho*, qui devient quelquefois *friosinho*, et même tout à fait *frio*.

Vers 6 heures ½ nous commençons à apercevoir les lumières de Cabréuva, et un instant après, nous sommes à la porte de la maisonnette du *vigario* (curé) ; on aperçoit, malgré l'obscurité, un énorme cactus qui étend ses grands bras comme un spectre dans la nuit. Nous entrons ; l'hospitalité la plus simple et la plus cordiale nous attend. Précisément le bon *vigario* abrite sous son toit à ce moment-là une ribanbelle de neveux petits et grands, et tout cela s'empresse autour des *Padres*, leur baise la main, puis prépare le souper. C'est une vraie fourmillière.

La position de ce *vigario* dans sa paroisse est celle d'un père de famille. Il est là depuis 25 ans, et une fois, l'évêque de Saô-Paulo ayant pensé à le changer, toute la paroisse déclara net qu'elle ne voulait pas entendre parler d'un autre que lui, et ne recevrait pas le nouveau. Au Brésil, un curé qui a un peu de zèle et qui aime ses paroissiens, est un Dieu dans sa paroisse, il fait la pluie et le beau temps, entre partout presque sans frapper, n'a qu'à manifester un désir pour obtenir tout, et peut, s'il est saint homme lui-même, faire de sa paroisse, en peu de temps, une vraie communauté religieuse.

Une des choses qu'on a peine à s'expliquer, c'est qu'avec le manque de prêtres, et de bons prêtres en nombre suffisant, dont souffre cet immense pays, le peuple ait gardé un fond de foi et de respect pour la religion, qui le fait accourir au devant du missionnaire et des sacrements. Si la franc-maçonnerie a fait déjà des ravages considérables dans les classes dirigeantes, elle semble avoir, jusqu'à présent, laissé à peu près intacte la foi du peuple.

Pour en revenir à Cabréuva, nous y apprîmes que tous les hommes sauf 1 ou 2 font leurs Pâques. Or la paroisse compte 5000 à 6000 âmes, dont 2000 dans le village même, et 3000 disséminées dans les montagnes avoisinantes.

Après avoir causé un peu de tout cela, nous nous couchons tôt, car nous avons déjà 3 h. de cheval, et les 3 premières sont toujours les plus pénibles.

A 4 heures du matin, heure fixée pour le lever, le R. P. Recteur n'est pas peu surpris d'être éveillé par des airs de valses que son réveil-matin — celui que le *vigario* lui a prêté — joue pendant un ¼ d'heure. — Pas moyen de n'être pas éveillé.

Après la messe, la caravane s'organise. Sept ou huit chevaux habitués à la montagne sont sellés, et en avant. Le *vigario* est dans le costume habituel des prêtres brésiliens en tournée de voyage à cheval. Figurez-vous une grande blouse toute blanche, sans manches, de la forme de ces caoutchoucs que les élèves de nos collèges de France mettent en promenade quand il pleut. Au-dessous, deux grandes guêtres. Tout le bas de la soutane est ficelé en paquet, et pend sur le côté, mais invisible sous cet accoutrement original ; ajoutez à cela, en guise d'étriers, deux espèces d'étuis en cuivre pour mettre les pieds ; mettez sur le tout un chapeau à larges bords, surmonté, quand le soleil darde, d'une grande ombrelle noire; et dites-moi si sous ce costume de Kabyle du désert nos bons *vigarios* ont à craindre les coups de soleil.

Le *guarda-po*, tout blanc lui aussi, dont je vous ai déjà parlé, est un grand cache-poussière avec manches, descendant jusqu'aux talons. Il est plutôt fait, lui, pour les voyages en chemin de fer. C'est celui qu'emploient de préférence nos Pères, même pour aller à cheval.

Voilà donc notre caravane équipée. Un jeune homme porte son fusil, car, dit-il, il a parfois vu là-haut des singes plus grands que lui, et il voudrait en descendre un pour le muséum du collège d'Itu.

La première partie de la route se fait en plaine ; nous nous engageons ensuite sur les pentes gazonnées pour gravir le *morro*. Nous ne tardons pas à rencontrer une forêt vierge que nous longeons quelque temps et dont nous admirons l'aspect grandiose et sauvage. On les coupe de plus en plus au Brésil pour mettre à la place des plantations de café. C'est regrettable à tout point de vue ; passant sur le côté esthétique, qui pourtant a sa petite valeur, il est prouvé que le déboisement dans les pays tropicaux arrive à modifier complètement le climat. La sécheresse succède aux pluies régulières de l'été, qui étaient favorisées par les grandes forêts ; l'air se vicie plus vite, les fièvres arrivent comme chez elles.

Enfin c'est regrettable aussi, car, au dire des économistes compétents, il y a actuellement surproduction de café au Brésil. La concurrence avec d'autres pays à café devient plus difficile à soutenir, d'où baisse du prix, et finances du pays aux abois.

Quoi qu'il en soit, le café n'a pas tellement tout envahi qu'il ne reste encore quelques magnifiques forêts et nous en avions sous les yeux un échantillon.

Il y a là un contraste: en plaine, la campagne brésilienne est presque

entièrement dépourvue de ces grands et beaux arbres comme on en voit en France ; tout est rabougri par l'effet du soleil, tout est étriqué ; et quant à la verdure, elle n'est pas *verte* mais grisâtre. Au contraire, entrez-vous dans un grand bois, et à fortiori dans une *matta virgem* — elles se trouvent en général, sur les bords montueux des rivières — alors vous êtes émerveillé des colosses qui, sortant du fouillis inextricable des lianes, se dressent vers le ciel en colonnes gigantesques. Les uns, merveilleusement droits, sont nus jusqu'à une très grande hauteur, et là s'étale l'ombelle verdoyante ; ce sont les *perobas*. — D'autres, pour varier, s'élèvent au contraire avec un monde de plantes parasites, d'orchidées, de cactées, de lianes pendantes, et sous cet enchevêtrement, qui est parfois d'un effet superbe, le tronc disparaît complètement. Rameaux et feuilles couronnent le tout comme d'un dôme ; on a laissé à ces géants de la forêt vierge le nom indien de *jéquitiba*.

Cependant nous continuons notre route ; les chevaux ont maintenant à grimper sous un soleil de plomb, ce qui nécessite de fréquents arrêts pour les laisser souffler.

La montée devient, par endroits, si raide, qu'il faut se tenir à la crinière du cheval pour ne pas perdre le centre de gravité. Un des hommes nous dit : « Ici, il y a 5 ans, le P. Rocchi a dû s'arrêter, son cheval ne pouvant le mener plus haut. » Ceux qui ont connu le P. Rocchi à la rue de Madrid ou à Laval comprendront la chose.

Pour nous, nous arrivons sans encombre ; à mi-côte, un homme se joint à nous, il est armé d'une longue serpe pour tailler dans la brousse, au besoin ; et au sommet (1200 mètres environ) le P. Recteur constate qu'il serait difficile de trouver des colons qui consentissent à s'installer à ces hauteurs pour faire valoir la terre. Le *vigario* de Cabréuva prétend que des Trappistes seuls auraient ce courage.

La vue dont nous jouîmes au sommet aurait été fort belle si, dans toutes les campagnes des environs, les mois de juillet et d'août n'étaient consacrés à brûler les forêts et la brousse, ce qui enfume l'atmosphère, et donne à tout un aspect *fumaçado*. Pour se soustraire au soleil de midi, toute la caravane entra dans un bois, et l'on fit honneur aux provisions apportées de Cabréuva. S'il n'y eut pas de toast à la fin, c'est que l'on était bien fatigué, car les *brindes* sont plus en honneur au Brésil que nulle part ailleurs. Les moindres piques-niques en comportent 2 ou 3. Les enfants du continent noir, venus au Brésil du temps de l'esclavage et restés depuis l'affranchissement, ont eux-mêmes leurs toasts quand ils sont entre eux, et l'on cite ces deux-ci, qui terminèrent une réunion de nègres : « Moi, je bois à 3 initiales : A, D, M. Je bois donc d'abord à la santé du senhor Asebio (pour Eusebio) ; ensuite, je bois à dona Anna (une des négresses présentes)

et enfin à la menina Amelia (la petite Amélie). » — Et moi, je bois à la santé de celui qui le premier a inventé de manger. »

A notre retour à Cabréuva, nous prîmes un peu de repos, mais fort peu, car le R. P. Recteur, voulant me montrer un peu les intérieurs brésiliens, avait décidé de compléter la tournée en passant par une ou deux fazendas dont il connaît les propriétaires. Donc malgré nos 8 heures de cheval et le petit malaise bien connu qui en était la conséquence, nous nous remettons en selle vers 4 heures. Le *vigario* ne peut se séparer de nous, il nous accompagne, et enfin un jeune Brésilien porte, sur un quatrième cheval, un autel portatif pour la messe du lendemain. Nous voilà repartis ; la nuit ne tarde pas à venir. A la latitude où nous sommes, la longueur des jours, été ou hiver, ne diffère pas sensiblement, et la tombée de la nuit a lieu entre 6 heures et 7 h. ½. Ce sont les deux limites extrêmes ; en juillet, on n'y voit donc plus à 6 h. ¼.

En revanche, voici les belles constellations de l'hémisphère Sud qui viennent égayer le voyage. Le Scorpion paraît au zénith, et, à la place de votre Grande-Ourse,

« ..... la croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé
La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin... »

Quoique perchés un peu moins haut que le condor en question, la scène était belle pour nous aussi, et le souvenir du P. Longhaye lisant les beaux vers de Leconte de Lisle me revenait assez naturellement à l'esprit. Mais bientôt il ne s'agit plus de poésie : un épisode, assez fréquent dans les excursions, vint apporter la note gaie : le bon *vigario* nous avait engagés dans un *cafésal* (plantation de café) qui, disait-il, devait nous raccourcir, et dans lequel nous nous perdîmes magnifiquement. Impossible de retrouver la direction. Après bien des allées et venues et une heure de recherches inutiles pour sortir du café, le clair de lune nous fit enfin apercevoir une habitation où nous dûmes éveiller les gens déjà couchés, pour savoir d'eux le chemin de la fazenda que nous cherchions. Nous en étions fort près sans le savoir, et peu après nous eûmes à éveiller aussi les *fazenderos*, qui se mirent en quatre pour nous héberger. Car l'hospitalité au Brésil est très en honneur, et se pratique avec la plus grande cordialité.

Il y a presque toujours dans la salle principale un ou deux hamacs, où, quelle que soit l'heure du jour, on vous invite à vous étendre si vous êtes fatigué, et cela sans cérémonie. Puis, d'heure en heure, vous voyez arriver un négrillon qui apporte du café ou des fruits de la fazenda. En vous parlant, le *fazendero*, qui est souvent millionnaire, et toujours très riche, s'assied familièrement sur son hamac en fumant, et en se laissant balancer ; il est souvent pieds nus, quoique ce soit un grand seigneur, au moins par la for-

tune, l'étendue des propriétés et le nombre des hommes qu'il dirige. Un *fazendero* peut avoir 100, 200 ou 300 colons qui sont là avec toute leur famille, installés dans une foule de petites maisonnettes qui entourent ou avoisinent la maison principale. Aussi lorsqu'on arrive, on se croit dans un petit village, alors qu'en réalité on est dans une immense ferme, une immense exploitation de café et de canne à sucre. La plupart des colons des fazendas voisines d'Itu sont des émigrés italiens. Il y a aussi beaucoup de nègres, pour les travaux plus durs.

Si vous songez que ces fazendas sont isolées, et loin de toute église, de tout village, vous comprendrez combien ces pauvres gens sont privés des secours de la religion. Aussi une des grandes occupations des missionnaires brésiliens consiste dans la visite des fazendas. Presque tout ce monde se confesse alors, car, comme je vous le disais, le peuple est ici, par nature, foncièrement religieux. Que de bien on peut faire !

Il y avait, dans cette fazenda comme dans presque toutes les autres, une petite chapelle rustique, où le R. P. Recteur dit la messe.

Une ribanbelle d'enfants des colons faisait couronne autour de l'autel, et derrière, au dehors, se tenaient hommes et femmes, heureux d'avoir une messe, chose si rare pour eux. Enfin vers 10 heures nous mîmes le cap sur Itu. Il va sans dire qu'en chemin nous fûmes encore arrêtés par un autre *fazendero* qui, ayant reconnu des *Padres*, nous fit descendre de cheval pour avaler chacun une tasse de son café, goûter de son manioc, visiter sa petite chapelle. Quand nous arrivâmes à Itu nous avions nos 15 heures de cheval, depuis ces deux jours. Heureusement que l'allure habituelle du cheval brésilien est un intermédiaire entre le trot et le galop, allure facile à supporter longtemps. Ceci n'empêche pas que les 3 ou 4 jours qui suivirent je ne pouvais m'asseoir sans pousser un : « Aïe ! » que vous comprendrez sans peine.

J'espère refaire connaissance avec le cheval brésilien, mais alors pour de véritables tournées apostoliques, s'il plaît à Dieu. Je me recommande à vos prières pour que ce moment ne tarde pas trop.

Infimus in X° servus et frater.

A. Russell, S. J.

GALICIE.

Histoire de « Notre-Dame des Novices ».

Relation du P. Tommiczak.

LE noviciat de *Staraviès*, de la province de Galicie, jouit d'un trésor bien précieux et bien cher à tout cœur dévoué à la Ste Vierge. C'est une petite et modeste statuette de Notre-Dame de Lorette, appelée d'ordinaire «*Mater Novitiorum* » et vénérée depuis plus de deux siècles par les novices polonais de l'ancienne et de la nouvelle Compagnie. J'ose espérer que les lecteurs des *Lettres de Jersey* me sauront gré de leur raconter l'histoire de cette statuette miraculeuse, le plus doux souvenir de la dévotion de nos Pères à la Ste Vierge. Grâce à l'obligeance du R. P. Mellins, Recteur et Maître des novices, j'ai eu sous la main tous les documents nécessaires à ce travail.

***

D'abord quelle est l'origine de la statuette en question ? Il y a à ce sujet deux opinions un peu différentes. L'une d'elles nous apprend que la statuette avait été sculptée par le Vénérable Père Nicolas Lancicius (1), connu dans toute la Compagnie par sa sainteté et ses opuscules spirituels. L'autre prétend que la statuette a été apportée d'Italie par ce vénérable Père, en 1606, quand il revenait de Rome en Pologne. Cette seconde opinion me paraît plus certaine que la première. Nos Pères aimaient beaucoup, quand l'occasion s'en présentait, à faire un pèlerinage à Lorette, et à prier dans la Santa Casa de Nazareth ; il est donc tout naturel que le Vén. Père Lancicius revenant en sa patrie se soit arrêté à Lorette, et ait emporté comme

---

1. Le Vénérable Père Nicolas Lancicius naquit en Lithuanie près de Vilna en 1574, de parents calvinistes acharnés. Élevé dans les erreurs de sa secte, il s'adonna avec ferveur aux études, pour pouvoir défendre la doctrine de Calvin contre les jésuites. Convaincu par nos Pères de la fausseté de sa doctrine, il embrassa le catholicisme et demanda l'admission dans la Compagnie de JÉSUS. Hélas ! Le R. P. Provincial Louis Marsellus refusa de se prêter à ses vœux, avant qu'il eût converti son père. Le jeune homme ne se découragea pas, et le bon Dieu bénit ses efforts généreux, car son père se fit catholique à l'âge de 60 ans et quitta un poste avantageux pour mieux prouver sa complète conversion. En 1591, le P. Lancicius commença son noviciat à Cracovie, mais bientôt il fut envoyé à Rome, où il fit toutes ses études. Ordonné prêtre en 1601, il fut occupé avec le R. P. Orlandino à préparer des matériaux pour l'histoire de notre Compagnie. —De retour dans son pays, il fut tour à tour Recteur de plusieurs collèges et deux fois Provincial. Tout le monde admirait ses vertus, et le vénérait comme un saint. Quand il paraissait dans la rue, le peuple reconnaissant le bon Père Nicolas s'agenouillait devant lui, et le roi Ladislas lui baisait la main quand il le rencontrait. Aussi Notre-Seigneur éprouvait-il son fidèle serviteur. Une lettre conservée dans les archives nous dit assez quelles souffrances il avait à supporter. Étant Recteur du collège de Cracovie, il écrivait en toute simplicité au T. R. P. Général Mutius Vitelleschi : « Ma vie est si dure, si pénible que Notre-Seigneur lui-même en a eu pitié, et après avoir détaché de la croix un de ses bras il l'a tendu vers moi. » Cette croix est conservée encore de nos jours dans l'église de Ste-Barbe à Cracovie.

Après une vie pleine de bonnes œuvres, le V. Père Nicolas mourut en odeur de sainteté, en Lithuanie, près de Kovno, en 1652. Par malheur, nous ne savons pas même où se trouve son tombeau. On prétend que son corps aurait été enlevé pendant la guerre des Polonais contre les Suédois ; d'autres disent, que les hérétiques auraient brûlé ses ossements pendant l'occupation de la Lithuanie.

souvenir la statuette de Notre-Dame qui fait l'objet de notre vénération. Quoi qu'il en soit,il est hors de doute que la petite statuette, actuellement possédée par le noviciat de Staraviès, a jadis appartenu au Vén. Père Lancicius, qui l'emportait toujours avec lui dans ses nombreux voyages à travers la Pologne. C'est devant elle qu'il faisait ses prières, c'est à elle qu'il recommandait ses propres besoins et ceux de ses fils spirituels. La tradition de nos Pères, et surtout l'histoire de la Russie-Blanche le confirment en termes indiscutables (1).

La tradition nous a transmis un trait charmant de la dévotion filiale du V. P. Lancicius à la Ste Vierge.

Étant Recteur d'un collège, il ordonna un jour aux novices d'aller en promenade. Mais le ciel se couvre, et une pluie maussade commence à tomber. Le Fr. Admoniteur, tout désolé, va trouver le R. P. Recteur pour lui demander un contre-ordre : celui-ci refuse, et se tournant vers le novice, lui dit en toute simplicité: « Voilà ma statuette, mettez-la dehors sous la pluie. Si elle ne veut pas se mouiller, qu'elle fasse cesser l'averse. » Le Frère Admoniteur, en fils obéissant de S. Ignace, exécuta fidèlement l'ordre du R. P. Recteur; la pluie cessa de tomber, et les novice, remerciant la Ste Vierge, firent une bonne promenade.

Après la mort du Vén. Père Lancicius, le noviciat de Vilna hérita de la statuette miraculeuse. Elle fut placée dans la salle commune des Novices, pour leur rappeler les vertus du R. P. Nicolas, mais surtout sa tendre dévotion à la Ste Vierge. Depuis ce temps la petite statue devient une vraie « *Mater Novitiorum* ». Elle ne quittera plus ses fils chéris, elle les suivra partout où il plaira à la divine Providence de pousser la barque frêle qui les abrite. Pendant un siècle nous n'avons aucun détail sur notre statuette. Les générations se succèdent dans le noviciat de Vilna ; toutes en sortent pleines de zèle pour la gloire de Dieu,et embrasées d'un amour ardent pour la Ste Vierge. Les œuvres qu'ont accomplies les Pères de la province de Lithuanie, nous disent assez de quel amour de Dieu et du prochain ils devaient être enflammés, en travaillant à la conversion des schismatiques, et en mourant pour la sainte foi. Durant ce siècle,sans qu'on puisse préciser la date, la Vierge et l'Enfant JÉSUS reçurent des couronnes d'or, et la statuette fut revêtue d'une robe d'argent. La tradition rapporte que l'or des couronnes fut fourni par nos Pères, revenus d'une pénible mission en Perse.

Enfin arriva l'année désastreuse de 1773 qui finit par la suppression totale de la Compagnie de JÉSUS.

Lorsque le Noviciat de Vilna eut été fermé, et les novices dispersés, la statuette fut enlevée par le R. P. Poczobut, astronome fameux, et professeur

1. *Historia Soc. Jesu Rossiacae, conservatae in Alba Russia et propagatae,* auctore R. P. Nicodemo Musnicki S. J. pars I, lib III, § 7.

à l'université de Vilna. Ce Père fut transporté de joie de conserver chez lui ce trésor des novices et de prier devant la Ste Vierge, pour le rétablissement de la Compagnie, conservée dans la Russie-Blanche. — Nos Pères, dont la mort, la vieillesse, et les infirmités éclaircissaient, chaque année, les rangs, ne suffisaient plus aux nombreux travaux apostoliques ; il fallait préparer des successeurs à ceux qui disparaissaient. Après beaucoup de difficultés, on obtint du Souverain Pontife la permission d'ouvrir un noviciat, qui fut installé à Polotsk en janvier 1780, sept ans après la suppression de la Compagnie (1). Ce fut le second berceau de notre Compagnie, comme autrefois la France avait été le premier, ou pour dire plus justement, ce pays schismatique fut pour la Compagnie ce que l'Égypte infidèle fut jadis pour JÉSUS-CHRIST, notre divin chef, c'est-à-dire un lieu de refuge contre les poursuites de ceux qui avaient juré sa ruine.

Le nombre des candidats qui désiraient s'enrôler sous le drapeau de Notre-Seigneur, fut grand, mais on fit un choix attentif ; une dizaine seulement furent admis et eurent pour maître des novices le R. P. Lubowidzki. Ma plume est impuissante à décrire la joie de nos Pères, en voyant la Compagnie renaître et leur nombre s'accroître. Le R. P. Czerniewicz adressa une lettre aux Pères et Frères du collège de Polotsk, en leur recommandant d'entourer de soins paternels ces tendres rejetons de la nouvelle Compagnie et de les élever dans l'esprit de nos anciens Pères. Le 2 février 1780 eut lieu la prise d'habit des jeunes novices. Pour rehausser cette belle fête, le R. P. Poczobut (2), écrit l'historiographe de la Russie-Blanche, envoya la statuette de N.-D. de Lorette, à la maison de Polotsk, et toute la communauté la reçut avec une grande joie. La statuette reprit sa place d'honneur au milieu des novices, ses enfants chéris, pour servir de protectrice à ce nouvel essaim de fils de S. Ignace. La maison de Polotsk était destinée dans les décrets de la Providence, à sauver les vraies traditions de la Compagnie et à conserver l'esprit de notre Institut. Le noviciat mis sous la pro-

1. Voir *Les Jésuites de la Russie-Blanche*, par le R. P. St. Zalenski, traduit par le R. P. Vivier, t. I, livr. III.

2. Le R. P. Musnicki, cité plus haut, écrit à ce sujet . « Jam denique etiam tirones nobis comparuere, mense januario 1780, et Pologiam convenere..... Munus misit Vilnâ Poczobutius vir ille sæpius jam in hac historia memoratus, atque propter peritiam artis astronomicæ celeber ; imaginem scilicet ejusdem divæ Virginis cui sacro die initium est tirocinio factum : ligno quidem illam exsculptam, at singularioris pretii, propter memoriam incliti sanctitate viri, Nicolai Nostri Lancitii, qui illa ad pietatem olim suam uti consueverat, ut et non indignum memoratu donum nobis illud visum est, cum propter famam hujus sanctissimi hominis, tum propter nomen illius in republica litteraria tam illustris viri, cujus opera imago memorata ex vilnensi nostra tirocinii domo, ad tirocinium polocense translata fuit. » (*Historia Soc. Jesu Rossiacæ*, etc., lib. III, § 7, in archivo Prov. Galiciae).

Le R. P. Zalenski écrit dans son œuvre, *Les Jésuites de la Russie-Blanche :* » A l'occasion de cette première prise d'habit, l'ex-jésuite Poczobut envoya de Vilna, pour la chapelle des novices une statuette de la Très Sainte Vierge portant l'enfant JÉSUS, haute d'un pied, et reproduisant Notre-Dame de Lorette. Le vénérable serviteur de Dieu, le P. Lancicius avait pour cette image une dévotion particulière » (Tom. I, livr. III, p. 329. Traduction du R. P. Vivier, S. J.).

tection de la Ste Vierge, devint une école de toutes les vertus religieuses. Une surtout semblait dominer les autres, c'était la charité fraternelle, la fameuse : « Charitas Polocensis », comme disait le R. P. Roothaan. Ainsi s'écoulèrent 23 ans durant lesquels l'histoire se tait sur notre statuette. Lorsque le R. P. Gruber (1) eut été élu Général, il sut animer de son grand esprit et vivifier toute la Compagnie. Après avoir arrangé les affaires qui réclamaient sa présence à St-Pétersbourg, il se rendit à Polotsk, pour procéder à l'organisation du noviciat. A peine eut-on appris en Europe la nouvelle de la publication du bref « Apostolicæ fidei » que, regardant ce fait comme le gage du complet rétablissement de la Compagnie, les candidats se présentèrent en grand nombre, de France, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre, de Pologne. Le R. P. Gruber s'appliqua à développer le noviciat de Polotsk, et le transporta dans la nouvelle résidence de Dynabourg (1803). Dix-sept jeunes gens y commencèrent leur noviciat, et parmi eux le futur général Jean Roothaan. Il va sans dire que la statuette fut emportée dans cette nouvelle résidence, et vénérée non moins tendrement qu'à Polotsk, par les novices venus de tous points de l'Europe.

Lorsque en prévision d'une prochaine guerre avec Napoléon, le gouvernement russe ordonna de changer Dynabourg en forteresse (1809), il fallut songer à une autre résidence. Après beaucoup de pourparlers, on céda à la Compagnie le village d'Uszwald, où l'on bâtit un collège. Pendant la construction les novices habitèrent à Pusza dans l'ancienne propriété de nos Pères. Enfin en 1819 on transporta le noviciat à Uszwald; ce fut la dernière demeure des novices de la province de Russie-Blanche. L'épreuve touchait à son terme. Les prières de tous les Jésuites pour le rétablissement de la Compagnie dans tout l'univers, furent exaucées par le Bon Dieu. La bulle de Pie VII *Sollicitudo omnium ecclesiarum* rétablissant la Compagnie, ouvrait à nos Pères la frontière russe, qu'ils franchirent bientôt en se répandant dans tous les pays. La protection du gouvernement moscovite devenait inutile. Aussi en 1820 tous les Jésuites furent-ils bannis de l'empire des tsars par Alexandre Ier. Nos Pères, en quittant leurs travaux interrompus et le pays qui leur servait d'asile, se répétaient avec justesse: « La Russie a été pour nous l'arche de Noé pendant le déluge universel de la suppression; quand les eaux ont baissé et que la Compagnie a pu se répandre dans le monde entier, Dieu nous a fait quitter l'arche, la Compagnie a été chassée de Russie. »

L'empereur d'Autriche François Ier permit à nos Pères de s'établir en Galicie, et la première station où ils s'arrêtèrent, fut la ville de Tarnopol. Un vieux couvent des Pères Dominicains fut occupé par les exilés de la Russie-Blanche. C'est là que nous retrouvons la statuette de Notre-Dame de Lorette, qu'ils avaient emportée avec eux.

1. Cf. *Les Jésuites de la Russie-Blanche*, t. II, liv. v.

Après s'être établis en Galicie, les Pères songèrent à y ouvrir un noviciat. Cette entreprise hérissée de difficultés put enfin aboutir, grâce à l'appui d'hommes dévoués à la Compagnie. L'un d'eux fut Mgr Golaszewski (1), évêque de Przemysl, très favorable à la Compagnie, et dont le désir le plus ardent était d'avoir les Pères dans son diocèse. Après beaucoup de discussions par lettres entre l'évêque et la chancellerie impériale, on donna à nos Pères le couvent de Starawies, habité jadis par les Pères Paulistes, ou religieux de St-Paul ermite. Au mois d'octobre 1821, ils vinrent s'y établir. Pour le moment le collège était inhabitable. Il fallut tout restaurer de fond en comble. La maison était située dans une belle contrée, en pleine campagne ; à l'avantage d'une solitude profonde, si nécessaire à la vie spirituelle, se joignait le voisinage d'une grande église où se trouve une image miraculeuse de la Ste Vierge, qui fait de Starawies (2) un des pèlerinages les plus célèbres de la Pologne. Le premier Recteur du collège fut le P. Suryn, ancien Supérieur de la mission d'Astrakhan. En 1822, arriva à Starawies le P. Landes (ancien provincial de la Russie-Blanche) en qualité d'Instructeur du 3me an, et de Maître des novices. Bientôt les novices commencèrent à affluer ; le P. Landes nota de sa propre main l'arrivée du premier novice dans le journal destiné aux faits et gestes du futur noviciat.

Le 25 juillet 1823, lisons-nous dans ce journal, le R. P. Landes, nommé Recteur du collège (23 mars 1823), montra à toute la communauté la statuette de N.-D. des Novices, apportée probablement à cette époque de Tarnopol. Après avoir retracé son histoire, il la présenta à baiser à nos Pères et Frères.

Le 21 janvier 1824, pour satisfaire aux vœux de toute la communauté, on transporta processionnellement la statuette, conservée jusqu'alors dans la chambre du P. Recteur, à la salle commune des novices. Le P. Landes voulait par cette belle cérémonie mettre sous la protection de la Ste Vierge ses fils spirituels — ainsi avait-on consacré, 44 ans auparavant, le noviciat de Polotsk à la Mère des Novices. Tous les Pères et Frères prirent part à cette belle fête de famille. L'autel, où la statuette fut placée, était splendidement décoré et illuminé, *cura quorundam Mariaphilorum*, dit le journal. Au milieu des chants et des prières ferventes de ces Pères exilés, la Ste Vierge entra en possession de sa nouvelle demeure, d'où elle n'a cessé de répandre des grâces nombreuses jusqu'à nos jours sur ses fils

1. Mgr Golaszewski, mort en 1824, prononça les vœux simples de la Compagnie avant de mourir.

2. Notre-Dame de Starawies fut couronnée en 1877, par Mgr Jacobini (alors nonce apostolique à Vienne) grâce aux démarches du P. Jackowski, Recteur du collège, et au concours dévoué du cardinal Franzelin, qui prononça ses vœux devant la statuette de N.-D. des Novices.

Sur Starawies ont écrit, outre le R. P. Vivier, les RR. PP. Durand (Ange), *Lettres de Jersey*, 1896, nº 1 ; et Louis Cheikho, *Lettres de Mold.*, 1894, IV.

dévoués. Le P. Landes prononça une touchante exhortation (1) tout imprégnée d'un amour tendre et filial envers la Mère de Dieu. En voici le commencement : « La petite et modeste statuette que vous voyez, pourrait paraître à quelqu'un de trop peu de valeur pour qu'on lui consacre une mention plus longue dans ce discours. Cependant, si pauvre et si petite qu'elle soit, elle mérite notre attention particulière et une grande estime. C'est devant cette statuette, que des milliers de novices de la province de Lithuanie et de celle de la Russie-Blanche ont passé leur noviciat et prononcé leurs premiers vœux. Car dans ces provinces les novices habitaient, non dans des chambres séparées, mais dans une salle commune pendant la plus grande partie de la journée. C'est devant cette statuette qu'ils faisaient leurs méditations, leurs examens, leurs lectures spirituelles et autres exercices en usage dans le noviciat. C'est devant cette statuette de la Ste Vierge (ce dont je garde le plus doux souvenir), que j'ai passé mon noviciat, aussi bien que vous, mes Révérends Pères, à peu d'exceptions près. Que de fois devant elle nous nous sommes mis à genoux en sortant de l'asceterium, ou en y rentrant, pour demander la bénédiction de la Ste Vierge avant le travail, ou la remercier après un ouvrage accompli. Quand nos Pères arrivaient d'une autre maison, c'était une pieuse coutume de saluer d'abord la Ste Vierge et son divin Enfant. De même tous ceux qui s'en allaient, soit pour une mission lointaine, soit dans une autre maison, prenaient congé de la Mère des Novices, demandaient sa bénédiction et ne se séparaient d'elle qu'en la baisant pieusement et en versant des larmes. Nos jeunes novices aimaient à l'envi à décorer la statuette avec des robes de valeur, et des fleurs naturelles ou artificielles. « Hanc statuam adolescentes Novitii vestibus sive vesticulis.... omnique quo poterant ornamentorum genere condecorare certatim gestiebant. »

Ensuite le P. Landes passe en revue les temps heureux où Notre-Dame des Novices était entourée de croix d'honneur, d'ex-voto, de chaînes d'or et d'autres objets précieux. « Aujourd'hui tout est changé. Nous voyons la statuette dénuée de tout ornement, de toute splendeur. C'est à peine si elle a pu échapper au naufrage universel de la Compagnie dans la Russie-Blanche. Nous n'avons plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses, pour orner dignement et avec éclat la statuette, appelée Notre-Dame des Novices. Cependant il nous reste une parure plus chère à notre divine Mère que l'or et l'argent : Ce sont nos chers Novices, de vrais compagnons de Jésus. » « Corona et ornatus gemmis, auro, argento, immo ipsis etiam stellis absque comparatione pulchrior atque splendidior Mariæ sunt boni Novitii

1. Exhortatio qua allocutus est R. P. Aloysius Landes Rector ac una Magister novitiorum et Instructor PP. 3æ Prob. omnes incolas hujus domus, dum in asceterio collocaretur antiqua nostræ provinciæ effigies seu statua B. Virginis Mariæ. Die 21 januarii 1824 in domo Staraviesiensi in Galicia Austriaca.

ac veri Jesu Socii. Bonos Novitios ac veros Jesu Socios Deipara tenerrime amat. »

Après l'exhortation on récita les litanies et probablement l'acte de consécration à la sainte Vierge. Avant la clôture l'officiant présenta la statuette à baiser (1). Tout le monde, le R. P. Recteur en tête, rendit ce pieux hommage à Notre-Dame de Lorette. Cette belle coutume des Pères de la Russie-Blanche persévère encore de nos jours. Tous les samedis, après la messe de communauté, le célébrant présente aux assistants la statuette à baiser. La même cérémonie a lieu le jour de la prise d'habit d'un candidat ou après la messe de vœux d'un novice. La statuette est revêtue de petites robes que le novice chargé de la chapelle, change suivant les temps de l'année.

Voici encore une louable coutume qui met bien en relief la confiance filiale de nos Pères envers la Ste Vierge. Toutes les fois, lisons-nous dans le journal des novices, que quelqu'un des nôtres s'en allait du collège à un nouveau poste ou partait pour une mission, il était d'usage de réciter l'itinéraire devant N.-D. des Novices et de demander sa bénédiction. Le jour où le R. P. Provincial quittait la maison, après la visite annuelle, tout le monde se réunissait devant l'autel de la Ste Vierge dans le même but (2).

Au milieu de ces beaux exemples, dans une atmosphère toute embaumée du parfum des vertus de nos Pères, sous le manteau de la Reine du ciel, le Noviciat de Starawies prospérait à mesure que la province se développait. Au bout de quelques années on se trouva à l'étroit. La maison ne suffisait plus pour contenir tous les religieux. On résolut d'élever un second étage ; le Fr. Hadler, coadjuteur, fut nommé directeur des travaux de construction.

En 1839, le 2 mai, les novices durent quitter leur ancienne salle commune, pour s'installer dans un grand et bel asceterium. Leur Protectrice y fut transportée avec une solennité dont je trouve le récit dans le journal des novices. Pendant la messe, célébrée par le R. P. Provincial Raphaël Markianowicz, tous les Novices s'approchèrent de la table sainte. L'action de grâces achevée, le R. P. Provincial, en chape et assisté du P. Recteur et du P. Ministre, transporta la statuette de la Ste Vierge. Après les litanies on récita l'acte de la consécration à la Ste Vierge, et le P. Provincial, dans un beau discours, recommanda à la divine Mère la Compagnie tout entière et surtout la province de Galicie et son noviciat (3).

Hélas ! la paix et la prospérité ne furent pas de longue durée. En 1848, éclata une tempête furieuse qui mit toute la province en péril. L'empereur d'Autriche, ayant, par un décret, chassé la Compagnie de ses États, les Pères de Starawies durent quitter leur collège et fermer le noviciat. Cependant au

1. Ut satisfieret votis Patrum et Fratrum nostrorum, hodie ex Patris Rectoris cubiculo, comitante toto religioso cœtu, translata est statua Lanciciana Bæ Virginis... Ad extremum a singulis Patribus et Fratribus dictæ statuæ pia oscula sunt fixa. (Ex Diario Novit., 21 janv. 1824).

2. Ex Diario Novitiatus anno 1836, 27 junii.

3. Ex Diario Novitiatus Staraviesiensi, 1839 2 maii.

milieu de la tourmente, on n'oublia pas la statuette ; elle fut mise sous la garde d'un de nos Pères, le P. Ivo Czezowski. Celui-ci entra chez le baron Konopka en qualité de précepteur. Cet excellent seigneur, comme d'ailleurs toute sa famille, était très attaché à la Compagnie. La statuette fut placée sur l'autel de la chapelle domestique et dès le premier jour elle y fut l'objet d'une dévotion affectueuse. Matin et soir toute la famille s'assemblait autour de la Mère des Novices pour réciter les prières et demander la bénédiction de la Reine du ciel. Le mois de mai fut solennellement fêté. La maîtresse de la maison racontait plus tard que la Ste Vierge avait fait un miracle pendant son séjour à Nagoszyn (propriété de la famille), mais le Père Czezowski (1) n'a jamais donné de détails précis sur ce fait surnaturel. Une fois arriva à Nagoszyn, durant ses courses apostoliques, le fameux Père Charles Antoniewicz (2), sans contredit notre plus grand missionnaire polonais dans ce siècle. Il fut tout heureux de retrouver comme par hasard N.-D. des Novices. Voici comme il décrit cette heureuse rencontre dans une lettre à la princesse Sapieha : « J'étais occupé à entendre les confessions dans la petite église de Nagoszyn, où j'ai trouvé la petite statuette des Novices, qui nous a été léguée par le Vén. Père Lancicius. Cette modeste statuette a été depuis plus de deux siècles le trésor le plus cher de notre province. C'est devant elle que j'ai passé mes deux années de noviciat. C'est devant elle que j'ai prié et examiné ma conscience. Souvent j'ai versé des larmes devant elle, non d'avoir quitté le monde, mais d'avoir tant de fois offensé le Dieu de bonté. Aussi ne saurais-je exprimer mon bonheur d'avoir revu ici cette même statuette devant laquelle nous récitons tous les jours le chapelet. »

Après deux ans de séjour à Nagoszyn, le P. Czezowski, quittant la maison hospitalière du baron Konopka, emporta avec lui la statuette pour la placer à Staniatki; quelques Pères y résidaient auprès du couvent des religieuses de St-Benoît. C'est là que la statuette trouva un abri sûr, auprès des Pères missionnaires, tout joyeux d'avoir au milieu d'eux la Mère des Novices.

En 1852, le décret de bannissement fut rapporté, et le gouvernement autrichien permit à nos Pères de rentrer en Galicie et d'ouvrir leurs maisons. Notre-Dame des Novices revint aussi dans sa vieille résidence, pour y attendre l'arrivée des novices qui peuplèrent bientôt ce paisible collège de Starawies. Ils remerciaient du fond du cœur cette bonne Mère de les avoir réunis sous son manteau protecteur. De nombreux ex-voto qui entourent la statuette témoignent des grâces obtenues et sont une preuve évidente de l'amour filial des novices envers la Ste Vierge. Le P. Landes rapporte

1. Le P. Czezowski est mort en 1889.

2. Autrefois militaire, marié et père de cinq enfants, le P. Ch. Antoniewicz entra dans la Compagnie en 1839, après la mort de sa femme et de ses fils. Il y apportait, outre sa vaste érudition, une charité fraternelle à toute épreuve et un amour de la Compagnie poussé au plus haut degré. Avant ses vœux il déposa sa bague nuptiale aux pieds de N. D. des Novices.
V. *Les Jésuites de la Russie Blanche*, t. II, L. VI.

dans son beau discours que la statuette fut jadis entourée de croix d'honneur, de chaînes d'or et d'autres décorations qui disparurent lors de la suppression de la Compagnie. Cependant Notre-Dame des Novices même aujourd'hui a reçu des décorations qui, quoique moins nombreuses, ne sont pas moins précieuses que celles d'autrefois. Outre les décorations de Mgr Raczynski (1), placées des deux côtés de la statuette, il y a une croix d'honneur que le P. Joseph Holubowicz († 1887) reçut pendant la guerre franco-prussienne en 1870, pour avoir soigné les prisonniers français; une médaille d'or donnée par Alexandre II, empereur de Russie, au Père Gromadzki pour des travaux astronomiques; une décoration donnée au Fr. Bröer († 1886) pour des compositions musicales, etc.

Avant de finir ce récit, j'ai encore à noter un fait qui a failli décider du séjour du noviciat de Starawies. Je veux parler du grand incendie qui eut lieu le 3 juillet 1886. Le feu éclata à 9 heures du matin dans la métairie contiguë au collège. Poussé par le vent, il envahit bientôt le collège et l'église couverts en bois. Ces bâtiments en moins d'une heure flambaient comme deux torches. On était en grandes vacances. Les juvénistes demeuraient à la maison de campagne, et les novices venaient de sortir pour une promenade. A la vue des flammes on accourut en toute hâte, mais faute d'échelles et de pompes, il fut impossible de faire la part du feu. Grâce au dévouement de nos Pères et Frères, on sauva les ornements de l'église et la bibliothèque. On travailla toute la journée et le soir venu, une centaine de personnes se trouvaient sans abri. De ce beau collège de Starawies, il ne restait plus que des pans de murs calcinés, surmontés de cheminées qui menaçaient ruine. On envoya les juvénistes dans le collège de Chyrow, les Pères se logèrent tant bien que mal dans les appartements fortement voûtés du rez-de-chaussée. Que devinrent les pauvres novices? A la nuit tombante le P. Maître les réunit pour se rendre avec eux à la maison de campagne. Accablés de fatigue, affamés, mouillés jusqu'aux os, ils s'en allaient, le cœur navré. Cependant si désolés qu'ils fussent, ils ne désespéraient pas, car ils emportaient avec eux leur mère et leur espérance : Notre-Dame des Novices. A la maison de

1. Le P. Raczynski était entré dès sa jeunesse dans la Compagnie en Pologne en 1766. Après la suppression il devint archevêque de Gnesen et Posen et primat de Pologne. Voyant les livres des Jésuites vendus à l'encan, il avait acheté plus de 8000 volumes qu'il envoya ensuite aux bibliothèques des Pères de la Russie Blanche. Ayant appris la résurrection de la Compagnie, il sollicita auprès du Souverain Pontife un successeur et la permission de devenir l'enfant de S. Ignace. En 1819, ses vœux furent exaucés. Il commença son noviciat à St-André tout en gardant (sur l'ordre du Souverain Pontife) les insignes épiscopaux. En 1821, il rentra en Pologne, demeura à Tarnopol et à Starawies, s'adonnant aux travaux apostoliques avec nos Pères. Il mourut en 1823, après avoir déposé les insignes épiscopaux et prononcé les vœux de la Compagnie. Ce fidèle compagnon de JÉSUS, pénétré d'amour envers la Ste Vierge, déposa ses décorations nombreuses et son anneau archiépiscopal au pied de la statuette des Novices. Lorsque en 1876, Mgr M. Ledochowski quitta la prison d'Ostrow et passa par Cracovie, le R. P. Provincial François Kautny offrit à l'auguste prisonnier l'anneau du P. Raczynski comme à son successeur sur le siège de Gnesen-Posen.

campagne la statuette fut placée dans la chapelle de communauté. Grâce à la providence divine et à la bénédiction de la Ste Vierge, l'église et le collège furent assez vite restaurés. La charité des bienfaiteurs fit des merveilles : ecclésiastiques et séculiers rivalisaient de zèle et de dévouement. Les uns donnaient leur secours en argent, d'autres apportaient de quoi vivre à nos Pères, ceux qui n'avaient rien à donner offraient leurs bras vigoureux pour les travaux de construction. L'ancien oratoire de N.-D. de Lorette fut agrandi et splendidement décoré grâce aux soins du R. P. Recteur Michel Andrzejczak. Durant la construction la statuette avait été disposée dans une chapelle provisoire où se disait la messe de communauté. Le 10 novembre 1896, la nouvelle chapelle presque achevée fut bénite par le R. P. Provincial G. Szczepkowski, après quoi on procéda à la translation de la statuette. Le R. P. Recteur pour donner plus d'éclat à cette solennité, invita tous les supérieurs de la province. Le cérémonial qu'on suivit à l'occasion de cette fête de famille ressemble à celui de 1839. A l'heure indiquée, tout le monde s'assembla dans la chapelle provisoire en surplis et un cierge à la main. La procession s'avança dans l'ordre suivant : Le R. Père Provincial portait le Très-Saint-Sacrement sous un dais magnifique; il était précédé par quatre Pères: P. Andrzejczak, Recteur de Starawies; P. Mackowski, Recteur de Neusandez; P. Brzakalski, Ministre de Starawies; P. Swiecicki, qui, vêtus de dalmatiques, portaient la statuette sur un brancard. On avançait lentement le long des vastes corridors du collège, et tous les cœurs se réjouissaient de ce triomphe de N.-D. des Novices. Arrivé à la chapelle, le R. P. Provincial célébra la première messe dans le nouveau sanctuaire. Le chœur chanta les litanies de la Ste Vierge et d'autres cantiques. L'autel dans lequel se trouve actuellement la statuette, ne fut achevé qu'au mois de décembre 1897. Le 15 de ce mois, le R. P. Recteur bénit le tabernacle et la niche qui s'élève un peu au-dessus, où il plaça la statuette du Vén. Père Lancicius. Le chœur chanta les litanies de la Ste Vierge, et la cérémonie fut terminée par une exhortation du R. P. Recteur, Ignace Mellin, sur la dévotion à la Ste Vierge.

Voilà l'histoire de la statuette du vénérable Père Lancicius appelée « Notre-Dame des Novices ». Depuis plus de deux siècles, tous les novices polonais l'ont vénérée comme leur Mère bien-aimée et leur protectrice puissante. C'est à elle qu'ils s'adressaient dans leurs besoins dès le premier jour de leur vie religieuse, et ils conservaient un amour affectueux durant toute la vie envers celle qui les avait appelés dans la Compagnie de Jésus.

Je termine mon humble récit par la dernière strophe du beau chant *Semper gaudebo*, qui nous a été légué par nos anciens Pères, et qu'ils aimaient à chanter devant la statuette de Notre-Dame des Novices :

Sancta in via
Duc nos, Maria,
Serva per aspera,
Firma per prospera.
Jesu, nos dona
Cœli corona.

P. L. Tomniczak, S. J.

Chyrow, le 22 avril 1898.
Collège St-Joseph.

INDES ORIENTALES NÉERLANDAISES.

La Mission Catholique aux Indes Orientales Néerlandaises.

Relation du P. Asselbergs.

Le mois d'avril dernier un de mes amis m'envoya les *Missions catholiques de Lyon*. Avec un vif intérêt je parcourus les articles sur Pondichéry de M. Fourcade, sur le Haut-Tonkin de M. Girod, sur les Fangs du R. P. Trilles, sur les Canaques du R. P. Guis. J'y trouvai aussi des nouvelles de Rome, de la Turquie, de la Syrie, de la Chine, de Cochinchine, de l'Amérique, etc.

Mais aucun renseignement sur les Indes Orientales Néerlandaises... Et pourtant quelle belle et féconde mission que celle du vicariat apostolique de Batavia. Quoique hollandais, balbutiant avec difficulté la langue française, si harmonieuse à nos oreilles, je me proposai d'écrire quelques lignes, espérant qu'elles intéresseraient.

***

Je commence par rappeler un fait historique peut-être inconnu des catholiques français. C'est que la mission aux Indes Orientales Néerlandaises doit sa naissance à la générosité d'un roi, français de nation. Quand la domination portugaise et espagnole disparut peu à peu dans les Indes Orientales, les Hollandais protestants remplacèrent les catholiques et par mainte entreprise hardie, ceux-ci imposèrent leurs lois aux îles situées à l'est et à l'ouest de Goa et de Malacca. L'autorité de nos compatriotes s'implanta ainsi aux îles des Moluques, à Amboina, à Banda, à Java, à Bornéo, à la Nouvelle Guinée ; le drapeau de la compagnie com-

merciale néerlandaise était arboré du cap de Bonne-Espérance jusqu'aux confins de la Chine et du Japon.

Les Hollandais avaient malheureusement juré la perte de l'Église Romaine aux colonies comme dans leur patrie; partout où leurs navires abordaient, la guerre religieuse était déclarée aux catholiques. Que d'églises ont été renversées et brûlées, de crucifix arrachés et détruits, de prêtres bannis et martyrisés, de chrétiens emprisonnés et chassés !

Par des lois atroces la persécution devait se perpétuer jusque dans les siècles futurs : durant plus de deux cents ans nos catholiques étaient exclus de toute autorisation légale aux Indes. Il était rigoureusement interdit à un prêtre de demeurer dans nos colonies, des châtiments sanglants attendaient tout ecclésiastique qui aurait le courage de dire la messe ou d'exercer les fonctions sacerdotales. En 1646 un Jésuite français faillit encourir la peine capitale à Batavia pour être tombé entre les mains de la police au moment où il célébrait le saint sacrifice. C'était le fameux père Alexandre de Rhodes, qui, se rendant de la Chine en Europe, s'était arrêté quelques mois dans cette ville. Il fut condamné à la potence, mais le gouverneur général changea cette peine en une confiscation de tous ses biens ecclésiastiques et en une amende de 400 roupies. Cette situation se prolongea jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. A cette époque, par suite des conquêtes de Napoléon Ier, la Hollande subit la domination française ; le roi Louis Napoléon monta sur le trône néerlandais et pendant son règne, en 1808, la liberté du culte fut accordée aux colonies des Indes Orientales.

***

Aussitôt deux missionnaires zélés mirent à la voile pour Batavia, afin d'y jeter les fondements de la mission. Ces deux prêtres étaient hollandais, ils se nommaient Nelissen et Prinsen. Je n'ai pas l'intention de dérouler devant vous toutes les péripéties, les difficultés et les obstacles que rencontra l'évangélisation de ces contrées. Les deux missionnaires ne trouvant aucun sanctuaire où réunir le petit nombre de catholiques qui habitait les Indes, se mirent à l'œuvre avec ardeur, et la bénédiction du Seigneur se répandit abondamment sur leurs travaux.

Bientôt la capitale, Batavia, vit ériger une église catholique : Semarang et Soerabaia suivirent de près ; de nouveaux prêtres quittèrent leur patrie et se joignirent aux premiers pour cultiver cette terre abandonnée.

La mission fut alors érigée en préfecture apostolique. Trois préfets se succédèrent, les abbés Nelissen, Prinsen et Scholten ; puis en 1842 fut nommé le premier vicaire apostolique Mgr J. Grooff. Après lui furent élus à cette dignité Mgr P. M. Vrancken, Mgr A. C. Claessens et Mgr W. J. Stael, qui en 1897, mourut durant un voyage dans les îles Moluques. Les missionnaires se répandirent sur les îles de Java, de Sumatra, de Bornéo, de Florès, de Célèbes, de Timor, de Soemba, de Key. Les religieuses

Ursulines, les Sœurs Franciscaines et les Sœurs de Charité ouvrirent de splendides établissements d'instruction et des écoles primaires. Les Frères de Saint-Louis en firent autant. Des orphelinats furent bâtis, des congrégations de jeunes gens des deux sexes furent érigées et l'enseignement de la doctrine chrétienne institué partout.

La statistique suivante nous fournit un aperçu bien clair sur la situation de la mission en ce moment :

La mission comptait à la fin de 1896, 49 prêtres missionnaires, tous membres de la Compagnie de JÉSUS, excepté le curé de Buitenzorg, l'abbé D. Claessens, 17 Frères coadjuteurs de la même Compagnie, 9 Frères de St-Louis et 229 Sœurs de diverses congrégations. Le nombre des catholiques s'élevait à 49072.

Dans le courant de l'année il y eut 3390 baptêmes, 656 conversions de l'hérésie et de l'idolâtrie, 9276 communions-pascales, 335 mariages, 1222 premières communions et 81214 hosties furent distribuées.

La mission la plus peuplée est celle de Maumerie, au centre de l'île de Flores. On n'y trouve que des chrétiens indigènes au nombre de 10868. Les missionnaires y sont divisés en quatre résidences : celle de Sikka, de Maumerie, de Kotting et de Lela ; le supérieur de cette mission est le Révérend Père Edmond Luypen (1), qui partage avec quatre prêtres les travaux apostoliques. Le catholicisme y fut apporté par les Pères Dominicains au seizième siècle, mais resta fort négligé jusqu'au milieu de ce siècle, époque où l'île de Florès fut cédée par le Portugal à la Hollande. Grâce aux labeurs infatigables des Pères de la Compagnie de JÉSUS, la mission de Maumerie jouit d'une grande prospérité.

La mission de Larantoeka, située à l'est de la même île, compte 5000 chrétiens de moins que celle de Maumerie ; néanmoins elle est plus florissante. Voici quelques chiffres qui le prouvent : ils sont pris sur le compte-rendu de l'année 1896.

Baptêmes : à Maumerie, 437 ; à Larantoeka, 369 ; communions pascales : à Maumerie, 962 ; à Larantoeka, 1103. Chiffre total des communions : à Maumerie, 6954 ; à Larantoeka, 7112. Conversions : à Maumerie, 19 ; à Larantoeka, 72. Mariages : à Maumerie, 24 ; à Larantoeka, 37.

La mission de Larantoeka compte 5 prêtres ; les catholiques y sont très fervents ; leur radja (roi) Don Lorenzo, élevé à l'école des Jésuites à Larantoeka, est un chrétien bien instruit et donne l'exemple de la vertu. Toute l'aristocratie du pays et le peuple entier aiment de tout cœur les missionnaires.

La mission du Minahassa, au nord de l'île de Célèbes, compte 4792 chrétiens. Le premier prêtre qui en fut chargé vint s'établir, il y a une dizaine d'années, dans la ville de Menado. Maintenant trois Pères de la Compagnie de JÉSUS y travaillent au salut des âmes. Au dix-septième

1. Le R. P. Luypen vient d'être consacré vicaire apostolique.

siècle, bon nombre d'indigènes avaient été convertis à la religion catholique ; mais tous ces travaux furent détruits par les protestants. C'est la mission qui promet le plus pour l'avenir ; le pays est fertile, la beauté de la nature séduisante, les indigènes y sont d'un naturel bien meilleur que celui des autres habitants de l'Archipel. On suppose qu'ils sont d'origine japonaise et, chose bien remarquable, chez eux aussi se montre un grand attrait pour la civilisation européenne. Voici quelques détails sur cette mission pendant l'année 1896. Baptêmes conférés, 284; communions pascales, 845 ; premières communions, 117 ; chiffre total des communions, 1894 ; conversions, 57 ; mariages contractés, 31.

Six autres missions appartiennent au vicariat apostolique de Batavia : la mission des Pasoemah à Tandjong-Sakti dans l'île de Sumatra, celle des Chinois dans l'île Banka, celle des Dajaks dans l'île de Bornéo ; puis les missions de Djenilo dans l'île de Timor, de Laora dans l'île de Soemba, de Langgoer dans l'île de Key. Le nombre des chrétiens y augmente toujours ; comme tous sont indigènes, les prédications se font dans la langue du pays, et chaque pays a la sienne. La mission de Djenilo est celle qui compte le plus grand nombre de chrétiens ; ils atteignent le chiffre de 1596. Dès le XVII[e] siècle elle existait sous la direction des Pères Dominicains.

Le peuple de Timor est très sauvage, le sol est très accidenté, avec des montagnes qui percent les nues ; point de chemin, point de bourgades très peuplées ; les indigènes vivent pour la plupart dispersés. Pourtant les missionnaires y ont construit deux églises, une sur le bord de la mer, l'autre dans les montagnes, et deux écoles où les enfants reçoivent l'instruction de la doctrine chrétienne.

La mission de Tandjong-sakti dans l'île de Sumatra, quoique située dans une contrée très fertile, est néanmoins très isolée par défaut de communication ; elle est très difficile à atteindre et à parcourir ; le Mahométisme, tâche d'y gagner du terrain et de paralyser l'action chrétienne.

La mission de Laora dans l'île de Soemba et celle de Sedjiram à Bornéo pour les Dajaks ne le cèdent en rien aux autres comme difficulté. La première lueur de la civilisation n'y avait pas encore brillé lorsque les missionnaires s'y établirent ; les Pères trouvent de grandes peines pour ouvrir ces cœurs endurcis à l'Évangile. La situation est tout autre pour la mission des Chinois dans l'île de Banka, et pour celle des Keyois à Langgoer. Les Chinois se sont montrés toujours de fervents chrétiens. Depuis quelques années ils quittent en bon nombre l'île de Banka pour regagner leur patrie, parce que les mines d'étain, où la plupart d'eux trouvaient du travail, sont presque épuisées. Les Keyois, quoique peu nombreux, sont de bons chrétiens, ils sont assidus à entendre la sainte Messe, à communier régulièrement chaque mois, à faire les prières du matin et du soir tous ensemble dans l'église de la mission.

***

Quittons les îlots qui entourent, comme des paladins fiers et fidèles, l'île de Java, la reine superbe et gracieuse de l'Archipel. Ah ! la belle Java avec ses pyramides de montagnes qui semblent atteindre aux cieux, avec ses plaines d'une fertilité exubérante, avec ses fleuves et ses torrents bondissant sur les pentes escarpées, avec ses milliers de villes et bourgades semées comme des bijoux sur son manteau royal ! Que de millions d'habitants fourmillent dans ses vallées et dans l'ombre des forêts ; quelle riche récolte y recueille, Dieu merci, le moissonneur évangélique !

Au commencement de ce siècle deux prêtres se rendirent aux Indes. En 1845, quinze missionnaires avaient suivi leurs traces ; de 1845 à 1866, 21 confrères vinrent augmenter leur nombre, et maintenant des 49 missionnaires qui cultivent cette vigne 26 travaillent dans l'île de Java. On trouve des églises à Batavia, Semarang, Soerabaia, Buitenzorg, résidence du gouverneur général, Bandong dans le Preangerregentschappen, Ambarawa près de Semarang, Magelang, Djocjocarta, Madioen, Cheribon, Malang, Pasaroean, Fegal. Batavia possède de plus deux chapelles, ainsi que Soerabaia ; Semarang en a une. Les catholiques peu nombreux en 1808, atteignaient en 1845 le chiffre de 6000. Maintenant des 49072 que compte le vicariat il y en a 13000 à Java. C'est à Batavia que les communions sont le plus fréquentes ; en 1896 dans la résidence du vicaire apostolique, on a distribué 26672 hosties. La mission de Semarang compte 2885 catholiques, Batavia 3095, Buitenzorg 568, Cheribon 728, Ambarawa 1477, Djocjocarta 2029, Magelang 548. Le compte rendu de 1896 pour Java porte : convertis., 313 ; baptêmes conférés, 1590, communions pascales, 5034 ; chiffre total des communions, 46947 ; mariages entre catholiques 101, et en tout 147. De plus dans l'armée indienne, qui compte environ 30000 soldats, il y a 5997 catholiques. L'état de la mission de Java est généralement considéré comme très satisfaisant. Sans doute l'indifférence en matière de religion est plus grande aux colonies que généralement partout ailleurs. Les mauvais exemples qui entourent les bons catholiques, la moralité qui laisse à désirer beaucoup, l'isolement où plusieurs d'entre eux vivent durant des années entières, le manque de prêtres sont autant de causes qui amoindrissent les convictions religieuses. Pourtant nous n'avons pas à nous plaindre de l'assistance à la sainte Messe les dimanches, et les églises sont pleines les jours de fête ; même un bon nombre de protestants ne manquent pas d'assister à nos solennités religieuses. De plus la vie chrétienne se montre dans la fréquentation des saints sacrements, dans les congrégations de jeunes filles et de jeunes hommes, dans la conférence de saint Vincent de Paul, dans l'association du Sacré-Cœur, de la communion réparatrice, de sainte Élisabeth, dans diverses œuvres de charité qui toutes jouissent d'une existence florissante. La visite assidue des pauvres et des malades par les

prêtres, le travail dans les hôpitaux et dans les prisons, les voyages évangéliques qui ont lieu l'année entière jusqu'aux bourgades les plus éloignées de l'île, la doctrine chrétienne qui est expliquée dans les centres de population jusqu'à quatre fois par jour, l'établissement d'instituteurs et d'institutrices pour enseigner la doctrine chrétienne dans les villes où ne réside pas un prêtre, sont autant de moyens propres à exciter la ferveur chrétienne.

Hélas ! la mission catholique à Java s'est bornée principalement jusqu'à présent à procurer le salut aux Européens et aux Indos ; de là vient que de tant de millions d'habitants relativement si peu de monde est entré dans le bercail du Seigneur. Et pourtant combien d'actes héroïques, de travaux non interrompus, de prudence, d'énergie et de constance a coûté ce petit nombre d'élus ! Qui veut comprendre ce que signifient ces mots, doit connaître l'état particulier où se trouve la mission en face d'un gouvernement protestant, et d'une multitude imbue des erreurs calvinistes. Oh ! certes, le gouvernement protestant est libéral, il accorde même des subsides aux missionnaires catholiques ; souvent il s'entend reprocher qu'il protège trop les prêtres romains ; les partisans de Calvin montrent du respect pour les missionnaires, ils louent volontiers leur vie désintéressée et vraiment apostolique ; mais pourtant quelle distance les sépare de la sainte Église qu'ils regardent avec défiance et contre laquelle ils nourrissent les soupçons les plus noirs. Que l'activité des missionnaires ne se soit pas étendue à ces milliers d'indigènes Javanais si doux de caractère, tout préparés à embrasser la foi du Christ, oh ! certes, la faute n'en est pas au zèle de nos missionnaires. Avec quelle ardeur ils appellent le jour où ils répandront la doctrine du salut parmi ces malheureux ! Combien de prières sont chaque jour adressées au ciel pour obtenir cette faveur ; que de moyens ont été essayés pour arriver au but ! Dans ces dernières années les Javanais eux-mêmes sont venus aux prêtres pour demander le saint baptême, déjà quelques centaines sont entrées dans le sein de l'Église, et d'autres attendent avec impatience le même bonheur.

Puisse bientôt luire l'aube du jour où l'action évangélique s'étendra jusqu'à ces malheureux pour la gloire de Jésus-Christ et de la sainte Église !

***

En attendant, les prêtres s'adonnent avec un zèle admirable à la tâche de répandre l'évangile parmi les Européens et les Indos de l'île de Java. Trois autres stations ont le même but restreint : celles de Padang et d'Atjeh dans l'île de Sumatra et celle de Macassar dans l'île de Célèbes.

Il y a soixante ans que la ville de Padang, la capitale du gouvernement de Sumatra Ouest, est évangélisée par des missionnaires ; elle compte maintenant près de mille catholiques ; deux missionnaires s'y partagent le

travail. La résidence de Padang a été érigée en vue de l'évangélisation des indigènes de Nias et des Battaks, deux tribus assez nombreuses, qui autrefois montraient un grand attrait pour la foi catholique.

Atjeh est une station militaire ; les marchands y sont en petit nombre; la conversion des indigènes est un pur fantôme. Le gouvernement hollandais fait la guerre depuis plus de vingt-cinq ans avec les Atjehois. Bien des milliers d'hommes y sont morts héroïquement sur le champ d'honneur et reposent à l'ombre du drapeau hollandais. Parmi les soldats venus de toutes les nations de l'Europe et de l'Asie, et parlant les idiomes les plus divers, on compte beaucoup de catholiques. Un aumônier nommé par le gouvernement accompagne depuis plus de vingt ans les troupes sur les champs de bataille. Je ne crains pas de dire que le curé d'Atjeh est une des personnes les plus renommées dans les colonies. Aussi le gouvernement, en récompense de son dévouement et de son courage héroïque, lui a conféré la croix de l'expédition d'Atjeh et l'a fait chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais. Une grande solennité a eu lieu, l'an 1894, le jour où on fêta le second lustre de son admission à l'armée ; un cadeau magnifique lui fut offert par toute l'armée en reconnaissance de ses grands services. L'an 1896, Atjeh comptait près de deux mille catholiques ; il y eut 234 communions pascales, 5 conversions d'hérétiques et 63 baptêmes d'enfants.

La résidence de Macassar au sud-ouest de l'île de Célèbes a été érigée à la fin de l'an 1892, par le vicaire apostolique Mgr A. C. Claessens. Un prêtre cultive cette mission et a aussi le soin de tout le gouvernement de Macassar, avec les provinces au nord, au sud, à l'est, de la résidence de Bali et de Lombok. Cette mission est de grande importance, parce qu'elle est le centre du commerce et des communications aux Moluques et que c'est là qu'aboutit la ligne télégraphique qui unit toutes les colonies avec la capitale de Batavia. Le nombre des catholiques y est encore minime. C'est la mission dont saint François-Xavier parle si chaleureusement dans ses lettres; au dix-septième siècle on y comptait un grand nombre de catholiques, la ville possédait 4 églises, et les prêtres séculiers, les Capucins, les Dominicains, les Jésuites travaillaient ensemble au salut des âmes. Hélas ! tout est ruiné; le souvenir même du catholicisme ne paraît plus exister dans les légendes populaires.

Saint François-Xavier passa, l'an 1546, de Malacca à Amboina; il annonça la parole de Dieu aux insulaires, et il parcourut les îles environnantes, Noessa Laut, Honimoa, Ceram; d'Amboina il se rendit à Ternate et à l'île de Moro. Avant lui le gouverneur de Ternate, Galvaoce, pieux chrétien, s'était mis en relation avec les indigènes de la Nouvelle Guinée pour les gagner à la foi catholique. Ni Amboina, ni Céram, ni la Nouvelle Guinée n'ont le bonheur de posséder un missionnaire. A Amboina les protestants ont tout converti à l'hérésie. A Céram le fameux Père Le Cocq d'Armand-

ville essaya d'introduire le christianisme, mais la grande immoralité de ces insulaires anthropophages mit obstacle à la propagation de la foi; de là il se rendit à la Nouvelle Guinée où aucun succès ne couronna ses travaux. C'est là qu'il mourut en mer, martyr de charité en sauvant la vie à un enfant païen qui allait périr avant d'avoir reçu le baptême. La Nouvelle Guinée attend encore toujours ses missionnaires.

***

En parcourant la mission, je n'ai fait mention que très rapidement de quelques écoles ouvertes par les religieux et les religieuses pour l'instruction de la jeunesse. Les écoles, voilà une des splendeurs de notre œuvre; je veux en traiter un peu plus au long dans les lignes suivantes.

A Batavia les grands établissements des Mères Ursulines sont une des merveilles de la cité. Là plusieurs centaines d'enfants reçoivent une première éducation chrétienne. Non seulement les catholiques, mais les protestants eux-mêmes y envoient en grand nombre leurs enfants. L'enseignement comprend l'instruction primaire et secondaire, les langues hollandaise, française, allemande, anglaise, l'histoire, l'arithmétique, la physique, la calligraphie, le dessin, la peinture, la musique, le chant, la broderie, etc., etc., en outre pour les enfants catholiques la doctrine chrétienne, l'histoire sainte, etc. Ces établissements peuvent rivaliser avec tout ce qui existe en ce genre aux Indes. Les premières Mères Ursulines arrivèrent à Batavia en 1856, et fondèrent aussitôt le pensionnat et l'externat de Noord-Wijk. La première supérieure fut la Mère Ursula, qui avait sous sa direction six religieuses. En 1864 le nombre des élèves était de 94. En 1896 il s'élevait à 529. En 1859 les Sœurs ouvrirent un second pensionnat à Weltevreden (Batavia); on y comptait 206 élèves en 1865, et 611 en 1896. Les Mères Ursulines ont aussi ouvert une école de pauvres et un orphelinat pour les filles, dédié à saint Vincent de Paul : 83 orphelines y trouvent un refuge et une éducation excellente. Dans un autre orphelinat, celui de Saint-Joseph, de petits garçons catholiques sont recueillis sous la direction d'une famille chrétienne. Au total les Mères Ursulines à Batavia donnent l'instruction à 1140 enfants qui appartiennent aux plus riches comme aux plus pauvres familles.

A Semarang les Sœurs Franciscaines ont une école fréquentée par 828 enfants dont 652 catholiques et 176 protestants ; elles dirigent aussi un orphelinat soutenu par le gouvernement où sont reçus 108 garçons et 208 filles, tous catholiques.

Soerabaia a une école des Mères Ursulines, une autre des Frères de Saint-Louis et un orphelinat. Les Mères Ursulines comptent 542 élèves, les Frères de Saint-Louis 183, et l'orphelinat 32. Comme à Batavia et à Semarang l'instruction se donne pour les catholiques et pour les protestants.

A l'île de Sumatra les Sœurs de Charité ont ouvert une école, qui compte 253 élèves; elle a cinq divisions, et 74 protestants la fréquentent.

***

Outre les écoles pour les Européens, la mission a fondé partout des écoles pour les indigènes chrétiens. La mission du Minahassa en compte à elle seule quatorze. Toutes sont dirigées par des maîtres d'écoles indigènes catholiques. Ils travaillent sous la surveillance des Pères missionnaires, qui visitent régulièrement celles qui appartiennent à leur district. Aucune de ces écoles n'est subventionnée par le gouvernement ; tous les frais sont payés par la mission. Un établissement pour l'éducation des futurs instituteurs a été ouvert à Semarang. En moyenne les écoles de Minahassa comptent 40 élèves auxquels on apprend la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, etc.

Dans la mission de Larantœka deux écoles ont été érigées, l'une sous la direction des Pères missionnaires, l'autre sous la direction des Sœurs Franciscaines. En 1896 l'école des Pères comptait 181 élèves et celle des Sœurs 191. A Larantoeka la première école indigène a été bâtie par la mission. Depuis longtemps les jeunes gens ont une fanfare qui relève l'éclat des fêtes religieuses et profanes. Une grande partie de la journée est consacrée au travail manuel de tout genre, afin de leur apprendre dès l'enfance la noblesse du travail, chose bien inintelligible pour un grand nombre de tribus indigènes.

La mission de Maumerie a trois écoles, deux dirigées par les Pères missionnaires et l'autre par les Sœurs de Charité. Celle des Pères est fréquentée par 97 élèves,celle du curé de Kotting par 28,celle des Sœurs par 115 élèves, enfants de parents catholiques ou des païens qui veulent se convertir. L'insalubrité des environs marécageux de Maumerie a obligé les missionnaires à s'éloigner. Ils ont trouvé sur la côte sud de Flores, au kampong Lela, un beau terrain où ils ont construit de grands bâtiments, et bientôt les Pères, les Sœurs et les enfants iront habiter un pays plus sain.

Dans la mission de Djenilo à Timor on trouve deux écoles, une à Djenilo, l'autre à Phialaran. Celle de Djenilo est fréquentée par 53 enfants, celle de Phialaran par 23. La mission du Key a son école à Langgoer avec 41 enfants, la mission de Soemba à Laora avec 35 enfants. Tandjonk Sakti à Sumatra compte 39 élèves en partie païens. En résumé 4402 enfants reçoivent l'instruction scolaire, dont 2872 externes et 1530 internes.

***

Avant de finir ce bref aperçu sur la mission des Indes Orientales Néerlandaises j'aime à mentionner les faits suivants :

Trois prêtres français ont travaillé dans cette mission, Messieurs Vallon,

Bérard et J. Candahl. Tous trois, à ce qu'il paraît, ont remporté la palme du martyre. Messieurs Vallon et Bérard sont arrivés à l'île de Sumatra en 1832. Partis de Padang ils ont pénétré dans l'intérieur de l'île par le côté nord. Probablement ils ont évangélisé les tribus de Foba; la nouvelle du massacre cruel des deux missionnaires par les indigènes parvint plus tard à la ville de Padang. M. J. Candahl arriva en 1830 à Padang et quitta la mission en 1835. Les annales de notre mission ne donnent aucun renseignement sur la région qu'il choisit à son départ pour exercer son apostolat. Parmi les martyrs du Tonkin durant la persécution du Minh-Menh. de 1833 à 1841, je trouve le nom d'un missionnaire français J. Candahl. Peut-être est-ce le même que l'apôtre du Sumatra. Ces faits ne me permettent-ils pas d'implorer le secours des prières de nos confrères français pour une mission qui par son origine et par le sang des martyrs, se rattache si étroitement aux catholiques de la France? Ah! que les amis du Sauveur nous aident par leurs prières, qu'ils implorent sa bénédiction, afin qu'aux Indes Orientales Néerlandaises la croix de JÉSUS vivifie tout, illumine tout, sanctifie tout pour l'éternel bonheur de ses habitants et pour la plus grande gloire de Dieu notre Père.

A. J. ASSELBERGS,
missionnaire apostolique à Macassar,
île de Célèbes.

SICILE.

Une Mission à l'île de Pantelleria.

Extrait d'une lettre du P. Galea au R. P. A. Cisterne.

Malte, San Calcedonio, 17 juin 1898.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

P. C.

JE voudrais vous donner quelques détails sur une mission que j'ai donnée le Carême passé, avec le P. Riotta, dans l'île de Pantelleria. Vers le 20 février, un Père passant par Acireale, où je me trouvais, me fit savoir que je devais donner une mission de quinze jours avec le P. Riotta, dans l'île de Pantelleria, à 120 kilom. de la ville de Marsala. Aussitôt je me rendis à Palerme, où je retrouvai mon compagnon, et tous deux nous allâmes à Marsala. Là nous nous embarquâmes sur le « Principe Amedeo ». Après sept heures de traversée nous arrivâmes à Pantelleria. C'est une île volcanique, avec des montagnes très hautes, couvertes de neige en hiver.

Le port a servi jadis de refuge aux galères romaines pendant les guerres puniques, on y voit encore aujourd'hui une jetée qui date de cette époque.

L'île est très pittoresque ; dans l'intérieur se trouve un grand lac d'eau sulfureuse et bouillante. Les chevaux et les voitures, même de simples chariots, y sont inconnus. C'est à âne que se font tous les trajets : l'île peut se vanter de posséder la plus belle race de ce quadrupède.

Avec la ville de Pantelleria, les principaux villages sont ceux de Khamma et de Scauri. L'île compte 8000 habitants qui parlent un bon italien,ce sont pour la plupart des descendants des espagnols, anciens possesseurs du pays. Dans un coin de l'île on parle un idiome qui se rapproche beaucoup du maltais.

Nous prêchions dans l'église principale dont la pauvreté rappelle l'étable de Bethléhem. L'œuvre des tabernacles n'est pas encore établie en ce pays! Le gouvernement a tari les sources de l'antique richesse du clergé. Aujourd'hui il n'y a dans toute l'île que huit prêtres dont quelques-uns cassés par l'âge.

Mon compagnon me disait n'avoir jamais rencontré chez des femmes une pareille pureté de mœurs. Les habitudes du pays contribuent à leur conservation. Lorsque quelqu'un meurt dans une famille, la femme ne sort plus pendant un an de sa maison ; et comme la mort est aussi le sort des habitants de ce beau pays, il arrive que des femmes passent plusieurs années enfermées chez elles ; de là sans doute l'habitude à peu près universelle pour elles de rester presque toujours à la maison.

Il est regrettable que l'on envoie chaque année dans l'île des *coatti* ou condamnés civils, qui n'y donnent pas toujours la meilleure édification. Le socialisme a aussi ses adeptes dont quelques-uns très ardents.

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

F. Charles Trub, coadj. 18 janv. 1898, Reims. — P. Laurent Christ, 26 févr.,Nancy. — P. François Peltier, 15 mars, Nancy. — P. Nicolas Bouchot, 4 avril, Paris. — P. Louis Fridel, 30 juin, St-Acheul. — P. Nicolas Gonnet, 25 juil., Dijon.— F. Nicolas Pierrat, coadj., 13 sept., St-Acheul. — P. Joseph Jenner, 23 sept., Reims.

Province de France.

P. Louis Rabussier, 9 déc. 1897, Poitiers. — P. Henri de Keruzec, 23 janv. 1898, Brest. — F. Maurice de Courcelles, Scol., 15 févr., Paris. — P. Alexandre de Gabriac, 15 févr., Paris. — F. Jean Bretfeld, coadj., 25 févr., Chang-hai (Chine). — P. Guillaume de Montenon, 25 mars, Poitiers. — P. Adolphe Clément, 17 avril, Paris. — P. Henri Gourdin, 17 avril, Rouen. — P. Jean Aubier, 28 avril, Cantorbéry (Angleterre).— P. François Kiong, 4 juillet, Chang-hai (Chine). — P. Lucien Huard, 18 juillet, Paris. — P. Auguste Séjourné, 25 juillet, Angers. — Mgr Valentin Garnier, Vic. apost. du Kiang-nan, 13 août, Chang-hai (Chine). — P. Fulgence Boué, 21 août, Poitiers. — F. François Denigo, coadj., 6 sept. Versailles. — P. Gustave de la Caunelaye, 22 sept., Nantes. — P. Hervé Salaün, 5 oct., Quimper.

Mgr Valentin Garnier.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Extrait de l' « Écho de Chine. »

MONSEIGNEUR Valentin Garnier est mort dimanche 14 août 1898, à l'église St-Joseph, entouré de ses frères. Il faudrait un livre tout entier pour dire les œuvres d'une vie de 73 ans : nous nous bornerons à en indiquer ici les principaux traits.

Mgr Valentin Garnier est né le 6 mai 1825 au diocèse de Rennes ; il appartint quelques années au clergé de ce diocèse, puis entra dans la Compagnie de JÉSUS à 27 ans, le 24 janvier 1852.

Après quatre ou cinq années de la formation ordinaire dans la Compagnie de JÉSUS, il fut appliqué aux missions étrangères ; de 1857 à 1867 il fut employé à Cayenne comme aumônier des bagnes. Là, il fit connaissance avec plusieurs officiers de la marine française qu'il revit en Chine, et l'affection que ces messieurs témoignaient au vicaire apostolique du Kiang-nan

montre assez quel bon souvenir ils avaient de l'aumônier de Cayenne. Pour ne parler que des morts, qu'il nous soit permis de citer M. Buge, qui, lieutenant de vaisseau, avait aimé l'aumônier de Cayenne, capitaine de vaisseau le retrouvait avec joie à Chang-hai, et, amiral, restait en correspondance avec lui jusqu'à la mort.

En 1868, le P. Garnier était envoyé de Cayenne au Kiang-nan. Ses premiers ministères furent dans cette même église St-Joseph où on fait ses funérailles en 1898.

De 1869 à 1873, il exerça le saint ministère auprès des Chinois dans notre Préfecture, la ville de Song-kiang. On y voyait encore les ruines d'une église chrétienne, bâtie sous Kang-hi, confisquée sous Kien-long. M. de Lagrenée avait obtenu en 1848 un décret impérial d'après lequel cette église devait être rendue aux missionnaires, mais pendant plus de vingt ans les mandarins avaient refusé cette justice. C'est le P. Garnier qui sut enfin obtenir que cette église fût rendue au culte. Elle a été relevée sur les fondements de l'ancienne, et est encore le centre des nombreuses chrétientés de Song-kiang.

De 1873 à 1877, le P. Garnier fut employé dans les missions plus intérieures. Les œuvres s'y développaient rapidement ; il fallait une organisation nouvelle. Le P. Garnier fut nommé Supérieur de tous les missionnaires du Kiang-nan occidental, depuis Tcheng-kiang jusqu'à Ngan-king, puis du seul Ngan-hoei. Les chrétiens du Hou-pé émigraient en assez grand nombre de leur province trop peuplée dans le sud du Ngan-hoei dévasté par les rebelles Tai-ping : il fallut organiser ces chrétientés naissantes. Ce fut au milieu de difficultés incroyables. Qu'il suffise de citer ce fait. En un gros village près duquel les chrétiens étaient venus s'établir, les païens s'ameutèrent contre le P. Garnier, envahirent l'auberge où il s'était arrêté, s'efforcèrent par les moyens les plus vils de lui faire perdre patience : un seul coup qu'il eût porté, eût été le signal de sa mort. Pendant une heure ces gens stupides tinrent le P. Garnier debout sur une table sans pouvoir obtenir de lui autre chose que des paroles de douceur et de prédication évangélique. Vaincus par cette douceur ils le laissèrent continuer son œuvre.

Au mois de juillet 1877, le P. Garnier était nommé Recteur de Zi-ka-wei, et le 29 avril 1879, Évêque titulaire de Titapolis et Vicaire Apostolique du Kiang-nan.

En ce nouveau poste, la vie de Mgr Garnier a été assez publique pour que l'on puisse se souvenir de ses œuvres principales ; qu'il nous suffise de donner quelques indications.

Quand Mgr Garnier était nommé Vicaire Apostolique du Kiang-nan, cette mission comptait 52 Prêtres européens, 26 Prêtres chinois. A sa mort, elle comptait 111 des premiers, 40 des seconds.

Elle comptait 95,000 chrétiens en 485 chrétientés ; elle compte 112,000

chrétiens en 817 chrétientés, et 25,000 catéchumènes qui se préparent au baptême.

Pendant son épiscopat les œuvres de prédilection de Mgr Garnier étaient son séminaire pour la fondation duquel il quêta longtemps, et qu'il put établir sur des bases solides à Zi-ka-wei et à Tong-ka-dou. 55 jeunes Chinois des meilleures familles chrétiennes s'y préparent au sacerdoce.

Puis encore la diffusion des Saintes Écritures. Mgr Garnier fit faire une traduction des quatre évangiles qui est répandue dans les provinces de Chine. On en loue fort le style et l'exactitude.

Mgr Garnier a encore donné naissance à une œuvre qu'il aimait paternellement, l'Institut des Frères de la Mère de Dieu, dont le siège est dans l'intérieur de la ville de Chang-hai, auprès de l'ancienne église des temps de Kang-hi, rendue à la mission par le Général Montauban en 1860. Cet institut a pour but de former des Frères chinois pour les écoles des chrétientés. Cet institut ne compte encore qu'une trentaine de membres, mais il est établi dans des conditions qui semblent assurer son développement.

On connaît assez la mission du Kiang-nan pour juger des autres œuvres de Mgr Garnier. Un homme qui a dépensé 30 ans de sa vie pour le bien des Chinois, dont les œuvres ont eu et gardent encore la prospérité que l'on sait, est certainement un bienfaiteur de la Chine. Les empereurs élèvent des arcs de triomphe, des temples à des mandarins dont les œuvres sont loin d'égaler celles de Mgr Garnier. Les mandarins du Kiang-nan, surtout ceux de Chang-hai, feraient preuve de haute intelligence en prenant l'initiative de faire construire en souvenir de Mgr Garnier quelque monument qui perpétuât son souvenir et continuât le bien qu'il a voulu à la Chine; un hôpital par exemple pour les seuls Chinois dont ils confieraient l'administration aux frères de Mgr Garnier.

***

Nous n'avons que peu de mots à ajouter à la notice biographique qu'un des meilleurs collaborateurs du regretté Mgr Garnier a bien voulu nous envoyer.

Nous pourrons cependant insister sur les qualités extérieures de Sa Grandeur. Sa bonté, son affabilité, en faisait un véritable charmeur, et tous ceux qui l'ont approché sont unanimes à reconnaître la droiture et la fermeté de son jugement.

Il laisse derrière lui un bien bel exemple que ses successeurs seront avides de suivre : marcher sur ses traces sera la garantie de leurs succès. Laisser un tel renom sur terre, n'est-ce pas un avant-goût des joies d'un autre monde ?

Maladie et mort.

Extrait des « Nouvelles de Chine. »

Nous avions tous remarqué que les forces de Monseigneur diminuaient ; cependant on pensait que cette défaillance nous le laisserait encore quelques mois, un an même et plus. A la fin de juin, Sa Grandeur avait pu supporter les fatigues de trois ordinations à Tong-ka-dou. Au 14 juillet, Monseigneur avait voulu se trouver à la réunion des Français chez le consul. Au 19, Monseigneur avait tenu à aller avec quelques Pères dîner chez les Lazaristes. Au 24, Monseigneur avait voulu aller à Tong-ka-dou pour assister aux examens des séminaristes et à la clôture des vacances des PP. Chinois, et avait dîné gaiement avec eux. Sa Grandeur avait même annoncé qu'il voulait de là aller à Zi-ka-wei où on devait célébrer, le 26 juillet, les 25 ans de Chine du P. Terrien, mais les forces le trahirent en chemin, et il rentra à Yang-king-pang.

Pendant le commencement du mois d'août, Monseigneur souffrit beaucoup des chaleurs ; il disait souvent ses souffrances ; cependant, semble-t-il, ni lui, ni nous, personne ne prévoyait une mort prochaine. Le 5 août au matin, il demanda qu'un prêtre l'assistât à la messe. Pendant les jours suivants cette précaution fut encore prise. Le 10 août, Monseigneur dit encore la messe. Le 11, il essaya, mais dut y renoncer dès les premières cérémonies. Cependant il disait encore son bréviaire (qu'il trouvait bien long) et ses chapelets ordinaires. Le jeudi 11 au soir, il appela le Père auquel il se confessait à Yang-king-pang, lui dit qu'il se sentait fort mal, mais il s'accusait surtout de lâcheté contre les difficultés de la saison. On lui dit de ne plus essayer de dire la messe, de se remettre entièrement entre les mains de Dieu. Le P. Ministre survint qui obtint alors que le malade se laissât transporter à l'infirmerie.

La nuit du 11 au 12 fut mauvaise. Monseigneur y souffrait beaucoup de la chaleur : plusieurs Pères ou Frères durent le visiter pendant cette nuit. Le vendredi 12 au matin, on le transporta à l'infirmerie : dès lors il n'avait plus l'entier usage de sa connaissance. Le médecin appelé prononça le mot de « congestion », et jugea que la mort pouvait venir promptement. Seulement alors on comprit l'imminence du danger. Le samedi 13 à 6 h. du soir, le R. P. Supérieur, accompagné de 12 à 15 Pères ou Frères, donnait l'extrême-onction. A l'absolution qui la précéda, Monseigneur avait encore ébauché un signe de croix. Le P. Supérieur ayant dit à l'oreille du malade qu'on allait lire pour lui la profession de foi, il fit un signe certain d'assentiment.

Le dimanche 14, dans la matinée, Sa Grandeur donna encore le même signe à la proposition qui lui fut faite d'une nouvelle absolution. Cependant il était étendu sur son lit, semblait n'avoir plus de connaissance, mais dans

une tranquillité telle qu'on n'hésita pas à permettre à bien des chrétiens, à plusieurs européens, de venir le voir une dernière fois. A 2 h. de l'après-midi, 15 ou 20 Pères ou Frères, précédés du R. P. Supérieur, se réunirent autour du lit pour réciter les prières des agonisants. Vers 4 ou 5 h. les poumons commencèrent à se congestionner ; un râle doux et peu douloureux, semble-t-il, annonça la fin. Enfin à 6 h. 15, Monseigneur expirait doucement au milieu des Pères présents à Yang-king-pang qui récitaient le « Proficiscere anima christiana... »

Le lundi 15, fête de l'Assomption, à 5 h. du matin, on exposait le corps revêtu des ornements pontificaux dans le parloir où les chrétiens européens et chinois qui venaient à la messe purent vénérer leur pasteur. A 10 h., il fut mis dans le cercueil sous les orgues de l'église : il y resta jusqu'au soir. Le salut du S. Sacrement, à 4 h., fut la première cérémonie sacrée faite devant la dépouille de notre Évêque. Ce n'est qu'après le salut qu'on put préparer les obsèques du lendemain.

Obsèques de Mgr Garnier.

On lit dans l'*Écho de Chine* du 17 août : « Hier à 8 h., grand' messe solennelle en l'honneur de Sa Grandeur avec le concours de toute la maîtrise sous l'habile direction du P. Rouxel. Sur le catafalque on avait déposé de nombreuses couronnes. Une des plus belles venait du consulat général de France. Dans l'église, trop petite pour la circonstance, se pressaient Européens et Chinois, qui avaient tenu à payer ce dernier tribut à la mémoire de Mgr Garnier.

« La cérémonie officielle à 5 h. du soir était des plus imposantes. Le Père Rouxel recevait les invités. On avait réservé des sièges pour les personnages officiels. A droite du cercueil, M. de Bezaure, consul général de France, les commandants Thesmar et Texier, le Dr Stuebel, consul général d'Allemagne et doyen du corps consulaire, M. Valder, consul général du Portugal. Perpendiculairement et du même côté : M. de Uriarte, consul général d'Espagne, M. Dmitrewski, consul général de Russie, M. Brenan, consul général d'Angleterre, M. Rocher, commissaire des douanes de Chang-hai. A gauche les autorités chinoises : LL. EE. Nieh, trésorier de la province, et Ts'ai, Tao-tai de Chang-hai, le sous-préfet, les juges de la Cour Mixte, M. Fung Yee et M. Wouang. Tous les consulats étaient représentés.

« Nous ne citons aucun des noms des personnages non officiels présents : tout Chang-hai était là. M. de Bezaure, M. Claudel, M. Hauchecorne, M. Grailler, M. Feer, étaient en tenue officielle ainsi que le consul général du Portugal, M. Valder.

« Après une marche jouée en guise d'entrée par la musique municipale massée dans la tribune gauche de la nef, le service commence conduit par le R. P. Paris, Grand-Vicaire et Supérieur général de la Mission, assisté du

P. Meugniot, Procureur des Lazaristes, du P. Robert, Procureur des Missions Étrangères, du P. Simon, Recteur de Zi-ka-wei, et du P. Deffond, Ministre de la section de Sou-tcheou. Ces Pères remplaçaient les 5 évêques qui, aux obsèques des évêques, officient d'habitude.

« Au début de la cérémonie le R. P. Colombel a lu d'une voix émue une oraison funèbre. Il a retracé en quelques lignes la vie et a surtout insisté sur la haute piété du défunt.

« L'église était toute tendue de noir. Sur le côté des banderoles noir et argent alternaient avec des draperies du même genre. Trois immenses bannières attiraient les regards : l'une, jaune, avait été envoyée par S. E. Nieh ; l'autre, bleue, par le Tao-tai ; la troisième, rouge, par le Sous-Préfet.

« Les honneurs étaient rendus par une compagnie de débarquement de l'*Éclaireur* et une autre du *Jean Bart*, un piquet d'agents de la Garde. Les soldats du Tao-tai faisaient la faction dans la rue.

« A l'issue de la cérémonie, c'est-à-dire après les cinq absoutes, le cortège se formait dans l'ordre suivant :

Tambours et clairons de l'*Éclaireur*.
La garde municipale.
Les soldats du Tao-tai.
La croix et les enfants de chœur.
La procession des jeunes filles des Enfants de Marie, toutes habillées en blanc, bannière en tête.
Les dames Auxiliatrices.
Les sœurs de St-Vincent de Paul.
La congrégation des Enfants du Sacré-Cœur.
Le cercle catholique.
Les élèves de l'école municipale.
La musique municipale.
Une soixantaine de Pères en habit de chœur, avec un cierge à la main.
Le clergé officiant.
Le cercueil porté par 16 hommes en chapeau de cérémonie.
Un piquet de marins de l'*Éclaireur* et du *Jean Bart*.
Les couronnes portées par des enfants des écoles des Frères Maristes.
Le consul général de France entouré de LL. EE. Nieh et Ts'ai.
Les commandants des deux navires de guerre français.
Le personnel du consulat général de France.
Le corps consulaire.
La foule des invités.

« Pendant le trajet la musique municipale a joué une marche funèbre. En passant devant le consulat général de France, le pavillon a salué le cercueil.

« Mentionnons ici que tous les consulats avaient mis leurs pavillons en

berne pour la circonstance... Nous devons féliciter la police municipale et les autorités chinoises, du bon ordre qui n'a cessé de régner durant toutes les phases de la cérémonie... Arrivée à la jetée du quai de France la procession s'est arrêtée. Le cercueil a été mis à bord de la barque épiscopale décorée pour la circonstance et que remorquait une chaloupe à vapeur gracieusement offerte par M. Jones, qui, obligé de s'absenter, a tenu à envoyer une fort belle couronne pour les obsèques. Grâce à l'obligeance des Pères de la Mission — ce dont nous les remercions sincèrement — nous avons pu prendre place à bord de la chaloupe et aller jusqu'à Tong-ka-dou, où le cercueil a été débarqué, non sans difficulté, et remis au clergé qui l'attendait là-bas en grande pompe.

« Les autorités chinoises avaient tenu à pavoiser le débarcadère et avaient envoyé des artificiers. Ils ont salué de bombes et de pétards l'arrivée du cercueil de l'Évêque français dont la suprême bonté et la beauté toute particulière avaient tant de fois séduit les Chinois. De grandes jonques appartenant à des chrétiens de Tong-ka-dou avaient mis leurs pavillons en berne : une croix noire sur champ blanc. Cette marque de respect était vraiment touchante. A 8 h. nous étions de retour à Chang-hai. C'est ce matin que doit avoir lieu l'inhumation définitive dans le caveau que Mgr Garnier s'était fait construire près de celui de son prédécesseur, à l'inhumation duquel il avait présidé lui-même. »

Le mercredi matin 17, l'église de Tong-ka-dou était remplie de monde. Le R. P. Supérieur encore une fois chanta une messe de Requiem, fit l'absoute, et le cercueil fut immédiatement déposé dans le caveau qui lui était destiné. C'est du côté de l'évangile de l'autel de S. Ignace sous le tableau de S. Louis de Gonzague. Lorsque, il y a 19 ans, Mgr Garnier avait présidé à l'enterrement de Mgr Languillat au côté de l'épître sous le tableau de S. Stanislas, Sa Grandeur avait voulu qu'on préparât dès lors pour lui ce second caveau en tout semblable au premier.

C'est là que reposent les deux évêques qui ont gouverné notre mission de 1865 à 1898.

Le Père G. de Montenon.

Lettre du R. P. Barbier.

25 mars 1898.

Mon Révérend Père Provincial.

P. C.

NOTRE cher Père de Montenon s'est endormi dans le Seigneur ce matin vers onze heures.

L'anémie s'ajoutant à la congestion a rapidement déterminé une suffocation douloureuse, plus rapide encore que nous ne l'avions prévu, il y a deux jours.

Cette mort laisse un grand vide parmi votre famille de Saint-Joseph, parce que le Père qui vient de nous quitter était un homme de grand esprit surnaturel, de piété rayonnante, de fidélité et discrétion religieuse portées à un degré rare, et d'une obéissance parfaite.

Mais sa mort même a été pleine de consolations, même pour nous, à cause des leçons qu'elle nous a données et des promesses du ciel dont elle contenait pour lui des manifestations sensibles.

Ce qu'elle a eu de plus frappant, c'est un calme, une paix, je dirais une assurance que rien n'a troublé un instant.

Vous savez que depuis l'an dernier ses forces, déjà si réduites, s'étaient encore diminuées. A plusieurs reprises, il avait manifesté la prévision d'une fin prochaine, et en désignait l'époque en disant que ce serait pour cette année.

Depuis quinze jours environ les symptômes inquiétants s'accentuaient. Cette fin d'hiver l'éprouvait beaucoup. Il y a quelque temps il se plaignit d'un peu d'oppression, et en même temps d'un dégoût absolu des aliments. C'était le premier effet d'un mal qui devait l'enlever en si peu de temps.

Dimanche, jour de la réunion annuelle de nos anciens élèves et de sa fête de congrégation, il était encore debout, allant et venant, mais dans un état d'épuisement visible et portant sur son visage les signes d'une profonde altération de santé.

Tout ce qu'on essayait pour lui rendre un peu de force, ne réussissait à rien. Enfin la congestion augmenta et presque en même temps on constatait de l'albumine. Mercredi soir on vit que les reins ne fonctionnaient plus. La maladie devenait inquiétante sans que le dénouement se montrât si proche. Le cher Père communia dans la nuit.

Hier l'oppression et la suffocation avaient encore augmenté. Mais ce fut cette nuit seulement que le danger se fit sentir immédiat.

Vers 11 h. du soir le Père eut une crise d'étouffement qui lui fit croire sa fin arrivée. Il devait encore souffrir douze heures.

A minuit je devais le communier comme la veille. Il me demanda de faire venir le Frère infirmier pour savoir s'il ne serait pas bon de procéder à l'extrême onction. Comme je lui répondais que je pensais attendre le matin : « C'est vrai, répondit-il, ce serait une consolation pour la communauté; comme le Frère infirmier voudra. » Après avoir un peu hésité, je me déterminai à ne pas attendre, de crainte de nouvelle crise.

Lui ayant d'abord donné la sainte communion, une heure après je lui donnai les derniers sacrements, assisté seulement par le P. Ministre et le Frère Infirmier. Le Père suivait toutes les cérémonies.

Après un peu de temps, il me fit signe d'approcher, et se mit à parler. Les phrases étaient entrecoupées par une respiration de plus en plus haletante, mais la pensée demeura toujours nette dans cet entretien. Voici fidèlement, je puis dire textuellement, ses paroles :

« J'ai deux commissions à vous donner.—Vous écrirez à mes deux sœurs qui sont religieuses. — Mon frère Jean, j'espère que je pourrai le voir ; si je ne le vois pas, dites-lui que je bénis son foyer, et que je serai un protecteur pour les siens là-haut. — Il me dit aussi quelques mots de son cousin Charles et des autres. — J'ai une grande reconnaissance à tous les Supérieurs de la Compagnie, au Père Provincial. — Vous écrirez en Chine au P. Wieger, pour lui annoncer ma mort. Il m'a soigné à Jersey avec un dévouement pour lequel je lui ai une reconnaissance éternelle. — Vous ferez aussi prévenir par le P. Barthélemy le Père Nicot, qui a été plein de charité pour moi. »

Je lui fis entrevoir que la fête de l'Annonciation pourrait être le jour de son entrée au ciel. Il me dit à ce sujet, à divers intervalles : « J'en ai eu la pensée le premier jour où je me suis senti malade — c'est l'anniversaire du jour où j'ai prêché pour la première fois aux élèves — c'est la fête de congrégation — mourir aujourd'hui, ce serait l'idéal ! Et à plusieurs reprises nous revînmes sur ce désir. Il ajoutait : S'il faut souffrir encore tout un jour! Enfin il faut finir comme cela. — La pauvre machine est bien difficile à détraquer. »

A un autre moment : « Qu'on ne fasse pas de notice sur moi; le petit article comme pour tout le monde. »

Il me pria de m'occuper du goûter que ses congréganistes devaient donner la semaine prochaine aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres. — Il me parla aussi de sa congrégation, me recommanda l'un ou l'autre enfant, me promit de prier pour eux tous.

Ce que je ne puis traduire, c'est le sentiment de piété profonde et sereine qui se répandait sur tout.

Très longtemps il tint sa main posée sur le crucifix que j'avais placé à sa portée, avec une petite image de JÉSUS dans la crèche qu'il aimait beaucoup.

Il me dit de lui-même, en le regardant: « Ce qui a été mon idéal toute ma vie, c'est le petit Famulus de la Sainte Famille, » et il expliqua en paroles entrecoupées le rôle qu'il s'était plu à remplir.

Puis de cette idée de la charité et de l'humilité envers tous, il passa à la Compagnie à propos des sentiments de confiance que je lui suggérais : « J'ai toujours compté sur le bon Dieu, et sur la vocation, c'est à cette confiance que je dois d'avoir fait plus de choses et de meilleures que j'en étais capable. »

A un moment je lui dis : « Voyez comme le bon Dieu a été bon pour vous ! — Oh ! oui, il a été si bon dans ce qu'il m'a accordé et dans ce qu'il m'a refusé, que je n'ai à cette heure qu'à me jeter dans ses bras ! » Sans cesse il répétait : « Mon bon JÉSUS. »

Un peu après deux heures, le voyant de plus en plus oppressé, je lui pro-

posai de réciter les prières des agonisants. — « Volontiers », répondit-il; et je le fis.

Le reste de la nuit se passa comme les heures précédentes, dans une lutte de plus en plus pénible contre l'étouffement qui progressait d'heure en heure.

Vers huit heures du matin nous crûmes la dernière heure déjà venue, et les Pères étant entrés, nous récitâmes de nouveau les dernières prières. L'agonie se prolongeait cruelle.

Notre cher malade écoutait avec connaissance les invocations que son confesseur ou moi lui suggérions et souvent donnait des signes d'assentiment à ces pieuses pensées.

Vers 10 heures arrivèrent d'abord ses cousins, M. Charles de Montenon et E. de Baudus, puis son frère Jean, officier-instructeur à St-Maixent.

Quoique privé de la parole, il les reconnut très bien. Je lui rappelai ses paroles de la nuit, et il traça seul avec son pouce un signe de croix sur le front de son frère agenouillé au pied de son lit.

Puis il eut un dernier réveil, un effort de vie, se redressa et nous fit des gestes d'encouragement et d'adieu.

Le Père Ministre eut l'heureuse pensée qu'on pourrait lui amener ses congréganistes. Je le lui proposai. Il fit signe qu'il en serait heureux. Aussitôt les élèves de 1ère division, prévenus qu'ils pouvaient venir à leur gré lui dire adieu, se présentèrent par groupes. Ils s'agenouillaient devant son lit. Le Père les bénit avec une émotion visible et un air de paternité religieuse qui avait quelque chose d'imposant. Je lui prêtai quelques paroles à leur adresse, qu'il fit signe d'approuver. Les derniers qui entrèrent furent à peine reconnus. Il était environ 10 ½h. Tout d'un coup le regard s'était voilé, — la tête se renversa, — l'air ne s'échappa plus de sa poitrine qu'à intervalles prolongés ; et après vingt minutes de cette dernière agonie, nous lui fermâmes les yeux. Les élèves du collège se réunirent tous à la chapelle à midi moins un quart. Je leur annonçai cette fin si rapide et si belle ; et ensemble nous priâmes pour ce Père très aimé.

Oui, en vérité, *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Que Dieu nous fasse à tous une mort semblable.

Emm. Barbier, S. J.

Le Père Clément Faller

Lettre du P. Magouet.

Sao Leopoldo le 1er juin 1898.

Mon Révérend Père,

P. C.

DANS une lettre précédente, je vous ai parlé du bon Père Faller qui est mort dans notre collège, le 26 février 1897, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il était français, mais appartenait à la province d'Allemagne qu'il avait gouvernée comme Provincial à deux reprises différentes. Il fut aussi Recteur Magnifique de l'université de Quito, sous Garcia Moreno. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent ici ou à Porto Alegre, et, malgré son grand âge, il se dévoua, aussi longtemps que possible, au salut des âmes, par le moyen des sermons et surtout des confessions et des bons conseils. Beaucoup de personnes de la meilleure société l'avaient choisi pour directeur et lui donnaient des preuves de leur respect, comme il est rare de le faire dans ce pays, où généralement le prêtre est fort peu estimé. En apprenant sa mort, tous ses anciens pénitents manifestèrent leurs regrets et commencèrent à louer son zèle, sa piété, sa prudence, ses vastes connaissances et surtout sa grande bonté. La presse même, tout hostile qu'elle soit, dut se résigner à publier le panégyrique que l'on faisait d'un Jésuite. Un homme des plus notables du pays, le Baron de Jacuhy, demanda à nos Pères la permission d'élever un monument à son ami vénéré.

C'est un grand crucifix de pierre, sculpté avec beaucoup de délicatesse, et placé sur un assez haut piédestal où est gravé le nom du Père Clément Faller et celui de cette famille reconnaissante.

Le jour fixé pour la plantation de la croix, ce monsieur vint de Porto Alegre avec deux dames, assister à une Messe de Requiem, dans notre collège. Tous les élèves en uniforme étaient présents et toute notre nombreuse communauté. Dans l'après-midi, tout le monde se rendit à la maison de campagne, à une demi-heure du collège, c'est là que se trouve notre petit cimetière, où reposent déjà, près du P. Faller, une vingtaine de nos Pères et Frères. Le Baron de Jacuhy fit alors un bel éloge du vénérable prêtre dont toute la vie avait été consacrée au service de Dieu et au véritable bien de ses semblables. L'un de nos Pères, le P. Schlitz, remercia, au nom de la Compagnie, ce généreux ami d'un Jésuite, et fit remarquer aux élèves combien il est rare, à l'époque où nous vivons, et surtout dans ces contrées, de trouver une pareille gratitude envers un prêtre.

En union de vos prières et SS. SS.

Tout à vous en N. S.

Louis Magouet, S. J.

VARIA

Départs de missionnaires.

POUR la mission du *Kiang-nan* : Les Pères Robert de Beaurepaire, Joseph de Moidrey, Antoine Weckbacker, Charles Barraud, et les Frères coadjuteurs Joseph Aguinagalde, Auguste Datin et Pierre Souron, de la province de France.

Pour la mission du *Tcheu-li S. E.* — Le P. Gissinger de la province de Champagne.

Pour la mission de *l'Alaska*, le P. Rogatien Camille, de la province de France.

CHINE. — *Chang-hai.* — Les fêtes du quatrième centenaire de Vasco de Gama ont été brillamment célébrées à Chang-hai du 17 au 20 mai inclusivement. Le premier jour, à 4 h. du soir, il y a eu à l'église de St-Joseph de Yang-king-pang un salut solennel avec chant du « Te Deum » ; Monseigneur pontifiait. Tout le corps consulaire était présent. Le dimanche suivant, messe d'actions de grâces avec sermon en Portugais par le Frère Alves, à Hong-keu. Énorme assistance pour les deux cérémonies.

Le 28 juin les PP. Alves (de la mission de Macao), Gautier, Lebez, Pé, Tsu et Yu, S. J. ont été ordonnés prêtres par Mgr Garnier à Tong-ka-dou, ainsi que le P. Tsang, du clergé séculier, dont la famille, originaire du Hou-pé, a émigré à Ning-kouo-fou.

Le 28 juillet on a fêté à Zi-ka-wei les 25 ans de Chine du P. Constant Terrien.

FRANCE.

BOURGES. — « Une visite à l'œuvre de la jeunesse catholique Berrichonne » : tel est le titre d'une brochure écrite par M. Daniel Main, vice-directeur de l'œuvre. Guidé par lui, on fait une visite complète au local où se développe cette œuvre de jeunesse sous la direction du R. P. Caron : salles de jeux, bibliothèque, salle de conférence, cours de récréation, grande salle de réunion, chapelle, tout y est réuni de ce qui peut donner à la jeunesse cette multiple formation religieuse, sociale, professionnelle et physique qui se résument dans ces deux mots de la devise de l'association : Religion — Patrie.

PARIS. — *Vaugirard.* — Cette année, à l'occasion de la fête de M. le Directeur, on a inauguré dans le jardin du parloir le monument élevé à la mémoire du R. P. Olivaint, ancien Recteur du collège. C'est une statue qui le représente en pied. Deux discours ont été prononcés : l'un par le R. P. Le Cain, Sous-directeur de l'école, l'autre par M. Henrotte, au nom des

anciens élèves, de ceux surtout qui ont connu et aimé le Père Olivaint.

Conférence Olivaint. — Le mercredi 15 juin, la conférence Olivaint a tenu la séance solennelle de clôture de ses travaux de l'année. Cette séance a été présidée par M. Émile Ollivier de l'Académie française. Voici le début de son discours :

MESSIEURS,

« J'ai répondu à votre appel sympathique d'abord parce que vous êtes la jeunesse. Les hommes de mon âge, qui ne veulent pas que les années les courbent ou les glacent, qui, jusqu'à la fin, veulent se tenir debout, et alors qu'ils n'ont plus la force de descendre dans l'arène, les mains levées sur la tête des jeunes combattants, trouvent un vivifiant réconfort à venir se réchauffer à votre flamme.

« Je remercie votre Président de m'avoir donné ce cordial par son discours, si vibrant et si élevé, plein de souvenirs et d'allusions qui m'ont charmé et touché. Loin de trouver d'une ambition présomptueuse ses nobles aspirations, je l'en félicite.

« Une seconde raison a motivé mon empressement à me rendre ce soir parmi vous. C'est un ancien souvenir qui m'est resté cher.

« A une certaine époque, on introduisit dans le Parlement une interpellation contre les Jésuites. C'est une fantaisie qui, à des époques presque périodiques, saisit quelques esprits échauffés *(Très bien ! très bien ! et rires).* Il y avait alors quelque intérêt à savoir ce que j'en penserais. Un religieux vint me le demander. On m'annonça le P. Olivaint. Je n'avais jamais entendu encore ce nom, qui retentira éternellement dans les annales de la sainteté et du martyre *(Vifs applaudissements).*

« Je vis devant moi un homme aux traits irréguliers mais pétillants de grâce, de bonté et d'esprit. Il me parla longtemps, je l'écoutai avec respect et, le lendemain, il m'écrivit :

MONSIEUR,

« Je vous remercie de l'esprit de vraie liberté et de loyale justice avec lequel vous avez bien voulu m'entendre.» Aucun hommage ne m'a été plus sensible. Je l'ai retenu, et c'est pourquoi je suis heureux aujourd'hui de me trouver au milieu de vous dans cette conférence placée sous le patronage de son nom *(Applaudissements).*

École libre St-Ignace. — Un nouveau corps de bâtiments a été construit, le long de la rue de Madrid, sur l'emplacement du petit jardin qui s'étendait entre le petit collège et la maison portant le n° 12.

Ouvrage couronné par l'Académie Française. — Au mois de mai dernier, l'ouvrage du P. Longhaye, *Histoire de la littérature française au XVII*e

siècle, a été couronné par l'Académie Française (prix Montyon) sur un rapport très flatteur de M. Brunetière.

ANGERS. — *3e An.* — Les Tertiaires sont au nombre de 30 et appartiennent aux provinces suivantes : France, 9 ; Champagne, 7 ; Lyon, 9 ; Angleterre, 2 ; Belgique, 1 ; Rome, 2.

POITIERS. — *École libre St-Joseph.* — Une nouvelle grande salle de séance a été construite dans l'ancien jardin qui fait suite à la cour de 3e division. L'entrée de la tribune des élèves donne sur le corridor du P. Préfet. De chaque côté de la salle, la tribune se prolonge par un balcon courant le long du mur et rejoignant par un escalier les portes de côté de la scène.

Autre accès par le couloir du rez-de-chaussée. En outre à droite et à gauche nombreuses portes, donnant les unes sur un terrain vague, prolongeant la cour de 3e div., de l'autre côté, sur une petite esplanade rejoignant la terrasse. En cas d'accident, la salle serait très rapidement évacuée. Mais que craindre avec la lumière électrique ?

Les murs sont simplement décorés, mais avec goût. De même le plafond ; tout a été fait avec soin et est bien fini.

La scène est vaste, les coulisses larges. Il y a assez de hauteur pour enlever les toiles de fond sans avoir à les rouler.

Partout lumière électrique artistiquement distribuée. Lampes de différentes couleurs que l'on peut allumer par séries de couleurs pour varier les effets, et auxquelles l'on donne à volonté plus ou moins d'intensité.

Le costumier est admirablement aménagé dernière la scène. Deux étages, larges salles avec alcôves, 40 au moins. Et au cas où le nombre de figurants serait très considérable, le dessous de scène est disposé avec bancs et porte-manteaux.

La chapelle de la congrégation de 1e division a été restaurée l'an dernier par les soins du P. de Montenon, directeur de la Congrégation. Si l'ancien et riche mobilier n'a pas changé, les peintures ont été complètement renouvelées. De plus deux grandes fenêtres, formant symétrie avec celles donnant sur la cour de 4e division, ont été percées à droite, dans le mur du corridor.

Le gymnase a été parfaitement installé dans les locaux en sous-sol où se faisaient autrefois les classes de 3e et de 2de. Le petit théâtre, si cher aux acteurs du même temps, est devenu, avec de nouvelles fenêtres, une superbe salle de dessin.

REIMS. — La maison de retraites de Braisne est transférée aux portes de Reims, à Cormontreuil, dans une belle propriété d'une quinzaine d'hectares traversée par la Vesle, et tout près de la campagne du Collège. La première retraite a eu lieu au mois de juillet. Braisne est vendu.

Le collège St-Joseph ouvre en ville un petit Collège, rue de la Clef, dans l'ancienne maison des comtes de Champagne.

La maison de Beauregard, près Nancy, a été aménagée pour y donner des retraites.

LILLE. — *École catholique d'arts et métiers.* — L'École a été ouverte le 1er octobre. Le nombre des candidats au concours d'admission avait dépassé cent ; pour cette première année, 14 seulement ont été admis. *L'Univers*, nº du 3 septembre 1898, a publié leurs noms et leurs rangs ; ils viennent de divers départements du nord, de l'ouest et de l'est.

Rien ne montre mieux, s'il était besoin d'y insister encore, l'utilité de cette œuvre que le passage suivant du discours prononcé par le P. H. Lacouture à l'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas de Calais, le jeudi 18 novembre 1897 :

« Dans le voyage de propagande que j'ai fait, il y a peu de temps, j'ai recueilli des dépositions écrasantes. Il m'est arrivé de questionner un jour quarante-cinq chefs d'institution réunis, je leur ai demandé : « Pouvez-vous me citer un homme formé chrétiennement par vous, envoyé par vous aux Écoles d'Arts et Métiers, dans ces dernières années, et qui soit resté bon chrétien ? » Silence : ces messieurs se consultent à voix basse, finalement ils déclarent ne pas se souvenir qu'un seul élève sorti de leurs mains, et allant dans ces écoles, ait conservé sa foi pratique. L'un d'eux se lève et dit : « J'ai eu le bonheur d'avoir un de mes élèves reçu avec le numéro 1 dans une École d'Arts et Métiers, il en est sorti avec le numéro 1. Je n'ai plus été en rapport avec lui, et j'ai ouï dire qu'il est mort dernièrement sans sacrements. »

Au congrès national catholique de Paris, section de l'Enseignement, dans la séance du 2 décembre 1897, on a voté « à l'unanimité » le vœu suivant : « Le congrès national catholique de Paris applaudit de toutes ses forces à « la fondation de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille. Il invite « tous les congressistes à faire connaître partout cette création et à diriger « sur elle, autant qu'il dépendra d'eux, le concours de tous les catholiques « de France. »

École libre St-Joseph. — Au mois de mai dernier, l'École St-Joseph a célébré le 25e anniversaire de sa fondation. Le programme des fêtes a rempli deux journées.

Mardi 3 mai : 9 h. ½, messe solennelle célébrée dans la chapelle de l'école par le R. P. Braun, un des premiers fondateurs, sermon par le

R. P. Van den Brule, S. J. — 3 h., représentation dramatique en la grande salle de l'école : on a joué : « Pour la Couronne, » de François Coppée.

Mercredi 4 mai : 7 h. ½, pèlerinage des élèves et anciens élèves à Notre-Dame de la Treille ; messe célébrée par le R. P. Boulangé, recteur de l'école ; allocution par Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique, ancien Supérieur de St-Joseph. — 10 h., bénédiction du nouveau bâtiment de l'école préparatoire. Ce bâtiment forme, le long du B^d^ Vauban, une annexe du collège. Cette école préparatoire à Saint-Cyr, à Polytechnique et à Centrale, ouverte en octobre 1897, compte déjà une centaine d'élèves. La bénédiction a été donnée par Dom Omer Graux, O. S. B., un des aînés de St-Joseph. — 4 h. ½, revue des principaux événements qui se sont passés à l'école libre Saint-Joseph, depuis sa fondation. Cette revue comprenait 14 morceaux. Voici quelques titres :

Il y a vingt ans, souvenirs d'un vieux, par A. Capon. — Initiation d'un nouveau, saynète, par G. Huyge. — Le P. Préfet au parloir, complainte, par H. Fockedey. — La Madone de Lille, souvenirs de 1874, par H. Maes, etc. — 6 h. ½ banquet.

CANTERBURY. — Il y a un an, le noviciat de la province de France avait été transféré à Laval dans les bâtiments de l'ancien Scolasticat. Cette année le juvénat est venu l'y rejoindre. Il ne reste plus à St Mary's college que trois Pères et quelques Frères coadjuteurs qui gardent la maison, jusqu'à ce que les supérieurs aient décidé de sa destination.

BELGIQUE.

Plusieurs collèges ont adopté une heureuse industrie pour venir en aide à la mission Belge du Congo, chacun d'eux a pris à ses frais la fondation et l'entretien d'un village chrétien. Ce village prend le nom du collège bienfaiteur ; c'est ainsi qu'il y a déjà : Gand-Sainte-Barbe ; Turnhout-Saint-Joseph ; Namur-Notre-Dame, etc.

Les lettres des missionnaires apportent aux élèves des nouvelles de leurs protégés et entretiennent le feu sacré de leur charité.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

Lettres de Fourvières. — Nouvelle série, faisant suite aux Lettres de Mold. — Le transfert de la maison de Mold à Lyon explique le nouveau titre que prennent les Lettres de la province de Lyon.

Il y a eu déjà, de 1859 à 1869, des Lettres de Fourvière durant un premier séjour du scolasticat sur la sainte colline. — Longue vie aux nouvelles Lettres de Fourvière !

Pour tout ce qui concerne ces Lettres, s'adresser à M. le Bibliothécaire, 4, montée de Fourvière, Lyon (Rhône).

Memorials of the Irish Province. — Ce premier numéro des Lettres de la province d'Irlande renferme une histoire abrégée de la mission d'Irlande depuis sa fondation sous S. Ignace jusqu'à l'année 1626, et d'autres documents se rapportant au passé de la province d'Irlande. A la fin se trouve reproduit le catalogue de la mission d'Irlande en 1752.

Zambesi mission Record. — La mission du Zambèse (Partie anglaise) a édité au mois de mai dernier le premier numéro de ses Lettres. Au texte sont jointes des gravures reproduisant des photographies.

Our Australian missions. — Depuis 1894, la mission d'Australie, dépendant de la province d'Irlande, publie chaque année, au mois de juillet, un numéro de lettres.

Lettere edificanti della provincia Sicula. — Le présent numéro des lettres de la province de Sicile embrasse les trois années 1895-96-97.

Ces différentes publications, dont nous saluons avec joie l'apparition, répondent au désir du T. R. P. Général, et mettent les enfants de la Compagnie en relations plus intimes les uns avec les autres.

Variétés sinologiques, n° 13. — Allusions littéraires, première série, par le P. Corentin Pétillon, S. J. ; second fascicule, classiques 102 à 213. (Dépôt à Paris, chez Arthur Savaète, 76, rue des Saints-Pères.)

Douze leçons à la Sorbonne sur Madagascar, son état actuel, ses ressources, son avenir, par J. B. Piolet, S. J. Paris, Challamel, 1898, un vol in-8° de XII-436 pp.

Depuis plusieurs années déjà, le P. Piolet fait de la grande île l'objet constant de ses études ; les ouvrages qu'il a publiés, ont acquis à l'auteur une sérieuse autorité en matière coloniale. Aussi l'Union coloniale de France l'a-t-elle invité à faire, à la Sorbonne, un cours sur notre nouvelle colonie. C'est le texte de ses leçons que publie aujourd'hui le P. Piolet. L'auteur s'adresse à de futurs colons. Son but est de leur donner « une idée exacte, une idée complète, de ce qu'est Madagascar, de ses richesses, de ses ressources, de ce que nous pouvons en espérer, de ce que nous pouvons y faire » (p. 5). Ils trouveront dans le livre du P. Piolet tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les voies de pénétration, la main d'œuvre, le sol, sa fertilité et ses diverses productions, les mines, le commerce et l'industrie. Nous adressons nos sincères félicitations à l'auteur.

Le livre des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, expliqué et développé, et une retraite de huit jours, suivant ces mêmes Exercices, par le R. P. Maurice Meschler, de la Compagnie de Jésus, assistant de Germanie. Traduits de l'Allemand, par un P. de la même Compagnie.

Quand parut la première édition de cette traduction du commentaire du R. P. Meschler, *le R. P. de Gabriac* écrivit au traducteur : « J'ai lu tout entier l'ouvrage du R. P. Meschler que vous avez traduit en notre langue. Je ne puis que féliciter l'auteur de ce travail substantiel et lumineux, qui rendra de réels services, surtout aux membres de la Compagnie. Le texte de notre Bienheureux Père est admirablement étudié. L'auteur se montre maître de son sujet. Je me suis édifié et instruit par cette excellente lecture. »

En publiant la seconde édition, le traducteur y a joint, une « Retraite de huit jours, suivant les Exercices de saint Ignace »... Cette retraite n'est d'ailleurs qu'un extrait, traduit de l'excellent ouvrage des « Méditations des Exercices de saint Ignace, » par le R. P. Meschler, l'auteur même du Commentaire.

NOTA. — A moins d'une permission spéciale des Supérieurs majeurs, ce livre ne doit pas être mis entre les mains de personnes étrangères à la Compagnie.

CONDITIONS DE VENTE :

I. — Un volume (in-12, 550 pages), prix : 4 fr.
par la poste . . . . . 5 fr.
II. — Un exemplaire *en plus* est donné gratuitement pour chaque commande de *huit* volumes.

N. B. — Prière d'adresser le prix d'achat, en bon ou mandat de poste, directement à M. Pierre Godard, chapelle Saint-Joseph, 214, rue Lafayette, Paris.

La Science de la Religion, par le R. P. CHABIN, S. J. Paris, Poussielgue. (Collection de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne.) Ce livre est un ouvrage d'apologétique ; il offre à la jeunesse catholique, à l'intention de laquelle il a été composé surtout, un clair et complet résumé de toutes les raisons, de tous les arguments qui peuvent démontrer la divinité de notre sainte religion. — Il est divisé en huit traités: Base et condition de la religion. — Religion naturelle. — Religion révélée et surnaturelle. — L'Église catholique. La Papauté. — Les Mystères de la religion catholique. — L'Église et l'État. L'Église et le mariage chrétien. — La confession sacramentelle. L'état religieux. — L'Église. La civilisation. La science.

APPENDICES.

I. Polygamie évangélique.

LE *Catholic Standard and Times* de Philadelphie analyse une circulaire de Dr Daniel Gifford, de Séoul (Corée) et soixante réponses de ministres et évêques, dont un évêque anglican, sur la question d'admettre dans le christianisme les Asiatiques pourvus de concubines et celles-ci.

Le bishop anglican admet les concubines sur demande, mais non le possesseur. Cinq ministres exigent que le postulant choisisse entre sa femme et telle ou telle de ses concubines.

Tel n'est pourtant pas l'avis du Révérend Gibson, de Swatow, pour qui un homme qui renvoie son épouse légitime se rend indigne du baptême.

Vingt-sept admettent le mari, l'épouse et les concubines. De même, tout le Synode presbytérien de l'Inde, par vote de 43 contre 10.

Le Révérend Timothy Richards, ci-devant de l'*English Baptist Mission*, présentement de la *Society for diffusing christian and general Knowledge*, Chang-hai, répond : « Mon opinion coïncide avec la pratique ordinaire de notre mission. » De même sans restriction le Rév. James Carson *(Irish Presbyterian)*. Item, au nom des siens, le Rév. A. Smith, de l'*American Board of Mission*, Tientsin.

Opinion évasive et originale. — De la part des Révérends en Chine: Murs, Sarclay, Hayes, Gould et John. Bates : « Recevez tout, mais seulement comme *perpetual catechumens.* » Rév. H. V. Noyes prouve à merveille que cette admission est entièrement contraire aux enseignements du Christ: mais enfin il faut, selon la prudence, recevoir avec certaines précautions (on ne dit pas lesquelles); finalement le renvoi de la légitime épouse serait illégal et injuste.

Special provisions. — Rév. J. H. Taylor : « Recevez, si on est régénéré et si on a reçu l'Esprit-Saint. » — Rév. C. W. Matses D. D. Presbytérien. Ting-tcheou : « Ce sont de vraies épouses, comme celles des patriarches : divorce coupable. » — Rév. J. Wherry, American Presbyterian : « Recevez tout, si véritablement régénéré. » — Rév. S. J. Woodin, American Board : « Admettez mari, épouse et concubines, si d'ailleurs dignes. Impossible de permettre à l'homme de répudier une seule de ses femmes. » — Rév. Gibson, de Swatow, s'abstient seulement de conférer des offices sacrés au mari durant la vie des concubines. — Rév. Paul D. Berger : « Nous n'avons pas le droit de dire au mari de congédier ses *extra wives* » (épouses de surcroît). — Rév. J. M. Outyre : « Prenez tout ou laissez tout. » — Rév. C. H. Bose, Southern Presbyterian ; Song-tcheou, suggère de payer le « surplus », si l'homme refuse de vendre, admettre le tout après une petite probation.

Un homme avait deux femmes : avisé par ses frères presbytériens d'en vendre une, il en eut 136 piastres ; dont acte passé à la chapelle presbytérienne, le ministre, entremetteur, recevant l'argent. — Il y a encore quelque

peu, très peu de ministres qui n'admettent pas la jouissance des concubines, mais alors Smith, de Lou-ngan, ne permettra pas à un indigène de congédier une concubine ; Smith, de Ning-po, ne recevra ni concubines ni possesseur de concubines ; soit donc un Chinois, pourvu d'un stock d'icelles, il sera en pleine communion avec droit d'office sacré à Lou-ngan ; mais s'il déménage et tombe à Ning-po, il sera ignominieusement excommunié.

Pourtant il y a accord sur la pratique de ne plus engager de nouvelles concubines après le baptême. Si donc un converti garde l'intention d'accroître ses possessions de ce genre, il faut l'avertir de différer son baptême et de prendre ainsi le temps de se pourvoir.

II. La division de la Chine.

ON lit dans l'*Écho de Chine* du 17 mars : « *La division de la Chine.* — Ils vont bien, nos Chinois! et promettent à bref délai de nous fournir une génération de vrais patriotes ! Qu'on en juge par l'extrait suivant du journal trimensuel Tche-sin-pao *The Reformer China*, qui s'imprime dans la paisible cité de Macao, et se distribue à 2000 exemplaires en Chine.

« Lettre circulaire du gouvernement français, proposant la manière de diviser la Chine (traduite d'un journal japonais à la date du 12 janvier).

« Depuis de longues années, la France a des affaires à traiter avec la Chine. Pour ne point parler des affaires trop anciennes, en 1883 nos soldats ont dû faire la guerre au Tonkin contre le gouvernement des Tartares. L'année suivante, pendant l'été, nous avions commencé à faire un traité pacifique, mais une complication est survenue à Lang-son, et les négociations furent rompues. C'est alors que nos soldats ont attaqué Ké-long et Fou-tcheou, puis occupé Formose. Les difficultés que la France et d'autres puissances européennes ont eues avec la Chine sont très nombreuses ; nous n'entrerons pas dans leur détail, mais il est certain qu'on ne peut tolérer plus longtemps que la Chine reste indépendante dans tout l'Orient : désormais la capitale ne saurait demeurer longtemps à Pékin. D'autre part, si le gouvernement des Tartares devait se retirer en Mandchourie et à Kirin, il y aurait d'autres inconvénients : le dit gouvernement ne pourrait plus régir les contrées éloignées ; les terres deviendraient incultes : les mauvais sujets se révolteraient et occuperaient les provinces du *Se-tchuen*, du *Koei-tcheou* et du *Kan-sou ;* alors on verrait partout des brigandages et des troubles, et dans ce cas le gouvernement des Tartares, semblable à un homme qui a la tête et les mains liées, ne saurait que faire ; il semblerait gouverner plus de 400 préfectures qui se trouvent en deçà de la grande muraille, et de fait tous ces pays deviendraient comme un territoire qui n'est soumis à aucun gouvernement. Dans ces derniers temps, des puissances européennes ont pris en Chine plusieurs ports situés sur la mer ou près des fleuves. Quoique cette occupation ait causé quelque dommage au peuple, elle est cepen-

dant méritoire, puisqu'elle est faite dans l'intention de protéger des millions d'habitants. Puisqu'on a déjà commencé à gouverner quelques territoires et à y faire des travaux et des arrangements utiles, pourquoi ne divise-t-on pas toute la Chine avec une délimitation bien nette ? La chose paraît urgente, et nous proposons la carte suivante comme l'expression désirable de la division projetée.

« Nous, Français, nous étendrons nos forces aux deux provinces du *Koang* (*Koang-tong* et *Koang-si*) au *Yun-nan*, au *Hou-nan* et au *Fo-kien ;* en tout cinq provinces. L'Angleterre prendra les deux provinces du *Kiang* (*Kiang-sou* et *Kiang-si*), le *Tche-kiang*, le *Ngan-hoei* et le *Hou-pé ;* en tout cinq provinces. L'Allemagne exercera sa puissance sur les deux provinces du *Chan-tong* et du *Ho-Nan*. Enfin la Russie dominera la *Corée* et les provinces du *Chan-si* et du *Chen-si*.

« Quoique ce projet de division ne soit qu'approximatif, il semble qu'on devrait s'y arrêter et ne pas le discuter. Les provinces du *Se-tchuen*, du *Koei-tcheou* et du *Kan-sou* ont été jadis aux mains de princes usurpateurs ; ces trois provinces ne sont ni civilisées, ni bien peuplées, ni riches : elles devront attendre longtemps encore, pour avoir le même sort que les premières. La Cour Tartare étant refoulée jusqu'au pied de la montagne *Tchang-pé-chan* (*Chan-Alin*, patrie de la dynastie *Ta-ts'ing*), la capitale du *Tché-li* et toute cette province resteront pays neutre, gouverné par un vice-roi établi d'un commun accord par toutes les puissances. Depuis une dizaine d'années, le Japon a bien mérité devant les nations européennes. On lui donnera, outre *Formose*, la moitié de la province du *Fo-kien*. Il y a une autre raison d'agir ainsi : pendant la Dynastie *Ming*, les Japonais ont envahi le littoral du *Fo-Kien* et du *Tche-Kiang* ; donc, si nous lui donnons le même pays pour y planter son drapeau, l'Empereur du Japon et son peuple devront en être satisfaits.

« Enfin Macao restera aux Portugais, et l'île de Hai-Nan appartiendra à la France... Nous attendons le consentement de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et du Japon, et nous publierons ouvertement la présente lettre. Au printemps de l'année prochaine, les gouvernements susnommés enverront leurs ministres plénipotentiaires se réunir dans les eaux du Fleuve Bleu à Nan-Kin, pour délibérer sur cette affaire... Nous demandons une réponse. Fait au mois de déc. 1897, signé X... *(Meou)*, Ministre des affaires étrangères de la France. »

Qu'on nous permette quelques courtes réflexions sur ce curieux document.

1° Que la feuille chinoise à laquelle nous l'empruntons, *The Reformer China* (sic !) abrite ses audaces anti-dynastiques derrière le drapeau portugais, nous n'avons point à y redire : c'est l'affaire des Tartares. Mais que, pour assurer un plus facile succès à ses projets révolutionnaires, la même

feuille impute gratuitement à la France le document qu'on vient de lire, c'est ce qu'un Français ne saurait admettre.

2° Démasquons les batteries de cette revue. — Le *Tche-sin-pao* s'est inspiré de l'esprit d'un autre périodique bien connu à Chang-hai, le *Cheou-paõ:* ces deux revues sont sœurs et poursuivent le même but ; mais la première, bénéficiant des avantages d'un territoire étranger, parle plus crûment que son aînée. Leur commune devise est : « *La Chine aux Chinois!* » Plus de Tartares pour gouverner les disciples de Confucius ; il faut renvoyer ces barbares à leurs steppes ; et alors, la Chine se ressaisira, se relèvera. Profitant des institutions étrangères, elle tempérera sa monarchie par le système représentatif : au besoin même, elle s'érigera en république.

3° Le grand initiateur de ce mouvement est le docteur *K'ang You wei*, bien connu par les lettres, pleines de force, qu'il a écrites fréquemment à l'Empereur, pour lui dénoncer le péril de l'empire. Aujourd'hui cet agitateur est au Japon, où il prépare, dit-on, la croisade des lettrés de cour. Un de ses plus brillants disciples, le licencié *Liang-Ki-tcha'o*, a fait ses preuves de vaillance et d'intelligence, dans la direction des deux revues-sœurs de Chang-hai et de Macao. Il s'est retiré pour un temps au Hou-Nan. Autour de ces maîtres se sont groupés plusieurs jeunes gens d'un vrai talent, aux aspirations ardentes, représentant la jeune Chine. Quelques-uns d'entre eux ont étudié en Amérique et en Europe; leurs préférences avouées sont pour les institutions anglaises.

4° Tout leur est bon pour atteindre leur but, même la fiction ou la falsification. Le document précité en est une nouvelle preuve. Manifestement inventé par des faussaires, il est présenté aux lecteurs avec une assurance qui n'est point faite pour nous surprendre, mais qui trompera plus d'un Chinois.

Ce document est faux. Maint considérant, trop « purement chinois », en fait foi. L'invraisemblance de l'hypothèse en fait foi. Ce n'est point à dire cependant que les conclusions manquent d'ingéniosité ; mais sans être grand politique, il y a longtemps qu'à part moi, j'avais rêvé une division à peu près identique de la Chine, excepté toutefois la vice-royauté tampon du *Tcheu-li.* Il n'était pas besoin du génie d'un ministre français pour songer à cette combinaison ; un cerveau chinois pouvait bien y suffire.

5° Mais, direz-vous, quel était le but du faussaire ? Entretenir la défiance des Chinois patriotes contre le gouvernement tartare capable de compromettre à ce point l'intégrité de l'empire. Pour donner une certaine vraisemblance à ces craintes de division, la rédaction a inventé la circulaire ministérielle. On faisait d'une pierre deux coups. Car, en même temps que la cour tartare, on atteignait dans le public chinois, la réputation du gouvernement français toujours odieux au disciple de Confucius, à cause de la protection qu'il accorde aux missions catholiques.

6° Je termine. Le Chinois n'est pas moins crédule que l'Européen. En lisant le *Tche-sin-pao*, il croira que la France a pris l'initiative qu'on lui attribue. Et quelque jour, des fils de la France pourront payer de leur vie cette page imprudente et menteuse. »

Signé : Un Français.

III. La reprise des terrains de la pagode de Ning-po.

Le conseil municipal de la concession française a fait samedi matin acte de propriétaire en ouvrant trois brèches dans le mur d'enclos du terrain de la pagode de Ning-po. On connaît l'histoire des empiètements progressifs par lesquels des terrains vagues, laissés par l'incendie de l'amiral Laguerre, ont été peu à peu occupés par la guilde de Ning-po, qui y déposa ses cercueils et les fit enclore de palissades. Cet abus ne fut jamais reconnu par l'administration municipale française qui protesta à plusieurs reprises et finit par décider de faire passer deux rues sur le territoire contesté. La question aurait été dès lors réglée : mais par suite d'un désir de conciliation que l'on peut trouver immodéré, mais qui s'explique par la date même, 1874, le consul d'alors, M. Godeaux, décida d'ajourner l'œuvre entreprise par le conseil municipal et autorisa le remplacement de palissades par des murs.

« Telle est la situation jusqu'au commencement de cette année : à cette époque l'état de resserrement où est réduite notre concession par suite de l'envahissement des Chinois fit paraître nécessaire, en présence surtout de la mauvaise volonté opposée par le Gouvernement impérial aux demandes d'extension des établissements étrangers, la reprise, au moins, du territoire qui nous appartenait. Nous manquons en effet d'emplacement pour les services les plus utiles, des abattoirs, une école française, un hôpital indigène. Comme mesure préliminaire, le dépôt mortuaire de la pagode de Ning-po fut fermé dès le mois de janvier et les cercueils enlevés. Enfin, à la fin de juin, M. de Bezaure fit porter à la connaissance du Taotai l'intention de la municipalité française d'opérer la prise de possession, moyennant le paiement d'une indemnité convenable au Gouvernement impérial, seul propriétaire légitime d'une partie des terrains de la corporation. Ces tertains sont un cimetière ancien, entièrement clos de murs, où les inhumations ont cessé depuis trente ans. Il ne présente donc aucun intérêt pour la corporation même, et il ne faut voir dans la mauvaise volonté opposée à la restitution de ce coin de terre que l'effet d'un stupide amour-propre. Voyant que les négociations menées avec le Taotai n'avaient aucune chance d'aboutir, il parut nécessaire d'agir « manu militari » et de prendre les Ningponais par surprise. Le 16 juillet, deux jours après la revue du 14, où

les corps réunis de nos marins et de nos volontaires avaient fait une impression si imposante, la compagnie de débarquement de l'« Eclaireur » se rendit au cimetière, et sous sa protection trois brèches furent opérées dans les murailles. — Voici le récit fidèle des événements.

Première journée. — Le 17 à 5 h. du matin, M. de Bezaure,en personne, se rendait chez divers conseillers municipaux pour les prévenir que S. E. *T'sai*, le Taotai de Chang-hai, opposait de nouvelles tergiversations à notre juste et légitime désir d'entrer en possession de notre propriété. Après quelques pourparlers auxquels a pris part le commandant Texier, de l'« Eclaireur », il fut décidé de passer outre et d'en finir une bonne fois avec cette question pendante depuis plus de trente ans. La compagnie de débarquement de l'« Eclaireur », avec une pièce d'artillerie de campagne, se rendit à l'enclos de la pagode, et à 6 h. moins le quart le premier coup de pioche était donné par les ouvriers-coolies du service des travaux. Un quart d'heure après, sur la prière de M. de Malherbe, secrétaire de la municipalité, le Ct Texier franchissait le premier la brèche, suivi de M. Clandel, consul de France, de M. de Malherbe et de votre serviteur.

« On fit vivement le tour de la propriété. — Tout est calme. La population surprise manifeste un certain étonnement et reste tranquille. Cependant de vieux Changhaiens font la remarque que les têtes des indigènes expriment plutôt la surprise craintive que cette crainte hilarante, caractéristique des foules chinoises, et qu'il sera bon de rester sur ses gardes. La compagnie de débarquement de l'« Eclaireur » stationne donc en permanence au poste de l'ouest.

« Petit à petit la foule vient voir les brèches ; elle pénètre dans l'enclos. Des européens venus en curieux sont rudoyés par quelques énergumènes. MM. Kingsmill et Korff sont blessés. Les marins de garde n'hésitent pas et chargent la foule à la baïonnette, tuent deux Chinois et en blessent quelques autres. Immédiatement la compagnie française des volontaires est convoquée. A 8 h. tous les volontaires sont là ; les vétérans et les nouveaux arrivés non armés demandent des armes et des munitions et on commence à faire des patrouilles. Entre temps les Chinois se sont portés sur les maisons de MM. Houllegatte et Mendre. Ils détruisent le mur de clôture de la première et pillent la seconde. Une sortie de 6 volontaires de garde accompagnés de M. Clandel qui passe presque toute la soirée à accompagner les patrouilles, disperse les émeutiers. Les patrouilles sortent, dispersent la foule ; on nous accueille à coups de pierres et de briques. Des lampes sont cassées ; les fils du quartier de l'ouest sont coupés. Nous sommes en pleine obscurité. Quelques arrestations sont opérées parmi les plus bruyants. L'un d'eux, chose curieuse, lançait des injures en un français que n'aurait pas désavoué le plus grossier des voyous de barrière ; doucement les délinquants sont conduits au poste. Tout se calme alors comme par en-

chantement,et vers onze heures, la moitié des volontaires est renvoyée avec ordre de revenir le lendemain à 7 h. A minuit et demie, après quelques patrouilles pour faire fermer les portes, la seconde moitié est congédiée avec ordre de revenir le lendemain à 9 h.

Deuxième journée. — Dès six heures du matin nous rencontrions notre brave commandant qui se rendait au consulat de France pour y prendre des ordres. Là il n'apprenait rien de nouveau. Le consulat avait été gardé pendant la nuit par un détachement des matelots de l' « Océanien » (des Messageries maritines) dont l'allure martiale et décidée montrait bien qu'il faut peu de chose pour faire un soldat d'un Français ; et par des pompiers. Mais à sept heures, juste au moment où M. de Bezaure,qui, à cheval, passait lui-même les différents postes en revue, venait de quitter les lieux, les choses changeaient. Au poste de l'Est, des émeutiers s'avançaient, brandissant des piques et des bambous. Pendant que l'on installait les manches à eau pour disperser la foule qui allait s'amassant sur le devant du poste, un groupe d'émeutiers plus résolus que les autres se portait sur l'arrière du poste et démolissait en un clin d'œil le mur de briques de clôture pour opérer une invasion.

« A ce moment il n'y avait plus à temporiser ; il fallait faire un exemple. Le sergent Lejoncour commande alors à ses hommes d'armer leur révolvers et de faire feu sur les forcenés. L'effet fut instantané.4 ou 5 Chinois tombèrent, mais furent emportés par leurs camarades qui prirent la fuite. A ce moment l'infatigable commandant Texier et sa brave troupe de marins arrivaient, et prenaient position à la tête du nouveau pont qui doit relier Tong-ka-dou à notre quai. La pièce d'artillerie de campagne fut mise en batterie : une décharge à blanc ne fit qu'encourager les insurgés. Le commandant, jugeant la situation grave, sur le refus de la foule de se disperser, fit tirer par 4 marins sur elle. L'effet ayant été décisif, il s'en tint là. ..... — Cris, tumulte, panique, retraite précipitée. On emporte de nombreux blessés, mais trois hommes restent sur le carreau. On les rentre au poste de l'Est, où on les recouvre d'une natte. Les misérables portent d'horribles blessures à la tête : la mort a été instantanée. — Mais il est 9 h. ; nous revenons au consulat sur le Kinleynen, tout est calme : sur le quai de France on toise notre uniforme, mais on s'écarte : la nouvelle de la chaude réception des émeutiers du quartier de l'Est s'est répandue comme une traînée de poudre. Presque au même moment, sur le quai de la Brèche,près de la pagode, la foule, excitée par quelques agitateurs, devenait turbulente. Des énergumènes insultent notre sentinelle qui grogne de se sentir ainsi traitée et dont la main lui démange. Mais la consigne est de rester calme, et notre homme ne veut connaître que l'ordre reçu. Cependant notre lieutenant, M. Challot, voit le danger qu'il y a de laisser cette foule croire que toutes ses provocations resteront impunies. Il sort avec un peloton de

volontaires et ordonne à la foule de se disperser. On lui rit au nez; enhardis à l'excès, de misérables gueux l'insultent, lui lancent des pierres, des cailloux, le menacent de bambous et de piques. Il commande alors deux salves à blanc qui restent sans effet, tout au contraire, elles semblent persuader les émeutiers de leur invulnérabilité. Il offrent leurs poitrines en riant et en injuriant leurs compagnons. Leur erreur va être de courte durée. La 3e salve est tirée à balles. Quatre hommes tombent foudroyés. La foule effrayée emmène les blessés en poussant d'affreux hurlements.

« Le quai de la Brèche est dégagé. Un tombereau sort d'une écurie, on y jette trois cadavres : le quatrième est tombé plus loin. Il reste là étendu. Des curieux viennent le voir et le transportent jusque sous les murs de la cité. — La simultanéité des attaques indique qu'on se trouvait en présence d'un plan bien combiné, qui n'a échoué que par l'intelligence des mesures préventives prises par le consulat général et la municipalité française. La présence d'hommes armés de piques, de lances et de bambous est une preuve que certains soldats (en activité ou hors cadre) ont prêté la main aux meneurs. Il y a là matière à enquête.... Les volontaires réunis à la municipalité sont alors divisés en plusieurs sections ; on leur assigne différents postes. En faisant une patrouille on trouve deux morts. De plus on apprend que les Chinois ont relevé et emmené un cadavre. A partir de ce moment tout paraît calmé.

« *1 heure.* Les deux rues de Tong-ka-dou sont fermées au moyen de barricades formées de 79 ballots de coton; la barricade du quai a dans son milieu, une embrasure permettant le tir de la pièce de campagne. La chaloupe à vapeur de l' « Eclaireur » avec un canon revolver, se tient prête à balayer le Bund, et M. Luciani, enseigne de vaisseau, a le commandement du poste de l'Est. Le poste de l'Ouest est confié à M. Bernard, aspirant. Le commandant Texier a son quartier général au consulat. La foule chinoise se tient à distance respectueuse des barricades.

« *2 h. 35.* On nous annonce l'arrivée de 150 hommes du « Marco Polo ».

« *2 h. 45.* Le sous-préfet arrive au consulat, promet de faire son possible pour rétablir l'ordre... M. de Bezaure lui répond que toutes les mesures sont prises. L'arrivée de 150 matelots du « Marco Polo » dans la cour du consulat ne semble nullement tranquilliser le sous-préfet qui paraît croire que son dernier jour est arrivé.

« *3 h.* M. de Bezaure est en conférence avec les Ningponiens qui ont pris l'initiative des négociations.— *3 h. 5.* Les volontaires de la compagnie anglaise ont été prévenus de se tenir prêts à toute éventualité. — Nous apprenons à ce moment que certains marchands refuseraient de vendre des vivres à des Français. — *4 h. 15.* La circulation sera interdite sur la concession à partir de 9 h. du soir. — *4 h. 20.* Les volontaires anglais vont faire une manifestation sur le champ de courses. — *4 h. 30.* On nous dit

que le Taotai veut rejeter la faute de ces troubles sur nous. Il connaît pourtant les meneurs ; on les lui a signalés depuis plus d'un mois. Pourquoi ne sont-ils pas encore arrêtés ?

7. h. MM. de Malherbe, Chosseler et Hivonnait vont à Zi-ka-wei porter 15 fusils Gras pour permettre aux Pères de se défendre en cas d'attaque.— « *9,30.* Le sous-préfet sort du consulat et a donné sa parole que la nuit se passerait sans troubles » *(Écho de Chine).*

On lit dans l'*Écho de Chine* du 2 août : « Le *North-China Daily News* d'hier publie une nouvelle lettre de M. Drummond (avocat au service des Chinois) relative à l'affaire des terrains de la pagode de Ningpo. Nous ne suivrons pas le correspondant du journal anglais dans l'argumentation bizarre par laquelle il essaie de défendre la cause de ses clients : nous maintenons, et la chose ne fera doute pour personne, que, étant donnés les documents produits jusqu'à ce jour par les Chinois eux-mêmes (les administrateurs de la pagode de Ningpo avaient déclaré par écrit qu'ils n'avaient aucun titre de propriété), la procédure suivie par le conseil d'administration municipale français était irréprochable. Mais l'avocat du Taotai annexe à sa lettre une pièce jusqu'ici inconnue : c'est un arrangement qui aurait été signé en 1878 par M. Lemaire garantissant les administrateurs de la pagode contre les risques d'éviction.

« Nous n'avons aucun moyen d'apprécier la portée de la valeur de ce document dont le signataire même reconnaît le caractère extra-légal. Il nous sera permis cependant de nous étonner que les administrateurs de la pagode mis en demeure depuis plus de huit mois de produire des titres par lesquels ils justifiaient leur situation irrégulière et exceptionnelle, n'aient jamais et à aucun moment fait mention de cette pièce. C'était à eux qu'incombait le poids de la preuve et c'est, par suite, sur eux que retombe la responsabilité des troubles qui se sont produits.

« Nous remarquons aussi que si elle a été réellement acquise à titre perpétuel, la concession extraordinaire faite par M. Lemaire au bénéfice de la pagode de Ningpo constituerait un véritable démembrement de notre territoire. C'est là un acte qui, à première vue, paraît dépasser les attributions d'un consul général et même d'un ministre.

« En terminant nous nous étonnerons des extraordinaires procédés suivis par le Taotai de Chang-hai dans la conduite des négociations dont il est chargé. On se rappelle que, lors de l'affaire Benuertz, il avait communiqué à la presse le texte de son jugement avant que Sir Nicholas Hannen en eût été officiellement saisi. Aujourd'hui c'est un de ses salariés qu'il charge de porter devant le public une affaire de caractère international et confidentiel. Il peut le faire avec une sécurité entière : les convenances qui ne lient pas le fonctionnaire chinois et ses employés, lient, comme ils le savent bien, leurs interlocuteurs. »

IV. Une Mission à Nancy en juin 1731.

LA bibliothèque de l'évêché à Boulogne possédait une relation imprimée d'une grande mission donnée par nos Pères à Nancy en juin 1731. Il a semblé opportun d'en donner quelques extraits ; on pourra mieux connaître par eux les méthodes de nos anciens missionnaires et les comparer à celles qui sont aujourd'hui en usage. L'auteur anonyme est un témoin oculaire qui paraît très bien informé. Nous le laissons parler sans rien changer à son récit et à sa manière de dire. La relation a pour titre « *Lettre édifiante* » et s'adresse à un ami éloigné.

Distribution du temps.

Chaque jour vers 4 heures du matin on faisait la prière, on chantait le Veni Creator suivi de la Messe pendant laquelle on formait les actes propres de ce saint sacrifice, et après le sermon on donnait la bénédiction du Saint Sacrement.

A 10 heures le second sermon précédé du Miserere, en musique.

A 2 heures après-midi on faisait la conférence avant et après laquelle on chantait des cantiques.

A 6 heures du soir le dernier sermon, l'examen de conscience et la Bénédiction.

Dans une église particulière et pour tous les enfants on faisait le catéchisme à 4 heures du soir.

Nombre des missionnaires et organisation de la mission.

Pendant cinq semaines, treize jésuites sont montés en chaire pour exercer les fonctions les plus apostoliques ; à savoir, un pour le catéchisme, deux pour les prières du soir et du matin, quatre pour les conférences, six pour les sermons.

Ils se firent une loi de cacher quand ils prêcheraient et où ils prêcheraient. Pour les entendre tous, il fallut, malgré ma résolution, suivre tous les exercices de la mission pendant la première semaine, une partie dans une église, une partie dans une autre. Dieu se servit de ma curiosité pour opérer mon salut. Je remarquai qu'ils s'étaient fait un plan des matières qu'ils traitaient. D'abord ils saisirent les esprits par une exposition vive des principes de la Foi, des fins dernières, de l'énormité et des malheurs du péché. Ils déclarèrent ensuite la guerre à tous les vices et les prenant en détail,ils combattirent l'impiété, le scandale, l'impureté, l'injustice, la vengeance, le respect humain. Dans le même jour et à la même heure ils prêchaient sur le même sujet, afin que l'impression en fut plus solide et plus universelle et que ceux qui changeraient d'église ne perdissent pas la suite de la mission.

Ils revinrent plusieurs fois à la charge contre certains vices plus communs et plus difficiles à déraciner, mais en différents temps et de différentes façons. Ils s'appliquèrent ensuite à établir dans les cœurs les vertus chrétiennes de la patience dans les afflictions, de l'humilité, de la charité envers Dieu et envers le prochain. Cette méthode, où chaque vérité amenée avec ordre se soutenait l'une l'autre et enchérissait sur la précédente,jointe à la manière zélée dont chaque discours était prononcé, émut bientôt toute notre ville.

Concours des fidèles.

Dès le premier jour la vaste église du collège, qui servait de paroisse, fut remplie par un concours extraordinaire, qui ne fit qu'augmenter à tous les exercices, même à ceux de 4 heures du matin.

Oui, Monsieur, l'empressement et l'avidité pour entendre la parole de Dieu a été au delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Dès les deux heures du matin on courait dans les rues pour être des premiers à la porte de l'église, la foule était si grande quand on l'ouvrait que plusieurs personnes ont manqué d'être étouffées. On venait deux ou trois heures auparavant pour assurer sa place. Cent fois j'ai vu des gens, qui n'en trouvaient pas dans l'immense étendue de l'église, monter sur les confessionnaux, sur les fenêtres, sur les rebords des piliers. Quantité ont suivi tous les exercices de la mission sans en perdre un seul. Grand nombre ont passé des journées entières sans sortir de l'église et sans manger,de peur de perdre leur place. Bien des pères de famille et des personnes de considération ont remis à un autre temps des voyages et des affaires assez pressées, pour vaquer à la grande affaire de leur éternité, dans ces jours de salut « qui peut-être, disaient-ils, ne reviendront jamais pour nous. »

Non seulement la mission a retenu des gens dans notre ville; mais encore elle a fait venir des étrangers de bien loin, gens de guerre et autres, qui se sont mis en pension pendant tout ce temps-là, pour en recueillir les fruits tout à loisir, et vaquer ensuite à la sanctification de leurs âmes.

Ce concours, qui tenait du prodige, m'étonna. Je comptais sur une désertion totale, du moins à cause de la multitude des sermons, et justement c'est ce qui redoubla l'envie d'y aller. Qu'est ceci ? m'écriais-je, Pendant tout un carême à peine cinq cents personnes assistent au sermon et ce sont toujours les mêmes ; et c'est par milliers que l'on vient à chaque exercice de la mission ; le doigt de Dieu est certainement ici.

La mission des enfants.

Notre jeunesse la plus tendre éprouva d'abord les effets de la charité apostolique de nos missionnaires. Pendant la première semaine on l'instruisit avec soin, on excita son émulation par de pieuses récompenses indis-

tinctement données aux pauvres comme aux riches,pourvu qu'ils répondissent bien au catéchisme. On les disposa au sacrement de pénitence et à un jour donné ils s'en approchèrent.

Le lendemain de leur confession tous les enfants qui n'avaient pas encore fait leur première communion se rendirent à l'église, mais à jeun selon l'ordre donné. Je me suis informé s'il avait été observé. « Nous n'avons pu rien faire prendre à nos enfants », m'assurèrent les parents que j'interrogeai. Après le Veni Creator chanté, la messe entendue, on fit à cette petite armée de trois mille enfants un catéchisme sur l'obligation de leur âge envers Dieu, l'Église et leurs parents ; à la fin duquel s'étant mis à genoux ils prononcèrent à haute voix les actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu. « Seigneur, dit alors le missionnaire qui était en chaire, vous auriez fait miséricorde à des villes criminelles si vous y aviez trouvé cinquante justes, en voici plusieurs milliers qui ne connaissent pas le péché. En vue des prières, du jeûne de tant d'âmes innocentes, faites miséricorde aux pécheurs de cette ville. » Les enfants, prosternés tous à terre, demandèrent cette grâce. L'assemblée attendrie à ce spectacle, ne put retenir ses larmes. J'en versai de très amères et je commençai à rentrer dans moi-même.

Dans l'instant même cette troupe d'enfants sortit de l'église deux à deux, les mains jointes, les yeux baissés, les filles les premières et ensuite les garçons. Les uns et les autres avaient à leurs têtes trois enfants qui portaient des crucifix, et tous demandaient par intervalle pardon pour les péchés de leurs parents et de leurs concitoyens, selon que les missionnaires qui étaient au milieu d'eux, le crucifix à la main, le leur suggéraient.Toute la ville fut touchée de la piété et de la modestie de cette tendre et nombreuse jeunesse; on croyait voir des anges en procession. Les parents surtout furent plus animés que jamais à élever leurs enfants dans la piété, qui en ce jour les rendit plus chers et plus aimables à leurs yeux. Ils y furent confirmés par des sermons sur la nécessité et la méthode de l'éducation que les pères et les mères doivent à leur famille.De pareils discours, placés dans ces circonstances, me parurent un trait d'une très grande sagesse.

Les garçons et les hommes.

Après les premières semaines données aux enfants, aux filles et aux femmes, la quatrième semaine futdonnée aux garçons. Pour réussir, on fit la préparation à la mort de la manière la plus solennelle. Le Dimanche soir, l'assemblée fut étonnée de voir toute l'Église parée en noir. Un sermon terrible sur le pécheur mourant nous apprit bientôt qu'on voulait nous engager à être prêts à mourir. A la fin du sermon, toutes les cloches de la ville sonnèrent en mort. « Ainsi priera-t-on un jour pour vous, s'écria le missionnaire, ainsi sonnera-t-on un jour pour vous ! ainsi serez-vous un jour enfermé dans le cercueil ! » Le lendemain, de grand matin, le triste son

de toutes les cloches rappelle les mêmes pensées salutaires. On y fut confirmé par un service solennel en faveur de tous les fidèles trépassés et par un sermon sur le tombeau, qui nous dévoila les affreux mystères qui s'y passent. Nous étions anéantis d'esprit, de cœur et de corps, comme si la toute-puissante main de Dieu eut dû nous frapper à l'instant. On nous conduisit ensuite au cimetière. Pendant trois nuits consécutives on alla, la clochette à la main, faire prier pour les morts. Pendant trois jours consécutifs on ne nous prêcha que de la mort, du jugement, de l'enfer et de l'éternité malheureuse. Il ne fallait rien de moins, je l'avoue, pour me réveiller du sommeil du péché ; je ne pus résister à tant de coups que la grâce de Dieu me portait...

Notre jeunesse donna le plus bel exemple qui se puisse voir. Les confessionnaux, pendant toute cette semaine, ne cessèrent d'être investis des troupes de garçons de tout état. Soldats, officiers, artisans, marchands, gens de robe, gens d'épées, les plus jeunes comme les plus vieux, les plus libertins aussi bien que les réglés, s'empressaient à purifier leur conscience. Ils étaient à genoux immobiles comme des statues pendant des journées entières, attendant que leur tour vînt de se confesser. Les premiers confessés en amenèrent d'autres qui n'osaient s'approcher des ministres de JÉSUS-CHRIST. Il en est qui gardaient leurs amis alarmés et timides, d'autres servaient de médiateurs, priaient les confesseurs d'avoir de la bonté pour ceux qu'ils leur présentaient. Un missionnaire ayant fait passer un jeune homme qui depuis plusieurs jours était à ses pieds sans pouvoir avancer. « Ah ! mon Père, s'écria un autre tout haut et les yeux baignés de larmes, vous me feriez passer si vous saviez combien je suis grand pécheur et l'envie que j'ai de me convertir. »

Malgré ce qu'on voyait de ferveur dans notre jeunesse, on conseilla aux missionnaires de ne point faire de procession ni de communion séparée pour les garçons. — Une fausse prudence donnait de fausses alarmes, mais Dieu fut le seul oracle écouté et suivi. — D'ailleurs que l'on connaissait mal le bon cœur de notre jeunesse! Pendant deux jours on leur donna une sorte de retraite à eux seuls. A chaque assemblée la vaste église était remplie.

Le vendredi soir, l'assemblée devait se former à deux heures après-midi et trois heures avant il n'y avait plus de place par la foule des jeunes gens qui passèrent ce temps à chanter les louanges de JÉSUS-CRHIST dans l'Eucharistie. On leur expliqua la parabole de l'Enfant Prodigue. La conformité de l'âge et des égarements excita l'attention des auditeurs. Ils se crurent dépeints dans le Prodigue ; ils prirent ses sentiments sur les malheurs de leurs âmes ; ils eurent honte d'eux-mêmes comme lui ; la confiance en la bonté de son Père passa dans tous les cœurs ; la miséricorde divine si bien marquée dans l'accueil tendre et empressé du père de famille envers le Prodigue acheva de pénétrer cette jeunesse du plus vif regret d'avoir

offensé leur Créateur. — On les vit baignés de larmes s'anéantir devant JÉSUS-CHRIST, s'ébranler avec zèle, se mettre en rang pour aller à sa suite en procession et faire amende honorable de toutes leurs fautes publiques et particulières.

Mon Dieu, le touchant spectacle pour la terre et pour le Ciel ! Ce n'étaient plus ces jeunes gens si dissipés avant la mission, si mondains, si peu retenus, si fiers, si dissolus, si peu respectueux envers leurs parents, si peu touchés des choses de Dieu et de la religion, si fougueux dans l'emportement de leurs passions. C'étaient de jeunes hommes tout nouveaux, empressés à suivre l'étendard de la Croix, modestes et recueillis comme les plus fervents religieux. C'est ainsi que marchèrent trois mille jeunes hommes, ayant à leur tête le Comte de Betlange, allié à la Maison Souveraine, qui portait lui-même un crucifix. Les mères ne pouvant contenir leur joie, se mirent à genoux et prièrent hautement pour leurs chers fils devenus des agneaux et pour les missionnaires qui les avaient ainsi changés. Ce fut une bien autre surprise, quand, de retour au logis, les plus grands garçons et jusque-là les plus indociles, tombèrent aux pieds de leurs mères, leur demandèrent pardon de leurs désobéissances, et ne voulurent pas se relever qu'ils n'eussent obtenu leur bénédiction. Il n'y a pas vingt jeunes gens qui n'aient fait cette démarche si honorable à la nature et à la religion ; elle coûta beaucoup à quelques-uns qui me l'ont avoué ; ils la firent cependant avec toute la générosité possible.

Ils communièrent le dimanche de l'octave, mais en si grand nombre, mais avec tant de piété, que ce spectacle nous tira les larmes des yeux. Le changement de trois mille jeunes hommes est le grand miracle de la mission. Pour moi, la guérison des plus violentes maladies, la résurrection de plusieurs morts ne me frapperait pas autant.

Les conférences dialoguées.

Il faut convenir qu'entre les exercices de la mission, il n'y en eut pas de plus suivis de tout le monde que les conférences. Elles se faisaient entre deux missionnaires, dont l'un après avoir proposé le sujet que l'on traiterait, répondait à toutes les questions, prétextes et doutes de l'autre, avec netteté et par des décisions avouées de tout le monde, sans jamais donner aucune opinion particulière. La matière était toujours un des principaux devoirs du christianisme : la passion dominante et la manière de la vaincre, les dispositions au sacrement de Pénitence, la restitution, l'occasion prochaine, la sanctification des dimanches et des fêtes, les obligations des parents et des enfants, etc.

Si le sujet était intéressant, la manière l'était encore plus, par l'art du dialogue parfaitement observé ; tout y était à la portée de tout le monde sans ramper ; tout y était instructif sans guinder l'esprit, tout y était rendu

sensible par d'admirables et saints exemples et de l'Écriture et de l'histoire ecclésiastique. L'instruction n'était pas sèche, mais soutenue par des mouvements ménagés à propos... Enfin à mon goût rien n'était plus fructueux: c'était l'âme de la mission.

Réunion des hommes et clôture de la mission.

On assembla les hommes seuls le vendredi et le samedi de la dernière semaine. A chaque assemblée de cette retraite se trouva un monde d'hommes. Pour la procession de l'amende honorable, chacun s'y attendait et s'y porta de bonne grâce. Les pénitents nu-pieds, commencèrent la marche tenant chacun à la main une croix ou un instrument de la Passion. Suivait un officier respectable par son âge et sa bravoure portant la bannière ; quatre jours auparavant il l'avait demandée en ces termes: « Je me suis fait un honneur de porter l'étendard des rois de la terre ; qu'on m'accorde de porter celui du roy du Ciel ; je m'en tiendrai mille fois plus honoré. » Après cet officier marchaient trois messieurs portant de grands crucifix. Ceux-ci avaient à leur suite plus de cinq mille hommes rangés sur deux lignes dans le plus bel ordre. Que cette journée fut glorieuse à la religion ! Cette cérémonie dura six heures. On ne peut exprimer l'impression qu'elle fit dans tous les cœurs. Nancy devint une Ninive pénitente.

Le samedi se passa en jeûne, en prière, en réconciliation, en prédication écoutée. On y parla de la communion indigne. On démontra que c'était le sort ordinaire des communions qui ne se font qu'à Pâques. La conclusion de ce discours fut une amende honorable de tous les péchés commis contre ce divin sacrement.

Le lendemain, dernier jour de la mission, se fit la communion générale, je ne pus m'imaginer qu'elle se ferait sans confusion à la vue du nombre prodigieux d'hommes qui étaient et dedans et dehors l'église et jamais je n'ai rien vu de mieux réglé et de plus beau. La communion dura plus de trois heures et demie. On s'y avançait processionnellement, les mains jointes, les yeux baissés, avec un recueillement, une dévotion qui marquait la plus grande foi. Notre ferveur fut soutenue par les plus vifs sentiments de piété que nous inspirait un Missionnaire et par le doux chant des hymnes à l'honneur du Saint-Sacrement, mais surtout par l'exemple des pères de famille du premier mérite et du premier rang qui ne se distinguèrent du commun que par leur rare modestie et leur religion.

Fruits spirituels.

La mission a été le renouvellement du christianisme dans toute notre ville. La parole de Dieu n'y a jamais été plus applaudie, plus suivie, mieux pratiquée. Au sortir des sermons on sait des gens qui se sont allés demander pardon. Au premier mot contre les danses nocturnes et scandaleuses,

elles ont cessé. Bien des gens, à la ville et à la cour, se sont loués de restitutions considérables qu'on leur a faites. Mille querelles domestiques ont été apaisées. Des païens, des voisins, des associés, devenus ennemis implacables se sont hautement et sincèrement réconciliés. Des procès considérables qui divisaient des familles, ont été heureusement terminés. On sait des commerces scandaleux entièrement rompus et les occasions prochaines totalement écartées. De mes amis ont avoué s'être défait de portraits, de bijoux, de miniatures, gages profanes de leurs galanteries passées. J'ai vu brûler en public par les missionnaires plus de douze cents volumes de livres infâmes contre les bonnes mœurs et contre la religion. J'ai vu approcher des sacrements des personnes qui depuis plusieurs années n'avaient pas fait leurs Pâques, par irréligion ou par une déplorable négligence.

Dans presque toutes les familles la prière publique a été établie, du moins pour le soir. Une infinité de gens se sont accoutumés à faire chaque jour la méditation ou une lecture spirituelle. On voit journellement assister à la messe des personnes qui n'y paraissaient que le dimanche. Nos églises auparavant désertes sont remplies de gens qui prient. Les sacrements sont fréquentés tous les huit jours, au plus tard tous les quinze, ou tous les mois, par des gens qui en approchaient tout au plus à Pâques. Les cantiques spirituels ont pris la place des chansons profanes. — Dans les manufactures, où travaillent plusieurs centaines de personnes de tout âge, de tout sexe, on a dressé un autel, on y fait la prière avant et après le travail ; on n'y entend plus chanter que les louanges de Dieu, et une amende pécuniaire y est imposée à quiconque dira un jurement ou une obscénité. On a fait des aumônes considérables. Des jeunes gens de l'un et l'autre sexe ont pris la pensée de se retirer du monde ; il en est qui l'ont déjà exécuté.

Mais ce que vous aurez peine à croire, ce sont les étonnantes pénitences et mortifications qui se sont pratiquées. Il est des hommes qui se sont abstenus de vin et de viandes pendant cinq semaines, d'autres ont jeûné au pain et à l'eau tout ce temps-là. Plusieurs ont maté leur chair par de sanglantes austérités. On m'a assuré, de certains jeunes gens, qu'ils ont couché sur la dure plus d'un mois. — Enfin les bons livres distribués par milliers feront une mission perpétuelle.

Lettre de M. Couturier (1) à Volfius (2).

Communication d'un Père de la résidence de Dijon.

MONSIEUR.

OSERAI-JE ajouter : *ancien camarade, ami, confrère, collègue*..... Il y a près de cinquante années que nous faisions ensemble les premiers pas dans la carrière des lettres en ce même lycée où vous les avez enseignées dans la suite avec un si brillant succès. Nous y fûmes formés par les mêmes maîtres, nous les suivîmes ensemble dans ces asiles fortunés des vertus religieuses, où nous avons puisé les mêmes leçons pendant dix-huit ans. — Enfants de la même Mère, nous avons sucé le même lait, vécu sous les mêmes toits, sous les mêmes lois, sous le même habit, nous y avons reçu ensemble le caractère sacré : au sortir des autels, j'eus la douleur de me voir éloigné de vous ; mais, revenu depuis quatorze ans dans ces contrées, j'avais quelquefois le plaisir d'aller près de vous renouveler une liaison si intéressante pour moi. Nous rassemblions les débris d'une société autrefois les délices du cœur et de l'esprit ; je la voyais revivre dans nos entretiens et ceux de nos amis communs ; j'en remportais le souvenir agréable dans ma solitude. Je vivais encore avec vous, je vous écrivais; vous daigniez me répondre et me donner le nom d'ami, le nom doublement flatteur de véritable ami. Vous dis-je vrai ? Je l'étais et je le suis toujours malgré la distance qui nous sépare : j'ose même me persuader que cette distance n'a rien changé à vos sentiments pour moi, ni à l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner autrefois. C'est peut-être même à cela que je dois ma surprenante existence : si cela est, je ne puis trop vous en témoigner ma reconnaissance, non pas pour moi, qui ne désire plus rien en ce monde, mais pour mon troupeau, que je chéris plus que moi-même. Oui, cher ami, — j'aimerai toujours à vous donner ce tendre nom, et ce n'est qu'à ce titre que je prends aujourd'hui la liberté de vous écrire, — j'ai gardé un long silence..... d'étonnement, de réserve, d'embarras, de crainte..... Je ne sais comment l'appeler ; enfin j'ose le rompre. Si ma lettre est téméraire, ne l'attribuez qu'au zèle, à l'amitié sincère et véritable qui l'inspirent.

« Vous voilà donc élevé à la dignité épiscopale ! quel plaisir pour moi d'aller vous en féliciter, vous embrasser et révérer ce caractère auguste dans mon ami ! quelle satisfaction de publier à mon peuple des instructions pastorales tracées par une plume si chérie, si élégante, si éloquente ! quelle joie de recevoir en évêque dans ma chaumière celui que j'ai eu autrefois l'avantage de recevoir en ami, et d'ajouter ce nouvel hommage à tous ceux que je rendrais à vos talents, à votre patriotisme et à vos vertus sociales et

1. Ancien jésuite et Curé de Léry.
2. Ancien jésuite — et Évêque constitutionnel de la Côte d'Or.

religieuses, si j'avais pu reconnaître en vous un véritable ambassadeur, envoyé par JÉSUS-CHRIST à son Église, un homme aussi apostolique par sa mission qu'on dit qu'il l'est par sa conduite ! Mais, hélas ! faut-il que je me voie séparé de celui avec qui je partageais autrefois le pain sacré et le pain ordinaire ; de celui dont la société, les entretiens, les écrits, les sentiments faisaient mon admiration et mes délices ! — J'ai reçu votre lettre pastorale avec l'injonction faite à mes surveillants de me dénoncer si je manquais de la publier ! On m'a pressé encore de la lire, sous la menace d'une destitution prochaine. Eh ! m'aurait-il fallu un ordre pareil pour lire un ouvrage de vos mains, si j'avais pu le croire émané du véritable sanctuaire ? Non sans doute, j'aurais distribué avec un double plaisir ce pain, si je l'avais cru béni par celui qui multiplia autrefois les pains dans le désert. J'ai lu et relu en mon particulier cette production de votre plume enchanteresse avec l'agrément qu'elle procure toujours à vos lecteurs ; mais, par mon attachement pour son auteur, je n'ai pu me résoudre à la faire entendre comme la voix du pasteur véritable. Non, cher ami, je ne vous reconnais plus ; je ne retrouve plus la doctrine que nous avons puisée ensemble à la même école, ni ce que je vous ai entendu prêcher moi-même, lorsque vous compariez l'Église « à ce fleuve majestueux qui va de sa source à la mer sans rien perdre de sa plénitude, et dont les ruisseaux séparés se dessèchent. » Hélas! je ne reconnais plus ces principes d'unité de l'Église que nous avons étudiés et enseignés autrefois. —Dans la guerre funeste qui s'est allumée, j'ai observé les combats du fond de ma retraite champêtre. J'ai lu, étudié, compulsé les morts et les vivants ; j'ai cherché la lumière dans l'histoire ecclésiastique, dans les Pères et les conciles que vous citez, dans celui de Trente que vous ne citez pas, dans le pour et le contre des écrits qui ont paru: je n'ai vu d'une part que des textes isolés, tronqués, contournés, et de l'autre une foule de témoins imposants et un torrent de lumières. J'ai consulté vos anciens maîtres et les miens qui nous ont nourris vous et moi d'une sainte doctrine, jusque dans ces contrées qui les abritent ; je me suis trouvé d'accord avec ces hommes éclairés, j'ai même entendu « les gémissements de Sara ; une voix est sortie du tombeau de Rachel : elle a pleuré son enfant parce qu'il n'est plus. » Alors une lumière bien éclatante a frappé mes regards ; j'ai jeté un coup d'œil sur l'Église de France, sur le véritable corps des Pasteurs qui la composaient il y a deux ans ; quels que soient les traits sous lesquels la calomnie les ait dépeints, ou quelque exagération qu'ait faite la médisance, c'étaient nos maîtres dans la foi ! JÉSUS-CHRIST nous avait ordonné de les écouter..... « *Super cathedram Moysis sederunt*..... » Nous devions donc les écouter sous peine d'anathème et d'être réputés rebelles à l'Église. J'ai vu leur doctrine ; j'ai lu et pesé cette exposition des principes antiques enseignés par tous les docteurs, les Écritures et les conciles. Dès lors, je me suis dit à moi-même : Voilà la doctrine de l'Église universelle. Si

cet ouvrage est présenté aux autres Eglises du monde et au chef commun, il deviendra une leçon dogmatique. Or je le vois maintenant adopté par le souverain Pontife, que vous appelez vous-même le surveillant de la doctrine; je n'entends aucune réclamation des autres Églises de l'univers; à ces traits, je reconnais la vérité, comme si elle sortait d'un concile général, et à son aspect je m'écrie : « L'Église a parlé ; non, Seigneur, je ne puis méconnaître ce langage infaillible et divin que vous m'avez ordonné d'écouter. S'il y a de l'erreur, c'est vous-même qui m'avez trompé : *Si error, a te decepti sumus.* Voilà, cher ami, ce qui me rassure et me confirme dans le parti que j'ai pris invariablement. C'est ce qui m'avait déterminé à mettre une restriction à mon serment. Depuis sept à huit mois, j'en étudiais l'objet : je voyais les principes attaqués dans la pratique, la lumière s'avançait à mes yeux, je voyais un grand bouleversement dans l'Église; je n'ai pu me résoudre à jurer de maintenir tout cela. On m'a dit alors que vous désapprouviez ma conduite ; c'était pour moi un motif bien capable de m'entraîner. Je connaissais votre patriotisme ; j'aurais voulu pouvoir l'imiter jusque-là, mais ma conscience s'y est opposée absolument. J'ai prononcé et manifesté la réserve qui m'anéantit; je l'ai crue nécessaire dans la droiture de mon cœur, sans trahir ma religion ni mon patriotisme; j'ai mis au jour mon âme tout entière, et voilà mon crime, si c'en est un. J'ai cru rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu; j'ai tout sacrifié à ce devoir : ma fortune, mon repos, mon bien-être, ma vie même, et, ce qui me serait aussi sensible peut-être, votre amitié. — Hélas ! où sont-ils ces jours où nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, parce que nous n'avions qu'une même foi ? Nous professions alors les mêmes principes, nous les jurâmes d'une voix unanime sous la main qui nous imprima le caractère auguste du sacerdoce. Est-ce moi qui me trompe avec toute l'ancienne Église de France, ou vous qui êtes d'hier, selon l'expression lumineuse de Tertullien, pour exprimer la véritable Église ? Ah ! pardonnez-moi la question que vous fait ici l'amitié la plus franche et la plus zélée. Est-ce bien une conviction pleine et satisfaite qui vous a conduit et vous retient où vous êtes ? Est-ce dans la balance du sanctuaire que vous avez pesé les raisons qui ont déterminé toutes vos démarches ? Avez-vous pu sans trouble monter les degrés de la chaire épiscopale et vous asseoir à côté de celui que l'Eglise y avait placé et qu'elle n'en a pas fait descendre ? Êtes-vous bien tranquille sous la foudre qui paraît gronder sur votre tête ? Êtes-vous bien assuré que le bruit en sera stérile et que les mains qui la lancent seront injustes ou impuissantes ? N'avez-vous aucun doute sur la légitimité de votre promotion, sur la validité de votre juridiction, sur la sainteté de vos fonctions, sur le choix et la probité des ministres dont vous inondez l'Église ? Or vous le savez, un seul doute, le doute le plus léger, nous interdit le ministère dans ses fonctions redoutables, si nous ne sommes bien assurés de nos pouvoirs ; si le feu qui est dans

l'encensoir est profane il doit nous tomber des mains aux approches terribles du tabernacle. Êtes-vous bien convaincu que vous êtes promu à l'épiscopat selon les règles véritables de l'ancienne discipline que vous rappelez? Y reconnaissez-vous en particulier celle de Nicée, que vous invoquez? Où est le métropolitain, le concile, le clergé qui vous a choisi, institué, envoyé? Vous citez saint Cyprien!.... mais dans l'endroit même que vous alléguez, je vois que tout le clergé de la province s'assemble, que les évêques et les prêtres choisissent, et cela en présence du peuple, qu'ils n'appellent que comme témoin pour dénoncer le bien ou le mal qui doit faire connaître l'élu. Est-ce ainsi que vous avez été choisi ? Je vois dans l'histoire ecclésiastique, des évêques d'une sainteté reconnue accordés aux demandes et aux acclamations du peuple, alors reconnus miraculeusement comme la voix de Dieu ; mais je n'y lis nulle part qu'aucun évêque ait été nommé impérieusement sans aucun concours de la puissance ecclésiastique. Y en voit-on un seul élu au scrutin par les seuls députés du peuple? Au contraire, j'y vois cette forme réprouvée par quatre conciles généraux : partout je vois que c'est l'Église qui envoie ses ministres comme J.-C. a envoyé ses apôtres, et comme il a été envoyé par son Père : *Sicut misit me Pater*... Je vois en leurs personnes des ambassadeurs envoyés vers le peuple, de la part de Dieu, par l'organe de son Esprit : *Pro Christo legatione fungimur*.... et non pas des mercenaires à gages qu'une plèbe impérieuse choisit ou rejette à son gré. Voilà l'idée noble et sainte que l'Église, animée de l'esprit de Dieu, a toujours voulu inspirer de ses ministres. Partout on voit Dieu et son Église enseignante et régissante gouverner les peuples catholiques, et jamais une nation qui prétende gouverner Dieu et son Église, sinon parmi les hérétiques qui ont secoué le joug divin.

« J'ai lu avec édification la lettre que vous écrivîtes au Pape en signe de *communion*. J'aime à la croire telle dans toute l'étendue et la force du terme ; mais qui dit *communion*, dit *union commune*, acceptation réciproque. Ah ! que j'aurais été satisfait, s'il vous eût répondu qu'il vous adoptait pour son frère, pour son enfant ! Quel plaisir j'aurais eu alors de vous embrasser, de vous révérer comme mon évêque ! Mais où est la réponse du chef qui admet le membre à son union ? Le membre peut-il tenir au chef, si le chef repousse le membre? et n'est-ce pas ce qu'il a fait à l'égard de plusieurs qui lui avaient écrit dans les mêmes termes ? — Rome a parlé, la cause est finie. En doutez-vous, cher ami, pouvez-vous en douter? La voix du Souverain-Pontife est parvenue jusqu'à nous par la seule route qui lui reste ; n'en est-ce pas assez pour convaincre toute âme droite qui ne cherche pas à éluder la vérité ? Les subterfuges ne nous excuseront pas devant Dieu ; il veut de la bonne foi et de la docilité, et jamais nous ne trouverons une raison d'appel à lui dans un défaut de formalité, surtout lorsqu'il était impossible de les remplir par les circonstances... Sondons franchement nos cœurs, et

nous trouverons la vérité. Pour moi, je connais le langage du chef de l'Église, je le reconnais dans plusieurs brefs. Quand il n'y en aurait qu'un véritable, c'est assez pour manifester son opinion ; quand il n'y en aurait point, je reconnais toujours la doctrine de l'Église, les principes qu'elle a enseignés dans tous les temps. — Vous dites que la *nomination d'un nouveau pasteur était nécessaire !* Croyez-vous sincèrement que le siège de Dijon était vacant, tandis que son évêque est toujours vivant et que l'Église ne l'a pas déposé, tandis qu'il réclame contre votre institution à sa place, et cela appuyé de toutes les lois ecclésiastiques et civiles, toujours subsistantes ? Ces lois sont-elles donc abolies par une condition négative opposée par une assemblée séculière ? N'est-ce pas à ceux que JÉSUS-CHRIST a chargés de gouverner l'Église à instituer et à destituer ses ministres ? A-t-on jamais vu dans l'Église une seule démission et un remplacement pareils, décernés par la seule autorité laïque? Elle a pu employer l'exil, la privation du temporel, les prisons, les tortures ; mais jamais elle n'a pu destituer et remplacer des pontifes pour gouverner le troupeau de JÉSUS-CHRIST. C'est toujours l'Église elle-même qui a prononcé leur destitution s'ils étaient coupables, pour les livrer au bras séculier. L'a-t-elle fait ? Croyez-vous que cette destitution soit évidemment valide ? mais si cela n'est pas, ne craignez-vous pas un adultère spirituel... Voilà deux époux à une même épouse, comme le reprochait autrefois saint Cyprien à Félicime et à ses adhérents. Quel est l'adultère ?... Mais encore une fois, quand il n'y aurait que du doute, pouvez-vous exercer tranquillement des fonctions si redoutables, sous la défense et les menaces de l'Église, prononcées par le Souverain Pontife et l'évêque légitime illégalement supplanté ? Quant à moi, je vous avoue franchement que je ne pourrais m'élever à cette intrépidité ; la simplicité de mon ancienne foi, cette soumission du bon vieux temps me rappelleraient toujours à une sainte frayeur, et je descendrais de cette élévation, si j'avais eu le malheur d'y monter. Je ne pourrais me résoudre à risquer mon éternité pour un moment de gloire si incertaine et si mélangée d'obscurité, de dangers et d'amertumes. — Vous demandez si le dogme est attaqué ? Oui : on l'a dit, on l'a démontré cent fois, et nous ne l'éprouvons que trop, puisqu'on nous dénonce comme perturbateurs de l'ordre nouvellement établi, quand nous prêchons le dogme ancien, quand nous enseignons le catéchisme de Montpellier, quand nous rappelons la doctrine dogmatique des conciles de Trente et de Latran, prêchée, enseignée généralement jusqu'ici. Vous demandez s'il y a un autre enseignement dans nos temples !... Eh ! oui, puisque c'est un crime aujourd'hui d'y enseigner ce que vous et moi enseignions autrefois, puisqu'on y fronde la doctrine des conciles les plus solennels, puisqu'on y traite avec mépris le chef suprême de l'Église, puisqu'on y prêche un calvinisme raffiné. Eh ! oui, il y aura un autre enseignement... car déjà les principes sont changés ; le déisme domine, on veut se faire une religion à son gré, au

mépris de la révélation et de l'autorité de l'Église. Une philosophie incrédule a gagné jusqu'à nos ministres qui prêchent hardiment le Socinianisme. La liberté politique des opinions religieuses devient un dogme parmi nous, et voici déjà les conséquences qu'on tire des nouveaux principes.

« Les vœux religieux étaient regardés autrefois comme le fondement de la perfection évangélique préconisée par J.-C. et par le grand apôtre. L'Église les avait toujours envisagés et loués comme des engagements saints, justes et raisonnables, comme un sacrifice de l'homme à son divin auteur. Et maintenant les voilà déclarés contraires au droit naturel, et par conséquent nuls et même coupables ; et voilà tous les prêtres et religieux dispensés de leurs engagements que nous appelions autrefois sacrés !... Le célibat vanté autrefois par JÉSUS-CHRIST, par S. Paul, par l'Église, n'est plus qu'un état monstrueux, contre nature, criminel et digne des anathèmes de la loi. Tous les prêtres, les religieux, les religieuses peuvent et doivent se marier sans dispense. Voilà les conséquences des nouveaux principes. Ainsi prêchait Luther dans ses discours et dans la pratique, en épousant une religieuse... Bel exemple et belle doctrine que suivent déjà nos cénobites et nos ministres, par des mariages, ou réels, ou promis, ou anticipés. Déjà le divorce proscrit par l'Église s'avance à la suite de ces principes fondamentaux puisés dans *les Droits de l'homme*, et vous demandez si une doctrine nouvelle montera dans nos chaires avec les ministres qui la suivent dans la pratique ! Oui, elle y montera ; elle y est déjà ; la jeunesse en est imbue, elle y applaudit, elle est leur écho, et n'y trouve plus le ridicule et l'immoralité qui auraient autrefois fait l'objet de ses satires. Le droit de tout penser, de tout dire, de tout écrire, de tout faire, est à la mode ; tout était ci-devant préjugé, tout cela était bon pour des siècles d'ignorance. Déjà l'impiété gagne nos campagnes, avec les gazettes qui la prêchent ; la bonne simplicité de nos pauvres peuples a disparu par l'exaltation des nouveaux dogmes ; la religion fuit nos campagnes, où elle régnait autrefois avec la candeur et l'innocence... et vous demandez si la doctrine est changée !!... Hélas ! oui, et nous versons des larmes de sang sur les ruines de Jérusalem. — Vous dites que *la constitution nouvelle incorpore la religion à ce vaste empire.* Eh quoi ! depuis quinze cents ans elle n'y était pas encore incorporée ; cependant elle y fleurissait, elle la soutenait, elle l'avait fait triompher de l'erreur, de l'incrédulité de ses ennemis ; elle y était crue et pratiquée fidèlement et pieusement par nos bons aïeux : qu'est-ce donc que cette incorporation nouvelle et mystérieuse ? Un asservissement de l'Eglise et de la religion au régime séculier, une dérogation formelle à l'institution primitive de JÉSUS-CHRIST, qui l'avait constituée sur le fondement des apôtres, pour gouverner par leurs successeurs... *La Religion triomphera...* Oui, toutes les religions triompheront, excepté l'antique et véritable qui triomphe depuis quinze siècles dans cet empire pour le bonheur temporel et

spirituel des Français. — Vous demandez *si la constitution civile du clergé conduit au schisme.* Hélas ! vous le voyez, nous n'y sommes que trop arrivés. Voilà deux partis manifestement prononcés dans l'Église ; deux évêques, deux curés presque partout, des partisans des deux côtés : peut on voir une scission plus marquée ? quel est le vrai parti, le vrai pasteur auquel il faut s'attacher ?... Voilà ce qui tourmente nos brebis infortunées. Quelle était la vraie Église il y a deux ans ?... *Vous êtes d'hier...* où donc est la souche de l'arbre, de cet arbre immortel qui a résisté à toutes les tempêtes qui sont venues sur lui depuis le commencement de la religion ? Voyez les branches qui s'en sont détachées dans tous les siècles ; elles sont étendues mortes à ses pieds, et sa racine est toujours vigoureuse, parce qu'elle puise à sa source, et les branches qui tiennent au tronc sont toujours verdoyantes, parce qu'il les nourrit des sucs de la vérité et sa cime perce les nues. Si de nouvelles branches commencent à se rompre et à se séparer, bientôt, hélas ! elles auront le sort de celles dont la terre est jonchée ; déjà elles se dessèchent, elles languissent, elles vont périr... Ah ! cher ami, seriez-vous de ces rameaux infortunés, une branche principale, qui entraînera ses fruits par sa chute ?... Vous reconnaissez cet arbre divin ; vous reconnaissez l'autorité de l'Église et celle du Pape, vous signeriez ces vérités de votre sang. Oui, sans doute, enfant fidèle jusqu'ici, je vous reconnais à ces traits. A cet aveu je reconnais le sang que nous a transmis la mère qui nous a nourris... Eh bien ! soyez donc docile au langage de cette Église, de son chef, de son organe. Elle a parlé, cette Église sainte et infaillible. Elle a parlé dans ses conciles, vous le savez mieux que moi ; elle a parlé encore tout récemment ; elle a tranché la difficulté par la voix du Souverain Pontife. Si vous en doutez, demandez-lui la réponse à la lettre que vous lui avez écrite, et, s'il vous reçoit dans sa communion, je me jette entre vos bras, je vous reconnais pour mon évêque ; mon cœur sera d'accord avec ma conscience ; et mes peines finiront, et je conserverai mon troupeau, et j'irai vous rendre des hommages que je voudrais pouvoir vous déférer, et j'aurai l'honneur et le plaisir de recevoir mon ancien ami dans ses visites épiscopales, et je préparerai avec la plus douce consolation mes ouailles à recevoir l'onction confirmative, et je l'accompagnerai dans ses fonctions augustes... Oh ! plût à Dieu ! qui me donnera de voir l'Église dans la réunion et la paix unanimes des pasteurs et des troupeaux ? — Mais hélas ! une guerre terrible s'est élevée : la terreur environne le trône pontifical, les haches et les faisceaux précèdent les marches religieuses, comme autrefois celles des consuls romains ; le fer brille aux yeux des brebis épouvantées, et les repousse, dans leur fuite, sous une houlette qu'elles ne connaissent pas. De toutes parts une violence cruelle s'exerce contre les consciences qui répugnent à embrasser un culte exercé par de nouveaux ministres. On force les malades à recourir à des médecins en qui ils n'ont pas confiance, et dont les remèdes

leur paraissent inutiles ou sont au moins incertains. Des mains armées nous présentent à lire des lettres, qui deviennent fatales à ceux qui ne peuvent se résoudre à les adopter. Les vôtres, cher ami, me seraient devenues funestes, si la prudence, la modération de nos officiers municipaux, votre souvenir favorable peut-être ne m'eussent dérobé à la persécution commune. J'ai vu mes confrères renversés de la chaire de vérité, arrachés du pied des autels, dépouillés de leurs habits sacerdotaux, chassés de leurs Églises, de leurs foyers, de leurs bercails ; j'ai vu des brebis changées en loups contre leurs pasteurs, et les dévorer cruellement... Quel spectacle, quel coup d'œil pour une âme sensible comme la vôtre, si vous eussiez été témoin de ces affreux détails ; quel déchirement pour un cœur de dire : J'en suis la cause !

« C'est la réflexion que je faisais dernièrement à un de nos amis communs ; il m'a répondu qu'il y en aurait une autre. Eh quoi ! faut-il donc que notre ami soit ce mortel infortuné ! Ah ! laissez à d'autres ce déplorable honneur. Descendez, cher ami, de ces hauteurs où vous n'avez pas été porté par des mains légitimes, aspirez à une gloire plus vraie, plus douce, plus rare, et plus touchante, celle d'une abdication généreuse qui vous comblera d'honneur devant Dieu et devant les hommes. Puisque vous avez toujours la foi de nos pères, vous devez l'envisager comme votre plus beau triomphe et celui de la religion catholique apostolique et romaine. Cette noble et courageuse démarche réparerait la plupart des malheurs de cette Église déchirée, elle ramènerait les brebis égarées, elle comblerait les vrais fidèles de joie et de consolation. D'un seul mot vous guéririez les plaies que vous avez malheureusement causées. — Après cela, j'ose le dire, vous verrez sans crainte votre dernière heure s'approcher..... Elle s'approche pour vous comme pour moi ; nous sommes au terme de la carrière que nous avons commencée ensemble, nous sommes aux portes de notre éternité... Arrêtons-nous là pour en sonder la profondeur. — Nous avons d'abord suivi la même route pour arriver à celle du bonheur et nous voilà séparés à ces redoutables approches de la tombe... Lequel de nous deux se sera trompé? Quant à moi, je puis vous assurer avec la plus franche sincérité que je suis convaincu d'être dans la voie véritable qui conduit à la vie. J'ai tout examiné, tout pesé à la lueur de ce flambeau qui ne peut tromper. J'ai écouté l'oracle que J.-C. m'avait ordonné d'écouter ; j'irai donc avec confiance me jeter entre les bras de ce juge souverain des opinions religieuses, qui a le droit de les captiver sous le joug de la foi. Jésus-Christ a vu ma soumission à sa parole et à sa loi ; il a vu la doctrine et la sincérité de mon cœur, et j'espère qu'il n'entrera pas avec moi dans toute la sévérité de sa justice.

« Qui suis-je cependant pour avoir osé vous adresser cette lettre ; moi, à vous mille fois plus éclairé que moi ?...

« Mais je ne sais quel esprit m'en inspira la pensée ; elle m'est venue à l'autel, elle m'a poursuivi au pied de mon oratoire où je m'occupe de ce que j'ai de plus cher au monde. — La voilà, cette épître dictée par l'amitié: Je vous l'envoie après avoir beaucoup balancé. Elle produira l'effet que jugera à propos celui qui tient tous les cœurs entre ses mains. Je le supplie qu'il daigne vous réunir à cette société sainte et chérie à laquelle il nous avait appelés l'un et l'autre, à la société de son Fils. C'est le vœu le plus conforme aux sentiments de zèle, d'attachement et de respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être, pour cette vie et pour l'éternité.

« Votre, etc.

« J. Couturier,
« curé de Léry. »

Tiré de la Biographie des hommes illustres du Département de la Côte d'Or, par M. l'abbé Michaud. Tome deuxième, page 360. (Édition épuisée).

Jean Couturier naquit à Minot (Côte-d'Or) en 1730. Il reçut ses premières leçons chez son oncle, doyen de Minot, puis chez un maître de latin à Chalencey, enfin chez les Jésuites de Langres. Ceux-ci se l'attachèrent après qu'il eut achevé sa philosophie à Dijon. Il fut envoyé comme professeur de Rhétorique à 21 ans à Langres, puis à Verdun, Pont-à-Mousson, Metz, Nancy. — Après la suppression des Jésuites, il rentra, le cœur navré, dans sa famille. L'évêque de Soissons voulut le fixer près de sa personne en le nommant chanoine de St-Waast, titre qu'il fut forcé d'abandonner devant l'édit de persécution contre les Jésuites. Il revint à Dijon, demanda et obtint la cure de Léry (Côte-d'Or). Modèle du pasteur,il refusa le serment de 1790 et fut obligé de quitter sa paroisse désolée pour se rendre à Dijon, où tant d'autres prêtres fidèles durent se concentrer. *C'est avant de quitter Léry qu'il écrivait à Volfius la lettre ci-dessus.* Il resta reclus à Dijon jusqu'à la chute de Robespierre. Il rentra alors à Léry où il retrouva un troupeau resté fidèle aux principes qu'il lui avait inculqués et son église préservée des profanations qui désolaient les églises voisines... Il s'était présenté successivement à Léry plusieurs intrus qui tous avaient été éconduits ; un seul voulut insister. Arrivé un samedi, il obtint du maire, qu'il intimida par les ordres de l'administration supérieure, les clefs de l'église, et fit publier dans le village que le lendemain il prendrait possession et célébrerait solennellement l'office du jour. Ce prêtre fut frappé subitement dans la nuit même d'une apoplexie foudroyante, et il expira avant d'avoir vu les premiers rayons du jour où il s'était promis d'usurper la place du vénérable Mr Couturier. Cette mort, que tout le monde considéra comme un signe frappant de la volonté céleste, effraya tous les autres constitutionnels à qui la desserte de Léry fut ensuite proposée. Aucun ne voulut plus l'accepter.

Cependant l'abbé Couturier fut bientôt obligé de se soustraire de nouveau aux poursuites dirigées contre lui et de n'exercer son ministère qu'en secret. Il put ainsi pendant cinq ans, ne se montrant à découvert qu'aux intervalles moins sombres, distribuer les secours religieux à Léry et dans tout le voisinage, et il était le conseiller et le guide de tous les autres prêtres qui, comme lui, se cachaient dans ces montagnes.

La maladie vint bientôt l'enchaîner dans sa retraite au milieu de ses chers paroissiens de Léry, et après avoir reçu les derniers sacrements de son frère, curé de Salives, il mourut le vendredi-saint 22 mars 1799. *Il est l'auteur du Catéchisme bien connu édité par Lagier à Dijon et divers autres ouvrages.* (V. Sommervogel, t. II, p. 1591.)

L'évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, *Jean Baptiste Volfius* (1734-1822) était né à Dijon. Entré de bonne heure dans la Compagnie de JÉSUS, il enseignait la Rhétorique dans le collège des Jésuites de Dijon quand parurent les édits de proscription votés par les Parlements. Il continua, comme prêtre séculier, à enseigner la même classe de Rhétorique dans le même collège, devenu Lycée, jusqu'au moment de la Révolution. Ayant embrassé les principes des novateurs, sa popularité, jointe au crédit de son frère, Député à l'Assemblée Constituante, le fit élire, en 1791, évêque constitutionnel de la Côte-d'Or. Démissionnaire lors du Concordat, et nommé chanoine par le nouvel évêque de Dijon, Mgr Raymond, il vécut dans la retraite, uniquement occupé de littérature et de l'éducation de quelques jeunes gens. Sa rétractation fut sincère et publique, et il mourut parfaitement réconcilié avec l'Église. Feller, dans son dictionnaire historique, lui a consacré un article.

NOUVELLE PUBLICATION.

Ménologe de Germanie, 1e série, 2 vol. in-4°, pp. XII-567 et 537. Prix : 20 fr.

La seconde série (2 vol. in-4°, prix : 20 fr), paraîtra en 1899. On peut y souscrire dès maintenant.

Prière d'adresser les demandes à M. Lavigne, 35, rue de Sèvres, Paris.

Ménologe de Portugal, 2 vol. in-4° pp. XI-583 et 604. Prix : 25 fr.

Ménologe de France, 2 vol. in-4° pp. XIX-911 et 694. Prix : 25 fr.

Ménologe d'Italie, 2 vol. in-4° pp. VII-743 et 743. Prix : 25 fr.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
ANNÉE 1898.

ALASKA. — Lettres du R. P. René : situation actuelle de la mission, 113 ; Alaska et Klondyke, 115 ; la mort du R. P. Tosi, 119.

AUSTRALIE. — Destruction de la ville de Palmerston (P. Conrath), 168.

BRÉSIL. — Les vacances à Petropolis (P. Rubillon), 122. — Traits de mœurs (P. Russell), 399 ; une tournée à cheval (P. Russell), 403.

CEYLAN. — Lettres du R. P. Royer : un nouvel épisode d'une vieille querelle à Batticaloa, 123 ; les Wesleyens à Batticaloa 387. — La mission de Trincomali (P. Bonnell), 157. — La chrétienté de Kalmunaï (P. Bury) 390.

CHINE. — *Mission du Kiang-nan.* — Zi-ka-wei au jour le jour, 6. — Conversion du village de Pen-che-kiao (P. Colvez), 10. — Troubles au Siao-hien (P. Gain), 14. — Au pays des Grands Couteaux (P. Doré), 15. — Mouvement de conversions (R. P. Supérieur), 17. — Mouvement de conversions (diverses lettres), 17. — Les Lao-pin-lao à Tong-men (P. de Barrau), 23. — Un brigand soi-disant chrétien (P. Lémour), 26. — Un naufrage (P. Storr), 27. — Une nouvelle fondation à Tchao-hien (P. Twrdy), 31. — De Zi-ka-wei à Pékin (P. Hornsby), 33. — Les protestants à Liu-tcheou-fou, 34. — Extension du protestantisme en Chine, 36. — La cause des martyrs de Sou-tcheou (P. Rossi), 38. — Aventure de voyage (P. Le Biboul), 39. — Un mandarin amateur de choux (P. Thomas), 41. — Visite pastorale de Mgr Garnier dans le Siu-tcheou-fou, 43. — Visite des officiers de l'*Éclaireur* au gouverneur de Ngan-king (P. Lémour), 49. — La chrétienté de Po-tcheou (P. Beaugendre), 55. — Bénédiction de l'église de Tang-mou-ghiao, 57. — Une histoire de revenants (P. Bizeul), 60. — Un mandarin grand seigneur, 61. — Chang-hai, 180. — La filature catholique de Chang-hai, 181. — Une canonnière française dans le Fleuve-Bleu (P. Lémour), 191. — N.-D. de Lourdes à Tsong-min (P. Le Chevallier), 264. — Persécutions subies par trois convertis (P. Le Chevallier), 283. — Les débuts de la filature de la Sainte-Famille (P. Pierre), 287. — Un dimanche au Siu-tcheou-fou (P. Le Biboul), 297. — Voyage d'exploration sur le Yang-tse-kiang (P. St. Chevallier), 301. — Traits de mœurs (P. Bastard), 303. — Mouvements de conversion, 304. — Excursion de vacances à Sou-tcheou (P. J.-M. Gautier), 309.— Travaux apostoliques à Tsong-min (P. Platel), 323. — Hommage à un sexagénaire (P. J. Frin), 327. — En vacances à Zo-sé (P. Gilot), 328. — La mort de Petit Brigand, 331. — La famine au Siu-tcheou-fou (P. Boucher), 333. — En route pour le Siu-tcheou-fou (P. Bastard), 359. — Les voleurs au Hai-men (P. Vénel), 344. — Épisode d'examen au Sou-song (P. Colvez), 347. — Troubles au Siu-tcheou-fou, 350. — Les martyrs de Sou-tcheou (P. Armellini), 354. — Les protestants en Chine, 355. — Une tournée au Siao-hien (P. Bastard), 359. — Ministère pendant les vacances (P. Bondon), 364. — Pillage de Né-zié, 366. — Un jubilaire de Chine, 368. — Polygamie évangélique, 449. — La division de la Chine, 449. — La reprise de la pagode de Ning-po, 452.

Mission du Tcheu-li S. E. — Compte-rendu de la section de Tai-ming-fou et Koang-p'ing-fou, 62. — La résidence de Fain-kia-kata (P. Wetterwald), 373. — Sacre de Mgr Favier (P. Wetterwald), 376. Progrès de la foi (R. P. Maquet; 378. — Proclamation du sous-préfet de King-tcheou, 380. — Troubles au Tcheu-li S. E., 382.

FRANCE. — Les retraites d'hommes à la villa St-Joseph, 66. — Supplique du T. R. P. Général à Pie IX, 76. — Œuvres ouvrières à Brest (P. Le Goueff), 77. — École catholique des Arts et Métiers de Lille (P. H. Lacouture), 80. — Œuvres des petites retraites en faveur des jeunes employés et ouvriers (P. Le Bail), 104. — Apostolat d'un ouvrier teinturier (P. Le Bail), 105. — Les chevaliers de la Croix (P. Le Bail), 106. — Mission de Vervins, 392. — Une touchante conversion (P. Sœnhlin), 396. — Mission à Plain-faing, 398.
Une mission à Nancy en juin 1731, 457.
Lettre de M. Couturier à Volfius, 464.

GALICIE. — La Compagnie de JÉSUS et les socialistes (P. Tomniczak), 163. — N.-D. des Novices (P. Tomniczak), 409.

INDES ORIENTALES. — La mission catholique (P. Asselbergs), 419.

JERSEY. — Maison St-Louis, 3.

NÉCROLOGIE. — Listes des défunts, 172. — Mgr Garnier, 430. — P. G. de Montenon, 435. — P. Cl. Faller, 440.

POLOGNE. — La persécution religieuse dans la Pologne Russe (P. Tomniczak), 167.

SICILE. — Mission à Pantellaria (P. Galea), 428.

SUISSE. — Interprétation de l'article 51 de la Constitution, 182.

VARIA. — Afrique méridionale, 172. — Lettre d'un officier anglais, 172. — Autriche : le collège de Kalksburg, 174. — Belgique : École apostolique de Turnhout, 174. — Angers : Cours de Sociologie chrétienne, 175. — Vaugirard : Correspondances interscolaires, 175. — Paris : Institut catholique ; conférences, 176. — N.-D. du Haut-Mont : Tract antisocialiste, 178. — Montagnes rocheuses : scolasticat de St-Ignatius, 181. — Norwège : rentrée des ordres religieux, 181. — Départs de missionnaires, 441. — Chine, 441. — France, 441. — Cantorbéry, 445. — Belgique, 445.

ZAMBÈZE. — Bas-Zambèze : Trois jours au Chindé (P. Torrend), 108.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.